This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

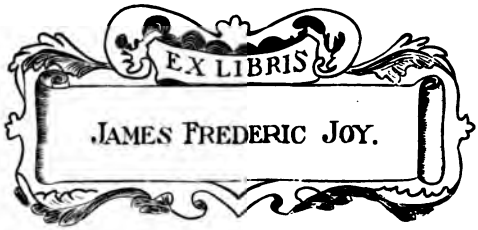
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.8
B583
1758
v.8
BUHR


EX LIBRIS
JAMES FREDERIC JOY.

FROM THE LIBRARY OF
Henry Bourne Joy

Bolomey del

C. Baily Sculp

Terreur panique.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME HUITIÉME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.

B. Bolomey del. G. Boily sculp.

Terreur panique.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME HUITIÉME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.
MDCCLXIV.

BIBLIOTHEQUE
DE
CAMPAGNE,
OU
AMUSEMENS
DE
L'ESPRIT ET DU COEUR.
TOME HUITIEME.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY,
M DCC LXII.

Grad
840.8
B583
1758
v.8 c
Buhr

CAMPAGNE

D E

AMUSEMENS

DE

MONSIEUR DE COLIN.

A AMSTERDAM,

CHez MARC MICHEL REY,

M. DCC. LXII.

61/Buhr
Hist
Henry B. Joy
12-1-58

TABLE
DES
PIECES

contenues dans ce

HUITIEME VOLUME.

I. *Histoire de la Comtesse* DE GONDEZ, *écrite par elle-même, Première Partie*, Pag. 1

II. *Histoire secrette de Bourgogne, par Mademoiselle* DE LA FORCE, *Première Partie*, 102

III. *Essais sur la Nécessité & sur les Moyens de plaire, par Mr.* DE MARMONTEL, *de l'Académie Françoise, Premie. Partie*, 231

IV. ——— *Seconde Partie*, 273

V. *Les* DONS DES FE'ES, *ou le Pouvoir de* L'EDUCATION, *Conte*, 316

VI. L'ISLE *de la* LIBERTE', *Conte*, 327

VII. *Les*

HISTOIRE
DE LA
COMTESSE
DE
GONDEZ.

PREMIERE PARTIE.

LE pouvoir abſolu que vous avez ſur moi, force enfin ma pareſſe: je vais vous obéir, Madame, & vous donner un Journal de ma vie. Je connois la bonté de votre cœur, & ne puis douter de la tendre amitié dont vous m'honorez: ainſi je ne craindrai point de vous raconter exactement les premieres aventures de ma jeuneſſe. C'eſt une ſaiſon orageuſe, où la raiſon n'a pas toujours le deſſus, je le ſais; & de plus, je ſais que quand cette raiſon triomphe, elle nous fait rougir de nos foibleſſes. J'avois oublié les miennes; j'en rappellerai aujourd'hui le ſouvenir, pour vous les montrer. Je vous fais de bon cœur ce ſacrifice. Je ſuis plus vraie que vaine, ainſi vous ſaurez tout. Je crois même que cette premiere Partie de mon Hiſtoire (car je ſens bien que je vais faire un Livre,) ne ſera pas la plus glorieuſe pour moi; mais peut-être ſera-t-elle la plus amuſante pour vous.

Lorsque ma Mere mourut, je n'avois que douze ans. Mon Pere me mit à l'Abbaye de Saint-Antoine, où il avoit une sœur Religieuse, fille d'un grand mérite, qui m'aimoit tendrement, & qui fit dans la suite sa principale affaire de me donner les vraies idées de la vertu, sans pourtant me la montrer avec trop de sévérité. Mon Pere me donna Souville pour Gouvernante: elle méritoit l'estime & la confiance qu'il avoit pour elle. Ma Mere qui connoissoit bien ce que valoit cette fille, l'avoit priée, en mourant, de continuer à donner ses soins à mon éducation; & me recommanda avec tendresse d'écouter toujours avec douceur les conseils de cette fille, de les suivre, & de me souvenir que c'étoient les impressions que je recevrois dans ma jeunesse, qui décideroient de la conduite de toute ma vie. Mon Pere venoit me voir très-souvent: il avoit avec moi de longues conversations. Ma Tante & Souville qu'il questionnoit sur mon caractere, lui vantoient ma raison. Ce bon Pere crut voir dans mes discours que j'avois l'esprit assez formé qu'on l'en assuroit. J'avois alors dix-huit ans; & comme il pensoit à me marier, il résolut de me mettre dans le monde.

J'y parus à peine que je fis quelque bruit, & que plusieurs partis se présenterent. Mon Pere qui étoit d'autant plus difficile qu'il m'aimoit passionnément, & que j'étois assez riche pour être desirée, voulut se donner le temps de choisir. Il y avoit déjà quelques mois que j'étois sortie du Couvent, lorsqu'un jour étant à la Messe, je vis un Jeune-homme bien fait, & dont l'air de Seigneur étoit plus attaché à sa personne, qu'à sa parure qui étoit extrême. C'étoit le Marquis de Monfrand. Il me regarda beaucoup. Le Chevalier de Druilli me salua dans ce moment. Aussi-tôt Monfrand le joignit, & lui demanda

qui

qui j'étois. C'eſt Mademoiſelle de Brionſel, répondit Druilli aſſez haut pour que je l'entendiſſe. Qu'elle eſt aimable! dit Monfrand, & que ſon air noble & modeſte inſtruit bien de ce qu'elle eſt! Quoi! lui dit Druilli, tu ne l'avois pas encore vue? Non, repliqua Monfrand: j'avois bien ouï parler avantageuſement d'elle, mais je ne la croyois pas ſi pleine de charmes; & je ſouhaite que ce ne ſoit pas un malheur pour moi de l'avoir vue aujourd'hui.

Je ne pus m'empêcher de rougir à ce diſcours, qui ſe tenoit fort près de moi. Parle plus bas des charmes de Mademoiſelle de Brionſel, lui dit le Chevalier de Druilli; tu la fais rougir. Pendant quelque temps je n'allois dans aucun endroit que Monfrand ne me ſuivît.

Un jour Souville me dit: Vous appercevez-vous, Mademoiſelle, que le Marquis de Monfrand vous ſuit par-tout? Et oſerois-je vous demander comment vous le trouvez? Il eſt bien fait, lui dis-je: ſa phyſionomie eſt aſſez revenante; voilà tout ce que je ſais de lui, & je crois qu'il le ſait bien auſſi. Mais Souville, continuai-je, pourquoi me faites-vous cette queſtion? C'eſt Mademoiſelle, reprit-elle, que je ſais qu'il penſe à vous ſérieuſement, que le parti eſt avantageux, & que je voudrois, s'il doit être un jour votre époux, qu'il fût de votre goût. Il ſeroit dangereux pour moi, repliquai-je, qu'il le fût ſi promptement; & je me ſaurois bien mauvais gré de me ſentir du penchant pour quelqu'un dont je ne connoîtrois pas la figure.

Quelques jours après cet entretien, le Marquis de Monfrand ſe fit préſenter à mon Pere par Monſieur le Maréchal de . . . ſon Oncle. Voilà Monfrand maître de me rendre ſes ſoins, de l'aveu de mon Pere. Monfrand étoit jeune, bien fait, riche & brillant; mon Pere ne doute point

que mon cœur ne se déclarât en sa faveur. Tant que je ne l'avois vu qu'en passant, je n'avois rien trouvé dans sa personne qui m'eût déplû : d'abord que je le vis avec intérêt de connoître son caractere, que je l'étudiai, je me sentis de l'éloignement pour lui ; & malheureusement pour Monfrand, je pouvois me rendre compte à moi-même de ce sentiment. Je vais aussi le justifier auprès de vous.

Le Marquis de Monfrand, fier de sa naissance, de sa fortune, & de la faveur où étoit sa Maison, parloit sans-cesse de tous ces avantages. Il ne m'avoit rendu que trois ou quatre visites, que je savois sa généalogie & le plan de tous ses châteaux. Il joignit à ses conversations amusantes le récit de ses actions guerrieres, & le tout avec une confiance marquée par le ton de la voix & les gestes. Il me louoit avec la même emphase qu'il se louoit lui-même. Il regardoit déjà notre union comme une chose certaine, & me faisoit valoir l'estime qu'il disoit que mon Pere avoit pour lui. Quand il y avoit du monde dans mon appartement, lui seul savoit tout. Il avoit toujours appris les nouvelles dans le Cabinet du Roi, dans celui des Princes ou des Ministres ; & lorsque les plus grandes Dames de la Cour devenoient le sujet de l'entretien, il joignoit ordinairement quelque trait piquant & peu déguisé aux louanges négligées qu'il leur donnoit : il n'épargnoit pas même celles qu'il vouloit bien qu'on crût l'avoir honoré de leur bienveillance. Ces manieres étourdies & ce ton décisif ne me prévinrent pas en sa faveur.

Je dis un jour à Souville : Avant que le Marquis de Monfrand me donnât des soins, vous m'avez demandé s'il étoit de mon goût ? C'est moi aujourd'hui qui vous demande s'il est du vôtre, & si vous croyez que je le trouve aimable ?

ble? Je conviens, Mademoiſelle, me dit Souville, que je vois quelques ridicules à Monſieur de Monfrand; mais une perſonne comme vous pourroit bien, par la douceur de ſon caractere, le corriger de ces défauts qui vous choquent. Si tous les hommes, repliquai-je, reſſembloient au Marquis de Monfrand, je pourrois bien ne faire jamais de choix; & je me trouverois bien à plaindre, ſi mon Pere fait celui-là pour moi. Mais Souville, continuai-je, d'où vient que mon frere n'a point ces mêmes défauts? Il eſt jeune comme le Marquis de Monfrand, il eſt aimable; je crois leur naiſſance & leur fortune à-peu-près égales: cependant je ne vois pas que mon frere en ſoit plus vain. Seroit-ce parce que je ſuis ſa ſœur, qu'il ne ſe donneroit pas la peine de prendre avec moi ces travers? Que je vous trouverois heureuſe, Mademoiſelle, me dit Souville, ſi la fortune vous donnoit un mari du caractere de Monſieur le Comte de Mondelis! Si vous le prenez pour modele, vous ſerez bien difficile ſur un choix.

Il y avoit déjà quelque temps que le Marquis de Monfrand venoit chez mon Pere, lorſqu'un jour il me dit, avec cet air de confiance qui ne l'abandonnoit jamais: Attendez-vous, Mademoiſelle, les ordres d'un Pere, pour me laiſſer comprendre que vous approuvez mes ſoins & ſes intentions? Non, continua-t-il, la modeſtie ne peut vous défendre de me laiſſer lire dans votre cœur, que vous approuvez l'amour dont le mien eſt pénétré. Il eſt ſi parfait, Mademoiſelle, qu'il me rendroit ſeul digne de vous, quand je n'aurois que lui qui parlât pour moi. Je puis me flatter, ſans être téméraire, d'avoir l'aveu de Monſieur de Brionſel: dites-moi, Mademoiſelle, que j'ai le vôtre. Une fille bien née, lui dis-je, attend les ordres d'un Pere, quelquefois avec

crainte, mais toujours avec soumission. Je recevrai les siens, & ne me réserverai, avant d'obéir, que le droit de lui remontrer que s'il m'aime, l'intérêt & l'ambition ne doivent pas seuls le faire disposer de ma main. J'avoue, répliqua Monfrand, que je m'attendois peu à une réponse aussi seche : je la trouve même hors de votre caractere, & je soupçonnerois presque qu'elle part d'une dissimulation affectée pour éprouver ma tendresse. Ce trait de la vanité de Monfrand m'étonna. Je le quittai sans daigner lui répondre, & dis tout bas à Souville: Que je serai malheureuse, si mon Pere n'a pitié de moi!

Mon Pere étoit un homme de la vieille roche, c'est-à-dire, ennemi de l'ostentation. Je remarquai avec douleur que Monfrand affectoit d'être plus modéré en sa présence; mais la violence qu'il se faisoit, étoit sensible, & me faisoit juger que, devenant sa femme, son humeur ne sympatiseroit pas avec la mienne. Comme j'étois très-heureuse étant fille, je résolus de faire tous mes efforts pour ne changer d'état, que lorsque je pourrois me flatter de trouver un mari dont le caractere eût du rapport avec celui de Monsieur de Brionsel. Cependant ce Pere tendre m'embarassoit. Il me pressoit de songer à un établissement : il me parloit du Marquis de Monfrand comme d'un parti avantageux, & pour lequel il penchoit. Je n'osois lui dire ce que je pensois d'un homme que je connoissois mieux que lui, malgré mon peu d'expérience : je craignois qu'il ne trouvât mauvais l'examen que j'en avois fait. Les Peres, je dis les meilleurs, ne veulent pas que leurs enfans voyent par leurs propres yeux, ni leur fassent remarquer qu'ils peuvent s'être trompés.

Le meilleur ami de mon Pere, & qui méritoit le mieux de l'être, étoit le Comte de Gondez. Je réso-

résolus de lui ouvrir mon cœur. J'en trouvai bientôt l'occasion, & voici ce que je lui dis.

L'estime & l'amitié que mon Pere a pour vous, Monsieur, & les bontés dont vous m'honorez, me déterminent à vous demander votre protection auprès de lui. Vous ma protection, Mademoiselle! me dit le Comte de Gondez avec surprise: votre Pere vous adore: vous pouvez seule plus sur son esprit, que toute sa famille, & que tous ses amis ensemble. C'est cette tendresse, Monsieur, repliquai-je, que je crains aujourd'hui. Elle lui fait voir le Marquis de Monfrand comme un parti considérable pour moi: sa naissance, son bien, les dignités répandues dans sa Maison, le flattent: il approuve tes soins & ses assiduités, & je tremble qu'il ne m'ordonne incessamment de lui donner la main. Et d'où vient, Mademoiselle, reprit le Comte de Gondez, la répugnance que vous avez pour Monfrand? Il est jeune, bien fait, homme de bonne Maison, & en état de marcher sur les pas de ses Ancêtres. Hélas! Monsieur, lui dis-je, que je suis embarrassée à vous répondre! Il le faut cependant, Je devrois peut-être m'en rapporter aux lumieres de mon Pere sur le choix d'un Epoux; mais persuadée que le caractere des personnes qui s'uniſſent, décide de leur bonheur, j'ai osé examiner celui de Monsieur de Monfrand, dès que j'ai vu qu'il songeoit à moi; & sans vouloir le blâmer absolument, je sens, par toutes ses manieres, que nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Ah! Mademoiselle, s'écria le Comte, que Brionsel est heureux d'avoir une fille de votre mérite! Quoi! à votre âge, un jeune-homme brillant, approuvé de votre famille, ne vous détermine pas? Vous cherchez à le connoître? Vous faites peu de cas de tout ce qui séduit la plupart des femmes; & les qualités du cœur & de l'esprit sont seules capables

pables de mériter votre ſuffrage? Je vous admire, & vais dès ce moment ſatisfaire à ce que vous ſouhaittez de moi.

La négociation de Monſieur de Gondez me donna quelque inquiétude. Elle ne dura pas longtemps. Il m'aborda le lendemain d'un air ouvert, en me diſant: Le Comte de Brionſel ne veut point vous contraindre, Mademoiſelle. Comme il ne peut penſer que l'éloignement que vous avez pour Monfrand, parte d'une préférence ſecrete, il ne deſapprouve pas le ſoin que vous avez pris pour connoître le caractere du Marquis. Il vous permet, continua-t-il en ſouriant, d'en uſer de-même lorſqu'il ſe préſentera un autre parti. Votre pénétration ne peut que vous être utile; il la conſultera même pour ſe déterminer. Je remerciai Monſieur de Gondez en des termes qui marquoient ma reconnoiſſance: je ne fis pas même de difficulté d'embraſſer avec tranſport cet homme reſpectable, pour qui j'avois toujours eu des égards qui ne différoient gueres de ceux que j'avois pour mon Pere. Monſieur de Gondez parut charmé de mes ſentimens, & me témoigna l'eſtime qu'il avoit pour moi, en des termes pleins d'amitié.

Je m'apperçus avec plaiſir que le Marquis de Monfrand venoit plus rarement, & qu'il étoit plus ſérieux. Je ne doutai point que mon Pere n'eût fait dire au Maréchal ſon Oncle, qu'il ne pouvoit encore ſonger à me marier, & que l'orgueil de Monfrand ne voulût ſe dédommager de cette eſpece de refus, par l'indifférence qu'il me marquoit. Je l'en remerciai dans le fond de l'ame, & je le trouvai alors très-aimable. J'avois repris toute ma gayeté. J'étois renfermée dans ma famille, & avec Monſieur de Gondez, que je tâchois d'amuſer, lorſque mon Pere entra un matin dans ma chambre, & me parla en ces termes:

La

La commiſſion dont vous avez chargé le Comte de Gondez au ſujet de Monfrand, me jette, & va vous jetter, ma fille, dans un embarras où nous ne ſerions ni l'un ni l'autre, ſi vous m'aviez parlé vous-même naturellement. Ce n'eſt pas que je blâme la démarche que vous avez faite, vous ne pouviez en prévoir les ſuites; mais il faut que vous ſachiez ce qu'elle a produit. A l'âge de Monſieur de Gondez on prend peu garde à ce qu'une jeune perſonne peut avoir de ſéduiſant dans la figure, mais ce même âge n'empêche pas qu'on ne ſoit ſenſible à de certaines qualités rares dans les femmes. Le Comte de Gondez n'auroit pas pris le ſoin de les chercher chez vous, ſi votre confidence ne les eût développées. La converſation que vous avez eue avec lui, lui fait penſer que vous êtes une fille raiſonnable. Il m'a parlé avec chaleur: il m'a dit vingt fois que vous lui faiſiez ſentir la douleur d'être vieux & incommodé: enfin, ma fille, je l'examine, il ne vous regarde plus avec les mêmes yeux, je vous en avertis. Il eſt homme, par délicateſſe, à ne me point parler ſans vous avoir découvert ſes ſentimens. Si cela arrive, que lui direz-vous? Je ne penſe pas aſſez avantageuſement de moi, répondis-je, pour croire que je puiſſe donner la moindre atteinte à l'amitié que Monſieur de Gondez a pour le Comte de Diſenteuil. Vous ſavez, Monſieur, qu'il parle ſans-ceſſe de ſon mérite, & qu'il regarde ce neveu comme ſon fils. Non, mon Pere, continuai-je, cet ami n'a d'attention pour moi, que parce que je ſuis votre fille. Vous vous abuſez, ma fille, repliqua-t-il, il oubliera ſon neveu pour vous; & ſi je ne me trompe point, qu'il me parle, que voulez-vous que je lui réponde? Je ne veux pas me brouiller avec un ami de plus de trente ans; & je ne voudrois pas

je craignois. Je ne pouvois me flatter d'avoir toujours le même crédit sur son esprit. Ainsi, pour éviter cet embarras, je me déterminai sans peine à épouser un homme âgé, mais d'un vrai mérite, d'une grande naissance, & d'un caractere propre à rendre une femme heureuse.

Notre mariage fut fait très-promptement, & avec une magnificence digne de mon mari. Le Comte de Disenteuil vint en poste de son Régiment, pour se trouver à cette cérémonie. Sa présence m'embarrassoit. Je sentois le tort que je pouvois faire à sa fortune: je craignois que la perte d'une grosse succession ne l'obligeât à me regarder d'un mauvais œil, & que la liberté de son génie qui brilla dans toutes les fêtes qu'on nous donna, ne déguisât un chagrin intérieur. Mais je ne le connoissois pas.

Monsieur de Gondez avoit plus de soixante ans, & plus de soixante mille livres de rente, lorsque je l'épousai. Il avoit été un des hommes les mieux faits, & du plus grand air qu'il y eût à la Cour. Il joignoit à une humeur douce & complaisante un esprit gai, chose rare dans un homme de cet âge. Les blessures qu'il reçut à la premiere affaire de Hochstet, le forcerent de quitter le Service. Lorsqu'il se retira, il étoit ancien Lieutenant-Général. Cet accident l'arrêta dans sa carriere, & le fit rester à ce grade. Je l'épousai sans aucune répugnance; mais mon cœur conserva une liberté d'autant plus dangereuse, que je croyois que mon devoir & ma raison étoient des barrieres que rien ne pourroit renverser.

Je n'avois point d'amour pour un mari qui en avoit beaucoup pour moi, mais je l'estimois infiniment: j'avois une reconnoissance vive de ses manieres prévenantes, & sur-tout de la confiance qu'il avoit en moi. Ni ma jeunesse, ni son âge si disproportionné au mien, ne lui donnoient aucune inquié-

inquiétude: il me trouvoit une vertu douce, qu'une excellente éducation rendoit ferme: ma conduite & mon attention sur les bienséances, lui donnoient une tranquillité que je payois de la plus tendre amitié.

La Comtesse de Venneville étoit mon amie. Notre amitié avoit commencé dès notre enfance. Nous avions passé plusieurs années ensemble à l'Abbaye de Saint-Antoine, & nous étions entrées dans le monde presque en même temps. Depuis six mois nous étions dans une plus étroite société, par la passion que mon frere avoit pris pour elle. Elle étoit veuve il y avoit quinze mois. Je desirois ardemment qu'elle prît de l'amour pour lui donner la main. Elle avoit un éloignement horrible pour se remarier. Un mari farouche, violent & jaloux, lui avoit fait faire des réflexions sur les douceurs de la liberté.

Un jour que je voulois combattre ses sentimens, elle me dit: Il n'y a presque jamais assez de sympathie entre deux personnes qui s'uniſſent par un nœud que la mort seule peut rompre, pour oser espérer qu'ils puissent, même avec beaucoup de raison, se rendre parfaitement heureux. Le devoir qui exige une tendresse réciproque, la détruit, ou l'empêche de naître. Nous avons tous, dans le cœur & dans l'esprit, un certain germe de libertinage, qui souvent même n'est pas apperçu de nous, & que la contrainte développe & irrite. Je suis dans le cas, continua-t-elle; je n'ai presque envie de rien, lorsque tout m'est permis; mais j'aurois envie de bien des choses, si tout m'étoit défendu. Les devoirs dont nous instruit une bonne éducation, ne me coûtent jamais à suivre, & les retours sur moi-même, qui me les ordonnent, ne m'ont pas encore été à charge; mais ces mêmes devoirs me paroîtront durs à remplir, si quelqu'un avoit le droit de me les montrer avec

je craignois. Je ne pouvois me flatter d'avoir toujours le même crédit sur son esprit. Ainsi, pour éviter cet embarras, je me déterminai sans peine à épouser un homme âgé, mais d'un vrai mérite, d'une grande naissance, & d'un caractere propre à rendre une femme heureuse.

Notre mariage fut fait très-promptement, & avec une magnificence digne de mon mari. Le Comte de Disenteuil vint en poste de son Régiment, pour se trouver à cette cérémonie. Sa présence m'embarrassoit. Je sentois le tort que je pouvois faire à sa fortune : je craignois que la perte d'une grosse succession ne l'obligeât à me regarder d'un mauvais œil, & que la liberté de son génie qui brilla dans toutes les fêtes qu'on nous donna, ne déguisât un chagrin intérieur. Mais je ne le connoissois pas.

Monsieur de Gondez avoit plus de soixante ans, & plus de soixante mille livres de rente, lorsque je l'épousai. Il avoit été un des hommes les mieux faits, & du plus grand air qu'il y eût à la Cour. Il joignoit à une humeur douce & complaisante un esprit gai, chose rare dans un homme de cet âge. Les blessures qu'il reçut à la premiere affaire de Hochstet, le forcerent de quitter le Service. Lorsqu'il se retira, il étoit ancien Lieutenant-Général. Cet accident l'arrêta dans sa carriere, & le fit rester à ce grade. Je l'épousai sans aucune répugnance; mais mon cœur conserva une liberté d'autant plus dangereuse, que je croyois que mon devoir & ma raison étoient des barrieres que rien ne pourroit renverser.

Je n'avois point d'amour pour un mari qui en avoit beaucoup pour moi, mais je l'estimois infiniment : j'avois une reconnoissance vive de ses manieres prévenantes, & sur-tout de la confiance qu'il avoit en moi. Ni ma jeunesse, ni son âge disproportionné au mien, ne lui donnoient aucune

inquié-

inquiétude: il me trouvoit une vertu douce, qu'une excellente éducation rendoit ferme: ma conduite & mon attention sur les bienséances, lui donnoient une tranquillité que je payois de la plus tendre amitié.

La Comtesse de Venneville étoit mon amie. Notre amitié avoit commencé dès notre enfance. Nous avions passé plusieurs années ensemble à l'Abbaye de Saint-Antoine, & nous étions entrées dans le monde presque en même temps. Depuis six mois nous étions dans une plus étroite société, par la passion que mon frere avoit pris pour elle. Elle étoit veuve il y avoit quinze mois. Je desirois ardemment qu'elle prît de l'amour pour lui donner la main. Elle avoit un éloignement horrible pour se remarier. Un mari farouche, violent & jaloux, lui avoit fait faire des réflexions sur les douceurs de la liberté.

Un jour que je voulois combattre ses sentimens, elle me dit: Il n'y a presque jamais assez de sympathie entre deux personnes qui s'uniſſent par un nœud que la mort seule peut rompre, pour oser espérer qu'ils puissent, même avec beaucoup de raison, se rendre parfaitement heureux. Le devoir qui exige une tendresse réciproque, la détruit, ou l'empêche de naître. Nous avons tous, dans le cœur & dans l'esprit, un certain germe de libertinage, qui souvent même n'est pas apperçu de nous, & que la contrainte développe & irrite. Je suis dans le cas, continua-t-elle; je n'ai presque envie de rien, lorsque tout m'est permis; mais j'aurois envie de bien des choses, si tout m'étoit défendu. Les devoirs dont nous instruit une bonne éducation, ne me coûtent jamais à suivre, & les retours sur moi-même qui me les ordonnent, ne m'ont pas encore été à charge; mais ces mêmes devoirs me paroîtront durs à remplir, si quelqu'un avoit le droit de me les montrer avec

fidélité. Vous n'y pensez pas, ma chère Courteille, lui dis-je; le caractere que vous me peignez là, est une espece de monstre: le cœur n'est point fait avec tant d'imperfection. Je vous peins le cœur tel qu'il est, me répliqua-t-elle: pourquoi est-il fait de cette maniere? Est-ce ma faute? Vous êtes trop jeune & trop belle, lui dis-je, pour faire sans danger de ces sortes de réflexions. Il est vrai qu'elles peuvent vous mener au plaisir, mais peut-être aux dépens de votre gloire. Vous êtes dans l'erreur, reprit-elle: c'est la contrainte qui peut nous faire courir ce risque, en nous faisant naître le desir de nous venger d'un esclavage que nous regardons toujours comme injuste. La liberté, au contraire, nous donne la force d'arrêter nos desirs par des réflexions qui ne nous paroissent jamais trop séveres, lorsque nous ne les devons qu'à nous-mêmes.

Il y avoit près de deux ans que j'étois mariée, & que j'étois, je crois, la plus heureuse de toutes les femmes, quand la Fortune commença à se repentir de m'être si favorable: elle ne put me souffrir plus long-temps la tranquillité dont je jouissois.

J'allai un jour chez la Comtesse de Venneville, j'y trouvai le Chevalier de Faime son frere. Personne n'est entré plus agréablement dans le monde; une figure aimable, un air noble, une physionomie ouverte & spirituelle, une conversation aisée, & une douceur charmante, prévenoient en sa faveur. Je ne l'avois jamais vu. Il avoit été entiérement défait dans une des actions des plus vives de la derniere guerre. Il fut fait prisonnier, après avoir été blessé dangereusement. Il n'avoit pu être échangé pendant deux ans, par divers accidens étrangers, à ce que je crois; & ce n'étoit qu'à la Paix d'Utrecht qu'il devoit son retour. La Comtesse me le présenta, en me priant de l'honorer

rer de mon amitié ; & m'assura que je l'en trouverois digne, lorsque je le connoîtrois. Nous passâmes ensemble le reste du jour, qui se termina par un souper qui fut assez gai.

Ce fut dans ce souper où je trouvai que le Chevalier de Famine avoit des expressions singulières sans être précieuses, & qu'il se faisoit écouter peut-être avec plus de plaisir, qu'on n'écouteroit des personnes qui auroient plus d'esprit & l'imagination moins vive. Quoique j'aie peu de Littérature, je sentis que le Chevalier savoit quelque chose ; & quand je l'ai connu plus particulièrement, j'ai bien vu qu'il auroit poussé ses connoissances plus loin, s'il n'avoit été dissipé par le commerce des femmes. Sa vanité, quoique très-dégnifée, lui a fait rechercher plusieurs fois la gloire de plaire : je dis gloire, c'est ainsi que les hommes appellent le libertinage de leur cœur.

Je vis le Chevalier, sans soupçonner qu'il pourroit me plaire : je n'étois pas accoutumée à me défier de mon cœur. Le lendemain Madame de Venneville me l'amena. Je le reçus avec une politesse qui se ressentoit de l'amitié que j'avois pour la sœur. Le Chevalier me demanda la permission de me voir souvent : il me dit qu'il y avoit trop à gagner à me connoître, pour ne pas le désirer avec ardeur.

Quelques jours après, j'allai à l'Opéra avec la Comtesse de Venneville & Mademoiselle de Juffi. Au second Acte, le Chevalier entra dans notre loge. Il étoit déjà sans doute instruit par sa sœur que je n'aimois pas la louange, & sur-tout celle qui tomboit sur la figure ; aussi ne me loua-t-il que sur l'esprit. Il me parla beaucoup de l'amitié que Madame de Venneville avoit pour moi, & me dit que cet attachement faisoit honneur à son discernement.

Pendant trois mois que je vis presque tous les jours

ours le Chevalier, je fus la dupe d'une politeſſe & d'une attention que je n'attribuois qu'au ſimple uſage du monde, & à l'union qui étoit entre ſa ſœur & moi. Je m'apperçus bien qu'il devenoit rêveur, qu'il étoit moins brillant dans la converſation; mais j'avoue que je m'en appercevois avec ſi peu de pénétration, que je lui en faiſois des plaiſanteries qui l'embarraſſoient ſans m'éclaircir.

Un jour que j'étois à la Comédie avec la Comteſſe, Mademoiſelle de Juſſy, & mon frere le Chevalier vint nous joindre. La ſeconde Scene de Monime & de Xipharès parut l'attendrir. Il fit un ſoupir, en diſant: Qu'importe qu'ils ſoient obligés de ſe contraindre? Sont-ils malheureux? Ils s'aiment! Ce diſcours, prononcé vivement par le Chevalier, me cauſa une émotion que je n'avois pas accoutumé de ſentir; mais je n'attribuai ce mouvement qu'à la ſituation attendriſſante où je voyois Monime & Xipharès. Qu'il eſt dangereux d'avoir aſſez de confiance en ſa raiſon, pour lui laiſſer le ſoin de gouverner notre cœur! Tôt ou tard elle eſt ſa victime; & lorſqu'elle eſt revenue de l'aſſoupiſſement où la tenoit un plaiſir qu'elle croyoit innocent, elle voit ſa défaite avec honte.

Madame de Venneville étoit un jour chez moi avec Mademoiſelle de Juſſy & le Chevalier. Mon frere propoſa d'aller à Auteuil, où il avoit une aſſez jolie maiſon. Le Chevalier opina pour une partie qui pouvoit être utile à ſes deſſeins. L'amitié qui étoit entre Mondelis & lui, venoit moins de la liaiſon qu'ils avoient contractée en faiſant leurs exercices dans la même Académie, & d'avoir ſervi preſque toujours dans les mêmes Armées, que des vues qu'ils avoient tous les deux. Celles du Chevalier étoient plus myſtérieuſes que celles de mon frere; mais ce dernier, occupé de Madame de Venneville, & ſans doute ayant découvert les ſentimens du Chevalier, qu'il ne-

ne croyoit d'aucune conſéquence, avoit pour lui beaucoup de complaiſance, & en eſpéroit des ſervices eſſentiels. Nous acceptâmes tous avec plaiſir la propoſition de mon frere, & la partie fut réſolue pour le lendemain.

En arrivant à Auteuil, on nous conduiſit dans un grand ſalon, dont les fenêtres donnoient ſur un aſſez beau jardin. On avoit caché, dans l'extrémité d'une allée de charmille, un aſſez bon nombre d'excellens Muſiciens, pour que les ſons d'une ſymphonie aimable vinſſent juſqu'à nous. J'aime la Muſique, & je me livrai à celle-là. Le Chevalier voyant mon attention, me dit que le Comte de Mondelis n'avoit pas chez lui ces Muſiciens pour me faire rêver, & me donner occaſion d'être ſeule dans une compagnie qui vouloit jouir de ma converſation. J'avoue, lui dis-je, que j'aime la Muſique, ſur-tout celle qui, par des ſons touchans, porte à une douce rêverie; & je ne vous pardonne pas de m'en faire ſortir. Madame de Venneville me demanda dans ce moment, comment je trouvois ce petit concert champêtre. Les reproches qu'on me fait de l'écouter avec trop d'application, ſont, lui dis-je, les preuves du plaiſir que j'ai à l'entendre; mais je ne ſuis gueres contente, ni de vous, ni du Chevalier, de m'en diſtraire. Je m'apperçus un inſtant après, que le Chevalier rêvoit; il me parut plaiſant de prendre ma revanche. Ah! ah! lui dis-je, vous prenez donc les mêmes libertés que vous deſapprouvez dans les autres? Vous rêvez, je vous y prens. J'en conviens, Madame, repliqua-t-il, mais l'objet de nos rêveries n'eſt pas le même; & ſi j'oſois m'expliquer, vous jugeriez bien qui de nous deux a plus de raiſon de s'occuper de ſes idées. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; dans ce moment on avertit qu'on avoit ſervi.

Le ſouper fut plus délicat que magnifique. Ma-

demoi-

demoiselle de Jussy y jetta une gayeté charmante: la Comtesse fut aimable: il y avoit de l'émulation dans nos Cavaliers; c'étoit à qui des deux diroit les choses les plus galantes; & quoiqu'ils ne fussent jaloux que d'une seule approbation, ils ménageoient si bien leurs expressions, qu'ils paroissoient vouloir plaire également à toute la compagnie.

Mon frere a la voix belle, & chante avec goût. La Comtesse le pria, sur la fin du repas, de dire un air. Il obéit; mais oubliant qu'il étoit à table, il nous débita un récit tendre & plaintif. Mademoiselle de Jussy, après l'avoir écouté avec beaucoup d'attention, lui dit: Monsieur de Mondeis, vous nous direz, s'il vous plaît, après cette leçon de Jérémie, une petite chanson réjouissante; car vous n'avez encore chanté que pour vous. Nous rîmes tous de ce reproche, qui n'étoit pas sans fondement. Mon frere en fut un peu déconcerté. Le Chevalier vint à son secours. Quoi! dit-il à cette aimable Fille, l'Amour sera-t-il cesse l'objet de vos plaisanteries? Moi, repliqua-t-elle, plaisanter de l'Amour? Eh! comment le pourrois-je? Je ne le connois pas. Je n'en ai que cette foible idée que les Tragédies & quelques mauvais Romans m'en ont donné. En voilà assez, reprit mon frere qui s'étoit un peu remis, pour vous faire voir que cette passion n'est pas indigne de régner dans un cœur. Vous conclurez ainsi, mon cher Comte, reprit Mademoiselle de Jussy: moi, je conclus le contraire. J'ai vu, Héros, Héroïnes, faire beaucoup d'extravagances, gémir, pleurer, répandre du sang, enfin acheter par mille traverses, ainsi l'peut-être un bonheur imaginaire. Vous êtes trop sévere, lui dit la Comtesse: l'Amour peut avoir des charmes si vifs, qu'aucun autre plaisir ne lui est comparable; & si cette passion étoit après elle des obla-

chagrins, & quelquefois des malheurs, c'eſt la faute, non de la paſſion, mais preſque toujours de ceux qui la reſſentent. Et c'eſt preſque toujours, repliqua Mademoiſelle de Juſſy, ce qui rend ma cauſe excellente, du-moins pour moi, qui ne me flatte pas d'être pourvue d'un aſſez grand fonds de raiſon pour me garantir des écueils de l'Amour. Enfin mon ame n'eſt pas aſſez forte pour ſupporter de grands événemens : de plus, elle n'eſt point faite pour la triſteſſe. On dit qu'il en eſt de voluptueuſes en Amour; je le veux croire, & j'en ſuis fort aiſe pour le plaiſir de ceux qui aiment; mais je n'ai pas aſſez d'eſprit pour comprendre ces bizarres aſſemblages. Si je ne ſuis pas abſolument de l'avis de Mademoiſelle de Juſſy, dis-je alors, il ne s'en faut de gueres. Ah! Madame, s'écria le Chevalier en me regardant d'une maniere qui ne fut point équivoque pour moi, c'eſt déjà trop d'une Hérétique dans une ſociété! Que l'amitié que vous avez pour cette dangereuſe perſonne, que la vivacité de ſon génie, &, ſi j'oſe le dire, que les tours qu'elle employe avec un agrément infini pour ſoutenir une mauvaiſe cauſe, ne vous éblouiſſent pas! Oui, Madame, l'Amour eſt l'unique paſſion qui peut occuper le cœur. La vie eſt languiſſante ſans lui; & quand on eſt aſſez heureux pour en être vivement touché, les obſtacles ne rebutent plus, on brave le danger..... Si Mademoiſelle de Juſſy eſt extrême, dis-je en l'interrompant, vous l'êtes auſſi. Je crois qu'il y a du vrai & du faux dans vos différens ſentimens; mais je crois auſſi que de les réduire au vrai ſimple, & de vous en faire convenir, n'eſt pas choſe facile. Prenez cet emploi qui voudra, pour moi j'y renonce : je ne conſeille même à perſonne de s'en charger. La converſation s'échauffa; chacun prit parti, & ſoutint ſon opinion avec ce genre d'opi-

pas belle, mais elle avoit mieux que de la beauté. Sa physionomie étoit fine & prévenante ; ses manieres, pleines d'agrémens ; enfin elle avoit les graces séduisantes que donne la galanterie, & l'art de les déguiser par des manieres naturelles qui faisoient sentir combien elle avoit d'esprit. Le Chevalier fut embarrassé de la voir, & je crus remarquer qu'elle le regarda d'un air froid & étudié. La Comtesse la reçut avec amitié, & se plaignit de ne qu'on la voyoit si rarement. J'ai été malade, lui dit la Baronne. Il n'y paroît pas, replique Madame de Venneville, car vous êtes charmante, & je vous trouve plus aimable que jamais. Vous êtes plus polie que sincere, répondit la Baronne ; je le pardonnerois si c'étoit un homme qui me tint ce discours, & peut-être aurois-je la foiblesse de le croire. Il est des hommes, continua-t-elle, que la nature a eu la malice de faire pour nous persuader, c'est-à-dire, pour nous tromper. Elle regarda alors le Chevalier, & lui dit : A propos de tromper, Chevalier, vous êtes cause que Deplemont a une affaire avec moi. Il m'a avancé une chose en votre nom, que sans-doute vous n'avez pas seulement pensé à lui dire ; du-moins j'ai lieu de le croire. Que m'a-t-il donc fait dire ? reprit le Chevalier un peu embarrassé. Pourquoi me le demander ? lui replique-t-elle ; vous le savez, en supposant même qu'il vous a fait parler. Je conviens, Madame, lui dit le Chevalier, que je suis dans mon tort. Et de plus, reprit-elle vivement & avec un ris forcé, je vous crois capable d'y être souvent. Le Chevalier rougit à ce trait. Heureusement pour lui on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Il nous quitta, en disant à sa sœur qu'il alloit à Versailles, où il comptoit de rester cinq ou six jours. Le désordre du Chevalier, & les discours de la Baronne, me mirent

aisé-

sément au fait. Je ne doutai point que ce ne fût elle qui avoit écrit la lettre que j'avois trouvée à Auteuil. Ma curiosité fut satisfaite, & mon trouble intérieur augmenta.

La Baronne de Valat resta encore assez longtemps chez la Comtesse: son esprit aimable & enjoué ne laissa pas languir la conversation. Je sentis, malgré moi, un secret mouvement de dépit, de la voir si capable de plaire, quoique j'eusse pénétré dans ses discours que le Chevalier payoit mal ses sentimens. Lorsqu'elle fut sortie, je dis en badinant à la Comtesse: Ou je me trompe, ou la Baronne & le Chevalier se connoissent bien. Depuis plus d'un jour, me dit-elle. La Baronne ne dédaignoit pas les soins de mon frere avant sa prison d'Hollande, & je crois qu'elle voit avec dépit son peu d'attention à remarquer les avances qu'elle fait pour le rapprocher d'elle. Il pourroit, repliquai-je, sans faire de tort à son goût, ne pas tenir rigueur à une aussi jolie femme. Il est vrai, repartit la Comtesse; mais la Baronne a un grand défaut pour mon frere, elle lui a plû autrefois. Ajoutez, repliquai-je, qu'il n'a pas été malheureux. La Comtesse sourit, & détourna une conversation que je n'avois plus intérêt de suivre, étant suffisamment instruite.

Le lendemain la Comtesse vint chez moi, Mademoiselle de Jussy s'y trouva. Sur les sept heures nous fûmes aux Thuilleries avec mon frere. Au troisieme tour d'allée je vis le Chevalier. Je lui demandai s'il n'avoit pas été à Versailles. J'en arrive, Madame, me dit il en s'approchant de moi. Je porte par-tout une inquiétude qui ne me permet pas d'être long-temps dans le même lieu. Ce n'est que lorsque je vous ai trouvée, après vous avoir cherchée où vous n'étiez pas, que cette inquiétude m'abandonne, pour faire place à un mouvement... Je le regardai

par belle, mais elle avoit mieux que de la beauté. Sa physionomie étoit fine & prévenante ; ses manières, pleines d'agrémens ; enfin elle avoit les graces séduisantes que donne la galanterie, & l'art de les déguiser par des manieres naturelles qui faisoient sentir combien elle avoit d'esprit. Le Chevalier fut embarrassé de la voir, & je crus remarquer qu'elle le regarda d'un air froid & étudié. La Comtesse la reçut avec amitié, & se plaignit de ce qu'on la voyoit si rarement. J'ai été malade, lui dit la Baronne. Il n'y paroît pas, replique Madame de Venneville, car vous êtes charmante, & je vous trouve plus aimable que jamais. Vous êtes plus polie que sincere, répondit la Baronne ; je le pardonnerois si c'étoit un homme qui me tînt ce discours, & peut-être aurois-je la foiblesse de le croire. Il est des hommes, continua-t-elle, que la nature a eu la malice de faire pour nous persuader, c'est-à-dire, pour nous tromper. Elle regarda alors le Chevalier, & lui dit : A propos de tromper, Chevalier, vous êtes cause que Deplemont a une affaire avec moi. Il m'a avancé une chose en votre nom, que sans-doute vous n'avez pas seulement pensé à lui dire ; du-moins j'ai lieu de le croire. Que m'a-t-il donc fait dire ? reprit le Chevalier un peu embarrassé. Pourquoi me le demander ? lui replique-t-elle ; vous le savez, en supposant même qu'il vous a fait parler. Je conviens, Madame, lui dit le Chevalier, que je suis dans mon tort. Et de plus, reprit-elle vivement & avec un ris forcé, je vous crois capable d'y être souvent. Le Chevalier rougit à ce trait. Heureusement pour lui on vint l'avertir que sa chaise étoit prête. Il nous quitta, en disant à sa sœur qu'il alloit à Versailles, où il comptoit de rester cinq ou six jours. Le désordre du Chevalier, & les discours de la Baronne, me mirent aisé-

ſidement au fait. Je ne doutai point que ce ne fût elle qui avoit écrit la lettre que j'avois trouvée à Auteuil. Ma curioſité fut ſatisfaite, & mon trouble intérieur augmenta.

La Baronne de Valat reſta encore aſſez long-temps chez la Comteſſe: ſon eſprit aimable & enjoué ne laiſſa pas languir la converſation. Je ſentis, malgré moi, un ſecret mouvement de dépit, de la voir ſi capable de plaire, quoique j'euſſe pénétré dans ſes diſcours que le Chevalier payoit mal ſes ſentimens. Lorſqu'elle fut ſortie, je dis en badinant à la Comteſſe: Ou je me trompe, ou la Baronne & le Chevalier ſe connoiſſent bien. Depuis plus d'un jour, me dit-elle. La Baronne ne dédaignoit pas les ſoins de mon frere avant ſa priſon d'Hollande, & je crois qu'elle voit avec dépit ſon peu d'attention à remarquer les avances qu'elle fait pour le rapprocher d'elle. Il pourroit, repliquai-je, ſans faire de tort à ſon goût, ne pas tenir rigueur à une auſſi jolie femme. Il eſt vrai, repartit la Comteſſe; mais la Baronne a un grand défaut pour mon frere, elle lui a plû autrefois. Ajoutez, repliquai-je, qu'il n'a pas été malheureux. La Comteſſe ſourit, & détourna une converſation que je n'avois plus intérêt de ſuivre, étant ſuffiſamment inſtruite.

Le lendemain la Comteſſe vint chez moi, Mademoiſelle de Juſſy s'y trouva. Sur les ſept heures nous fûmes aux Thuilleries avec mon frere. Au troiſieme tour d'allée je vis le Chevalier. Je lui demandai s'il n'avoit pas été à Verſailles. J'en arrive, Madame, me dit-il en s'approchant de moi. Je porte par-tout une inquiétude qui ne me permet pas d'être long-temps dans le même lieu. Ce n'eſt que lorſque je vous ai trouvée, après vous avoir cherchée où vous n'étiez pas, que cette inquiétude m'abandonne, pour faire place à un mouvement... Je le regardai

gardai d'un air si sévere, qu'il se troubla, & me dit d'un ton mal assuré : Ah! Madame, que ce regard me fait craindre que je ne sois le plus malheureux de tous les hommes! Dites le plus téméraire, lui dis-je brusquement.

Le discours du Chevalier me causa une émotion, que je ne pouvois me pardonner. J'étois plus indignée de mes sentimens que des siens. Ce qu'il venoit de me dire étoit assez hardi, pour devoir me fâcher; mais je sentis avec honte que les mouvemens que ses discours m'inspiroient, n'étoient pas des mouvemens de colere. Je rentrai chez moi pleine de dépit. Quoi! disois-je, le Chevalier a l'audace de me dire qu'il m'aime, & je ne l'en punis pas de tout mon ressentiment! Ma raison arrêtera les mouvemens de mon cœur, qui voudroit me trahir. Je serai fidele à la loi que mon devoir m'impose. Oui, je fuirai le Chevalier. Je ferai plus, je lui montrerai un mépris outrageant. Que ce soit le prix de son ambition criminelle. J'étois dans cette situation violente, lorsqu'on me rendit une lettre de Monsieur de Gondez, qui m'apprenoit qu'il arriveroit dans deux jours avec le Comte de Disenteuil son neveu, qui, partant de Flandre, avoit été le joindre depuis trois mois à Gondez. Je sentis une joye que je ne puis vous exprimer, d'apprendre le retour de mon mari. Il vient, disois-je, aider à ma raison, par sa présence, par l'amitié que j'ai pour lui, & par l'estime qu'il a pour moi, dont je ne me rendrai jamais indigne.

Enfin, Monsieur de Gondez arriva. Il y avoit six mois qu'il étoit absent. Je le reçus avec cet air ouvert, & cette amitié qui le charmoit toujours; mais j'avois dans le cœur une confusion extrême de l'état où il me trouvoit. Le Comte de Disenteuil ne m'avoit point vue depuis mon mariage. Il crut me trouver plus aimable qu'il

ne

ne m'avoit laissée, & prit malgré lui une passion violente pour moi.

Quoique le Comte de Disenteuil fût dans le monde au rang des gens bien faits, il ne l'étoit pas aussi bien que le Chevalier. Il avoit moins de régularité dans les traits, mais la noblesse & la finesse de sa physionomie le dédommageoit de tout. Je n'ai connu à personne tant d'esprit. La justesse & la précision de ses idées n'avoient point desséché son imagination brillante & féconde. Le terme propre se présentoit toujours à lui avec une facilité qui lui faisoit rendre avec force & netteté tout ce qu'il vouloit dire. Il sçavoit infiniment; & ce qu'il sçavoit, n'étoit jamais à charge à personne. Il ne tiroit aucune vanité de son érudition, ni de la facilité qu'il avoit d'écrire également bien en Vers & en Prose. Rien n'échappoit à sa pénétration. La droiture de son cœur ne lui permettoit, ni détour, ni manœuvre; & la conduite que vous lui allez voir tenir, vous instruira de sa discrétion, de sa sagesse, & de sa générosité. De son propre aveu, il étoit né railleur. La raison & l'usage du monde l'avoient corrigé, & en avoient fait un Cavalier parfait. Tout le monde l'estimoit. L'envie ni la jalousie n'osoient attaquer un mérite si connu. Il s'étoit acquis beaucoup d'honneur à la guerre; & par une grande exactitude pour le Service & des actions brillantes, il avoit mérité de passer très-vîte du grade de Maître-de-Camp de Cavalerie à celui de Brigadier.

Quelques jours après l'arrivée de Monsieur de Gondez, il alla chez Madame de Venneville. Il y trouva le Chevalier de Fanime, qui n'oublia rien pour se faire regarder de lui avec bienveillance; & son dessein lui réussit.

Le lendemain on annonça Madame de Venneville & le Chevalier de Fanime. Monsieur de

Gondez étoit dans mon appartement. La confiance qu'il avoit en moi, l'empêcha de voir le désordre avec lequel je reçus le Chevalier. Dieux! que le moindre reproche que se fait une ame accoutumée à l'innocence, est capable de l'effaroucher! Je regardois le Chevalier comme l'ennemi mortel de ma gloire, & peut-être du repos de Monsieur de Gondez.

Durant un mois j'évitai le Chevalier avec tant de soin, qu'il ne put trouver le moment de me dire un mot en particulier. Ses yeux seuls & la contenance abattue parloient pour lui. Je voyois plus rarement Madame de Venneville: je n'allois plus chez elle sans Monsieur de Gondez. Un jour qu'il y étoit sans moi, Mademoiselle de Jussy proposa d'aller passer quelques jours dans une belle maison qu'elle avoit à St. Maur. Tout le monde accepta la partie, mon mari se chargea de me la faire agréer. Il me l'annonça le soir. Sa confiance me désespéroit. J'aurois voulu qu'il eût craint le Chevalier, qu'il eût été moins sûr de ma vertu, & qu'il n'eût point regardé ma conduite passée comme un garant que je ne pouvois jamais la démentir.

Pour éviter d'aller à St. Maur, je voulus me servir du prétexte que mon Pere étoit indisposé; mais l'incommodité de Monsieur de Brionsel parut trop légere à Monsieur de Gondez, pour m'empêcher d'aller à la campagne trois ou quatre jours. Il faut que vous y veniez, me dit-il; je vous promets que vous vous réjouirez à merveille. Dilencourt sera des nôtres, il ne gâte rien à une partie de plaisir; & le Chevalier de Fanime qui doit en être, ne contribuera pas peu à la rendre aimable.

Nous partîmes donc pour aller à St. Maur. Un secret contentement étoit peint sur le visage du Chevalier. Le premier jour se passa en promenades & en conversations générales. Dilencourt ne

régla-

négligeoit rien pour me faire deviner qu'il m'aimoit éperdûment.

Le lendemain nous nous assemblâmes dans un salon où les différens appartemens de la maison aboutissoient. Disenteuil ne s'y trouva point. On le demanda. Un laquais nous dit qu'il avoit pris le chemin d'un petit bois, dont les allées forment une étoile, & qui est au bout d'un grand parterre. Nous l'y fûmes chercher. Mademoiselle de Jussy l'apperçut assis sur un banc. Il nous tournoit le dos. Elle s'approcha de lui sans en être vue, & le surprit écrivant sur des tablettes, qu'elle lui enleva par-dessus la tête. Cette Fille vive revint à nous en courant. Disenteuil la suivoit, & crioit: Au voleur, qu'on l'arrête! Nous sommes tous de la bande, lui dit la Comtesse. Les tablettes sont de bonne prise: elles seront visitées, & nous déciderons après ce que nous en ferons. Elle les prit à Mademoiselle de Jussy, & y lut ces Vers:

Gardez-vous bien d'aborder en ces lieux,
Vous, qui craignez les amoureuses chaînes;
Nymphes y sont, portant de certains yeux,
Plus dangereux que le chant des Sirenes.

Esprit, beauté, brillent dans ce séjour:
Jeux & plaisirs, & même le mystere,
A qui mieux aux Nymphes font leur cour;
Et Vénus seule en murmure à Cythere.

L'Amour sourit du mouvement jaloux
Qu'il apperçoit dans le cœur de sa Mere;
Puis, pour venir se ranger près de vous,
Il fend les airs de son aile légere.

Ce Dieu descend, se cache dans un if,
De son carquois fait soudain l'inventaire,
Bande son arc. . ., d'un œil vindicatif
Il vous regarde... Eh! que prétend-il faire?

Quoi! vous riez? Mais rirez-vous long-tems?
L'Amour dit non. Ce *non* est un Oracle.
Pour vaincre il faut choisir certains instans:
Se sauver lors, ce seroit grand miracle.

N'espérez pas de le voir arriver;
Il faut subir tôt ou tard sa puissance.
Ah! comme vous j'ai voulu le braver,
Et le cruel en a tiré vengeance.

Tout le monde loua la fiction galante du Comte. Madame de Venneville en fit remarquer toute la délicatesse. Elle revint plus d'une fois sur le détour adroit que Disenteuil avoit pris pour dévoiler les sentimens de son cœur. Elle ajouta que la personne qui étoit le principal objet de son Ouvrage, de quelque caractere qu'elle fût, ne pouvoit desapprouver une déclaration si circonspecte. Mon avis fut que les Vers en général étoient bien tournés, mais que l'on ne devoit tirer aucune conséquence des deux derniers; qu'il falloit que l'Auteur finît; qu'en parlant de lui, la chûte devenoit plus heureuse; & que sans-doute c'étoit une continuation de fiction, dont toutes les Dames devoient le remercier en général, & nulle en particulier. Disenteuil ne me répondit que par un regard qui valoit presque un démenti, & qui m'embarrassa. Heureusement, m'étant apperçue que Mademoiselle de Jussy n'avoit point encore parlé, je lui dis: Eh bien, belle rêveuse,

opi-

opinez donc sur les Vers du Comte. Elle rêva encore un moment, & chanta ensuite sur un air fort connu, ce couplet:

Ni ce Dieu si rempli de charmes,
Ni ces victorieuses armes,
Ne s'offrent point à mes regards.
Pour pouvoir finement se plaindre,
Disenteuil a forgé les dards
Qu'il veut envain nous faire craindre.

Quoique Mademoiselle de Jussy ne chantât pas bien régulièrement, elle avoit la voix jolie, & la grace ne l'abandonnoit jamais. Je lui fis un petit reproche de ce que son Impromptu sembloit contrarier mon sentiment sur les Vers du Comte. J'avois voulu insinuer qu'il n'étoit point amoureux, & elle laissoit penser qu'il l'étoit. Vous êtes plus pénétrante qu'il ne faut, Mademoiselle, ajoutai-je, pour développer si un Cavalier parle selon ce qu'il pense, ou bien si c'est simplement l'esprit de galanterie qui le fait parler. Et si j'ai rencontré juste? me repliqua-t-elle. En ce cas, lui dis-je, le Comte vous en saura gré; & je répons qu'il ne payera point d'ingratitude une pénétration qui est d'un heureux présage pour lui. Ne me raillez point sur son compte, reprit-elle: s'il me regardoit d'un air de distinction, je ne serois pas si mystérieuse que vous le seriez dans le même cas. Vous auriez raison, lui dis-je; mais moi... Mais vous, repartit-elle en me coupant la parole, vous auriez, il est vrai, de bonnes raisons pour ne pas l'écouter: cependant un mystère trop étudié pourroit être équivoque. Tout le monde fut de l'avis de cette aimable Fille, & la conversation, devenue générale, me tira d'un embarras où je m'étois jettée assez mal à propos.

Sur la fin du jour nous fûmes dans les jardins de Monsieur le Duc; & sans que je m'en fusse apperçue, je me trouvai seule avec le Chevalier. Je lui parus embarrassée. Pourquoi, Madame, me dit-il, vous apperceyez-vous si-tôt d'un bien que je ne dois qu'au hazard; & pourquoi faut-il que je sois assez malheureux pour que vous cherchiez à me l'arracher? Voyant que j'avançois pour rejoindre la compagnie: Que craignez-vous, Madame, continua-t-il, d'un homme qui vous adore avec tout le respect que vous inspirez, & qui aimeroit mieux perdre la vie que de vous déplaire? Votre indifférence, que dis-je! vos mépris, ni le soin que vous prenez de me punir d'un amour que vous avez fait naître malgré vous, ne l'arracheront jamais de mon cœur. Quelle est ma surprise! lui dis-je; vous osez me parler de passion, à moi qui me fais un crime d'en avoir seulement entendu l'aveu! Je ne vous répondrai point avec la dureté que vous méritez; mais, pour n'être plus exposée à votre témérité, je vous éviterai, que dis-je! je vous fuirai toujours. Ah! Madame, s'écria-t-il, suis-je donc si criminel de vous adorer. Punissez-moi par votre indifférence, mais ne me faites pas craindre un malheur capable de me désespérer. Je ne vous éviterai que pour remplir mon devoir, repris-je, & pour oublier que vous m'avez découvert des sentimens dont je suis offensée. Vous les oublierez sans peine, ces sentimens, me repliqua-t-il; ou si vous vous en rappellez par hazard le souvenir, ce ne sera que pour me haïr. Je ne veux point haïr, lui dis-je; j'aime mieux oublier. J'entendis dans ce moment quelqu'un assez près de nous. C'étoit Disenteuil. Je crus le voir chercher dans mes yeux le sujet d'une agitation que je ne pouvois entiérement cacher. Je le vis examiner le Chevalier d'un air inquiet. C'étoit pour moi le comble

lle des malheurs, que de penser que Disenteuil pouvoit me croire capable d'approuver une passion qu'il étoit aisé de découvrir dans le trouble du Chevalier. Je craignois que ce n'en fût assez pour l'autoriser lui-même à me parler de la sienne. Cette crainte augmentoit encore mon trouble.

Lorsque nous fûmes rentrés, Mademoiselle de Jussy proposa une partie de jeu. Ce qui s'étoit passé dans le parc m'avoit si ému, que je me trouvai mal. On me porta sur un lit, dans une chambre à côté de celle où l'on jouoit. Lorsqu'on m'eut donné le secours nécessaire, je priai qu'on me laissât un moment en repos. Peut-être une heure après, je vis entrer le Chevalier. Que je suis à plaindre, Madame, me dit-il, de toujours sentir l'excès de mon amour par des traits douloureux! & me condamnez-vous à ne jamais sentir un instant de joye? Cessez, lui repliquai-je, de me persécuter: si l'on pardonne une premiere faute, la seconde irrite. Il est ici des gens pénétrans, qui peut-être pourroient penser que j'approuve l'attention que vous avez de chercher l'occasion de me parler en particulier: si cela arrive, je vous haïrai; & je vous ai déjà dit que je ne le voulois pas. Le Chevalier alloit me répondre, lorsque j'entendis du bruit à la porte de la chambre. C'étoit encore Disenteuil. Le Chevalier sortit presque sur le champ. Le Chevalier de Farime, me dit Disenteuil, seroit-il assez heureux, Madame, pour vous avoir persuadé qu'il est celui qui s'est senti le plus vivement touché de votre indisposition; & ce malheur me seroit-il réservé? Je crois, lui repliquai-je, que tout le monde ici a assez d'amitié pour moi, pour prendre intérêt à ce qui me regarde. Je me levai, en achevant ces mots; & de crainte d'entendre sa réponse, je me fis effort pour passer dans la chambre où étoit tout le monde.

Venneville à partir. Mon frere qui avoit pénétré l'amour du Chevalier, me dit : Pourquoi voulez-vous que la Comtesse & moi soyons les victimes de la passion que je crois que l'Anime a pour vous ? Que vous importe qu'il vous aime ? Il vous laisse, par son respect, la liberté de l'ignorer. Je rougis à ce discours ; mais me remettant aussi-tôt, je lui dis : Vous devez prendre trop d'intérêt à ma gloire & à l'estime que Monsieur de Gondez a pour moi, pour regarder comme une chose indifférente les soins empressés du Chevalier. S'il est vrai qu'il m'aime, je ne veux point nourrir sa passion, par une affectation de ne pas m'appercevoir de tout ce qu'il pourroit faire pour me la prouver. Les hommes, naturellement vains, fondent souvent des espérances sur des choses innocentes : dès qu'une femme raisonnable s'en apperçoit, elle doit les retrancher, ou elle devient criminelle ; & une femme vertueuse doit l'être assez pour se craindre elle-même.

Je voyois Disenteuil charmé du dépit & de l'impatience que le Chevalier ne pouvoit cacher. La douleur d'un Rival qu'il privoit adroitement de la satisfaction de me parler sans témoins, étoit pour lui la source d'un plaisir malin dont je sentis qu'il jouissoit. Enfin le jour que cette compagnie si embarrassante pour moi partit, le Chevalier trouva le moment de s'approcher de moi pendant que je faisois des nœuds. Il ouvrit mon panier sous prétexte de voir mon Ouvrage, & en le refermant il y laissa tomber cette lettre.

Passer quatre jours avec vous sans trouver un instant à vous entretenir, c'est passer quatre jours dans un désespoir d'autant plus vif, qu'il a fallu le cacher. Mon respect, égal à ma tendresse, a retenu mes mouvemens. Si le Ciel avoit mis dans votre cœur quelques dispositions favorables pour moi, mon embarras m'au-

n'auroit mieux ſervi que tout ce que j'aurois pu vous dire. Mais non : vous n'avez rien vu, vous n'avez rien voulu voir ; & je garde avec une certitude de malheur, qui me fait encore craindre que vous ne liſiez pas ſeulement cette lettre.

J'avois ſoutenu la préſence du Chevalier, ſans que ma raiſon en eût été trop étonnée : cette lettre que je n'eus pas la force de ne pas lire, m'attendrit. Dans mon premier mouvement de dépit contre moi-même, je voulus déchirer ce fatal écrit, & je ne le déchirai qu'à demi. L'idée du devoir ſe préſentoit dans toute ſa ſévérité, & ne triomphoit point d'une foibleſſe que je ne pouvois plus me déguiſer. Une douleur amere qui me faiſoit ſentir combien le Chevalier m'étoit cher, étoit le triſte fruit de mes réflexions.

Je reſtai un mois dans cette Terre, dans une agitation continuelle, n'étant jamais une heure dans la même ſituation d'eſprit. J'avois un fond de triſteſſe que rien ne pouvoit diſſiper, & qui ne m'avertiſſoit que trop que je ne devois point attendre du temps le retour d'une tranquillité que j'avois perdue ſans m'en appercevoir. Funeſte effet d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire ! Je ne travaillois point à oublier le Chevalier, le ſeul homme dangereux pour moi ; mon attention n'étoit qu'à éviter les converſations particulieres de Diſenteuil, moins redoutable que le Chevalier. J'étois toujours avec Monſieur de Gondez, ou renfermée dans mon cabinet avec Souville. Que je ſuis malheureuſe ! lui diſois-je ſouvent. Diſenteuil m'aime, je le ſais ; & je ſuis privée, par cette contrainte, du commerce aimable d'un homme que j'eſtime tant. Avant que d'avoir fait la fatale découverte de ſa paſſion, j'étois charmée d'être avec lui. Le brillant de ſon eſprit s'accordoit toujours avec la plus droite

Venneville à partir. Mon frere qui avoit pénétré l'amour du Chevalier, me dit : Pourquoi voulez-vous que la Comtesse & moi soyons les victimes de la passion que je crois que l'anime a pour vous ? Que vous importe qu'il vous aime ? Il vous laisse, par son respect, la liberté de l'ignorer. Je rougis à ce discours ; mais me remettant aussi-tôt, je lui dis : Vous devez prendre trop d'intérêt à ma gloire & à l'estime que Monsieur de Gondez a pour moi, pour regarder comme une chose indifférente les soins empressés du Chevalier. S'il est vrai qu'il m'aime, je ne veux point nourrir sa passion, par une affectation de ne pas m'appercevoir de toute qu'il pourroit faire pour me la prouver. Les hommes, naturellement vains, fondent souvent des espérances sur des choses innocentes : dès qu'une femme raisonnable s'en apperçoit, elle doit les retrancher, ou elle devient criminelle ; & une femme vertueuse doit l'être assez pour se craindre elle-même.

Je voyois Disenteuil charmé du dépit & de l'impatience que le Chevalier ne pouvoit cacher. La douleur d'un Rival qu'il privoit adroitement de la satisfaction de me parler sans témoins, étoit pour lui la source d'un plaisir malin dont je sentis qu'il jouissoit. Enfin le jour que cette compagnie fi embarrassante pour moi partit, le Chevalier trouva le moment de s'approcher de moi pendant que je faisois des nœuds. Il ouvrit mon panier sous prétexte de voir mon Ouvrage, & en le refermant il y laissa tomber cette lettre.

Passer quatre jours avec vous sans trouver un instant à vous entretenir, c'est passer quatre jours dans un désespoir d'autant plus vif, qu'il a fallu le cacher. Mon respect, égal à ma tendresse, a retenu mes mouvemens. Si le Ciel avoit mis dans votre cœur quelques dispositions favorables pour moi, mon embarras m'au-

n'auroit mieux servi que tout ce que j'aurois pu vous dire. Mais non : vous n'avez rien vu, vous n'avez rien voulu voir ; & je pars avec une certitude de malheur, qui me fait encore craindre que vous ne lisiez pas seulement cette lettre.

J'avois soutenu la présence du Chevalier, sans que ma raison en eût été trop étonnée : cette lettre que je n'eus pas la force de ne pas lire, m'attendrit. Dans mon premier mouvement de dépit contre moi-même, je voulus déchirer ce fatal écrit, & je ne le déchirai qu'à demi. L'idée du devoir se présentoit dans toute sa sévérité, & ne triomphoit point d'une foiblesse que je ne pouvois plus me déguiser. Une douleur amere, qui me faisoit sentir combien le Chevalier m'étoit cher, étoit le triste fruit de mes réflexions.

Je restai un mois dans cette Terre, dans une agitation continuelle, n'étant jamais une heure dans la même situation d'esprit. J'avois un fond de tristesse que rien ne pouvoit dissiper, & qui ne m'avertissoit que trop que je ne devois point attendre du temps le retour d'une tranquillité que j'avois perdue sans m'en appercevoir. Funeste effet d'une passion qui avoit pris trop d'empire ! Je ne travaillois point à oublier le Chevalier, le seul homme dangereux pour moi ; mon attention n'étoit qu'à éviter les conversations particulieres de Disenteuil, moins redoutable que le Chevalier. J'étois toujours avec Monsieur de Gondez, ou renfermée dans mon cabinet avec Souville. Que je suis malheureuse ! lui disois-je souvent. Disenteuil m'aime, je le sais ; & je suis privée, par cette contrainte, du commerce aimable d'un homme que j'estime tant. Avant que d'avoir fait la fatale découverte de sa passion, j'étois charmée d'être avec lui. Le brillant de son esprit s'accordoit toujours avec la plus droite

raiſon; mais cette malheureuſe paſſion l'a dérangé au point de ne pas le reconnoître; & je vois ce changement avec trop de douleur, pour m'expoſer à l'occaſion qui forceroit mon devoir de lui impoſer la dure loi de ne me voir jamais.

Un jour Monſieur de Gondez alla chez un Gentilhomme du voiſinage. Diſenteuil ne l'accompagna point, ſous le ſpécieux prétexte de ne pas me laiſſer ſeule. Je ne pus donc l'éviter ce jour-là. Enfin, Madame, me dit-il, vous ne pourrez pas aujourd'hui me refuſer de jetter les yeux ſur moi; mais vous les y jetterez ſans pitié, & peut-être avec colere. Si vous n'avez rien à me dire, lui repliquai-je, qui bleſſe votre devoir & le mien, vous ne verrez point de colere dans mes yeux; & je vous eſtime aſſez pour vouloir ignorer de quel genre eſt la pitié que vous deſireriez. Non, Madame, me dit-il, vous ne l'ignorez pas; vous ſavez que je vous adore; je vous le dis en tremblant, ma vie eſt attachée au bonheur de vous aimer & de vous voir, même en m'accablant de rigueurs. Il ne dépend pas de moi, lui dis-je, de vous ôter ce plaiſir empoiſonné; mais du moins il dépendra de moi de vous montrer, à tous les inſtans, à quel point je me trouve offenſée de vos ſentimens. Je croyois que le reſpect que vous devez à un Oncle à qui vous êtes cher, les arrêteroit: vous oubliez ce reſpect; je vous en ferai ſouvenir par ma conduite. Ah! Madame, s'écria Diſenteuil, que vous me puniſſez rigoureuſement de vous trouver la plus aimable de toutes les femmes, & la ſeule qui ſoit digne d'inſpirer une auſſi reſpectueuſe paſſion que celle que je reſſens pour vous! Cette converſation me gênoit trop pour n'en pas deſirer la fin. Je quittai Diſenteuil ſi bruſquement qu'il n'oſa me ſuivre.

Nous arrivâmes à Paris. Je ne fus point chez Madame de Venneville. Je priai mon frere de lui

lui dire que des raisons particulieres m'empêcheroient de la voir; mais que ni mon estime, ni mon amitié pour elle, ne souffriroient aucune altération de cette réserve. Il y avoit environ quinze jours que les choses étoient en cet état, lorsque je vis entrer un matin la Comtesse, qui me parla en ces termes:

Je viens me plaindre de vous à vous-même. Vous êtes la plus injuste de toutes les femmes. Vous rendez mon frere le plus malheureux des hommes; & vous paroissez renoncer à l'amitié qui a toujours été entre nous. Le crime de mon frere est de vous adorer, le mien est d'être sa sœur. Vous le punissez de vous aimer, & d'avoir osé vous le dire, en l'évitant par-tout; & pour l'éviter plus sûrement, vous rompez les nœuds d'une liaison tendre & formée entre nous dès notre enfance. Le désordre où j'étois, ne me permettoit pas de répondre à la Comtesse. Je l'aimois véritablement: il m'en coûtoit d'autant plus pour m'arracher au plaisir de la voir, qu'elle étoit la sœur du Chevalier. En effet, que ne souffrois-je point pour les éviter tous deux! La Comtesse surprise de mon silence, me dit: Eh bien, il faut vous délivrer d'un amour qui blesse votre vertu. Mon frere se condamne au silence: son cœur renfermera si bien son secret; que ni sa bouche, ni ses yeux, ne vous en instruiront plus. I. Eh quoi! dit-elle voyant que je ne répondois rien, voudriez-vous le punir d'un crime dont vous ne verrez plus aucune trace? Pourquoi voulez-vous que je sois la victime d'une rigueur qui n'aura plus de fondement? Souffrez, continua-t-elle, que je vous parle avec la franchise d'une amie; que voulez-vous que l'on pense de votre éloignement pour moi? De quelle raison éblouirez-vous Monsieur de Gondez? Que direz-vous à un Pere & à un frere qui vous demanderont de quoi

je suis coupable ? Enfin, comment me justifierez-vous dans le monde, qui, pénétré d'estime pour vous, croira que je me suis rendu indigne de la vôtre, & se repentira de m'avoir accordé la sienne. La Comtesse prononça ces dernieres paroles d'une maniere si pénétrée, qu'elle m'attendrit. Je l'embrassai, en lui disant : Eh bien, ma chere Comtesse, je vivrai avec vous comme par le passé ; mais aussi, si le Chevalier de Fanime donne un démenti à ce que vous venez de me promettre, ne vous plaignez plus de la conduite que je tiendrai ; car je n'écouterai que mon devoir. J'accepte les conditions du Traité, me dit la Comtesse ; & je vous trouve si raisonnable, que je veux passer avec vous tout le jour : ce n'est pas trop pour le plaisir que je ressens de vous voir accorder quelque chose à notre amitié. Dans ce moment Monsieur de Gondez, Disenteuil & mon frere entrerent. Disenteuil parut surpris de voir Madame de Venneville. Sa pénétration lui avoit fait appercevoir que je fuyois le Chevalier, & que je négligeois sa sœur. C'étoit pour lui une consolation dans son malheur : cette idée lui donnoit sans doute des forces pour soutenir le silence qu'il gardoit depuis mon retour.

Monsieur de Gondez aimoit fort Madame de Venneville. Il desiroit avec ardeur qu'elle donnât la main à mon frere. Je le souhaitois de même, mais sans presque l'espérer. Mon frere nous engagea, la Comtesse & moi, d'aller à *Ino & Mélicerte*, Tragédie nouvelle qui avoit une sorte de réputation. Une demi-heure avant de montrer en carosse, un de mes gens entra dans mon cabinet où j'étois passée, & me rendit une lettre. Je lui demandai de quelle part elle venoit. Il me dit que le Suisse venoit de la recevoir, & venoit de la lui donner. Je l'ouvris, sans

sans soupçonner de qui elle pouvoit être, & j'y trouvai ces mots:

Ne donnez pas toute votre attention, ni votre pitié, aux infortunes d'Ino & de Méliceste. La situation où je me trouve, est mille fois plus violente que celle où l'Auteur a mis les Personnages de sa Tragédie. Etre jaloux à la fureur, est le moindre des maux que j'envisage en vous adorant. Cependant je vous adorerai toujours; le sort en est jetté. Si en lisant cette lettre, vous ne devinez pas qui vous écrit, vous êtes la plus injuste de toutes les femmes.

Je ne puis vous exprimer dans quelle douleur me jetta cette lettre. Je reconnus Disenteuil. Je ne doutai plus qu'il n'eût pénétré l'amour du Chevalier: je tremblois qu'il ne crût que je donnois un aveu, du-moins tacite, à cet amour. Je me souvins, dans ce moment, de ce qu'il m'avoit dit à St. Maur, quand il trouva le Chevalier dans la chambre où l'on m'avoit portée. La dureté de ma conduite ne pouvoit me rassurer contre les soupçons offensans que je croyois entrevoir dans la lettre de Disenteuil. Ils paroissoient fondés pour un homme qui regarde tout avec des yeux jaloux, & c'étoit-là mon désespoir. J'étois dans ces agitations intérieures, lorsque Madame de Venneville entra dans mon cabinet. Elle me demanda ce qui pouvoit causer l'émotion où je paroissois être. Je lui dis que je venois d'apprendre une chose qui me touchoit vivement, & d'un ton d'amitié je la priai de ne m'en demander pas davantage. Je ne voulois point lui avouer l'amour de Disenteuil; c'étoit déjà assez que le Chevalier m'aimât, sans le rendre jaloux. La prudence m'ordonnoit de me taire. Il est toujours dangereux, que deux hommes

mes se connoissent pour Rivaux ; toute femme qui se respecte, doit le craindre.

Le Chevalier se trouva à la porte de notre loge, lorsque nous fûmes à la Comédie. Il m'aborda presque en tremblant. Je le reçus d'un air d'autant plus froid, que je lui faisois un crime des soupçons & de la hardiesse de Disenteuil. J'étois dans une agitation violente, qui paroissoit même sur mon visage. Le Chevalier n'osa jamais me demander ce que j'avois; à peine osoit-il jetter les yeux sur moi. Disenteuil étoit sur le Théatre. Au cinquieme Acte il se fit ouvrir notre loge, & en s'approchant de moi il me demanda si j'avois épuisé toute ma pitié en faveur d'Ino & de Mélicerte. J'accorde ma pitié, lui dis-je assez haut, aux malheureux; mais je sais la refuser à ceux qui courent témérairement après leurs infortunes. Je prononçai ces paroles d'un ton si ferme, que je lui ôtai la hardiesse de me répondre. Le Chevalier étoit assez près de moi pour m'entendre; ce discours le fit trembler. Mon frere, pour achever de m'accabler, lui demanda s'il ne venoit pas souper chez moi. Je suis prêt à faire tout ce que Madame m'ordonnera, répondit le Chevalier, j'attens ses ordres. Je ne pus me dispenser de lui dire qu'il étoit le maître de ne pas nous quitter.

Après le souper nous passâmes dans mon appartement. La Tragédie que nous avions vue, fut le sujet de la conversation. Nous dîmes simplement & en général, la Comtesse & moi, l'impression que cette Piece nous avoit faite. Le Chevalier s'avisa de vouloir la détailler: il loua l'endroit où Mélicerte demande avec empressement de revoir cette Esclave qui l'a si fort intéressé à son arrivée. Disenteuil, qui n'avoit point encore parlé, dit au Chevalier qu'il étoit surpris que cette petite situation romanesque l'eût séduit ;

réduit; que les mouvemens confus de la nature qui vouloient se développer dans le cœur de Mélicerte, n'avoient rien d'assez sensible pour remuer l'ame; que sans-doute quelque distraction lui avoit ôté l'attention que méritoit la Scene de la déclaration de Mélicerte à la Princesse, & celle où il prend congé d'elle sans savoir si l'aveu de sa tendresse a plû. Voilà, continua-t-il, des sentimens qui font une impression sûre & générale. Mais, reprit le Chevalier, cet endroit que j'ai remarqué, n'a pas emporté mon suffrage seul; lui refusez-vous le vôtre? Pour que je trouve du beau, il faut, repliqua Disenteuil, que je puisse m'en rendre compte à moi-même. Je ne juge point avec précipitation: je regarde, autant que je le puis, un objet par toutes les faces; & lorsque, par de justes rapports, je le trouve digne de toute mon estime, que je puis dire les raisons qui me déterminent à l'approuver, je prononce sans craindre la contradiction. Si j'étois, par exemple, amoureux, que j'eusse un ami qui ne connût point l'objet de ma tendresse, & à qui je voudrois justifier ma passion; je lui ferois un portrait si vif & si ressemblant, que je pourrois bien sur le champ en faire mon Rival. Telle est la force de la vérité peinte avec justesse. Ce dernier trait qui entroit d'une maniere un peu forcée dans cette dissertation, embarrassa le Chevalier. Disenteuil s'en apperçut, & en homme du monde finit la conversation, en disant au Chevalier: Croyez-moi, si vous voulez juger de Mélicerte, voyez-le seul. Si je n'en avois vu que la représentation d'aujourd'hui, je n'en serois pas plus instruit que vous: mais j'avoue que j'étois au Théâtre le premier jour que cette Piece y a paru, & que j'y avois porté un esprit trop critique. Je sentis dans ce discours, qui paroissoit seulement plein de politesse, une galanterie dont

Disen-

Diſenteuil étoit plus capable qu'homme du monde.

Le lendemain Monſieur de Gondez & Diſenteuil allerent à Verſailles. Lorſque je fus ſeule, je paſſai dans un cabinet qui étoit au bout de mon jardin. Je me livrai à des réflexions que la ſituation où j'étois, rendoit douloureuſes. Je relus la lettre de Diſenteuil. La tendreſſe qui y étoit répandue, & la hardieſſe de vouloir interpréter l'aſſiduité du Chevalier, me piquerent également. Sans doute, me diſois-je à moi-même, il a découvert l'amour du Chevalier, & peut-être, hélas! ma foibleſſe. Quel parti prendre avec cet homme pénétrant, s'il continue à me donner des marques de ſa paſſion? Mes rigueurs qu'il auroit attribuées à ma vertu, ne lui paroîtroient plus que l'effet capricieux d'une injuſte préférence. Mais dois-je lui faire un crime de penſer ainſi, lorſque je ne puis me déguiſer à moi-même combien je ſuis criminelle? Une femme de mon caractere, & dans la ſituation où je ſuis, qui combat vainement un penchant malheureux, n'eſt-elle pas coupable? Eh! faut-il tomber dans le dernier déréglement, pour ſentir que l'on mérite d'être mépriſée? Ce dernier trait que la raiſon me dicta, m'arracha des larmes. Je trouvois quelque ſoulagement à les répandre, lorſque je vis entrer le Chevalier, à qui mes gens avoient dit que je me promenois. Le déſordre où il me vit, l'arrêta. Sa vue ne fit que l'augmenter. Nous fûmes tous deux un moment immobiles. Le Chevalier, ſans s'avancer, & baiſſant les yeux pour me donner le temps de me remettre, me dit d'une voix tremblante: La diſcrétion & le reſpect devroient m'obliger à me retirer; mais, Madame, l'état où je vous trouve, ne me permet pas de vous abandonner à vous-même. Quel malheur vous eſt-il arrivé, pour

laiſſer

laisser échapper des marques si peu équivoques d'une véritable douleur? Rassurez-vous, lui dis-je, aucun malheur ne m'est arrivé. Notre sexe foible passe aisément de la joye à la tristesse. Un rien quelquefois produit ce changement; & nos amis y doivent être d'autant moins sensibles, qu'il est très-vrai que ces mouvemens opposés se succedent les uns aux autres, sans que nous nous en appercevions presque nous-mêmes. Non Madame, me repliqua-t-il d'un ton plus animé, & en s'approchant de moi, vous n'êtes point du nombre de ses femmes qui pleurent la perte d'une perruche, ou celle d'un petit chien. Je crois, puisque vous me faites l'honneur de me le dire, qu'aucun accident domestique ne vous trouble; mais il est des chagrins d'une autre nature, d'autant plus vifs qu'ils sont plus cachés: leur source est dans le cœur. . . J'ignore ces sortes de chagrins, lui dis-je; ainsi rompons une conversation qui deviendroit plus triste que la rêverie où vous m'avez surprise. Laissez donc-là votre cœur, & celui des autres. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, pouvez-vous savoir l'état du mien (car vous ne pouvez l'ignorer,) & ne pas croire que ma curiosité pour pénétrer dans le vôtre, est extrême? Vous oubliez que votre hardiesse m'a déjà offensée, lui dis-je: elle m'offense encore davantage dans ce moment, & je désapprouve fort votre curiosité. Vous l'irritez, Madame, me repliqua-t-il, en la désapprouvant; & je ne suis pas le maître de vous cacher les soupçons que vos larmes. . . Arrêtez, lui dis-je en l'interrompant, vous êtes trop téméraire. Vous croyez sans-doute qu'une femme de mon âge, & dans le monde, doit être sensible. Ne pouvant avec raison vous flatter que je le suis pour vous, votre amour-propre qui craint d'être mortifié, trouve mieux son compte à me croire

pré-

prévenue en faveur de quelque autre, que ferme dans mes devoirs. Ce mouvement que vous n'avez pu cacher, me prescrit de ne plus vous voir. Je ne veux, ni vous écouter, ni me souvenir que vous avez pu m'offenser: l'indifférence seule vous punira de votre audace. Je le regardai dans ce moment. Je le trouvai si pâle & si pénétré de douleur, que j'allois, je crois, le consoler, en lui disant la contrainte que je m'étois faite pour lui parler avec tant de hauteur & de dureté; mais heureusement je vis mon frere venir à nous, & je m'avançai pour éviter la replique du Chevalier. Mon frere me dit qu'il venoit me chercher pour aller chez Madame de Venneville, qui m'attendoit avec Mademoiselle de Jussy. Non mon frere, lui dis-je, je n'irai point chez Madame de Venneville. Dites-lui de ma part que je ne la verrai plus, & que vainement elle exigeroit de mon amitié la moindre complaisance. Monsieur le Chevalier que voilà, me justifiera auprès d'elle; il lui dira mes raisons; il les sait. Allez, mon frere, continuai-je, allez retrouver vos Dames, & emmenez Monsieur le Chevalier avec vous, pour me sauver de l'impolitesse de le quitter; car je vais sortir.

Ce que je venois de souffrir pour cacher au Chevalier mes sentimens, me fit faire un examen sévere sur moi-même. Je sentis que je ne pouvois triompher de ma foiblesse qu'en fuyant, & je pris enfin la cruelle résolution de fuir.

Nous étions au commencement du Printemps. Je persuadai à Monsieur de Gondez d'aller dans ses Terres de Bretagne, où je n'avois pas été. Je lui montrai un desir ardent de voir Gondez, dont on vantoit la situation comme la plus belle de la Province. Enfin, je le déterminai à partir. Je le priai de faire mystere de notre voyage: je lui dis que je craignois l'embarras & le cérémonial des adieux.

Je

Je ne cachai point à Mademoiselle de Jussy mon départ; je la priai seulement de le taire à tout le monde. L'amitié qu'elle avoit pour moi, lui fit sentir avec chagrin mon éloignement. Elle murmura d'abord contre Monsieur de Gondez, qu'elle ne pouvoit, disoit-elle, reconnoître dans ce procédé bizarre de m'arracher des bras de ma famille & du commerce de mes amis, pour me confiner dans une Terre. Je ne pus souffrir ce soupçon injurieux contre un mari qui le méritoit si peu: je le justifiai, en l'assurant que c'étoit moi qui voulois aller en Bretagne. Sa surprise fut extrême: elle ne pouvoit comprendre qu'à mon âge je vouluſſe aller passer un temps considérable en Province, lorsqu'un mari ne l'exigeoit pas de moi. Dussiez-vous, me dit-elle, me regarder comme indiscrete, je ne puis m'empêcher de vous dire que je crois que quelques raisons vous arrachent de Paris: je crains que vous n'accordiez trop à votre devoir. Ne se présente-t-il point à vous avec trop de sévérité? Votre vertu ne s'effarouche-t-elle pas un peu légérement du pouvoir de vos yeux? Car je crois, ma chere Comtesse, que c'est à elle à qui vous sacrifiez en nous fuyant. Vous raillez trop sérieusement, lui repliquai-je, & vous me faites en-vérité plus d'honneur que je ne mérite. Je ne badine point, me dit-elle; je crois que si vous étiez moins aimable, vous n'iriez point à Gondez. Le scrupule agit trop sur vous; mais songez que vos amis vont être les victimes de cette délicatesse qui vous fait un crime de plaire. Mais songez-vous vous-même, lui dis-je, que vous badinez à mes dépens, en me donnant un scrupule ridicule que je n'ai point, & qui n'entre pour rien dans mon voyage? La vertu a son terme: le passer, ce seroit la faire dégénérer en folie; & voilà ce que vous faites de la mienne. Je suis bien éloignée de le pen-

penser, reprit-elle au contraire; je crois votre vertu très vertu, mais je la crois trop timide. Vous ne comptez pas assez sur elle, & c'est ce qui va faire de vous une Provinciale, à mon grand regret; car j'avoue que je ne puis me consoler de vous perdre. Vous n'êtes point faite, ma chere Comtesse, continua-t-elle, pour vivre dans une Terre privée de tout plaisir, & séparée d'un nombre d'amis que votre discernement vous avoit fait choisir, & qui vous manqueront souvent. Que de quart-d'heures où vous regretterez Paris, quoique vous n'en aimiez pas le tumulte! De bonne-foi, croyez-vous que nous soyons plus en sûreté contre nous-mêmes dans la solitude, que dissipés dans le monde? Vous aimez à rêver, les réflexions s'empareront volontiers de vous; peut-être vous mettront-elles à de fâcheuses épreuves, par le loisir que la vie que vous menez, vous laissera. Vous voulez donc, lui dis-je, que je croye que vous parlez sérieusement? Eh bien, je vais vous répondre de-même. Mon mari se plaît fort à Gondez, je le fais. Il n'est plus jeune. Il dit tous les jours que l'air y est admirable. Sa tendresse pour moi lui fait dissimuler le plaisir qu'il auroit de m'y voir passer quelque temps; & mon amitié pour lui me fait le prévenir. Tenez-vous-en là, belle raisonneuse, & promettez-moi de m'écrire souvent. C'est de vous que je veux le Journal des Nouvelles de Paris; elles prendront un tour aimable en passant par votre imagination, qui empêchera la mienne de devenir paresseuse. Enfin, aimez-moi toujours, & comptez que je vous regretterai & vous desirerai souvent; car vous raisonnez, non pas toujours juste, mais toujours bien.

Le discours de Mademoiselle de Jussy me fit sentir que la passion du Chevalier ne lui avoit pas échappé. Je le croyois bien; mais j'aurois été véri-

vraisemblement touchée, si elle m'avoit pénétré. Malgré l'estime que je faisois de son caractere sage, & l'amitié que j'avois pour elle, je ne voulois pas qu'elle me fît rougir d'une foiblesse que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Enfin je fis ce que je pus pour me persuader que tout ce qu'elle m'avoit dit, ne portoit que sur l'amour du Chevalier; & c'est, je pense, où s'arrêtoit sa pénétration.

J'étois, depuis quelque temps, froide & circonspecte avec Disenteuil. Ses yeux ne rencontroient jamais les miens qu'ils cherchoient toujours, qu'ils ne me reprochassent ma dureté. Des mots que Disenteuil paroissoit jetter au hazard, m'apprenoient malgré moi qu'il eût bien voulu abandonner un grand procès prêt à juger au Parlement de Paris, pour me suivre en Bretagne; mais que jaloux de sa gloire & de la mienne, il ne l'osoit. Je sentois qu'il étoit persuadé que je fuyois le Chevalier. L'espérance de pouvoir me joindre, & l'impossibilité où il voyoit son Rival d'en faire autant, lui causoit un mouvement de joye maligne, qui se dissipoit à mesure que le jour de mon départ approchoit, & qui fit enfin place, la veille de notre séparation, à la plus vive douleur, & le força de me parler en ces termes:

Enfin Madame, vous partez, & vous partez avec la barbare joye de me voir hors d'état de vous suivre. Je ne vous verrai plus. Vous me laisserez en proye à la plus vive douleur, sans me plaindre. C'est abuser, lui dis-je, du droit que vous avez de me voir, que de me parler d'un amour importun; mais du-moins j'ai le plaisir de penser que vous n'en jouirez pas longtemps. Ah! voilà, me dit-il mon désespoir! Vous n'alliez à Gondez que pour vous délivrer de l'horreur de me voir.... Mais non, ce n'est pas moi que vous fuyez: ce bonheur ne m'est pas

pas réservé. Ma passion ne vous fait sentir que des mouvemens d'indignation ; & c'est en vous adorant que je me suis fait horreur. Ma tendresse pourtant, Madame, pourroit mériter votre pitié, si vous pouviez songer avec quel respect & quelle pureté de sentimens je vous aime. J'avoue que le discours de Disenteuil me fit rougir : je sentis un dépit vif du reproche qu'il renfermoit.

Je partis donc avec Monsieur de Gondez & ma chere Souville. La pauvre fille voyoit avec une inquiétude extrême l'abattement où j'étois ; elle craignoit que l'effort que je me faisois, ne me coûtât cher. Disenteuil nous accompagna jusqu'à vingt lieues de Paris. Je le voyois chercher dans mes yeux le trouble de mon ame : à peine étoit-il le maître de cacher l'agitation de la sienne. Il me dit en me quittant : Je vais, Madame, travailler à mériter votre amitié : je vais tâcher de surmonter ma passion, & me réduire à l'estime respectueuse que j'ai pour un caractere aussi estimable, une vertu aussi rare que la vôtre. Votre estime, lui dis-je, m'est précieuse, autant que votre amitié m'est chere. Je serai contente, lorsque je pourrai me livrer à l'une & à l'autre en votre faveur.

Lorsque je fus arrivée en Bretagne, j'appris de mon frere que Disenteuil travailloit à accommoder son procès. Cette nouvelle me fit craindre qu'il ne me suivît de près ; mais malgré les propositions avantageuses qu'il fit, l'accommodement manqua.

Monsieur de Gondez étoit toujours occupé à me donner tous les plaisirs que peut fournir la campagne. Il attiroit chez lui tous ceux qu'il croyoit d'assez bonne compagnie pour m'amuser. Sa joye étoit extrême, lorsqu'il me voyoit quelque gayeté ; & je me faisois souvent effort pour lui paroître gaye. Il avoit un fort bel équipage de chasse. Il me donnoit tous les jours ce plaisir,

fir, ou celui de la pêche que j'aimois autant que j'étois capable d'aimer quelque choſe dans la ſituation où j'étois.

Toute la Nobleſſe, à vingt lieues à la ronde, me viſita. J'étois preſque, à l'égard de la Province, ce qu'eſt une nouvelle Comédie à l'égard de Paris : c'étoit un air de m'avoir vue, de parler de moi, & de louer ou de critiquer mon eſprit, mes manieres & ma figure. Quelle confuſion, qu'une maiſon où l'on ſe trouve vingt ou trente maîtres! Que de complimens qui ne ſont entendus, ni de celui qui les fait, ni de celui qui les reçoit? Quelle multitude de paroles ſans converſation! Il n'eſt pourtant pas poſſible de ſe ſauver de ces inutilités faſtidieuſes : je vis qu'il falloit les eſſuyer, & je pris mon mal en patience.

Mademoiſelle de Juſſy m'écrivoit ſouvent. Le ſtile léger & badin de ſes lettres faiſoit diſparoître ma mélancolie pour quelques momens. Elle me mandoit toutes les nouvelles de Paris, & les habilloit d'une maniere ſi plaiſante & ſi ſinguliere, que ſon commerce étoit pour moi une eſpece de remede contre la triſteſſe qui me dévoroit intérieurement. Je la payois mal du plaiſir que ſes lettres me faiſoient; la Province ne me fourniſſoit pas des fonds auſſi heureux que Paris lui en fourniſſoit: d'ailleurs, je crois que mes lettres ſe reſſentoient de la ſituation de mon ame.

Il y avoit quatre mois que j'étois à Gondez, lorſque Diſenteuil y arriva. Comme je me flattois ſur les dernieres paroles qu'il m'avoit dites en partant de Paris, je crus de bonne-foi qu'il ne vouloit plus que m'eſtimer. Je le vis donc arriver avec plaiſir. Mais que Diſenteuil étoit éloigné d'une guériſon que je ſouhaittois avec tant d'ardeur!

Un jour que je me promenois seule avec lui, il me dit: Vous me revoyez, Madame, aussi coupable que vous m'avez laissé. Paris, ses plaisirs, que dis-je? ma raison éclairée de la vôtre, mon devoir, rien n'a pu triompher de la violente passion qui me dévore; & j'arrive à Gondez plus épris que jamais de vos charmes. Je sais tous les maux que je me prépare, en vous parlant d'un amour qui, malgré toute sa pureté, blesse votre vertu, je le sais, je la connois cette vertu, je la respecte: mais dûssai-je en mourir à l'instant, je ne puis me refuser la triste douceur de vous dire que je vous adore. Quoi! lui dis-je, vous ne voudrez jamais vous faire un véritable effort pour triompher d'une foiblesse qui ne vous rendra jamais que malheureux? Comme votre amie, je suis touchée de votre égarement; mais quand je songe que je le cause, je le déteste. Vous le détestez, Madame, me dit-il d'un ton pénétré de douleur; & je puis sans mourir vous entendre me le dire? Ah! Madame, continua-t-il, ne me reprochez plus cet amour, que toutes mes réflexions nourrissent dans mon sein, plutôt que de le détruire. Que n'ai-je point tenté pour vous oublier? Qu'ai-je gagné? Ma passion est devenue plus violente. Eh bien, lui dis-je, fuyez-moi; obtenez du-moins de votre raison cette premiere victoire, & ne me revoyez que digne de toute mon estime & de mon amitié. Quel remede, Madame! s'écria-t-il; non je n'ose y penser. Quoi! je ne vous verrois plus? Ah! laissez-moi du-moins auprès de vous: je sais que je vous verrai toujours sévere & sans pitié; mais je verrai..... Sans travailler, lui dis-je brusquement, à surmonter une foiblesse dont vous me parlerez toujours, & que je voudrois pouvoir oublier pour votre gloire, & pour n'être plus arrêtée dans les sentimens d'amitié que j'ai

pour

pour vous..... Il garda le silence un instant, mais le rompant il me dit: Il faut, Madame, vous faire un sacrifice. Je ne vous parlerai plus de l'amour que j'ai pour vous, je vous promets de lui commander assez pour que vous ne vous en apperceviez plus. Mais aussi, Madame, épargnez-moi la douleur de me fuir: oubliez que j'ai parlé, & traitez-moi du-moins comme un homme que vous ne haïssez pas. Respectez la parole que vous venez de me donner, lui dis-je, & vous connoîtrez que mon amitié pour vous est sincere. Peu de jours après cette conversation, je trouvai sur la table de mon cabinet ces vers-ci:

J'ai promis, je tiendrai, l'Amour m'en fait la loi;
Un austere devoir me condamne au silence.
Je ne suis plus maître de moi;
Esclave infortuné d'une double puissance,
Sans me plaindre jamais, en soupirant toujours,
Je verrai la fin de mes jours.

Je ne me plaignis point de cette marque de la tendresse de Disenteuil. Il prit avec moi une maniere de vivre réservée, & il ne me montra plus que de l'attention & de l'empressement pour aller au-devant de tout ce qui pouvoit m'amuser.

Il apprit à son Oncle que Calemane le suivoit, & qu'il arriveroit dans peu de jours. Ce Calemane étoit un Gentilhomme Gascon, âgé de cinquante ans. Monsieur de Gondez m'en avoit vent fois parlé comme d'un honnête-homme, plein d'esprit & de mérite, mais d'un caractere singulier. Disenteuil lui dit qu'il venoit dans le dessein de se retirer à Vannes, pour y finir ses jours. Il en fut surpris; car il ne pouvoit pénétrer la raison de cette retraite. Il connoissoit Calemane pour Philosophe, mais pour Philosophe voluptueux; & Vannes lui paroissoit peu

propre à lui procurer des plaisirs de son goût. Vous serez charmée, me dit-il, de le connoître; & je me trompe bien, si vous ne faites grand cas de son commerce. Il arriva peu de jours après Disenteuil; ainsi l'impatience que Monsieur de Gondez m'avoit donnée de le connoître, fut bien-tôt satisfaite. Il me le présenta avec des termes qui marquoient son estime & son amitié pour cet ami. Je trouvai une belle physionomie à Calemane. Il me fit son compliment en homme du monde: il en fit un à Monsieur de Gondez dont j'étois le sujet; & dans la tournure de ce dernier, je sentis ce que le Comte m'avoit dit, qu'il avoit des expressions qui lui étoient propres, & qu'il répandoit du gai & du vif dans les discours dont les fonds étoient souvent très-sérieux. Ce ne sera pas à Vannes que vous demeurerez, lui dit mon mari, tant que je serai à Gondez; & je vous crois assez mon ami pour y rester avec plaisir.

Quelques jours après son arrivée, Monsieur de Gondez le pria de m'apprendre quelques-unes de ses aventures, & quelques particularités de ce qui le regardoit. Il ajouta qu'il m'avoit promis d'exiger cette complaisance de lui. J'y joignis mes instances, en lui disant que je me faisois une idée aimable de lui entendre conter des choses sans-doute singulieres, & dites avec le feu & l'agrément qu'il avoit dans l'esprit. Je crois qu'il faut être, répondit Calemane, ou un Héros, ou un Homme considérable qui ait essuyé de grandes révolutions dans sa vie, pour que le récit en soit intéressant; & je ne suis ni l'un ni l'autre. Oh! Monsieur, lui repliquai-je, je n'ai point l'esprit gâté par la lecture des Romans; je les hais à la mort, sur-tout ceux qui visent au merveilleux: j'aime la lecture, mais c'est celle qui instruit. Les aventures d'un Particulier, nar-

narrées avec simplicité & vérité, me plairont toujours infiniment mieux que celles des Cyrus & des Artabans, dont de bonne-foi je ne sais que les noms: la lecture d'un seul Tome de ces Livres qui ne finissent point, m'a dégoûté pour toujours de ce genre d'Ouvrages. Si vous cherchez, Madame, me répondit Calemane, à vous instruire & à vous faire des regles de conduite, en réfléchissant sur des faits historiques, je crois que le récit de mes aventures vous sera d'une petite utilité. Je ne suis, ni bon à imiter, ni même imitable. Le Comte de Disenteuil, moins charitable que son Oncle, vous a parlé de moi, je le vois bien, comme d'une espece de fou dont le sérieux est quelquefois réjouissant; je le lui pardonne, d'autant plus qu'il vise, ne lui en déplaise, un peu à ce caractere. Comme il faut pourtant tirer parti de tout à la campagne, j'obéirai; mais cette campagne, séjour de liberté, sera mon excuse, s'il m'échappe quelque trait qui passeroit peut-être pour trop vif, s'il étoit débité dans un Cercle en forme.

Vous allez peut-être vous plaindre de moi, Madame, de vous faire écarter du sujet qui fait uniquement votre curiosité. Mon histoire pourroit se passer du récit de Calemane; mais j'estime trop ce Gentilhomme pour ne pas vous le faire connoître. Je ne le puis bien qu'en le laissant parler lui-même. Ecoutez-le.

Je suis né dans une de ces petites Provinces qui composent le Gouvernement de Guyenne. Mon Pere étoit un bon Gentilhomme sans illustration. Il avoit beaucoup d'esprit & d'érudition. Il étoit laid; & quand il se maria avec une fille belle, jeune, & de grande naissance, il étoit vieux. L'attachement qu'elle eut pour lui, fut sincere: la vie qu'elle mena pendant son mariage, & qu'elle a toujours soutenue dans son veu-

vage, m'a persuadé que la nature l'avoit formée d'une pâte singuliere. Mon Pere fut tendre pour elle; il avoit chez lui un fonds de sentimens que soixante & dix ans n'avoient point épuisé: sa passion ne fut jamais traversée par la jalousie. Si leur union eût été moins parfaite, peut-être que sa vie eût été plus longue. Il mourut dans la troisieme année de son mariage. J'en fus l'unique fruit. Quand j'eus atteint l'âge où la figure des hommes est déterminée, on trouvoit que je ressemblois à mon Pere & à ma Mere: j'avois de leurs traits; & ce mêlange, quoique bizarre, soutenu d'une assez belle taille, me rendoit un Cavalier qui pouvoit se présenter avec quelque confiance. Mais cinquante ans, & des plaisirs variés avec peu de ménagement, m'ont rendu tel que vous me voyez.

Ma Mere, qui m'aimoit d'autant plus qu'elle renonça, dès qu'elle fut veuve, aux secondes noces, m'envoya à Paris avec un Précepteur qui passoit au bord de la Garonne pour un Docteur, & qui ne se trouva rien moins que cela sur les bords de la Seine. Je fus mis au College. Dès que mon esprit commença à se développer, on le trouva propre pour les Sciences; & avec une médiocre application j'acquis des connoissances qui firent honneur à mon âge. Ma raison se formant ensuite, je fus averti par elle de secouer le joug de certains préjugés. Je suivis l'avis autant qu'il me fut possible. Sortant de l'Académie où j'avois fait mes exercices avec soin, on fut embarassé de moi. Nous étions dans une profonde paix. Quoique j'eusse donné quelques preuves à mes camarades que je n'étois pas poltron, je me trouvois peu d'ambition pour les Dignités Militaires: je sentois qu'il falloit vivre pour soi même, & je croyois ce sentiment sage. Je n'aimois pas mieux la Robe, où ma Mere pa-

paroiſſoit incliner. Je la priai de me laiſſer quelque temps à Paris ; elle y conſentit, & s'en eſt depuis repentie.

Un parent de ma Mere, vieux garçon voluptueux, qui depuis trente ans étoit à Paris, fauſilé dans les meilleures ſociétés, y fut mon introducteur. Il me diſoit qu'il prévoyoit que j'hériterois de lui du goût de la volupté ; que cette même volupté abſorberoit ce qui lui reſtoit de bien ; mais qu'il croyoit m'en laiſſer un très-précieux, en m'inſpirant l'amour du plaiſir, & l'averſion de la débauche, ſa mortelle ennemie. Il me mena chez ce qu'on appelle ordinairement de jolies femmes. La figure m'en plut. Je diſois pourtant à mon Mentor, que j'étois étonné que, de leurs expreſſions, les miennes ne différaſſent que par une tournure plus ou moins, mais toujours recherchée ; que de plus je craignois de ne pas toujours les entendre. Cela ſe pourroit bien, me répondit-il. Elles parlent une langue qui vous eſt encore inconnue, & qui s'appelle communément *jargon*. Vous vous y accoutumerez ſans-doute, par les graces ſéduiſantes qu'elles y jettent ; mais ſouvenez-vous pourtant, que c'eſt du jargon qui ne peut être ſouffert qu'à un certain nombre de femmes gentilles qui font dans le monde une claſſe plus amuſante qu'eſtimable.

A quelques jours de-là, mon parent me mena chez une Dame qui voyoit en hommes la meilleure compagnie qu'il y eût en France, & quelques-unes de ces Beautés à jargon. La bonne chere, le gros jeu, & les manieres aiſées de la Dame, faiſoient rechercher ſa ſociété. C'étoit une femme qui n'avoit jamais été belle, mais elle étoit pétrie d'agrémens. Elle n'avoit gueres moins de quarante ans : ſa fraîcheur, & une parure de goût ſans magnificence, lui en cachoient bien une dixaine. Sa naiſſance aſſez obſcure étoit oubliée par une aventure ſinguliere.

Elle avoit, à ce qu'on disoit, presque épousé un Etranger, homme de grande qualité, qui en mourant lui avoit laissé du bien, & le titre de Comtesse, que personne ne s'avisoit de lui disputer.

Mon cousin, en me présentant à elle, lui dit: Voilà, Madame, un Jeune-homme dont je vous prie d'avoir soin; il entre dans le monde, il est très-neuf, mais de bonne race. Je vous suis obligée, répondit la Comtesse, d'une préférence qui pourra exciter de la jalousie; cependant j'accepte l'emploi, si Monsieur, en s'adressant à moi, n'y a point de répugnance: un Disciple profite peu sous un Maître qui ne lui convient pas. Je pourrois faire une réponse, si je le voulois, continua Calemane, & même qui seroit raisonnable; mais elle ne seroit pas de Calemane jeune, elle seroit de Calemane qui raconte, & j'avoue que le premier fut très-sot.

Je pris l'habitude d'aller souvent chez la Comtesse. Elle me recevoit toujours à merveille. Elle ne parloit point ce langage que mon cousin appelloit jargon; rien de si simple & de si naturel que sa maniere de s'énoncer: je l'écoutois, & j'entendois tout ce qu'elle disoit. Le Roi étoit à Fontainebleau: mon cousin y avoit des affaires, il m'y mena. Quoique la Cour fût très-brillante, que les plaisirs de tous les genres y régnassent, je m'y ennuyai dès le troisieme jour. Je priai mon cousin de trouver bon que je le quittasse pour retourner à Paris. Il y consentit sans peine: il devina bien que c'étoit la Comtesse qui me manquoit. Il en fut charmé; car il disoit toujours que les jeunes gens étoient trop heureux, lorsque, pour la premiere fois qu'ils prenoient de l'amour, ils le prenoient pour une femme d'esprit qui n'étoit plus de la premiere jeunesse; qu'ils se sentoient toute leur vie de cette école.

A peine fus je arrivé, que je courus chez la Comtesse. Elle me demanda si mon cousin étoit de re-

retour. Je lui répondis que non. Et pourquoi l'avez-vous quitté? me dit-elle. Je lui avouai naïvement & d'un ton sérieux, que je m'étois ennuyé. Cela peut être, repliqua-t-elle; cependant il ne faut pas vous en vanter. Je puis ne pas vous desapprouver, & vous ne risquez rien à me dire tout ce que vous pensez; mais il faut que vous sachiez que tout le monde n'auroit pas la même indulgence. J'attendrai, Madame, lui répondis-je, sans aucune impatience, que le monde m'approuve, pourvu que je ne fasse rien qui puisse vous déplaire. Calemane, reprit la Comtesse, qui vous oblige à me parler comme vous faites? Ne vous souvenez-vous plus que je vous ai dit plusieurs fois qu'il faut s'attirer une estime générale? Quand j'aurai mérité la vôtre, lui dis-je, je ne serai pas loin du but que vous me proposez: permettez-moi de n'être occupé que de ce desir. Je vous permets, me dit-elle, de travailler à m'inspirer une estime singuliere: je ne vous donnerai même aucun avis pour parvenir à ce que vous paroissez souhaiter; mais pour acquérir l'estime du Public, que je veux que vous ayez, il faut que je vous conduise. L'expérience que j'ai du monde, m'a appris qu'il ne suffit pas d'avoir de grandes qualités pour mériter son suffrage; qu'il faut encore, à la honte du siecle, du manege pour l'obtenir. C'est l'usage de ce manege que je puis vous apprendre; car il ne faut pas le mener trop loin, de peur de n'être pas content de soi, & il faut l'être pour être heureux.

Enfin la Comtesse parut m'aimer, je crus l'aimer aussi: nous nous découvrîmes nos sentimens, nous les suivîmes, & nous nous trouvions heureux. Lorsque cette liaison a été rompue, qu'une autre femme m'a rendu inquiet & jaloux, que j'ai fait bien des extravagances, on m'a dit que j'étois amoureux, que j'avois tous les symptômes d'une vraie passion. J'ai vainement répondu que c'étoient

plutôt les symptômes d'une maladie dangereuse; on m'a soutenu que c'étoit de l'amour. Si cela est, ni la Comtesse, ni moi, n'en avions point. Il est pourtant vrai que nous n'en étions pas moins heureux. J'ai souvent regreté ce temps, comme le plus aimable de ma vie.

On jouoit chez la Comtesse: je devins joueur, & il m'en coûta malgré sa générosité. Ma Mere, fatiguée des sommes considérables qu'elle m'envoyoit, & pressée du desir de juger par elle-même si j'avois tiré de mon éducation le fruit qu'elle en attendoit, m'ordonna de partir. La Comtesse me persuada que je devois obéir: elle m'assura que cette séparation lui coûtoit cher, mais qu'elle ne vouloit pas que je me dérangeasse de mon devoir. J'étois charmé de ces nobles sentimens. L'espoir de revenir bientôt, les précautions prises pour un commerce de lettres, me firent quitter Paris & la Comtesse sans beaucoup de regret.

J'arrivai dans ma Province. J'y trouvai une Mere tendre, qui me prévenoit sur tout. J'y trouvai aussi des habitans impolis, vains, & dont l'esprit naturellement vif n'est tourné qu'à la médisance. Leur penchant pour le vin les jette dans une débauche, source de querelles & de dissensions qui me déplaisoient fort. J'avoue que je me trouvois malheureux d'être forcé de vivre avec des gens de ce caractere. Ma Mere s'opposoit au desir que j'avois de revoir Paris. Voici ce qui refroidit ce desir quelque temps.

Il y avoit dans notre voisinage un Gentilhomme qualifié, possesseur d'une des plus belles femmes du Royaume. Elle étoit Parisienne. Ce mari, né inquiet, étoit devenu jaloux avant d'avoir sujet de l'être. Cette jalousie mal fondée avoit choqué la Dame, & lui avoit, je crois, fait naître le desir de la mériter. Ce Seigneur de Province étoit un peu mon parent. Il demeuroit dans une très-belle

belle Terre, mais dont le Château avoit l'air d'une Citadelle. La curiosité, plus qu'un devoir de bienséance, me fit rendre une visite au Marquis ***. C'étoit le titre non usurpé de ce Gentilhomme.

Il me reçut bien, nous fûmes grande chere, il me mena à la chasse avec un équipage des mieux tenus; mais ce n'étoit pas contentement pour moi, je voulois voir la Marquise. J'eus beau la demander; sous prétexte qu'elle étoit malade, je m'en retournai à Calemane, sans avoir vu que le Marquis, & trois ou quatre Gentillâtres qui étoient ses parasites. Ma Mere, sage, mais pourtant femme du monde, qui ne pouvoit prévoir les suites d'une démarche innocente, me dit que, puisque je n'avois pas vu la Marquise, elle vouloit bien lui rendre une visite pour me procurer ce plaisir.

Ma Mere fut donc à ce Château: je lui servis d'Ecuyer. Nous fûmes à l'appartement de la Marquise. L'éclat de sa beauté me frappa, sa conversation m'annonça de l'esprit. Le Marquis qui sortit pour aller donner quelques ordres, me fournit occasion de dire des choses galantes que j'avois apprises dans le commerce de ma Comtesse, & que je crus ne pouvoir mieux placer. La Dame y répondit avec délicatesse. Sa beauté sans art, & un air de langueur, la rendoient mille fois plus charmante, que l'air trop enjoué & trop recherché qu'affectent souvent des femmes qui plairoient peut-être mieux sans ce mauvais fard. Tant de graces me causerent un mouvement intérieur qui m'empêcha de dormir de toute la nuit.

Je m'étois fait une habitude de raisonner surtout, bien ou mal; & charmé déjà de la Marquise, je me disois à moi-même, que dans la contrainte où elle vivoit par la bizarrerie d'un mari, elle ne pouvoit que le haïr; que haïr son mari, étoit une disposition de cœur favorable pour un Amant, dont le caractere doux & complaisant, opposé à

celui d'un jaloux, devoit porter une femme à la douce vengeance que lui offroit l'Amour. Je me disois aussi, qu'il ne falloit pas croire que les Italiennes & les Espagnoles eussent un caractere particulier qui les déterminât à abréger les soins mystérieux qu'on leur donne ; que les femmes étoient les mêmes par-tout. De-là je concluois que ce n'étoit que les usages d'Italie & d'Espagne qui les révoltoient, & qui avançoient les affaires des Amans ; qu'une Françoise, assez malheureuse pour être dans son Pays la victime de ces usages ridicules, devoit être servie comme le sont les femmes qui vivent dans une éternelle captivité ; & que sans doute elle approuveroit une conduite hardie, qui peut-être la révolteroit si elle jouissoit d'une pleine liberté.

Avec ces raisonnemens, j'attrapai le jour. Plein de ces idées, je me leve, je cours les jardins & les parterres, je furete par-tout ; je trouve une jeune Payfanne que j'avois vue dans l'appartement de la Marquise faisant l'office de femme de chambre. Je lui parle ; elle cause en fille de son âge ; elle m'apprend la triste vie de sa Maîtresse : je la plains ; elle me remercie ingénument pour elle : je la quitte. Je trouve, une heure après, la Marquise dans la chambre de ma Mere : elle me fait connoître d'une maniere fine, qu'elle savoit la conversation que j'avois eue avec la petite Payfanne, qu'elle appelloit sa Dame d'atour. Je jugeai par ce discours, qu'on avoit déjà interprété mes regards, & qu'on donnoit une approbation tacite à ma passion. La présomption, fidele compagne des jeunes gens, acheve de me déterminer à entreprendre. Nous devions partir le lendemain. J'écris une lettre, où ma tendresse étoit enveloppée dans des expressions qui marquoient combien j'étois sensible à l'état de la Marquise. Le matin je reviens au parterre, j'y trouve Toinette ;

nette; c'eſt le nom de la petite Payſanne : je lui fais amitié, & lui remets ma lettre, en la priant de la donner à ſa Maîtreſſe. J'en paye le port graſſement; il eſt reçu ſans façon & ſans myſtere. Nous partons; & la Marquiſe, avant de nous ſéparer, trouve le ſecret de dire dans une converſation générale, que l'ingratitude étoit le vice le plus odieux, & que le deſir d'obliger, même ſans effet, engageoit un bon cœur à une vive reconnoiſſance.

J'arrive à Calemane, ſans prévoir aucune ſuite de ce que j'avois fait. J'étois inquiet, & je ne ſavois quel parti prendre, lorſqu'un Payſan me vint demander à l'entrée de la nuit. Ce Payſan me rendit myſtérieuſement une lettre de la Marquiſe. Elle me mandoit que, dans le peu de temps qu'elle m'avoit vu, elle avoit jugé que je n'étois pas fait pour demeurer dans le fond d'une Province, ou ſa mauvaiſe étoile l'avoit confinée; qu'elle m'eſtimoit trop pour me ſouhaiter un pareil ſort; que je lui avois paru m'intéreſſer au ſien; que la contrainte où elle vivoit, juſtifioit une démarche auſſi hardie que celle de demander à un jeune homme une viſite nocturne hazardeuſe; qu'elle n'avoit cependant que ce moyen pour m'inſtruire de ſes malheurs; qu'elle attendoit de ma pitié les ſecours qu'elle m'expliqueroit; que le petit Payſan, frere de Toinette, me diroit ce qu'il falloit faire pour lui procurer le plaiſir de me voir.

Ce meſſager me dit, en homme qui avoit en chemin répété plus d'une fois ſa leçon : Il faut, Monſieur, que vous arriviez à demi-heure de nuit à un quart de lieue du Château : près d'une mazure, vous quitterez le grand-chemin : vous gagnerez par la prairie; vous arriverez à la petite porte du parc : j'en ai la clef. je vous attendrai, & vous ménerai par derriere la paliſſade, juſqu'à une porte de l'eſcalier dérobé qui mene à l'appar-

ment de Madame, où ma sœur vous conduira.

Je fus enchanté de prévoir que je verrois en liberté une personne dont l'idée m'étoit toujours présente. Je renvoyai le petit Paysan satisfait: je lui fixai le rendez-vous au lendemain; encore le terme me paroissoit-il bien long. Je chargeai ce petit bon-homme d'une lettre; elle étoit courte: j'y exprimois mes sentimens d'une maniere où ma naissante passion perçoit à travers les tours les plus respectueux. Que votre imagination en cherche les termes que j'ai oubliés; je n'y perdrai rien, si mon récit vous a assez attachés pour vous forcer à faire cette petite opération. Je donnai ordre à un vieux valet de chambre de se tenir prêt pour m'accompagner le lendemain. Je partis trop tôt; mon impatience me fit voir quatre heures pour six à ma montre. J'arrive à la mazure: je m'aperçois de mon erreur par le grand jour, & je m'écrie sans chanter; car j'eus toujours la voix assez vilaine pour n'oser chanter, même quand j'étois seul:

Ah! j'attendrai long-temps, la nuit eſt loin encore!

Je me détourne de mon chemin, & me ressouvenant qu'à une demi-lieue de-là il y avoit un bois très-fourré où j'avois chassé le sanglier, j'y pique; je mets pied à terre, & je me cache dans le plus épais. Durand (c'étoit le nom de ce vieux domestique, qui, après avoir servi mon Pere, m'avoit élevé, homme plein de valeur & de probité, mais grand moralisteur: je l'avois toujours plus écouté que le Docteur à qui on avoit confié mon éducation; & dont je vous ai parlé.) Durand, dis-je, avoit acquis par-là un droit de remontrance qui me fâchoit, ou me réjouissoit, selon la disposition où me trouvoit sa harangue. Voici comme il s'y prit dans cette rencontre.

Mon expérience me fait juger, Monsieur, que l'agi-

l'agitation qui paroît sur votre visage, les précautions de marcher seul avec moi, les chemins détournés que vous prenez, enfin l'ordre que vous m'avez donné que vos armes & les miennes fussent en bon état; tout cela, dis-je, me fait juger que vous avez une affaire d'honneur. Je m'estime très-heureux du choix que vous avez fait de moi pour vous suivre: je suis prêt à tout. Mais, Monsieur, trouvez bon que je vous représente qu'il n'en faut venir à de certaines extrémités que pour éviter la honte de passer pour foible, & que..... Je ne pus m'empêcher de rire; ce qui étonna & piqua même le bon Durand, à qui je dis: Va, je n'ai pas besoin de ta valeur, dont je fais cas; l'aventure ne roule que sur moi: demeure tranquille. Je demanderois à un autre d'être discret, mais tu sais quand il faut l'être. Alors Durand défronça son vieux minois. La nuit étant arrivée, nous remontâmes à cheval.

Me voilà à la porte du parc, j'y trouve mon introducteur. Il me mene le long d'une charmille jusqu'à l'escalier dérobé: il me consigne à Toinette, & Toinette m'introduit dans le cabinet de la Marquise. Qu'on a d'obligation, me dit-elle, à un homme qui, par un pur mouvement de pitié, risque autant que vous le faites! car je ne vous le cache point, nous serions tous perdus si nous étions découverts. Rassurez-vous, Madame, repliquai-je, nos précautions sont justes; banniſſez une crainte inutile: je viens vous offrir tout ce qui peut dépendre des soins & de l'audace d'un homme animé par le plus violent desir de vous plaire & de vous être utile. Alors la Marquise me voulut conter les manieres dures de son mari. J'en craignis le détail; les momens me paroiſſoient chers. Je lui fis connoître que j'en savois une grande partie, & j'ajoutai qu'il ne s'agiſſoit que du remede. Le remede, me dit-elle, est d'instruire ma famille:

famille : vous la connoissez, elle a du crédit ; mais je n'en ai aucune nouvelle. J'écris inutilement, on enleve mes lettres ; & celles que je pourrois recevoir, ont le même sort. Vous n'êtes point fait, continua-t-elle, pour rester dans ce climat barbare. Paris est le séjour qui convient à un Cavalier de votre mérite, allez-y jouir des plaisirs qui vous y attendent, & travaillez quelques momens à la liberté d'une malheureuse qui n'espere qu'en vous. Ces derniers mots furent prononcés d'une maniere touchante : la Marquise les accompagna de quelques larmes. Qu'elle me parut belle dans ce moment ! Je l'assurai que je n'oublierois rien pour la servir ; que j'allois préparer mon départ, (quoique de bonne-foi je pensasse dans cet instant de le différer, ne pouvant me résoudre à quitter si-tôt cette aimable infortunée.) Je lui dis que j'avois quelques mesures à prendre avec ma Mere. Elle m'approuva : l'espérance vint à son secours ; ses larmes se sécherent ; la Marquise devint vive ; son esprit & son imagination se développerent. Que de charmes ! Ma passion croissoit à chaque instant. J'étois écouté sans colere ; on me louoit, on me remercioit des services que je devois rendre ; une sorte de désordre dans notre conversation n'en diminuoit point le plaisir ; le danger où nous étions, fut oublié. Toinette nous vint dire que le jour alloit paroître. Nous refusâmes d'abord de la croire, mais nos montres furent de l'avis de Toinette. La Marquise ne me cacha point le regret qu'elle avoit de me voir partir ; ma passion, vivement exprimée, l'avoit touchée, & avoit chassé la crainte. Je parts donc, après avoir obtenu avec peine de la revoir à trois jours de-là ; car la crainte revint jouer son rôle, & succéda au plaisir qui l'avoit bannie.

Ces visites mystérieuses avoient déjà duré trois mois, (quel temps heureux que celui où l'on est tou-

toujours occupé du plaisir que l'on vient de prendre, ou de celui qui nous attend!) lorsqu'un accident assez comique pensa être suivi d'une catastrophe funeste. Je descendois, à mon ordinaire, sans lumiere par le petit escalier de la Marquise; je trouvai quelque chose sous mes pieds, je fis un faux pas. Ce quelque chose avoit du mouvement, & se jetta sur moi. J'étois prêt à lâcher un coup de pistolet, quand mon assassin se fit connoître par la voix: c'étoit un grand Levrier qui par hazard se trouvoit couché dans cet escalier. Le Levrier n'étoit pas traitable; je le repousse, il me poursuit jusques dans le parc: je m'y trouve assailli tout d'un coup par une quinzaine de chiens accourus aux clameurs de leur camarade. Je fais ma retraite, tantôt en leur donnant quelque coup de plat d'épée (car je ne voulois pas répandre le sang,) tantôt en leur parlant très-honnêtement; enfin ils m'accompagnerent jusqu'à la petite porte du parc. Là je me crois garanti du sort d'Actéon, je tourne le dos; mais le traître de Levrier, dont la colere m'avoit paru rallentie, s'avise de vouloir me joindre une seconde fois. Je me sauve, & ferme la porte sur moi. Je trouve Durand, qui soupçonnoit bien que cette chasse, à pareille heure, pouvoit me regarder. Quand je fus à cheval, je ris de mon aventure, au grand scandale de Durand, qui s'apperçut qu'il y avoit un peu de sang au bas de mon justaucorps. Il me fait arrêter, me visite; il voit que ma culotte est déchirée. Je porte la main à la déchirure; je trouve qu'il me manque un morceau de chair, qui sans-doute étoit resté au pouvoir du Levrier, dont je n'avois point senti la morsure. Je fus obligé d'être un peu de travers à cheval, ne pouvant appuyer sur la partie affligée.

Enfin, me voilà arrivé chez moi. Seconde visite de Durand, emplâtre au bout: je laisse tout faire.

faire par complaisance; je ris de nouveau. Ce ris immodéré ne marque pas une tête bien timbrée; je ne l'ai jamais eu trop bonne, & j'étois bien jeune. J'aurois dû penser que je pouvois avoir été apperçu par quelque domestique éveillé par le bruit des chiens qui m'avoient poursuivi; & que c'en étoit assez pour exposer ma chere Marquise à de grands malheurs. Ces idées ne me vinrent point: je me faisois un plaisir de faire un récit plaisant à la Marquise de mon embarras à me défendre de cette troupe d'animaux qui m'avoient fait très-vilainement les honneurs de son Château, & je comptois qu'elle en riroit. Pourquoi faut-il que les hommes dans l'âge de plaire, ne raisonnent presque jamais; & que lorsqu'ils peuvent le faire, cet âge aimable soit déjà loin d'eux?

Le troisieme jour après mon aventure, & c'étoit celui que je devois revoir la Marquise, le petit Paysan me rendit de grand matin une lettre dont voici les termes:

Quelle a été ma frayeur, la nuit de Mercredi? Je vous voyois en péril, sans pouvoir vous secourir. Toinette m'a tenu presque mourant dans ses bras; & je n'ai réfléchi sur le danger où je me trouvois, que lorsque j'ai jugé, par un grand silence, que le vôtre étoit passé. Le lendemain, j'ai examiné avec attention mon Tyran, il m'a paru le même: je ne l'ai trouvé, ni plus brusque, ni plus doux. Cette égalité qui jusqu'à présent a fait mon malheur, m'a rendu un peu de tranquillité. Non, il ne sait point que la pitié pour une infortunée vous fait tout entreprendre pour la consoler; mais il pourroit le savoir, la fortune n'est pas toujours favorable. Il est temps que vous alliez travailler à ma délivrance, dont je ne sentois presque plus le desir: votre intérêt, plus que le mien, le fait revivre aujourd'hui. Si vous ne recevez point de

mes

mes nouvelles, venez prendre congé de moi dans six jours. Il me faut ce temps pour m'affermir dans le dessein de vous ordonner de partir. Je crois que ce terme vous est nécessaire pour vous résoudre à m'obéir; & qu'il vous en coûtera pour faire une démarche utile à notre bonheur.

Cette lettre me fit une impression si vive, que les termes m'en sont encore présens. J'y fis une réponse que je supprime; un vieux reste d'amour-propre me fait sentir que je le dois. Il ne faut pas que les hommes se flattent; ils n'écrivent point comme les femmes, lorsqu'il s'agit d'exprimer les mouvemens du cœur & la délicatesse des sentimens. Les tournures fines pour les mettre au jour, le choix des termes simples mais toujours heureux, tout cela se trouve dans les lettres des Dames; même leurs négligences de stile ont des graces. L'exactitude dont nous nous piquons, y jette du froid & de l'ennui. Enfin, nous sommes d'insipides Grammairiens, tandis que les femmes sont de vrais Orateurs. Eh! que devient la Philosophie, lui dis-je? Comment, vous êtes flatteur? Ce n'est pas là comme on vous a dépeint. Point de digression séductrice, achevons l'histoire, & répondez à l'impatience où nous sommes d'en voir la suite.

Les six jours que l'on m'avoit prescrits, continua Calemane, s'étant écoulés très-lentement sans avoir reçu de contre-ordre, je partis avec mon fidele Achate. Après avoir quitté la mazure que vous connoissez, pour gagner la prairie, je marchois le long d'une haye vive; la nuit étoit très-obscure; j'entendis tirer deux coups à la fois, & j'en étois si près que je fus couvert du feu & de la fumée. Mon cheval nullement ombrageux, fit un écart qui pensa me desarçonner, & m'emporta malgré moi assez loin. Nous entendîmes, Durand

rand & moi, une voix qui crioit: Ah coquin! tu as tiré de trop loin. Durand me dit: Eloignons-nous de l'embuscade. Je suis son conseil, nous regagnons la mazure. Durand, par précaution, me fait prendre un chemin détourné. Mon cheval renifloit, & tout le corps lui trembloit. La Lune ayant paru dans ce moment, je vis à sa foible lueur l'avant-main du pauvre animal tout en sang. Je fais mettre pied à terre à Durand, qui trouve qu'une très-grosse balle lui avoit presque percé l'encolure. Ce n'est rien, me dit-il; mais croyez-moi, Monsieur, marchons vite, je crains que vous ne soyez suivi. Hélas! ajouta-t-il, je l'ai toujours bien prévu qu'il nous arriveroit..... Tais-toi, lui dis-je brusquement; c'est bien le temps de moraliser. Je vis d'abord clair dans l'aventure. Je ne savois quel parti prendre. J'étois amoureux. Je tremblois du péril que couroit la Marquise; péril annoncé par celui que je venois d'échapper. J'avois, dans ce moment, l'injustice de chercher les moyens les plus courts pour me venger du Marquis, dont je me croyois véritablement offensé. J'étois dans ces agitations, continuant mon chemin, lorsque je sentis mon cheval chanceler. Je me jette à terre, & un moment après la pauvre bête tombe, & meurt à l'instant. Nous vîmes alors qu'elle avoit un coup près des sangles, qui étoit le mortel. Je pris le cheval de Durand, & regagnai Calemane, où Durand parut quelques heures après sellé & bridé.

Dès qu'il fut jour, il arriva ce que j'avois bien prévu. Des Paysans, allant au travail, trouverent le cadavre de l'assassiné: Il étoit connu de tout le canton pour être à moi; & comme il étoit très-beau, il intéressoit par lui-même. Ces Paysans le dirent à d'autres; & trois ou quatre Gentilshommes de mes voisins, instruits par eux, vinrent pour savoir ce qui m'étoit arrivé, & m'offrir

frir des services dont je n'avois aucun besoin. J'étois embarrassé, ne voulant rien dévoiler; mais, comme ils me firent tous pressentir qu'ils croyoient que j'avois eu quelque affaire d'honneur, où mon cheval avoit été le malheureux, je me défendis foiblement, & je les laissai croire ce qu'ils voulurent. Ma Mere qui se trouva lors de cette aventure à quatre ou cinq lieues de Calemane, chez une de mes Tantes où elle prenoit des eaux minérales, m'écrivit de la venir joindre. J'obéis. Elle me demanda d'un ton sérieux avec qui j'avois eu affaire; qu'elle m'ordonnoit de lui parler sans détour, pour prendre des mesures convenables. Je l'assurai que je n'avois aucune querelle, & qu'un coup, sans-doute tiré au hazard & dans l'obscurité, avoit fait tout le danger que j'avois couru. Elle me connoissoit pour un homme vrai, & rassurée par mon discours sur l'idée du duel qui étoit la plus naturelle, elle me dit: Je n'en veux pas savoir davantage; tâchez, mon fils, de devenir plus sage. Eloignez-vous de ce Pays; allez mûrir, s'il se peut, dans le grand-monde, une cervelle que je crains bien qui ne vous cause plus d'une fois de la peine: partez, & dès demain, je vous l'ordonne.

Enfin, me voilà de retour à Paris, où je fus plus ennuyé pendant quinze jours, que je ne l'avois été à Fontainebleau après que j'eus connu la Comtesse. Je lui rendis pourtant visite; mais que je la trouvai vieillie! quoiqu'il n'y eût guères que sept ou huit mois que je l'eusse perdue de vue. Elle me reçut comme on reçoit un ami, rien de plus. Je m'apperçus que la bonne Dame n'avoit pas été plus oisive que moi, pendant mon absence. Elle m'avoit appris comment il falloit se conduire pour réussir dans le grand-monde, & elle apprenoit à un jeune Ecclésiastique, homme de qualité & bien fait, les chemins les plus sûrs

&

& les plus courts pour parvenir du-moins à l'Abbaye; car c'étoit une femme qui n'ignoroit de rien. Je bénis le Ciel de la trouver dans de si pieuses dispositions. Je la vis de loin à loin, comme joueur qui cherchoit la bonne compagnie du même goût.

J'étois toujours très-inquiet du sort de la Marquise, lorsque je vis arriver mon petit Paysan avec un gros paquet qu'elle n'avoit osé confier à la poste. Il y avoit une lettre de créance pour un Oncle qui étoit un vieux Président. Je tremblai comme la Marquise, quand j'appris que son mari, après mon départ, paroissoit vivre avec elle d'une maniere plus polie. Ce changement me sembloit, ainsi qu'à elle, un ménagement politique qui ne présageoit rien de bon.

Je rendis la lettre au Président, qui ne la lut point devant moi. Il me reçut avec une froide gravité, ne me parla que du Marquis, & du bonheur de sa niece, d'avoir épousé un homme de mérite. Je ne le contredis pas, ni ne l'applaudis. Je vis qu'il étoit prévenu.

J'appris que le Marquis, pour éloigner les soupçons qui naturellement tomboient sur lui, avoit été voir ma Mere, & paroissoit prendre parti en ami & bon parent à mon accident. Il crut même, pour jetter de la poudre aux yeux, devoir faire sortir sa femme d'une captivité dont toute la Province étoit instruite; il lui rendit une liberté, du-moins apparente. La sérénité continuelle que la Marquise vit sur le visage de son mari, lui donna quelque confiance; la crainte que ce changement lui avoit causé, se dissipa: elle oublia, je crois, jusqu'aux circonstances de mon aventure. Elle paya, d'une complaisance séductrice, le traitement doux qu'on lui faisoit; complaisance qui, la rendant plus belle aux yeux de son mari, étouffa insensiblement les mouvemens de jalousie dont il avoit

voit été inutilement tourmenté. Enfin, ce bon Seigneur se persuada d'avoir rêvé, & qu'il ne pouvoit qu'avoir tort à l'égard d'une femme aussi charmante que la sienne. Epoque singuliere de réunion entre deux époux! Sans moi, peut-être, la dissension régneroit encore entre eux. Les causes des actions brillantes, & réputées bonnes, ne doivent point être recherchées; il est bon même d'ignorer souvent les circonstances qui les accompagnent. Malheur aux curieux trop éclairés! ils trouvent quelquefois des vérités, mais des vérités toujours mortifiantes pour eux, & dont la connoissance ne les rend pas meilleurs. J'appris par des voyes sûres la parfaite liaison du mari & de la femme. Ce genre d'infidélité, le monde & le temps, me rendirent ma tranquillité; & la tranquillité me mit en état de me livrer à tous les différens plaisirs qui se présenterent.

Calemane s'arrêta, & ne parut pas être en disposition de continuer. Les personnes qu'on connoit complaisantes, sont celles de qui on doit le moins exiger. Nous lui parûmes contens; il devoit avoir senti lui-même que nous l'étions, par notre attention, qui venoit moins du fond des choses, que de la maniere dont il les disoit. Je lui dis qu'il n'en étoit pas quitte; que nous l'avions laissé trop jeune; & que le commencement de sa vie nous donnoit un desir extrême d'en savoir la suite, mais que nous l'en dispensions pour le présent. Dispensez-m'en tout-à-fait, me répondit-il, & vous ferez bien. Eh! qu'auroit pour vous d'intéressant un fatras d'aventures presque jamais suivies? Des voyages en Italie, en Allemagne, en Angleterre, où mon inquiétude, autant & plus que la curiosité, m'a servi de guide; mon inconstance dans mes projets, mon desir de savoir, la recherche soigneuse des Gens de Lettres, & mon peu d'application à profiter de leurs lumie-

lumieres; enfin cet esprit d'indépendance qui m'a fait négliger de m'attacher aux Puissances qui paroissoient disposées à me faire du bien? C'est ainsi que j'ai passé une vie traversée, où ce fantôme que les hommes appellent Honneur, n'a point été offensé; mais où le bien réel qui sert à la subsistance, a été très-dissipé. Heureux, qu'il m'en reste encore assez pour être libre! Encore une fois, lui dis-je, il nous faut un détail, & non un sommaire: prenez votre temps, car il nous le faut, ce détail. Je ne sais, me repliqua-t-il, qu'un moyen pour vous satisfaire & me tirer d'embarras. Il vous paroîtra bizarre & familier, ce moyen; le voici: C'est de faire parler Dubois, qui dans sa personne renferme tout mon domestique. C'est un garçon qui mérite d'être connu: c'est le même Paysan que vous avez vu messager de la Marquise. Depuis vingt-cinq ans il a été successivement mon laquais, mon valet de chambre, enfin il est devenu mon Maître: c'est un autre Durand, avec cette différence, que Durand disoit toujours non, & Dubois dit toujours oui. Je ne sais pourtant gueres que ce qu'il veut. C'est dommage qu'il ne se soit pas attaché à quelque Grand, il auroit été loin: vif, hardi, industrieux, insinuant, peu scrupuleux; grands moyens pour faire fortune! Il a la clef de mes affaires, dont il a mené une bonne partie; mais il est secret, c'est sa grande qualité. Je lui permettrai de vous montrer mes sottises; il obéira, & m'en grondera en particulier. Nous nous mîmes à rire de la proposition singuliere de Calemane, résolus de tirer de lui par lambeaux, ce qu'il ne vouloit pas nous donner de suite.

Tel fut le récit de Calemane. Il nous réjouit fort: je souhaitte qu'il ait le même succès auprès de vous. Vous le verrez, ce même Calemane, agir & parler souvent dans la suite de mon Journal,

nal, & vous ne pourrez refuser à ce Gentilhomme de l'aimer. Vous le trouverez vif & modéré, gai & sérieux: il avoue ingénument les écarts de sa jeunesse: sa modestie l'empêche de nous dire qu'il les a mis à profit; mais son commerce aimable & utile nous l'apprend.

Mon mari avoit fait faire mon portrait en grand, & l'avoit envoyé à Gondez. Il avoit eu la complaisance de me laisser peindre tenant un petit chien que j'aimois fort. Ce portrait étoit placé dans un grand cabinet de l'appartement de Monsieur de Gondez. J'y trouvai un jour Disenteuil, qui avoit les yeux si attachés sur cette peinture, qu'il ne s'apperçevoit pas que j'étois auprès de lui. Eh bien, lui dis-je, qu'y trouvez-vous à redire? car rien n'échappe à votre juste critique. Rien, Madame, repliqua-t-il, comme tableau, & beaucoup comme portrait. Est-ce, repris-je, qu'il n'est pas ressemblant? Ce sont vos traits, me dit-il; mais les graces qui les unissent, peuvent-elles avoir été attrapées par le Peintre? Non, Madame. Oh! Comte, lui dis-je, mon portrait est fort bien, & rien n'y manqueroit, si je m'étois avisée de vous demander un quatrain pour mon Lutin, dont vous connoissez le mérite. Vos Vers auroient justifié l'attachement que j'ai pour ce petit animal, qui n'est pas bien beau: j'en conviens. Disenteuil presque sur le champ me dit:

Lutin, plein d'esprit & d'adresse,
A mille qualités, & n'a point de défaut.
Voulez-vous savoir ce qu'il vaut?
Il est digne de sa Maîtresse.

Vous êtes trop galant, dis-je au Comte. Mais l'Argiliere n'auroit jamais voulu mettre ces Vers

dans son tableau; il se pique de vérité; vous flattez dans votre maniere de peindre; & ce mélange lui auroit déplû. Il ne me manque pour peindre plus vrai que l'Argiliere, me repliqua-t-il, que l'habitude du pinceau. Je crois que mes idées sont plus justes & plus vives que les siennes: il est distipé par les traits différens qu'il voit, & qui chez lui font de la confusion; & moi, Madame, toujours occupé..... Monsieur de Gondez entra heureusement dans le cabinet, je lui dis les petits Vers qui venoient d'être faits. Tout ce que faisoit son cher Neveu, le charmoit toujours.

Si le Comte avoit eu l'esprit plus libre, il lui seroit échappé chaque jour de ces sortes d'aimables bagatelles: il avoit pour cela un talent merveilleux, mais l'état de son cœur le rendoit rêveur & distrait. L'état du mien produisoit les mêmes effets. Le Comte cherchoit à me dissiper, je cherchois à le dissiper à mon tour. Il n'étoit pas content de ce qui se passoit dans son ame. L'estime & la complaisance mutuelle agissoient quelques momens sur nous; mais la passion qui nous dominoit, nous faisoit sentir bien vîte que nous cherchions inutilement à nous distraire.

Une affaire que Monsieur de Gondez avoit à Vannes, l'obligea d'y aller pour quelques jours. Il y mena le Comte, & me laissa Calemane, avec qui j'avoue que je ne m'ennuyois point. Nous nous promenions sur le soir dans l'avenue de Gondez, lorsque j'apperçus trois hommes à cheval qui venoient droit à nous. C'étoit le Chevalier de Fanime, qui, étant venu aux Etats de Bretagne avec Monsieur & Madame la Duchesse D***, prétextoit ne pouvoir se trouver à six lieues de chez moi, sans me faire une visite. Je le reçus avec une politesse froide dont il parut embarrassé. Je le fis conduire dans un appartement. Peu de temps après on servit. Pendant le souper, on

ne

ne parla que de Madame de Venneville, de Mademoiſelle de Juſſy, & de mon Frere. Le Chevalier nous dit des nouvelles de Paris, & ſans affectation laiſſa échapper de certains traits qui me firent connoître qu'il étoit toujours tel à mon égard que je l'avois cru. Je ne répondis rien qui pût lui perſuader qu'il étoit entendu. Calemane, tout pénétrant qu'il étoit, ne pouvoit ſentir, ni la fineſſe du Chevalier, ni la retenue de ma conduite.

Après le ſouper je feignis un mal de tête pour me retirer. J'en avois grand beſoin: l'arrivée inopinée d'un homme que je fuyois, me cauſoit une émotion dont je n'étois pas la maîtreſſe, & que je craignois qui ne fût apperçue. Quoique je n'euſſe jetté les yeux ſur le Chevalier qu'autant qu'il le falloit pour n'être pas inciviſe, je lui avois trouvé cet air & ces graces qui avoient ſéduit mon cœur malgré moi, & je voulois me délivrer de la contrainte où j'étois. Je me ſouvenois de ce qu'il m'en avoit coûté pour lui cacher ma foibleſſe, lorſqu'il me ſurprit dans mon jardin. Le déſordre où ſa vue venoit de me jetter, la méfiance que j'avois de moi-même, tout cela, dis-je, me forçoit à regarder en tremblant le Chevalier à Gondez, & me faiſoit ſouhaiter qu'il en partît promptement. Je paſſai la nuit dans ces agitations. Enfin, après bien des combats, je m'impoſai la dure loi de lui parler ſans témoins, pour me plaindre de ſa viſite, & l'engager par des raiſons de bienſéance, non ſeulement à s'éloigner, mais encore à ne jamais faire de démarche qui pût me perſuader qu'il n'étoit pas guéri d'une paſſion dont j'étois offenſée.

Je me levai le lendemain plus matin que je n'avois accoutumé. Je fis ouvrir les fenêtres de mon appartement, qui étoit de plein pied à un grand parterre, dont les eaux jailliſſantes donnoient un frais délicieux à toute cette façade du Château.

Le Chevalier, plus diligent que moi, ſe promenoit déjà. Il vit bien que j'étois éveillée: il s'approcha, m'apperçut, & paſſa en faiſant une profonde révérence. J'envoyai Souville lui dire que j'étois en état de le recevoir. Serai-je aſſez heureux, Madame, me dit-il en entrant, pour que vous ne condamniez pas la hardieſſe que j'ai eue de vous chercher dans votre retraite? Quoi! il eſt vrai que je vous vois? Ah! Madame..... N'en dites pas davantage, lui dis-je en l'interrompant: la même raiſon qui m'a fait vous défendre de me parler de votre amour à Paris, me fait ici trouver une offenſe dans votre démarche. Je ne dois, ni ne veux vous cacher combien elle me bleſſe. En un mot, vous m'êtes indifférent, ou vous m'êtes cher: ſi vous m'êtes indifférent, l'obſtination de votre amour doit m'être infiniment à charge, & tout ce qu'il exige de vous, ne peut que me déplaire: ſi vous m'êtes cher, je dois vous regarder comme un ennemi de ma gloire, que je dois éviter. Quand je ſerois dans ce dernier cas, que vous en ſeriez convaincu, vous n'en ſeriez pas plus heureux: ma raiſon vous ſacrifieroit à mon devoir, avec une rigueur qui ne ſeroit adoucie, ni par les termes, ni par le ſon de la voix, ni par la moindre marque de bienveillance. Quoi! Madame, repliqua le Chevalier, votre devoir peut murmurer contre la paſſion reſpectueuſe que j'ai pour vous? Peut-il vous faire un crime de me voir à Gondez! Si je vous ſuis indifférent, ne pouvez-vous m'y ſouffrir par pitié? & ſi j'étois aſſez heureux pour ne vous l'être pas, pourquoi m'en chaſſer avec tant de rigueur? Ah! Madame, ſerez-vous inſenſible à la douleur qu'elle me cauſe? Si pour rendre cette douleur ſupportable, lui dis-je, il ne faut que vous aſſurer que je ne la vois pas ſans pitié, je conſens que vous vous éloigniez avec cette conſolation. Mais ſongez que ma bonté dans ce moment me

donne

donne le droit de vous ordonner de partir aujourd'hui : votre obéiſſance me ſera une preuve de votre tendreſſe, & la ſeule qui doit me faire plaiſir. Enfin, méritez par elle que je puiſſe me ſouvenir de vous ſans bleſſer mon devoir, ni les ſentimens d'eſtime que j'ai pour vous. Eh bien ! Madame, me dit le Chevalier, eh bien ! il faut partir ; ma ſoumiſſion & mon reſpect pour vos ordres m'en impoſent la loi. Votre fermeté m'eſt trop connue, pour eſpérer que, ni mon amour, ni le déſeſpoir de vous quitter, puiſſent vous faire rien relâcher de l'ordre cruel que vous me donnez. Adieu, Madame ; ſouvenez-vous que je ſuis le plus tendre, le plus ſoumis, & le plus à plaindre de tous les hommes.

La douleur que me cauſa le départ du Chevalier, fut d'autant plus violente, qu'il me la fallut dévorer. La ſienne paroiſſoit extrême. Lorſque je fus ſeule avec Souville, je lui dis, les yeux pleins de larmes : Comprens-tu l'état affreux où me laiſſe le Chevalier ? Quels efforts n'ai-je point fait pour lui commander de me quitter ! Quel ſacrifice pour lui de m'avoir obéi ! Que je ſuis contente de ſon reſpect ! Oui, il égale ſa tendreſſe. Mais hélas ! que cette obéiſſance va coûter cher à mon cœur ! Je le ſens plus foible que jamais : le peu de temps que j'ai vu le Chevalier, vient de détruire l'ouvrage de huit mois de réflexions. Pourquoi s'eſt-il montré à moi toujours tendre & ſoumis ? Deux jours après ſon départ de Gondez, un Valet de chambre à lui me vint faire des complimens de ſa part ; & me trouvant ſeule, me rendit cette lettre :

Le ton abſolu dont vous m'avez ordonné de partir de Gondez, me perſuade, Madame, que vous me croyez à Rennes encore trop près de vous. Je m'en éloigne avec la triſte penſée, que ce n'eſt qu'en vous évitant toujours, que je ne vous deviendrai pas

odieux. Je ne murmure point de cette extrême rigueur. Est-ce-là le prix d'une tendresse qui ne fut jamais ambitieuse, & qui n'a jamais dû allarmer un caractere comme le vôtre? Mon respect ne s'est jamais démenti. Mais que fais-je, Madame? Est-ce le temps de justifier ma passion? N'est-ce point enfreindre vos ordres? Oui, sans-doute; & je dois même, pour vous obéir parfaitement, ne pas soulager une douleur vive, en vous la peignant foiblement. Juste Ciel! quel est mon sort, & que je suis à plaindre!

Je l'avouerai, je ne pus, ni retenir, ni condamner les larmes que je versai à la lecture de cette lettre. Ce seroit, me disois-je à moi-même, un crime de montrer la douleur dont je suis pénétrée; mais en est-ce un de me plaindre sans témoins? Devoir, n'es-tu pas content? Ne viens-je pas de te sacrifier l'amour le plus tendre? car c'est le sacrifier, que de le tenir toujours caché. Qu'as-tu donc à me reprocher? La passion du Chevalier est violente, mais son respect est extrême: il ne demande qu'un mouvement de pitié, & je ne lui montre que des rigueurs. Après ces premiers mouvemens je revins à moi, honteuse de m'y être trop abandonnée. Quoi! dis-je, j'aime le Chevalier, & j'ose ne pas condamner mes sentimens! Je fais plus, j'applaudis aux siens! Est-ce ainsi que je veux l'oublier? Puis-je, sans rougir, le trouver innocent, lorsqu'il m'arrache des larmes? Non, ne songeons plus qu'il m'aime, que pour le regarder comme mon ennemi mortel. Que ces agitations différentes sont cruelles!

Monsieur de Gondez & Disenteuil arriverent quelques jours après. Je leur dis que le Chevalier de Fanime se trouvant aux Etats, étoit venu me voir. Disenteuil parut troublé à cette nouvelle. Je vis sur son visage combien elle allarmoit sa tendresse; mais, comme j'avois seule la connoissance de

de son cœur, je pouvois seule en lire les mouvemens dans ses yeux. Monsieur de Gondez me fit reproche de n'avoir pas engagé le Chevalier, ou à rester plus long-temps, ou à revenir à Gondez. Je lui en ferai mes excuses, me dit-il, lorsque nous irons à Rennes, & je serai charmé de le voir.

Quelques mois après une affaire indispensable rappella Monsieur de Gondez à Paris. Il mit tout en usage pour m'obliger d'y revenir; mais je me servis de tout le pouvoir que j'avois sur lui, pour qu'il me laissât à Gondez, & je l'obtins.

Nous étions au fort de l'hiver; la saison étoit des plus rudes; j'avois un tendre attachement pour Monsieur de Gondez, ainsi je le vis partir avec une véritable affliction. Disenteuil partit avec lui: il me quitta avec une douleur muette qui me fut sensible; & je ne me défendis point du mouvement de pitié qui m'arracha l'estime que j'avois pour lui.

Me voilà seule à Gondez avec Calemane, qui m'étoit tendrement attaché. Je tombai dans une mélancolie qu'il n'attribua qu'à la solitude, que presque toutes les femmes ne peuvent soutenir. Pour me la rendre plus supportable, il me proposa de faire un usage fréquent de la lecture, qu'il savoit que j'aimois assez. Il me dit que les matieres que nous choisirions, nous fourniroient des occasions de raisonner; que c'étoit un amusement digne de moi. J'acceptai la proposition: j'espérai que cette occupation donneroit à mes rêveries moins d'avantage sur moi. Ce genre de vie avec Calemane me faisoit un grand plaisir; il donnoit occasion à des conversations qu'il rendoit charmantes, & toujours utiles pour moi.

Il y avoit près de trois mois que Monsieur de Gondez étoit à Paris, lorsque je reçus une lettre de mon Pere, qui m'apprenoit que depuis huit jours mon Mari avoit une grosse fievre. Je sentis

dans ce moment la douleur qu'un ſincere attachement peut cauſer. Monſieur de Gondez étoit vieux; mon premier mouvement fut de craindre pour ſa vie. Je me préparai ſur le champ à prendre la poſte, pour aller le ſecourir de mes plus tendres ſoins. Calemane fit mille efforts pour m'empêcher de partir. Diſenteuil lui avoit écrit, & lui mandoit que ſon Oncle étoit à toute extrémité. Ce tendre ami craignoit que je n'arrivaſſe à Paris, que pour voir expirer Monſieur de Gondez; mais voyant qu'il ne pouvoit obtenir de moi de ne pas courir à ſon ſecours, il me pria de trouver bon qu'il m'accompagnât. Il me dit que ſon amitié pour moi & pour Monſieur de Gondez ne lui permettoit pas de me laiſſer partir ſeule, dans la vive inquiétude où j'étois. Je le remerciai de ſes ſoins obligeans, & j'acceptai qu'il fît le voyage.

Nous partîmes le lendemain au point du jour, mais je n'avois pas fait vingt lieues, que je vis un Valet de chambre de Diſenteuil, qui me rendit cette lettre:

Qu'il eſt cruel pour moi, Madame, d'être obligé de vous donner une nouvelle qui va vous pénétrer de la plus vive douleur! Nous venons de perdre Monſieur de Gondez. Ce malheur m'annonce peut-être le ſeul auquel je puis encore être ſenſible. Dès que j'aurai rempli de triſtes devoirs, je me rendrai auprès de vous, dans l'unique deſſein de mêler mes larmes aux vôtres, & de vous inſtruire de vos intérêts, qui me ſeront toujours infiniment plus chers que les miens.

Je ne ſaurois vous exprimer, Madame, à quel point je fus pénétrée de douleur à cette nouvelle. Monſieur de Gondez méritoit mes plus tendres regrets, par la tendreſſe & par l'eſtime qu'il avoit toujours eue pour moi. Il n'avoit pas dépendu de la douceur de ſon caractere, de ſes complaiſances,

fances, que je n'eusse été la plus heureuse de toutes les femmes; & j'aurois été la plus ingrate, si je n'avois pas senti vivement sa perte. Disenteuil avoit écrit en même temps à Calemane: il lui recommandoit, en termes pleins d'amitié pour lui, & pleins de tendresse pour moi, de calmer par ses soins la douleur qu'il étoit persuadé que j'aurois. Servez-vous, mon cher Calemane, lui mandoit-il, de tout votre esprit & du pouvoir qu'une juste estime vous donne sur celui de Madame de Gondez, pour l'empêcher de se laisser abattre: raffermissez-la contre un malheur que sa raison doit lui faire voir sans remede. Votre sensibilité, me dit Calemane, est louable: cependant, Madame, je dois vous représenter que de la porter trop loin, seroit plutôt une foiblesse dans une femme de votre caractere, qu'une preuve d'attachement. Faites-vous violence pour surmonter une affliction juste, il est vrai, mais qui ne vous rendra jamais ce que vous venez de perdre.

Calemane se faisoit un effort extrême pour me faire prendre un parti raisonnable, & pour me cacher combien dans ce moment il jouissoit peu lui-même de cette fermeté d'ame à laquelle il m'exhortoit; car il étoit aussi touché que moi de la perte d'un homme qui étoit pour lui un ami essentiel. Il me fit revenir sur mes pas à Gondez. En y arrivant, je reçus une lettre de mon Pere, qui m'ordonnoit de me rendre incessamment à Paris. Disenteuil arriva vingt-quatre heures après que j'eus reçu cette lettre. Il me trouva dans un abattement qui ne le surprit pas; l'estime qu'il avoit pour moi, lui avoit annoncé l'état où il me voyoit. Après avoir donné des pleurs ensemble à la mort de Monsieur de Gondez, il me parla en ces termes:

Il faut, Madame, prendre son parti dans les

ville vint me voir avec le Chevalier de Fanlere. La douleur que m'avoit causée la perte de Monsieur de Gondez, avoit ralenti les mouvemens que ma raison n'avoit pu reprimer. Je parus triste & froide au Chevalier. Cet abord le rendit plus timide & plus embarrassé avec moi dans la suite, qu'il ne l'avoit été dans le tems que je lui faisois un crime de sa tendresse & de sa hardiesse à m'en parler.

Lorsque mon Pere me crut en état de l'écouter, voici ce qu'il me dit. Ma Fille, il faut vous instruire des dernieres volontés de Monsieur de Gondez. Il m'a chargé de vous les apprendre & de vous les faire agréer, moins comme votre Pere, que comme votre ami: j'en ai donné ma parole à ce cher mourant, en présence du Comte de Disenteuil; & j'espere, ma Fille, & que votre respect pour moi, & que l'attachement que vous avez toujours eu pour un Mari si estimable, vous fera condescendre à sa priere & à ce que je desire.

Lorsque Monsieur de Gondez se sentit à l'extrémité, continua mon Pere, il me dit en m'embrassant: Je vous laisse, Monsieur, une Fille que le Ciel avoit bien voulu me donner pour me rendre le plus heureux de tous les hommes. Quel seroit mon bonheur, si je pouvois me flatter de son consentement & du vôtre, pour faire à mon neveu un présent si digne de lui! Qu'ils uniroient de vertus, & quelle douceur pour moi de penser en mourant que tout ce que j'ai de cher, seroit parfaitement heureux! Leurs intérêts même demandent cette union. Madame de Gondez ne quitteroit point un nom, que je me flatte qu'elle a porté avec plaisir. Disenteuil fait honneur à ce nom, par sa probité, son caractere, & un mérite peu commun & capable de la rendre heureuse. Alors se tournant vers son Neveu, il lui dit: Toutes les vertus de Madame de Gondez vous sont assez connues, pour que vous deviez être sensible à ce que je

je demande au Comte de Brionſel L'eſtime & l'amitié que je vous ai toujours vues pour ſa Fille, jointes aux charmes de ſa perſonne, ne tarderent pas à faire naître une tendreſſe vive dans votre cœur, que je crois entiérement libre. Enfin, je me flatte que vous vous ſouviendrez après ma mort, de ce que je ſouhaite : je deſire même que vous me marquiez la diſpoſition où vous êtes dans cet inſtant. Parlez, Diſenteuil, continua-t-il, que rien ne vous arrête. Ce n'eſt point par des pleurs que vous devez honorer ma mémoire. Je paſſe de la vie à la mort avec aſſez de tranquillité, pour que vous me diſiez vos ſentimens ſans crainte. Le Comte, fondant en larmes, témoigna à ſon Oncle combien il étoit ſenſible à ces marques de bonté ſinguliere. Si je ſuis aſſez malheureux de vous perdre, dit-il à ce mourant, j'aurai juſqu'au tombeau pour Monſieur de Brionſel le même reſpectueux attachement que j'ai toujours eu pour vous. C'eſt à vous, Monſieur, m'adreſſant la parole, à expliquer vos volontés à Madame de Gondez, & les deſirs de mon Oncle : trop heureux, ſi la conformité de vos ſentimens la prévient en ma faveur! Pour moi, ma Fille, ajouta mon Pere, je ne balance point à vous dire que je ſouhaite avec ardeur de vous voir unie à un homme du mérite de Diſenteuil. Je ne parle, ni de ſon bien, ni des grandes dignités qu'il peut eſpérer. Sa vertu ſeule me le fait regarder comme le ſeul parti digne d'une Fille que j'aime & que j'eſtime.

Quand mon Pere eut ceſſé de parler, je lui répondis en ces termes :

Monſieur de Gondez a toujours trop mérité mon tendre attachement, pour ne pas regarder avec reſpect ſes dernieres volontés ; & la ſoumiſſion que j'ai toujours eue pour les vôtres, ne ſe démentira jamais. Mais, Monſieur, voyez l'état où je ſuis. Eſt-ce, couverte de crepes, que je dois penſer à

donner une main qui ne sera véritablement à moi, que lorsque le tems d'un deuil très-régulier sera expiré. Ce n'est pas, Monsieur, que je ne rende justice au mérite & aux grandes qualités du Comte de Disenteuil; j'ai toujours eu pour lui une sincere amitié, & une estime fondée sur la connoissance que j'ai de son caractere: c'est cette estime que j'ai pour lui, qui me le fait croire trop généreux, pour vouloir faire trop tôt valoir en sa faveur les volontés de son Oncle & votre suffrage. Plus Monsieur de Gondez mourant nous a marqué de tendresse, plus nous devons nous en rendre dignes, en accordant à sa mémoire & à notre douleur un terme que le devoir seul devroit nous prescrire. Mon Pere me quitta, en me disant qu'il étoit content de mes sentimens; qu'il n'avoit voulu m'apprendre ceux de Monsieur de Gondez & les siens, que pour que je fermasse l'oreille à toute autre proposition; & qu'il me prioit de regarder le Comte de Disenteuil, comme un homme qu'il avoit choisi avec distinction pour être mon Epoux.

Touchée véritablement de la mort de Monsieur de Gondez, je n'avois pas encore pensé que, maîtresse de moi-même, je pouvois récompenser la passion du Chevalier, je n'avois été occupée que des bontés de mon Pere & des procédés admirables de Disenteuil. Quelle révolution firent chez moi les dernieres paroles de mon Pere! Quelque ménagées qu'elles fussent, je sentis pour la premiere fois le poids de l'autorité paternelle. Je soupçonnai Disenteuil de la faire agir. Je me vis prête à murmurer contre l'auteur de ma naissance, & à haïr ce qu'il y avoit dans le monde de plus estimable. Heureusement les sentimens que j'avois pour le Chevalier, se réveillerent dans ce moment avec tant de force, que j'oubliai mon Pere & Disenteuil: je ne songeai plus qu'à chercher les moyens de m'unir à ce que j'aimois. Quoique je prévis-

visse bien des difficultés, l'idée que je me faisois de les surmonter, remit un peu de calme dans mon ame, & je pris de sang froid la ferme résolution d'être inébranlable sur toutes les attaques de mon Pere & de Disenteuil.

J'étois dans cette situation, lorsqu'on m'annonça Disenteuil. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je n'étois pas visible; mais le besoin que j'avois, pour me conduire, de pénétrer si mon Pere & lui travailloient de concert, me fit changer d'avis. Disenteuil remarquant quelque émotion sur mon visage, m'en demanda la raison. Je lui répondis qu'une conversation que je venois d'avoir avec mon Pere, me causoit cette altération. Quoi! Madame, me dit Disenteuil, les discours de Monsieur votre Pere peuvent-ils jetter du désordre dans votre ame? Y a-t-il quelque instant où vous ne soyez pas contens l'un de l'autre? Il est si plein de raison, sa tendresse pour vous est si vive, & vous avez tant de sagesse & de retour pour lui, qu'il est difficile que vous ne soyez pas toujours d'accord. Ce discours augmenta mon soupçon. Mais, Monsieur, lui repliquai-je froidement, un Pere ne peut-il jamais être injuste? & une Fille, quoique bien née, ne peut-elle jamais avoir de volonté contraire à celle de son Pere? Je vais, Madame, me répondit Disenteuil, vous dire naïvement ce que j'en pense; & comme votre intérêt seul me fait parler, je ne dirai rien de général, c'est pour vous seule que je m'expliquerai.

Une Fille de votre caractere doit avoir de la condescendance pour ce que souhaite un Pere tel que Monsieur de Brionsel; mais cette condescendance regarde les affaires générales, où les intérêts sont communs. Dans celles qui sont particulieres à cette Fille, telle que nous l'établissons, c'est au Pere à avoir à son tour de la condescendance: l'estime & l'amitié qu'il a pour elle, le doit por-

donner une main qui ne sera véritablement à moi, que lorsque le tems d'un deuil très-régulier sera expiré. Ce n'est pas, Monsieur, que je ne rende justice au mérite & aux grandes qualités du Comte de Disenteuil; j'ai toujours eu pour lui une sincere amitié, & une estime fondée sur la connoissance que j'ai de son caractere: c'est cette estime que j'ai pour lui, qui me le fait croire trop généreux, pour vouloir faire trop tôt valoir en sa faveur les volontés de son Oncle & votre suffrage. Plus Monsieur de Gondez mourant nous a marqué de tendresse, plus nous devons nous en rendre dignes, en accordant à sa mémoire & à notre douleur un terme que le devoir seul devroit nous prescrire. Mon Pere me quitta, en me disant qu'il étoit content de mes sentimens; qu'il n'avoit voulu m'apprendre ceux de Monsieur de Gondez & les siens, que pour que je fermasse l'oreille à toute autre proposition; & qu'il me prioit de regarder le Comte de Disenteuil, comme un homme qu'il avoit choisi avec distinction pour être mon Epoux.

Touchée véritablement de la mort de Monsieur de Gondez, je n'avois pas encore pensé que, maîtresse de moi-même, je pouvois récompenser la passion du Chevalier, je n'avois été occupée que des bontés de mon Pere & des procédés admirables de Disenteuil. Quelle révolution firent chez moi les dernieres paroles de mon Pere! Quelque ménagées qu'elles fussent, je sentis pour la premiere fois le poids de l'autorité paternelle. Je soupçonnai Disenteuil de la faire agir. Je me vis prête à murmurer contre l'auteur de ma naissance, & à haïr ce qu'il y avoit dans le monde de plus estimable. Heureusement les sentimens que j'avois pour le Chevalier, se réveillerent dans ce moment avec tant de force, que j'oubliai mon Pere & Disenteuil: je ne songeai plus qu'à chercher les moyens de m'unir à ce que j'aimois. Quoique je prévisse

visse bien des difficultés, l'idée que je me faisois de les surmonter, remit un peu de calme dans mon ame, & je pris de sang froid la ferme résolution d'être inébranlable sur toutes les attaques de mon Pere & de Disenteuil.

J'étois dans cette situation, lorsqu'on m'annonça Disenteuil. Mon premier mouvement fut de lui faire dire que je n'étois pas visible; mais le besoin que j'avois, pour me conduire, de pénétrer si mon Pere & lui travailloient de concert, me fit changer d'avis. Disenteuil remarquant quelque émotion sur mon visage, m'en demanda la raison. Je lui répondis qu'une conversation que je venois d'avoir avec mon Pere, me causoit cette altération. Quoi! Madame, me dit Disenteuil, les discours de Monsieur votre Pere peuvent-ils jetter du désordre dans votre ame? Y a-t-il quelque instant où vous ne soyez pas contens l'un de l'autre? Il est si plein de raison, sa tendresse pour vous est si vive, & vous avez tant de sagesse & de retour pour lui, qu'il est difficile que vous ne soyez pas toujours d'accord. Ce discours augmenta mon soupçon. Mais, Monsieur, lui repliquai-je froidement, un Pere ne peut-il jamais être injuste? & une Fille, quoique bien née, ne peut-elle jamais avoir de volonté contraire à celle de son Pere? Je vais, Madame, me répondit Disenteuil, vous dire naïvement ce que j'en pense; & comme votre intérêt seul me fait parler, je ne dirai rien de général, c'est pour vous seule que je m'expliquerai.

Une Fille de votre caractere doit avoir de la condescendance pour ce que souhaite un Pere tel que Monsieur de Brionsel; mais cette condescendance regarde les affaires générales, où les intérêts sont communs. Dans celles qui sont particulieres à cette Fille, telle que nous l'établissons, c'est au Pere à avoir à son tour de la condescendance: l'estime & l'amitié qu'il a pour elle, le doit por-

porter à ne jamais traverser ce qui peut opérer son bonheur. J'avoue que ces dernieres paroles dissiperent mes soupçons. Disenteuil avoit un air de candeur & de droiture, auquel on ne pouvoit résister.

Vous savez, Madame, combien j'aime mon Frere, & je crois que vous pardonnerez à une Sœur de vous faire connoître qu'il ne doit pas au seul lien du sang le tendre attachement que j'ai pour lui. Il n'est pas grand, mais sa taille est fine, aisée, & toutes ses actions sont pleines d'agrémens: sa physionomie est prévenante; il est gai sans être étourdi, complaisant sans fadeur, noble sans profusion, & brave sans ostentation: sa délicatesse en amitié ne lui souffre pas d'omettre le moindre service qu'il puisse rendre; & le service rendu, la même délicatesse fait qu'il l'oublie: il est tendre & galant, & mérite de plaire.

Depuis trois mois que j'étois veuve, je ne lui avois point demandé des nouvelles de la situation de son cœur; & il n'avoit osé, je crois, m'en donner. Un jour que nous étions seuls, je me plaignis de son silence mystérieux. Ah! ma Sœur, me dit-il, que voulez-vous savoir? J'aime toujours Madame de Venneville, & n'en suis point aimé. Son indifférence perce à travers les égards étudiés qu'elle a pour moi: elle évite avec soin les entretiens particuliers: quand je trouve, malgré ses précautions, un instant à lui parler de ma tendresse, la cruelle m'écoute avec inquiétude & distraction: enfin, sans me défendre absolument de la voir, je sens qu'elle n'oublie rien de ce qui peut m'ôter toute espérance, & me rebuter. Mais mon Frere, lui repliquai-je, vous vous plaignez de n'être pas aimé, sans me paroître jaloux; ne devez-vous point toutes vos inquiétudes à votre caprice? Je connois assez le

cœur,

cœur, pour vous dire qu'il ne réſiſte pas, lorſqu'il eſt libre, aux ſoins ſoutenus d'un homme aimable; ainſi vous êtes aimé, ou vous avez un Rival qui l'eſt. Cela pourroit-il être, & vous être échappé? Votre cœur, aidé de votre pénétration naturelle, ne vous a-t-il point fait naître des ſoupçons ſur un objet déterminé? Quelqu'un voit-il Madame de Venneville avec aſſiduité? Non, me répondit mon Frere, & je cherche en vain à qui m'en prendre; je ne vois perſonne que la Comteſſe traite mieux que moi. Depuis quelque temps elle voit moins de monde: je la trouve ſouvent rêveuſe; ſouvent je m'apperçois qu'elle ſe fait effort pour paroître gaye; enfin ce n'eſt plus cette femme vive dont l'humeur enjouée plaiſoit généralement. Je n'en rabats rien, repris-je, Madame de Venneville aime; l'amour ſeul eſt capable de faire un tel changement. Oui mon Frere, vous avez un Rival, & un Rival aimé: cherchez-le bien, & vous le trouverez. Eh bien, me repliqua-t-il, aidez-moi à le découvrir; tâchez de pénétrer la Comteſſe, & ne craignez point de m'apprendre une vérité qui ſervira à m'arracher du cœur une paſſion malheureuſe, contre laquelle je veux me ſervir de toute ma raiſon.

Madame de Venneville me voyoit tous les jours. Le Chevalier profitoit de cette liaiſon: il cherchoit les occaſions de pouvoir me parler ſans témoins, & je les évitois. Quoi! me diſois-je, à peine Monſieur de Gondez ne vit plus, que je m'expoſerois à entendre les tendres diſcours d'un homme que j'écouterois peut-être avec aſſez de plaiſir pour lui laiſſer penſer que je ſuis prévenue en ſa faveur depuis long-temps? Non; conſervons ſon eſtime, que l'aveu de ma foibleſſe altéreroit. S'il m'aime véritablement, ſes ſoins ſe ſoutiendront. Je les reçois avec politeſſe,

teſſe : c'en eſt aſſez : attendons un temps favorable où je puiſſe, ſans bleſſer la bienſéance, ne plus me contraindre. Le Chevalier, toujours attentif, ſaiſira ce temps, il s'expliquera ; & ſi je ne ſuis pas aſſez maîtreſſe de moi pour lui cacher mes ſentimens, qu'il croye du-moins qu'il n'a touché mon cœur que depuis que j'en puis diſpoſer ſans crime. Le Chevalier prit enfin le parti de m'écrire cette lettre :

Vous me faites l'honneur de me recevoir ſouvent, de me parler avec bonté ; & cependant, Madame, je ne puis m'empêcher de me plaindre de vous. Mes yeux vous diſent ſans ceſſe que je cherche un moment à vous entretenir, & vous me le refuſez. Craignez-vous d'apprendre que je vous aime, ou me puniſſez-vous d'avoir oſé vous le dire ? Je ne prétens point juſtifier la hardieſſe que j'ai eue de vous parler d'une paſſion reſpectueuſe qui a pu, & peut-être dû, vous révolter ; j'en convians. Je me condamne, & ne cherche point, Madame, à diminuer ma faute, en vous diſant qu'elle a été involontaire. Cet amour que vous avez jugé criminel, ne l'eſt pourtant plus ſi l'aveu que je vous en fais, vous déplaît, du-moins il ne ſauroit vous offenſer. Le reſpect peut me contraindre à cacher le feu dont je brûle ; mais la mort ſeule peut l'éteindre. Ce ſera dans vos yeux que je chercherai à lire la réponſe à cette lettre. Que je crains de n'y découvrir qu'un mouvement de mépris, triſte effet de ce que je vous aurai écrit ! Hélas ! Madame, cachez-le-moi, ce mouvement, ſi je ſuis aſſez malheureux pour le faire naître. Me refuſerez-vous cette grace, & me trouverez-vous encore trop ambitieux de m'y borner ?

Le diſcours que mon Pere m'avoit tenu en faveur de Diſenteuil, avoit, comme je l'ai déjà dit, réveillé les ſentimens que j'avois pour le Che-

Chevalier; j'y réfléchissois avec moins de scrupule: j'avoue que cette lettre acheva de le dissiper; qu'elle me confirma dans le dessein de me contraindre moins, puisque le Chevalier étoit digne de mon cœur & de ma main. Le souvenir de mon Pere & de Disenteuil ne me laissoit pas longtemps dans de si douces idées; l'autorité de l'un, la conduite de l'autre, me troubloient: je craignois de devenir peu respectueuse à l'égard du premier, & d'être ingrate envers le Comte. Réflexions sensées qui ne faisoient pourtant que rendre ma passion plus vive! C'étoit-là ma situation, lorsqu'il arriva au Chevalier l'affaire que voici.

Depuis que j'étois veuve, je logeois chez mon Pere. Madame de Venneville & le Chevalier demeuroient ensemble dans le même quartier. Le Chevalier avoit soupé dans le voisinage; il se retiroit seul à pied, lorsqu'il fut attaqué par trois hommes. Il mit l'épée à la main, & faisoit une vigoureuse défense, quand Disenteuil qui sortoit de chez mon Pere, crut reconnoître à la faveur d'un flambeau, que c'étoit le Chevalier qui se défendoit seul contre trois. Il se jetta hors de son carosse, & courut à lui; mais il n'arriva pas assez tôt pour empêcher que le Chevalier ne reçût un coup d'épée au travers du corps, qui le mit dans le moment hors de combat, & dans un état dont ses assassins auroient profité sans le secours du Comte, qui, le voyant tomber, ne s'occupa qu'à le secourir, sans s'embarrasser de poursuivre les meurtriers. Il se fit porter sur le champ chez sa Sœur, tandis qu'un de ses gens fut chercher un Chirurgien, qui jugea, en le sondant, sa blessure très-dangereuse. Disenteuil resta jusqu'à dix heures du matin occupé à calmer la vive douleur de Madame de Venneville, qui étoit dans un état digne de pitié. Le Chevalier avoit resté tout ce temps-là sans connoissance: il

la

la reprit, mais avec la foibleſſe & la pâleur d'un mourant.

Lorſque le Comte crut avoir rendu ſuffiſamment ſes devoirs au triſte état du Frere & de la Sœur, il vint chez mon Pere. J'étois ſeule dans mon appartement. Il y entra du même air qu'il avoit accoutumé de m'aborder. Il ne me parla point de l'accident qui venoit d'arriver au Chevalier, à qui il avoit donné un ſecours aſſez généreux pour s'en faire honneur, ſi ſa modeſtie, & ſur-tout ſa diſcrétion, le lui eût permis. Il m'épargna cette triſte nouvelle, & ne voulut pas être témoin du trouble qu'elle me cauſeroit.

Quelques heures après mon Frere m'apprit l'état où étoit le Chevalier, le ſecours qu'il avoit reçu du Comte, & la douleur où étoit Madame de Venneville. Il me diminua le danger où étoit le bleſſé. Je ſentis à ce triſte récit une agitation ſi violente, que tous mes ſens ſe troublerent: je fus à peine la maîtreſſe de cacher à mon Frere l'intérêt tendre que je prenois au Chevalier. Je ne vous dirai point, Madame, les mouvemens qui ſe paſſerent dans mon ame: ſi la vôtre a été ſenſible, vous les reſſentez preſque dans ce moment, & ſi vous êtes aſſez heureuſe pour n'avoir jamais éprouvé les troubles de l'amour; en vain je voudrois vous faire comprendre tout ce que je ſouffris dans cet inſtant. Enfin, revenant de l'abattement où ma douleur m'avoit d'abord jettée, j'envoyai chez Madame de Venneville, lui demander ſi je pouvois la voir. Elle me fit dire qu'elle avoit trop de beſoin de conſolation, pour ne me pas ſouhaiter auprès d'elle. J'y allai ſur le champ. L'état où je la trouvai, m'auroit arraché des larmes, ſi celui de ſon Frere m'avoit permis d'en répandre pour tout autre que lui. Que devins-je quand j'appris qu'il étoit preſque

ſans

sans espérance! & quel fut le saisissement mortel, dont je me sentis frappée! Combien ne me sentis-je point touchée, quand Madame de Venneville me dit qu'il n'avoit parlé que pour prononcer mon nom, & pour s'informer si je savois son accident, & si j'y paroissois sensible? Oui, lui dis-je d'un ton pénétré, je le suis, & plût au Ciel que l'intérêt que j'y prens, fût capable de lui donner quelque consolation! Je lui demandai ensuite qui l'on soupçonnoit de cet assassinat, enfin ce qu'elle pensoit de cette malheureuse affaire? La Comtesse me dit que c'étoient apparemment des voleurs qui avoient attaqué son Frere, parce qu'elle ne lui connoissoit point d'ennemis. Elle me conta ensuite le détail de l'affaire. Je sentis toute la générosité de Disenteuil. Tant de mérite me devenoit à charge. Le mystere qu'il venoit de me faire, étoit un reproche muet de ma foiblesse; & je ne pouvois lui pardonner de me faire sentir sa pénétration, même par un trait si avantageux pour lui.

Ces idées m'occupoient pendant que Madame de Venneville parloit de Disenteuil avec une chaleur & une vivacité qui marquoit à quel point elle étoit pénétrée de toutes ses bonnes qualités. On l'annonça dans ce moment: je lui reprochai de ne m'avoir point appris l'accident du Chevalier: je lui dis qu'il avoit partagé le danger avec lui d'une maniere assez généreuse, pour le pouvoir conter. Je vous sais, Madame, trop amie de Madame de Venneville, me repliqua le Comte, pour douter de l'intérêt que vous prenez à tout ce qui la regarde: j'aurois souhaité qu'on eût pu vous cacher cette triste nouvelle, & je n'ai pas cru devoir vous la donner. A l'égard du léger service que j'ai rendu au Chevalier, il ne mérite, ni louange de votre part, ni reconnoissance de celle de Madame de Ven-

Venneville: un honnête-homme, à qui le Chevalier de Fanime n'auroit pas été connu, auroit fait ce que j'ai fait, & peut-être plus heureusement. Il nous quitta en achevant ces mots, & passa dans la chambre du blessé.

Je fus toute la journée avec la Comtesse. Avant de la quitter, je voulus savoir des nouvelles précises de l'état de son Frere. Elle entra dans son appartement, & revint me dire qu'il paroissoit assez tranquille, & qu'il étoit assoupi.

Je me retirai chez moi le cœur serré. Je ne pouvois penser au danger où étoit le Chevalier sans un effroi mortel. Vous jugez bien quelle nuit affreuse je passai. Dès qu'il fut jour, j'envoyai Souville chez la Comtesse, qui lui dit que son Frere avoit assez bien passé la nuit, & que les Chirurgiens, depuis qu'ils avoient levé le premier appareil, ne croyoient pas sa blessure mortelle. Nouvelle qui me mit en état de soutenir mon inquiétude, & de la cacher.

Dès que j'eus dîné, j'allai chez Madame de Venneville. Je lui dis, en lui tendant les bras tendrement: Eh bien! ma chere Comtesse, il y a donc quelque espérance pour la vie du Chevalier? Hélas! me dit-elle, cette espérance est encore bien légere; sa blessure est si considérable, que je n'ose encore me flatter de rien: cependant il ne paroît point effrayé de la mort qui le menace, mais il craint de ne plus vous voir. Allons, ajouta-t-elle, ma chere Comtesse, venez lui ôter une inquiétude si dangereuse. Je tenois la main à Madame de Venneville, & nous passâmes dans la chambre du malade.

Quelle fut ma douleur, lorsque je vis le Chevalier, que je crus mourant? Que je suis heureux, Madame, de vous voir, me dit-il d'une voix foible, & de pouvoir vous assurer avant de mourir, que je vous adore! Il n'est pas question, répli-

pliquai-je, de me le dire dans ce moment; il faut me le prouver par le soin que vous prendrez de vos jours. C'est du repos qu'il vous faut, pour vous tirer de l'état où vous êtes. Si l'intérêt que j'y prens, peut mettre votre ame dans cette situation, je veux bien vous dire que ce n'est point à un mouvement de pitié que vous devez dans ce moment la vive douleur que je ressens de l'état où je vous vois. Ah! Madame, s'écria le Chevalier, que vous me rendez la vie précieuse, & que j'aurois de regret de la perdre, puisque vous me permettez de croire qu'elle vous est chere! Respectez-la donc, lui répondis-je affectueusement, en gardant un silence nécessaire pour la conserver. Je resterai près de vous avec cette chere Comtesse; mais, si vous dites un mot, nous vous laisserons seul. Après avoir été assez long-tems auprès de lui, je le quittai, en lui disant: Adieu, Chevalier, je vous laisse avec regret, & je voudrois qu'il me fût permis de ne pas vous quitter; mais je vous verrai tous les jours. Je ne lui donnai pas le temps de me répondre, & je me retirai chez moi.

La blessure du Chevalier alloit aussi-bien qu'on pouvoit l'espérer, quoiqu'il fût encore assez mal. Je le voyois tous les jours, Disenteuil y venoit de même, & mon Frere ne le quittoit presque pas. Quelques jours après son accident, je trouvai la Comtesse seule dans son cabinet. Elle me dit que son Frere reposoit. Quoiqu'elle m'eût déjà parlé plusieurs fois de l'obligation que le Chevalier avoit à Disenteuil, elle entama encore la conversation en louant la générosité du Comte. Le mouvement de reconnoissance dont elle se faisoit honneur, & qu'elle m'étala, lui fournit l'occasion de s'étendre sur le mérite de Disenteuil. Elle le détailla d'une maniere si vive, que je lui dis en souriant: Je croirois presque Disenteuil le Rival de mon Frere. La Comtesse rougit à ce discours. Je remarquai son

son embarras, & voulant en tirer avantage pour pénétrer ses sentimens, j'ajoutai: Mon Frere se plaint de n'être point aimé. Ce n'est pas l'indifférence qui lui ferme le chemin de votre cœur; c'est l'amour qui sans-doute vous a prévenue en faveur d'un autre. Mais parlez, ma chere Comtesse, mon amitié mérite que vous ayez pour moi cette confiance; & l'estime que vous devez à mon Frere, exige de vous de ne point nourrir chez lui une passion que vous n'êtes peut-être pas en état de récompenser. La Comtesse, après avoir fait un grand soupir, me dit: Eh bien! il faut vous découvrir un secret que mon cœur ne peut plus vous cacher.

Vous souvient-il, continua-t-elle, des trois jours que nous passâmes à Saint-Maur chez Mademoiselle de Jussy, il y aura deux ans cet Automne? Vous souvient-il aussi combien le Comte de Disenteuil fut aimable, & le plaisir qu'il fit à tout le monde? Que ce plaisir coûte cher à mon cœur! Quoi! m'écriai-je, vous aimeriez Disenteuil? Oui, je l'aime, me repliqua-t-elle; & je l'aime avec d'autant plus de violence, que ma tendresse a toujours été renfermée dans mon cœur. Je n'ai point à rougir du choix que j'ai fait; ma vanité même en est flattée: mais je rougis, quand je songe que j'aime sans être aimée. Car, enfin, Disenteuil n'a point d'amour pour moi: ses yeux se sont accoutumés à me voir sans me craindre; que dis-je? peut-être ne m'a-t-il jamais vue! Vous insultez plus Disenteuil par ce discours, que vous ne vous insultez vous-même, repliquai-je: c'est vouloir vous tourmenter, que de penser qu'il ne peut jamais vous aimer. Vous êtes jeune & belle, continuai-je; & vous ne devez pas désespérer qu'il puisse prendre de l'amour pour vous. Son juste discernement lui a déjà fait voir combien vous méritez d'être aimée; aidez à sa pénétration, pour lui faire deviner que vous recevriez ses soins avec plaisir; servez-vous

du

du prétexte de la reconnoiſſance, pour lui montrer des diſpoſitions favorables .... Non, s'écria la Comteſſe, je ne veux point qu'il ſache ma foibleſſe; s'il la connoiſſoit, je concevrois encore moins d'eſpérance. Les hommes veulent deſirer; les ſouſtraire aux ſoins, & même aux peines qu'il leur en doit coûter pour vaincre, c'eſt preſque renoncer à leur plaire. Perſuadée de cette vérité, je veux, s'il eſt poſſible, connoître les ſentimens de ſon cœur; je veux découvrir ſi je n'ai point de Rivale. Ma confiance, ma chere Comteſſe, continua-t-elle, n'exige-t-elle pas la vôtre? Parlez: le Comte vous voit tous les jours; vous ſavez la ſituation de ſon ame, apprenez-la moi. Et ſi je vous montrois une Rivale, lui dis-je, que feriez-vous? Je triompherois de ma foibleſſe, s'écria-t-elle. Que vous êtes ſimple, lui repliquai-je, de penſer que vous ceſſeriez d'aimer Diſenteuil, s'il étoit tendre pour une autre! Au contraire, vous l'en aimeriez davantage; & ce ſeroit donner une nourriture empoiſonnée à votre cœur, que de vous montrer Diſenteuil amoureux. Il eſt vrai que vous acquerieriez un objet de haine dans une Rivale; mais cette haine ne ſerviroit qu'à donner des forces à votre amour, pour vous tourmenter. Comme j'achevois ces dernieres paroles, Diſenteuil entra. La Comteſſe avoit une telle émotion ſur le viſage, qu'il crut que le Chevalier étoit plus mal. Il lui en demanda des nouvelles d'un air obligeant, & lui dit d'un ton d'amitié, qu'il falloit être plus raiſonnable, lorſque l'on avoit autant d'eſprit. Mon Frere entra dans ce moment: il nous demanda pourquoi nous n'étions pas auprès du Chevalier. Nous paſſâmes dans ſa chambre. Diſenteuil ſe plaça vis-à-vis de moi: je remarquai qu'il m'examinoit à ſon ordinaire.

Lorſque je fus chez moi, je réfléchis ſur la confidence que la Comteſſe venoit de me faire. Sa

prévention me fit de la peine. Je craignois qu'elle ne découvrît que j'étois l'objet de la tendresse de Disenteuil, & qu'elle ne se trouvât piquée de ce que je lui en avois fait un mystere: je craignois aussi que cette tendresse ne fût un obstacle invincible aux desirs de la Comtesse. Cette derniere réflexion ne partoit point de ma vanité, je rendois justice aux charmes de Madame de Venneville; mais je connoissois Disenteuil, que le tems, ni l'impossibilité de réussir dans ses desseins, ne pouvoit changer. Je l'aimois d'une amitié trop pure, pour ne pas souhaiter qu'il devînt infidele. Je croyois que Madame de Venneville avoit tout ce qu'il falloit pour rendre un honnête-homme heureux. Cette idée me donnoit quelque espoir; mais la froideur de Disenteuil, & la vanité & la hauteur de la Comtesse, m'embarrassoient. Donnons-leur occasion de se voir, me disois-je; la beauté & l'esprit de Madame de Venneville peuvent faire à la fin quelque impression sur Disenteuil: la vue de cet homme aimé triomphera de la vanité qui met encore un frein aux mouvemens passionnés de la Comtesse. Je résolus aussi de mettre Mademoiselle de Jussy dans ma confidence, & de me servir d'elle pour faire entrevoir au Comte les sentimens favorables que Madame de Venneville paroissoit avoit pour lui. Mon Frere me gênoit dans ce dessein. Je deviendrai donc perfide à son égard, disois-je, je rendrai sa passion victime de la mienne! Il n'est point aimé, il est vrai: mais la Comtesse ne l'est pas de Disenteuil; & le dépit qu'elle peut prendre pour un retour de raison, peut être favorable à mon Frere. Après toutes ces réflexions, je pris le parti de lui taire ce que j'avois appris de Madame de Venneville, & de travailler avec adresse à le guérir de sa passion.

Mademoiselle de Jussy vint me voir le lendemain. Elle arrivoit de Saint-Maur, & ignoroit l'ac-

l'accident du Chevalier: je le lui appris. Quoique mon estime pour elle fût parfaite, il m'en coûta pour lui ouvrir mon cœur; mais le besoin que j'avois d'elle, surmonta mes scrupules. Enfin, je lui montrai mon ame toute entiere, & ne lui cachai que le trouble que le Chevalier y avoit jetté du vivant de Monsieur de Gondez. Après l'aveu de ma foiblesse, je lui parlai de celle de la Comtesse pour Disenteuil: je ne lui cachai, ni mes inquiétudes, ni mes desseins. Lorsque je l'eus suffisamment instruite, nous fûmes chez Madame de Veneville. Nous la trouvâmes seule. Mademoiselle de Jussy lui témoigna, avec amitié, la part qu'elle prenoit à l'accident du Chevalier. La Comtesse lui dit que c'étoit à Disenteuil que son Frere devoit la vie. Elle parla de lui long-tems, & d'une maniere qui fit bien comprendre à Mademoiselle de Jussy, qu'elle étoit occupée d'une véritable passion.

Il y avoit douze jours que l'accident du Chevalier étoit arrivé. Il commençoit à être beaucoup mieux, lorsqu'en entrant dans sa chambre avec la Comtesse, je trouvai qu'il tenoit une boëte à portrait, que je reconnus d'abord; car je l'avois donnée à sa Sœur il y avoit déjà long-tems. Le premier mouvement du Chevalier fut de la cacher; mais je lui demandai pourquoi il ne vouloit pas que je la visse, & s'il ne m'estimoit pas assez pour avoir cette confiance. Son embarras redoubla ma curiosité, & je lui pris la boëte, qu'il ne défendit point. Comme j'en savois le secret, je l'ouvris facilement. Mon étonnement fut extrême, lorsque j'y trouvai mon portrait, à la place d'une peinture de fantaisie qui y étoit. Le Chevalier qui vit ma surprise, me dit: Madame, serez-vous assez bonne pour m'épargner le reproche que vous croirez que mérite la hardiesse que mon amour m'a inspiré? Hélas! ce portrait que j'ai sans votre aveu, a pourtant été toute ma consolation: il m'a

donné des forces pour soutenir votre absence. Ah! Madame, continua-t-il, je mourrai de douleur, si vous avez la cruauté de le retenir. Rendez-le moi; joignez au plaisir que j'ai eu de le tenir des mains de la fortune, celui que je ressentirai de le tenir dans ce moment des vôtres. Il n'y auroit pas de générosité à moi, lui dis-je, dans l'état où vous êtes, de vous gronder: il y en auroit encore moins à vous retenir cette boëte; gardez-la, j'y consens. Le Chevalier, transporté de joye, prit la main qui lui présentoit le portrait, & la baisa. Je la retirai assez foiblement, en continuant ainsi: Je ne vous rends pas mon portrait, parce qu'il vous appartenoit: je vous le remets comme un gage des sentimens que j'ai pour vous, & que j'avoue sans rougir. Ciel! s'écria le Chevalier, est-ce assez de tous les maux que j'ai soufferts jusqu'à ce moment, pour payer le plaisir que je ressens! Ah! Madame, permettez à vos yeux de me regarder, (voyant que je les tenois baissés;) voyez dans les miens tout l'amour dont je suis pénétré. Quoi! vous êtes sensible à ma tendresse? j'ai pu toucher votre cœur? & lorsque je murmurois contre sa cruauté, peut-être n'avois-je à me plaindre que de votre devoir ...? Arrêtez, Chevalier, lui dis-je en l'interrompant; mon cœur ne s'est jamais révolté contre mon devoir. Votre passion méritoit ma pitié, & je ne me suis jamais défendue de ce sentiment en votre faveur. Aujourd'hui, continuai-je, que cette même passion a su me toucher assez vivement pour l'avouer, il faut mériter mes bontés par une retenue & un mystere à l'épreuve de tout. Songez que je dépens d'un Pere que j'aime, & de qui cependant je n'attens pas l'aveu pour vous promettre ma main. Vous le connoissez, il m'aime; mais il est absolu, & je lui ferai toujours soumise: mon respect pour lui ne se démentira jamais. Ne vous allarmez point de me voir ces sentimens: je compte

sur

ſur ſa tendreſſe. Cependant il peut ſéparer votre perſonne d'avec votre fortune, & ne la pas trouver aſſez conſidérable pour moi. C'eſt donc au tems & à ma conduite à ſurmonter ces obſtacles. Que je ſuis heureux! s'écria le Chevalier; mon bonheur eſt au-delà de ce que j'oſois eſpérer. Preſcrivez-moi, Madame, la conduite que votre prudence exige; & croyez que rien ne coûtera à ma tendreſſe: mon reſpect & le deſir de mériter vos bontés, ſeront toujours mes guides.

Nous paſſâmes le reſte du jour ſans avoir d'importuns, & ſans nous contraindre: la préſence de la Comteſſe ne diminuoit rien de la liberté avec laquelle nous nous entretenions. C'étoit le premier moment de ma vie où j'avois goûté le plaiſir ſi ſenſible, de voir, d'aimer, de parler librement, & de laiſſer voir ſans ſcrupule au Chevalier, que ma tendreſſe égaloit la ſienne; & je croyois la ſienne bien pure. Heureux momens! qui jettoient dans mon ame une douce joye, qui me raffermiſſoit contre tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer au bonheur ſuprême que je croyois ne pouvoir m'échapper.

Je m'apperçois, Madame, qu'il y a long-tems que vous liſez, & que mon Hiſtoire n'eſt gueres avancée. Il faut vous donner du relâche. Mais, comme l'avanture du Chevalier vous a ſans-doute intéreſſée, il faut vous dire que vous le reverrez, dans ma ſeconde Lettre, guéri parfaitement de ſa bleſſure.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE SECRETTE DE BOURGOGNE.

PREMIERE PARTIE.

CHARLES LE GUERRIER, OU LE TEMERAIRE, étoit le plus puiſſant Prince de ſon tems; grand par l'étendue de ſes Etats & par ſes richeſſes, chéri de ſes Alliés, redouté de ſes Ennemis. Il étoit iſſu du plus beau Sang de l'Univers, puiſqu'il ſe glorifioit de tirer ſon origine de l'auguſte Maiſon de France.

Sa Cour étoit la plus galante, la plus ſuperbe, & la plus floriſſante de l'Europe. Elle ſervoit d'azile à tous les malheureux, & il étoit ordinaire d'y voir des Rois détrônés ou perſécutés. Il étoit encore jeune & bien fait, quand il ſe maria pour la troiſieme fois. Il n'avoit eu de ſa ſeconde Femme Elizabeth de Bourbon, qu'une Fille unique. Il prit enſuite alliance avec Edouard IV. Roi d'Angleterre, dont il épouſa la Sœur Marguerite d'Yorck. Elle entroit pour lors dans ſa dix-ſeptiéme année, & n'avoit pas deux ans plus que Marie ſa Belle-fille. Rien n'égaloit la beauté de ces deux Princeſſes. Marguerite étoit blonde: ſon viſage avoit une fraîcheur & un agrément qui lui don-

donnoient un éclat extraordinaire. La Princeſſe de Bourgogne avoit un teint ſemblable, avec de grands yeux noirs ſi tendres & ſi paſſionnés, qu'ils portoient l'amour dans les cœurs, & en attiroient les mouvemens par leurs regards. Elle n'avoit qu'à les tourner ſur ceux à qui elle vouloit faire plaiſir; ce plaiſir devenoit dangereux, & il réduiſoit ſouvent dans une ſervitude éternelle. Le tour de ſon viſage étoit rond, ſa bouche étoit auſſi parfaite que ſes yeux étoient beaux, & ſon ſourire étoit auſſi redoutable que ſes regards. Jamais on ne vit un mêlange plus achevé de tout ce qui compoſe les charmes; & c'étoit en elle ſeule que l'on voyoit la jeuneſſe grave & la majeſté donner de l'agrément. Son eſprit étoit digne de ſon corps: elle l'avoit doux, pénétrant, cultivé par une éducation excellente: ſon courage étoit au-deſſus de ce qu'on en peut dire; & ce fut auſſi ſa ſeule reſſource dans tous les malheurs qui compoſerent la ſuite de ſa vie.

On peut dire que dès qu'elle avoit vu la lumiere, elle avoit eu des Amans; & les premieres paroles qu'elle put entendre, furent des paroles d'amour. Comme elle étoit le plus conſidérable Parti de la Chrétienté, tous les Potentats du Monde la rechercherent en mariage. Pluſieurs Souverains envoyerent leurs Fils pour être élevés à la Cour du Duc. Avant que la Princeſſe eût atteint ſa douzieme année, beaucoup de Princes ſoupirerent pour elle; chacun prétendant à l'honneur d'être choiſi par Charles, pour être Mari d'une ſi belle Princeſſe.

Entre ceux-là on vit, comme les premiers en rang & en naiſſance, le Duc de Berry, Frere du Roi Louis XI. & l'Archiduc Maximilien d'Autriche, Fils de l'Empereur Frédéric. Enſuite paroiſſoient le Duc de Savoye, Frédéric de Naples, & le Prince de Cleves. Le Duc de Bourgogne,

par une politique qui lui réuſſiſſoit, la faiſoit espérer à tous ces Prétendans, & ne l'accordoit à pas un; & la Princeſſe, ſoumiſe à la volonté de ſon Pere, avoit la douleur de ſe voir l'objet éternel de la galanterie de ces Princes. Son humeur en ſouffroit infiniment; mais quel remede y apporter, puiſque c'étoit la volonté de ſon Pere? Sa plus grande conſolation étoit dans la liberté qu'elle avoit de s'en plaindre à la Ducheſſe ſa Belle-mere, qui l'aimoit avec une ſi forte paſſion, qu'elle auroit été bien fâchée d'avoir des enfans mâles qui euſſent ôté à la Princeſſe une ſi belle ſucceſſion.

Tous les Grands de la Cour de Bourgogne étoient attachés par affection, auſſi-bien que par devoir, à ces deux Princeſſes; & l'union qu'il y avoit entr'elles, faiſoit que les ſentimens n'étant point partagés, en étoient encore plus forts. Hugonet & Imbercour leur étoient principalement dévoués, auſſi-bien que Raveſtein, Comines, le Maréchal & le Bâtard de Bourgogne. Louis de Bourbon, Evêque de Liege, qu'un plus particulier intérêt attachoit, étoit conſumé d'une paſſion ſi forte & ſi ſecrette pour la Ducheſſe, que n'oſant la découvrir, il la cachoit ſous un ſilence d'autant plus cruel, que juſques-là il ne s'étoit pas trop contraint dans toutes les occaſions de ſa vie. Il avoit ſi fort abandonné ſon cœur à ſes inclinations galantes, qu'il en avoit penſé perdre ſon Evêché. Il demeuroit pour l'ordinaire à la Cour de Charles, qui étoit ſon Beau-frere & ſon Couſin-germain.

Le Duc de Bourgogne avoit une affection démeſurée pour tout ce qui portoit le nom de Bourbon, & ſur-tout pour les Enfans d'Agnès de Bourgogne Sœur de ſon Pere. Cette Princeſſe, après la mort de ſon Mari, s'étoit retirée auprès de Philippe le Bon: elle avoit eu onze enfans du Duc de Bourbon. Elizabeth ſa Fille aînée avoit été mariée

à

Charles, dont il avoit eu la Princeſſe de Bourgogne; & Marie la derniere de tous ces enfans, étoit venue au monde la même année que Marie de Bourgogne ſa Niece. Elles avoient été nourries enſemble, & les mêmes perſonnes avoient pris ſoin de les élever & de les inſtruire; & leur bon naturel, joint à une même éducation, les avoit liées d'une très-forte amitié. Il y avoit plus d'un an qu'elles étoient ſéparées: la Ducheſſe de Bourbon étoit paſſée en France pour revoir les Princes ſes Fils; & depuis ce tems-là elle y avoit été retenue par une grande maladie.

Le Duc de Bourgogne venoit de conclure le mariage de Marie de Bourbon avec Adolphe Fils unique du Duc de Gueldre; c'étoit un Prince cruel, ambitieux, vain, ſans foi, & ſans honneur. Son Pere, qui voyoit avec douleur le peu de fruit qu'avoient produit la peine & les ſoins qu'il s'étoit donné pour changer un naturel ſi ſauvage, crut que le dernier moyen pour le corriger ou pour l'adoucir, étoit de l'unir à une Princeſſe auſſi accomplie qu'il étoit brutal; & dans ce deſſein il fit demander la Princeſſe de Bourbon.

La beauté ſembloit être héréditaire dans ces tems-là dans toutes les Maiſons Souveraines, & l'Europe étoit remplie de toutes ces célebres Princeſſes qui ont fait l'admiration de ce ſiecle-là. L'Eſpagne triomphoit par la Reine, & la petite Princeſſe de Caſtille: le Portugal adoroit la vertu & les charmes de ſon Infante, qui ont fait les deſirs inutiles de tant de Rois, la cruelle Reine d'Arragon même étoit auſſi belle que méchante: la Reine d'Angleterre étoit un miracle de perfection: la jeune Louiſe de Savoye faiſoit déjà parler de ſes agrémens, & la Reine de France étoit une perſonne merveilleuſe. Le Roi Louis XI. ſon Mari avoit trois Filles naturelles, que rien ne pouvoit égaler en beauté, en eſprit, & en vertu; & géné-

ralement toutes les Princeſſes de la Maiſon de Bourbon étoient infiniment belles. Entre toutes celles-là, Marie, deſtinée au Prince Adolphe, étoit la plus charmante, & les agrémens de ſon eſprit égaloient ceux de ſa beauté : elle avoit une gayeté dans l'humeur qui la rendoit ſur-tout incomparable.

Louis XI. approuva ſon mariage avec le Prince de Gueldre; il la renvoya en Bourgogne avec la Ducheſſe ſa Mere. Charles ſon Couſin, Comte d'Angoulême, eut ordre du Roi de l'accompagner pour porter ſon conſentement : il fut ſuivi de toute la Jeuneſſe de la Cour qui vouloit ſe ſignaler aux courſes de bague, aux tournois, & à toutes les galanteries que l'on alloit voir à la Cour de Bourgogne.

Ces fatales noces donnerent le commencement à tous les malheurs qu'on va voir ; & l'amour cruel jetta ſon funeſte venin dans tous les cœurs qui furent capables de le recevoir.

Un jeune Ambitieux s'étoit mis ſur les rangs pour oſer prétendre à la Princeſſe de Bourgogne, fier de ſa qualité de Beau-frere d'un Roi d'Angleterre, excité par un mérite reconnu qui lui donnoit l'approbation de tout le monde, & comptant moins ſur les avantages qu'il avoit reçus de la nature, que ſur le reſte, quoiqu'il fût le plus beau & le mieux fait de tous les hommes. C'étoit le fameux Comte de Riviere ; & quand la Princeſſe de Bourgogne le vit, elle trouva une beauté en lui qui égaloit preſque la ſienne, mais qui ne fit aucune de ces impreſſions qui conduiſent à la tendreſſe.

Le Comte auſſi ne fut point touché de cette Princeſſe. Il fit des reproches à ſon cœur de le ſeconder ſi mal dans ſes deſſeins d'ambition. Il le portoit doucement à aimer ce qu'il admiroit, quand la jeune Princeſſe de Bourbon arriva à la Cour pour achever ſon mariage, & acquit par cinq ou ſix de

ſes

ſes regards, ce cœur ſuperbe qui réſiſtoit à la plus grande Beauté de l'Univers. La vivacité de ſes yeux jetta un feu mortel dans l'ame du Comte de Riviere, & il l'aima dès ce moment par ce penchant invincible qui nous porte à un objet plutôt qu'à un autre. La jeune Princeſſe de Bourbon, de ſon côté, trouva le Comte tel qu'il étoit, c'eſt-à-dire le plus aimable de tous les hommes. Malgré ſa vertu, elle ſoupira en ſecret, & ſe plaignit au Ciel de ce que le Prince de Gueldre n'étoit pas fait comme le Comte de Riviere, ou de ce que le Comte de Riviere n'étoit pas à la place du Prince de Gueldre. Adolphe avoit à peu près les mêmes ſentimens : ſon cœur barbare étoit aſſujetti aux charmes de la Princeſſe de Bourgogne; & ne regardant la Femme qu'on lui deſtinoit qu'avec répugnance, le lien où il s'alloit engager lui paroiſſoit extrêmement odieux.

D'autre part, le Duc de Bourgogne, qui croyoit avoir uſé ſa ſenſibilité par la poſſeſſion des trois plus belles Femmes de la Terre, comptoit l'amour comme une paſſion éteinte dans ſon cœur : il donnoit ſes mouvemens à une ambition dominante, à des deſſeins vaſtes, & dont la Royauté pouvoit ſeule faire les limites. La vue de la Princeſſe de Bourbon lui fit avoir d'autres penſées ; & il comprit trop en la revoyant, la félicité dont il penſoit qu'alloit jouir l'indigne Adolphe.

La proximité qui étoit entre lui & cette Princeſſe, n'étoit pas une raiſon aſſez forte pour lui faire ſurmonter ces commencemens d'amour; il eſpéra pouvoir tourner en galanterie ce que l'on y pourroit trouver de plus irrégulier ; peut-être même que la nouveauté de ſes ſentimens en fit tout le goût. Ce qui devoit l'éloigner d'un attachement ſi peu ordinaire, ne fit qu'irriter ſa paſſion. Il lui auroit été mal-aiſé de la régler, ſi la Princeſſe n'en eût modéré les mouvemens. Sa vertu étoit difficile

le à apprivoiser sur de certaines matieres, & elle avoit un si fort ascendant sur l'esprit du Duc, qu'elle le réduisoit en toute rencontre à la soumission de ses devoirs.

Si toutes ces passions mal assorties semblent préparer à des événemens surprenans, l'origine funeste en fut seule dans le cœur du Comte d'Angoulême, & dans celui de la malheureuse Princesse de Bourgogne. Là forune avoit besoin de leurs cœurs pour faire naître des malheurs qu'on ne sauroit apprendre sans les déplorer.

Le Comte d'Angoulême n'étoit pas si beau que le Comte de Riviere, mais il avoit la mine plus haute & plus majestueuse que lui: il étoit grand, de belle taille, le visage agréable: il avoit un feu dans les yeux, & une noblesse répandue dans tout son air, qui faisoit aisément connoître le sang dont il étoit formé: il avoit de l'honneur, du courage, de l'esprit, de la probité, & c'étoit un Prince aussi accompli qu'il y en eût eu jamais dans le Monde. Il étoit cadet de la Maison d'Orléans, & avoit un Bien médiocre qui l'empêchoit d'espérer que le Duc de Bourgogne pût jetter les yeux sur lui pour en faire son Gendre. Il savoit aussi que sa destinée l'assujettissoit à la bizarrerie de Louis XI. qui disposeroit de sa main; mais, malgré toutes ces raisons, son ascendant fut le plus fort, & lui fit porter ses vœux & ses espérances vers la Princesse de Bourgogne.

Cette Princesse fut sensible pour un Prince si charmant, & qui lui donna mille marques d'une véritable passion: elle avouoit ses mouvemens à la Duchesse sa Belle-mere, à mesure qu'elle les connoissoit. La Duchesse fut la premiere qui remarqua ceux du Comte d'Angoulême, & la premiere aussi qui en parla à la Princesse.

Le mariage d'Adolphe & de la Princesse de Bourbon se célébra, & dans toute la confusion d'une

d'une fête si galante & si tumultueuse, tous les Amans découvrirent leurs sentimens aux personnes qui les avoient fait naître.

Pourquoi me pressez-vous? disoit un jour la Princesse de Bourgogne à la Duchesse. Que ferez-vous du secret du Comte d'Angoulême, quand je l'aurai fait passer jusqu'à vous? Il est vrai qu'il m'a dit qu'il m'aime, & je me sens embarrassée depuis qu'il me l'a dit: que peut-il prétendre de moi que de la pitié? Hélas! quand je tourne les yeux sur tous ceux à qui le Duc mon Pere permet d'espérer, je frémis; & après des considérations secrettes je crains bien de n'être jamais au plus aimable, au seul enfin, Madame, que je trouve digne de moi. Je ne suis point de votre avis, lui repartit la Duchesse: le Duc aime passionnément la Maison de France, quoiqu'il en haïsse le Roi: il estime & chérit la personne du Comte d'Angoulême; que savons-nous après tout, si pour faire dépit à Louis XI. & par un caprice heureux, il ne pourroit pas vous le donner pour Epoux, & se piquer de vouloir faire en lui un Souverain de sa façon? Ne me flattez point d'une idée si dangereuse, repliqua la Princesse; elle me méneroit trop loin, je sens que je ne suis pas née pour être heureuse. Une inclination violente donne tous mes desirs au Comte d'Angoulême: je sens une fatalité qui me bornera toujours à ces inutiles desirs. La Princesse sentit ses yeux mouillés en achevant ces paroles, & ses premieres larmes furent données au pressentiment cruel qui la devoit rendre un jour si malheureuse.

Les magnificences des noces de la Princesse de Bourbon durerent un mois entier. Les jeunes Chevaliers François se signalerent aux tournois & à toutes les courses qui se firent: le Captal de Buc & Châtillon y parurent extrêmement, le Comte de Dammartin, & le Bâtard de Bourbon; mais,

entre tous, le Comte d'Angoulême fit avouer que jamais Prince n'avoit été plus galant ni plus adroit. Ce fut à ces courses qu'il fit paroître pour la premiere fois cette célebre Salamandre si connue depuis en France: il la fit représenter sur son écu au milieu des flammes avec ces mots: Je m'en nourris. On en parloit un soir chez la Duchesse, qui, voyant que la curiosité que l'on avoit pour expliquer cette devise, faisoit de la peine au Comte, détourna la conversation, aidée par le Comte de Riviere, qui s'étoit lié d'amitié avec le Comte d'Angoulême; mais la Princesse de Gueldre revenoit toujours à le tourmenter avec son enjouement ordinaire. Comte, disoit-elle, depuis quand de l'amour? Un homme que j'ai cru insensible en France, seroit-il capable d'aimer en Bourgogne? Je veux savoir tout-à-l'heure qui vous aimez, aiant un secret infaillible pour le découvrir malgré vous, si vous ne voulez pas me le dire de bon gré. Le Duc de Bourgogne conjura pour lors la Princesse de se servir de ce secret si curieux, qui faisoit connoître ce que l'on vouloit tenir caché; & s'approchant de son oreille, il lui dit tout bas qu'elle l'avoit éprouvé sur lui-même, puisqu'elle l'avoit forcé à lui découvrir la passion qu'il avoit pour la plus aimable personne de la Terre. Il peut y avoir de la vérité, Seigneur, lui dit-elle tout haut & en riant, à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais je vais vous faire voir toute ma science, puisqu'enfin je n'ai qu'à nommer toutes les Dames qui sont ici, & regarder fixement le Comte d'Angoulême: je suis assurée que nous verrons bien-tôt celle qu'il aime avec tant de discrétion. Le Comte frémit à cette terrible proposition, & la Princesse ne put l'entendre sans rougir: elle se troubla entiérement. Ah! Madame, dit-elle à la Princesse de Gueldre, qu'il y a de cruauté à ce que vous proposez! Pourquoi vous

vouloir ſavoir de nos amis plus qu'ils ne veulent? Je ne veux point être préſente à la queſtion que vous allez lui donner. En effet, pourſuivit la Ducheſſe de Bourgogne, vous n'allez pas ſeulement chagriner le Comte d'Angoulême, mais vous embarraſſerez ſans-doute la modeſtie de la Dame que le Prince aime, & à qui peut-être ne l'a-t-il encore oſé déclarer; de-ſorte, continua le Comte de Riviere, qu'au-lieu de le fâcher, on lui donnera le moyen de ſe découvrir, ſans que la belle perſonne qu'il aime, puiſſe être offenſée contre lui. La Princeſſe de Gueldre, à qui il n'en falloit pas tant dire, comprit qu'il y avoit des raiſons de ne plus preſſer le Comte d'Angoulême; & pour deſabuſer ceux qui pouvoient avoir la même penſée, elle tourna la vivacité de ſon enjouement ſur le Comte de Romond, qui entretenoit avec aſſez d'application une de ſes Filles, nommée Huguette de Jaquelin, dont la beauté étoit extraordinaire. Le Roi Louis XI. l'aimoit, comme le tems le juſtifia depuis. Elle fit donc la guerre au Comte, & le menaçoit d'un Rival redoutable, que perſonne ne ſoupçonnoit alors, mais qui n'avoit pu ſe cacher à ſa pénétration.

Pendant que la Princeſſe de Gueldre parloit, la Princeſſe de Bourgogne étoit paſſée dans le cabinet de la Ducheſſe. Le Comte d'Angoulême l'y ſuivit avec un trouble dans les yeux qui mit de la tendreſſe dans ceux de la Princeſſe. J'ai penſé mourir, Madame, de la perſécution de la Princeſſe de Gueldre: elle veut ſavoir ce que vous voulez ignorer. Ah, dit la Princeſſe, que je le ſache plutôt toute ſeule, & que toute la Terre l'ignore! Prince, continua-t-elle, il m'a ſemblé que le Duc voyoit dans vos yeux tout ce que vous dites que vous ſentez; & je me ſuis imaginée que tout le monde doit ſavoir ce que vous n'avez dit qu'à moi. Souffrez donc que je vous le diſe toujours,

jours, reprit-il; c'eſt le moyen que je le cache aux autres. Si ce que vous dites, eſt vrai, lui repliqua-t-elle, il n'y aura que moi qui le ſaura. La Ducheſſe de Bourgogne qui les voyoit dans un grand miroir, & qui remarquoit que le Prince de Cleves les obſervoit curieuſement, s'avança vers eux. Comte, lui dit-elle, les flammes de la Salamandre échauffent trop ce cabinet: ſortez, on vous obſerve; la Princeſſe & moi allons tâcher de deviner ce que n'a pu comprendre la Princeſſe de Gueldre. Ces trois perſonnes eurent les jours ſuivans des converſations plus étendues. La Princeſſe permit au Prince de l'aimer. La Ducheſſe l'aſſura qu'elle employeroit ſon crédit auprès du Duc ſon Mari pour le lui rendre favorable: elle lui donna des avis ſur ſa conduite; & dès ce jour-là elle mit Imbercour & Comines de la confidence, & le Prince regarda dans la ſuite Imbercour comme ſon Pere, & Comines comme ſon Ami. Entre toutes les fêtes que le Duc de Bourgogne donna, celles qui ſe firent de nuit dans les jardins, furent les plus ſurprenantes & les plus magnifiques, ſoit par la maniere de les exécuter, ſoit par les illuminations. Il y en eut une entr'autres, qui fut tout-à-fait divertiſſante, & qu'il avoit imaginée pour aider à ſon amour: c'étoit une maſcarade de toute la Cour, où chaque homme & chaque femme devoit prendre l'habillement d'une Nation différente; & comme on pouvoit ſe rencontrer dans le même choix, la différence des étoffes & des couleurs en faiſoit toujours la diſtinction. On faiſoit faire les habits en ſecret: Le Duc, par les préſens qu'il donna à ceux qui les faiſoient, fut bien-tôt les habits de tout le monde. Le Prince de Gueldre n'ignora pas non plus comment étoient ceux de la Princeſſe de Bourgogne. Quand l'heure fut venue où la fête devoit commencer; toutes ces perſonnes ſe rendirent dans un bois dé-

li-

lieux, dont les allées étoient auſſi éclairées qu'en plein jour; un petit maſque couvroit ſeulement leur viſage. Tant de perſonnes bien faites, couvertes d'habits différens, formoient un objet auſſi ſurprenant qu'agréable. Le Comte de Riviere s'étoit habillé en fille, & juſtement en Sicilienne, comme l'étoit la charmante Jaquelin. Leur taille étoit ſemblable, & on ne pouvoit faire la différence de l'un à l'autre. La Princeſſe de Gueldre étoit en fille de Chio, & la Princeſſe de Bourgogne en Sultane. On fut long-tems à ſe reconnoître, ou à faire ſemblant qu'on ne ſe connoiſſoit pas. Le Prince Adolphe eut l'audace de parler d'amour à la Princeſſe; le Duc de Bourgogne cajola la Princeſſe de Gueldre; mais ils n'étoient pas contens; le tumulte qui leur avoit été d'abord ſi favorable, commençoit à les fatiguer. Le Duc s'en aviſa le premier, & menant Adolphe à l'écart, après qu'ils eurent été connus de tout le monde, il lui propoſa de changer d'habit. Adolphe accepta la propoſition avec joye, dans la penſée qui lui vint d'être ſous cet habit plus en liberté avec la Princeſſe. Dans ce même moment les Princeſſes avoient pris le même deſſein, & étant entrées ſous un pavillon, elles changerent d'habits avec l'aide de quelques-unes de leurs filles; & après cela elles ſe ſéparerent, & furent dans des allées différentes. Un Favori du Prince Adolphe qui étoit chargé de ſa commiſſion, aborda la Princeſſe de Gueldre, qu'il prit pour la Princeſſe de Bourgogne, & lui dit que le Duc ſon Pere la demandoit. La Princeſſe de Gueldre rit de la mépriſe, & ſuivant ce meſſager, elle s'avança vers ſon Mari qu'elle prit pour le Duc. Princeſſe, lui dit-il en la prenant par la main, & la faiſant entrer dans une grotte éclairée comme le reſte du jardin, je veux jouir tout ſeul du plaiſir de vous voir : votre habillement eſt le plus joli du monde, il nous laiſſe

laisse voir toutes les beautés de votre taille, l'air de votre coëffure est galant; mais ôtez un peu votre masque, je desire voir combien cette parure vous sied. Seigneur, lui répond la Princesse de Gueldre, ne croyant pas dire si bien qu'elle disoit, je suis accoutumée à vous obéir, que je vous supplie de me laisser goûter la douceur de ne le pas faire: mon masque m'est nécessaire. Je m'embarrasserois de vous contredire: laissez-moi une fois en ma vie le plaisir de ne vous pas obéir. Non, lui repartit le Prince de Gueldre en mettant un genou devant elle, je ne le puis souffrir; ne nous contredisons jamais, unissons plutôt nos volontés. Seigneur, reprit-elle, vous perdez un tems que vous pourriez mieux employer auprès de la Princesse de Gueldre que je vois-là qui passe. Ah! lui dit-il, plût à Dieu que vous fussiez la Princesse de Gueldre; que mon amour & mes desirs seroient satisfaits! Mais, continua-t-il en passant sa main autour de sa gorge, que cet habit est bien fait! que cette agraffe est bien placée! que tout ce que je vois est beau! puis se laissant aller à un de ces mouvemens impétueux, auxquels la brutalité de son ame ne pouvoit résister, il eut l'audace d'avancer les bras pour la retenir. La Princesse effrayée s'en démêla brusquement, & courant à une des issues de la grotte, elle apperçut une Sicilienne, au cou de laquelle elle se jetta. Ainsi cette Princesse abusée fuyoit les bras de son Epoux, pour se jetter dans ceux de son Amant; car c'étoit véritablement le Comte de Riviere qu'elle prenoit pour l'aimable Jaquelin. Elles rentrerent dans la grotte dont le Prince étoit sorti aussi-tôt qu'il avoit apperçu cette autre personne, & s'aféyant toutes deux: Que le Duc de Bourgogne est insupportable, dit la Princesse de Gueldre, d'interrompre la gayeté de cette fête par de fâcheux contre-tems! Que je le hais! Allons rejoindre tout le monde. Pendant qu'elle parloit ainsi,

ainſi, elle regardoit ce qui ſe paſſoit au bout d'un canal qui étoit tout contre, & étant appuyée ſur le Comte de Riviere, ſa joue touchoit celle de cet heureux Amant, qui avoit auſſi ôté ſon maſque. Il eſt impoſſible de dire l'agitation dans laquelle il étoit: il ſe croyoit maître de tant de beautés qu'il avoit en ſa puiſſance: le reſpect lui déroboit des faveurs que l'erreur de la Princeſſe ſembloit lui accorder. Enfin, ſa timidité vaincue par ſon amour, lui fit ſerrer ſi tendrement la Princeſſe, & un ſoupir ſi vif porta une reſpiration ſi ardente ſur ſon viſage, que la Princeſſe ſe retournant, & voyant celui du Comte de Riviere ſi près du ſien, elle s'alluma d'une rougeur pleine de pudeur & de honte, & repouſſant bruſquement le Comte, & le regardant avec émotion: Que vous êtes une belle fille! lui dit-elle en ſe levant, & ſortant de la grotte. Le Comte la ſuivit encore tout tranſporté, & la prenant par ſa robe en marchant à côté d'elle, & remettant ſon maſque de peur que les autres ne le reconnuſſent: Heureux Comte de Riviere, diſoit-il tout bas, tu viens d'être pour un moment ſemblable aux Dieux, qui ſont maîtres de toutes les Beautés de la Terre. Félicité charmante, reprenoit-il, que vous paſſez vîte! Vous reſſemblez à l'idée d'un ſonge agréable, & votre privation cruelle va plonger mon ame dans une nuit éternelle de douleur. Belle Princeſſe, donnez au-moins votre conſentement à une mépriſe qui m'a été ſi favorable. Comte, lui dit la Princeſſe de Gueldre en voulant s'empêcher de rire, mettez fin à l'enthouſiaſme, il vous porteroit au-delà de ce que je veux: j'ai fait une horrible mépriſe, oublions-la tous deux, parlons d'autre choſe, & ſoyez étonné comme moi de la hardieſſe du Duc de Bourgogne. Le Comte de Riviere la deſabuſa, & lui dit que celui qu'elle venoit de quitter, étoit le Prince ſon Mari: il lui apprit leur changement d'habits, & comme le Prince

ce de Gueldre l'avoit prise pour la Princesse de Bourgogne. Elle se réjouit de cette aventure, dit cent choses plaisantes sur cela; & comme le Comte de Riviere revenoit toujours à son amour, la Princesse prenant un sérieux qui ne lui étoit pas ordinaire: Je vous ai déjà dit plusieurs fois, lui dit-elle, les sentimens dans lesquels je suis: je sais toutes les mauvaises qualités du Prince de Gueldre, je ne les saurois souffrir; mais je suis sa Femme; ce malheureux nom m'impose une loi difficile, je la veux suivre, elle sera toujours souveraine dans mon esprit. Le même malheur qui m'ouvre si bien les yeux sur le Prince de Gueldre, fait que je vous connois aussi parfaitement: vous êtes aimable, vous avez un mérite comme je le veux, je crois que vous m'aimez; je vous estime, je vous aimerois s'il m'étoit permis. Mais, après cela, plaignez-moi, plaignez-vous, je ne ferai que vous estimer. Et voyant la Princesse qui passoit, elle l'arrêta, & lui fit part de ce qui venoit de lui arriver, afin qu'elle se préparât à son tour à jouer son rôle auprès du véritable Duc de Bourgogne, qui ne manqueroit pas de la prendre pour elle. Elles se séparerent après cette instruction, afin de faire mieux réussir leur dessein. La Princesse de Bourgogne n'eut pas plutôt tourné dans une autre allée avec deux de ses filles qui ne la quittoient point, qu'elle rencontra le Duc. Il la tira à l'écart, & la prenant pour la Princesse de Gueldre, il l'aborda avec la liberté d'un Mari galant. La Princesse rit de l'action libre de son Pere. Seigneur, lui dit-elle en se laissant baiser l'épaule, c'est à la Fille de Chio que vos galanteries vont: je n'étois point jusqu'ici accoutumée à vos tendresses, je suis surprise de cet enchantement. Est-ce le masque, est-ce l'habit qui vous cause un changement si extraordinaire? Mon cœur n'a point changé, reprit le Duc, & si le vôtre n'avoit point

pour

pour le mien des mouvemens si contraires, vous connoîtriez que je vous aime; vous savez que je ne trouve que vous d'aimable dans tout l'Univers, & vous n'ignoreriez pas davantage que c'est vous seule qui pouvez me rendre heureux. Quel discours! quel langage! interrompit la Princesse: ce n'est point la voix d'un Epoux; ces expressions tendres ne sont jamais sorties de la bouche d'Adolphe; son cœur n'a jamais connu de telles délicatesses: l'enchantement se dissipe, je vous reconnois, Seigneur, & il y a une trop grande différence entre le Prince de Gueldre & l'illustre Duc de Bourgogne, pour s'y méprendre longtems. Le Duc transporté à ces paroles, qui lui faisoient naître de si douces espérances: Ah! lui dit-il, Madame, qu'entens-je à mon tour! S'il vous est aisé de reconnoître ma personne, ne voulez-vous pas aussi reconnoître mon amour? Vous savez ce qu'il me coûte par la violence continuelle que vous me faites pour vous en taire les ardeurs, par la gêne que je souffre de vous voir à un autre, & par la contrainte enfin où je vis, & pour laquelle vous savez que je ne suis point fait. La Princesse commença à s'embarrasser, voyant le sérieux de son Pere. Seigneur, lui dit-elle en voulant le rejetter dans sa premiere gayeté, le ton plaintif n'est point fait pour l'illustre Duc de Bourgogne. Jouissons du plaisir d'une si belle nuit, commandez-moi d'ôter mon masque, & après cherchons tout ce qui pourra vous plaire. Tout ce qui peut me plaire, est en vous, reprit le Duc. N'est-ce point vous demander assez, que de souffrir que je vous aime? Oserois-je y ajouter que vous m'aimassiez aussi? Non, Seigneur, ce n'est point trop, repliqua précipitamment la Princesse, vous allez bien voir que je vous aime; & alors ôtant son masque, se baissant respectueusement en lui baisant la main: Pardonnez-moi, Seigneur,

lui

lui dit-elle, si je ne vous montre que votre Fille au-lieu d'une Princesse aimable; & voyant du dépit dans les yeux du Duc: Pardonnez-moi, Seigneur, continua-t-elle, je n'ai pu résister un moment à l'envie de vous faire un véritable plaisir. Ah, Princesse, lui dit-il enfin, quelle mépriseI Mais, puisque vous êtes devenue ma confidente malgré moi, usez bien de ce titre. Parlez pour moi à la charmante personne que j'aime, & rendez-moi compte précisément des dispositions où vous la trouverez. Seigneur, lui dit gayement la Princesse, la commission est délicate; & comme deux personnes ont plus de lumiere qu'une, voilà le Comte de Riviere, dit-elle finement, avec qui je vais partager l'emploi que vous me donnez, & qui sans-doute sera fort propre à attendrir son cœur. Le Duc n'entendit pas le sens de ces paroles, étant prévenu que le Comte de Riviere prétendoit à sa Fille: il le croyoit son Amant. Il se joignit à lui; & comme son habit de fille le rendoit encore plus beau, il s'amusa à lui dire cent cajolleries, tandis que le Comte d'Angoulême s'approchoit de la Princesse. Il ne lui avoit pu parler tout le soir qu'à mots interrompus, & depuis qu'elle avoit changé d'habits, il s'étoit encore mépris avec la Princesse de Gueldre, aussi-bien que le Duc de Berry & Maximilien: il en avoit du chagrin dans l'esprit, la Princesse le reconnut, il le lui avoua; & comme elle étoit de bonne humeur, elle lui conta la conversation qu'elle avoit eue avec son Pere. Il vous a donc pu dire qu'il vous aimoit, reprit le Comte, & il vous l'a dit sans vous fâcher: il est bien doux de pouvoir dire ce que l'on veut. Seigneur, lui dit-elle, vous avez trouvé l'art de vous approprier ce bonheur-là: j'aime à vous écouter, malgré toutes les oppositions de ma raison; & quand je vous vois, & que je vous entens, j'éloigne tout ce que je puis crain-

craindre de l'humeur impérieuſe du Duc de Bourgogne. Mais, continua-t-elle, j'ai une nouvelle à vous dire qui m'a fait un extrême plaiſir: je n'ai point été occupée tout ce ſoir au divertiſſement de la fête. Vaubriſſet, qui, comme vous le ſavez, commence à être aimé de mon Pere, vient de me parler, & m'a appris un grand ſecret. La paix eſt faite entre Louis XI. & le Duc de Berry: le Roi lui cede la Guyenne, & il part demain pour aller trouver le Roi en Anjou, où leur entrevue doit ſe faire. Ainſi, Comte, nous en ſommes délivrés; & Vaubriſſet m'aſſure que, puiſque ce Prince a un ſi grand appanage, le Duc ne penſera point à le prendre pour Gendre. Il a ajouté d'un air miſtérieux, qu'il en veut choiſir un qui lui doive tout. Si vous étiez l'objet de ſa penſée, que nous ſerions heureux, & que le don de mon cœur ſuivroit avec plaiſir celui des deux Bourgognes!

Le Prince étoit trop ſenſible pour ne pas ſentir tout le charme des paroles de la Princeſſe; une action toute paſſionnée avoit devancé la réponſe qu'il lui alloit faire, lorſqu'une troupe de Maſques ſe mêla parmi eux, & interrompit leur converſation.

Les fêtes des noces du Prince de Gueldre étant finies, il partit de la Cour de Bourgogne pour aller dans les Etats de ſon Pere, avec des réſolutions cruelles & chimériques: les unes éclatterent peu après, & il fut ſur le point de voir exécuter les autres.

Toute la Cour vit partir la Princeſſe de Gueldre avec regret. Elle en eut une douleur inconcevable: elle quittoit un Pays qu'elle regardoit comme le ſien, y aiant été élevée: elle quittoit des Princeſſes qu'elle aimoit de la plus tendre affection. Cette douleur, toute grande qu'elle étoit, avoit peut-être encore une cauſe plus ſenſible dont elle ſe doutoit bien; & pour comble de chagrin, elle ſuivit un Epoux déteſtable, qui n'avoit rien d'hu-

d'humain pour elle : ſon eſprit & ſa douceur n'avoient jamais pu l'adoucir.

Le Comte de Riviere ſentit cette ſéparation en Amant délicat & ſenſible : il n'eut de conſolation que celle qu'il trouva dans la confiance où il étoit avec le Comte d'Angoulême. Ce fut à lui ſeul qu'il communiqua ſon deſſein : il fit ſemblant de retourner en Angleterre ; & après avoir fait faire des armes comme il le vouloit, il fut *incognitò*, ſuivi de deux hommes ſeulement, en Gueldre, où, à la mode de ces tems-là, il ſoutint ſeul un pas à l'honneur de ſa Dame contre tous les Chevaliers qui vouloient ſoutenir que leurs Maîtreſſes la ſurpaſſoient en beauté. Il défit tous les Courtiſans d'Adolphe, auſſi-bien que les Etrangers qui y furent touchés d'émulation pour la gloire : il vainquit encore Maximilien, que ſon Pere avoit rappellé, qui voulut s'éprouver contre lui, & donner deux coups de lance à l'honneur de ſa Princeſſe.

On apprit en Bourgogne la réconciliation du Roi Louis XI. & du Duc de Berry, & la chûte & la détention du Cardinal Balue, qui, par une ambition criminelle, & voulant toujours ſuſciter des affaires à la France pour être toujours néceſſaire, avoit trahi avec ingratitude ſon Roi & ſon bienfaiteur, & en écrivant des lettres au Duc de Bourgogne & au Duc de Berry, pour empêcher la paix ; elles furent miſes entre les mains du Roi, par cet accident remarquable dont l'Hiſtoire a tant parlé.

On ſut enſuite que le Connétable de Saint-Paul renouoit la propoſition du mariage du Duc de Berry avec la Princeſſe de Bourgogne ; & le Comte d'Angoulême, pénétré de cette nouvelle, prit une réſolution déterminée de retourner en France. Leſcun, qui étoit ſa créature & ſon ami particulier, étoit devenu favori du Duc de Berry depuis ſon retour ; & le Comte d'Angoulême qui connoiſſoit la foibleſſe de ce Prince, & quel empire

pire ceux qu'il aimoit, prenoient sur lui, jugea que Lescun seroit fort propre à le détourner du dessein d'épouser la Princesse de Bourgogne. Il communiqua cette pensée à la Duchesse, qui l'approuva; & il se disposa enfin à prendre congé du Duc de Bourgogne, & à dire adieu à la Princesse.

Elle étoit fort triste depuis qu'elle avoit su sa résolution. Il va partir, Madame, disoit-elle à la Duchesse sa Belle-mere; il s'en va, il m'oubliera durant cette absence, quelque courte qu'elle puisse être: le Duc mon Pere disposera de moi; & quand même, par l'adresse de Lescun, le Comte romproit mon mariage avec le Duc de Berry, mon Pere peut me donner à un autre qui me rendroit aussi malheureuse. Il n'ira peut-être pas si vîte, lui répondit la Duchesse; mais, enfin, vous faites bien de vous préparer à tout. Je ne saurois croire que le Duc veuille tout de bon l'alliance de la France: il rejette obstinément, à ce que m'a dit Comines, toutes les propositions du Roi, & s'obstine avec fermeté à la ratification des Traités de Péronne, avant que de donner son consentement à votre mariage. Voilà pour vous un rayon d'espérance. Nous connoissons sa fierté, & cela ne peut se dire qu'entre nous. Le succès de la bataille de Mont'eheri lui a tout-à-fait haussé le cœur: il veut avec opiniâtreté ce qu'il veut: il se souvient toujours de la faute que le Roi fit à Péronne en se livrant entre ses mains: il s'applaudit sans-cesse de la fausse générosité dont il usa; il s'imagine que rien ne peut l'égaler: l'opinion qu'il a de lui-même depuis ce tems-là, le porte à l'excès, il croit sa puissance plus grande qu'elle n'est; & que, quand il lui plaira, ses mouvemens feront le destin de l'Europe: au lieu de faire un accord, il prétend donner des loix.

Louis XI. le hait, il ne consent qu'à regret à cette alliance; cette grandeur de son Frere lui fait

peur: le bas-âge de son Dauphin lui fait craindre de le laisser en proye à la merci du nouveau Duc de Guyenne, & aux factions qui s'éléveroient dans l'Etat. Ainsi le Comte d'Angoulême est heureux: s'il sait ménager Lescun dans cet embarras, il est certain qu'il reculera son malheur: c'est beaucoup que de gagner du temps, & c'est par lui seul que les choses les moins espérées viennent quelquefois à des fins qu'on n'avoit osé se promettre.

Ce que vous dites, est tout-à-fait bien pensé, repartit la Princesse, & l'antipathie du Duc & du Roi semble mettre une opposition assurée à ce mariage que je crains tant: les obstacles que nous prétendons y apporter, peuvent encore réussir. Mais, Madame, un de ces obstacles est l'absence du Comte: il va partir, il s'éloigne de moi; quand le reverrons-nous? Et s'il revient, le trouverai-je fidele? La Princesse soupiroit, ses larmes grossissoient déjà ses paupieres, quand le Comte parut dans le cabinet où elles étoient. Il s'arrêta immobile en regardant fixement la Princesse. Elle fit un cri, & voulut se cacher, afin qu'il ne vît point ces marques de foiblesse; mais allant toujours du côté qu'elle se tournoit, & la regardant avec une passion qui pénétroit jusqu'à son ame: Eh bien, que voulez-vous? lui dit-elle; je pleure votre absence, je ne puis m'en empêcher: en serez-vous plus heureux, Comte, de m'avoir amenée à ce point de tendresse qui me cause tant de douleurs? Je suis sans-doute heureux, lui dit-il, de vous voir si persuadée de mon amour, que vous soyez sensible aux peines qu'il me prépare. Mais, Madame, lui dit-il en reprenant les dernieres paroles qu'elles disoit à la Duchesse, vous diminuez bien mon bonheur, par les injustes soupçons dont vous outragez ma fidélité. Je ne sais point parler un langage déguisé, ni me servir d'expressions outrées; je suis plus naturel, croyez-moi: je vous aime,

time, je vous aime avec adoration: je sais que le Ciel vous fit la plus charmante de toutes les créatures: il fait si je connois un bonheur au-delà de celui de vous posséder; pour cette possession je donnerois, & mon sang, & ma vie: rien n'a jamais paru à mes yeux de si beau que vous: vous ne me verrez jamais infidele; & quand il seroit possible que vous portassiez votre cœur ailleurs, vous ne verrez jamais, ma Princesse, que j'imite un si cruel exemple, & jamais je ne puis aimer que vous. Après ces sinceres protestations, ils prirent des mesures pour ce que le Comte alloit faire: il promit à la Duchesse de lui mander toutes les nouvelles de la Cour de France, & d'écrire à Comines le ménagement & le succès de ses desseins; & après leur avoir baisé les mains, il prit le dernier congé de l'une & de l'autre.

La Princesse demeura plus tranquille qu'elle n'avoit cru l'être pendant l'absence du Prince, par les marques d'affection qu'elle recevoit continuellement de la Duchesse, & par les soins que le Comte d'Angoulême avoit de lui écrire. Elles apprirent que Lescun employoit toute son adresse pour détourner le Duc de Berry de l'alliance de Bourgogne; qu'il occupoit son cœur par un nouvel engagement; que le Duc ne songeoit qu'à s'aller établir en Guyenne. Le Comte d'Angoulême y étoit allé aussi avec le Comte de Beaujeu, pour appaiser quelques mouvemens; & les Princesses apprirent par le bruit commun, qu'il avoit fait des actions extraordinaires, & donné des marques de la valeur la plus éclattante.

Cependant la Cour de Bourgogne étoit dans le même train. Tous les Princes de l'Europe y étoient la plupart du temps: la brigue des Amans de la Princesse y répandoit un air de galanterie & de magnificence.

Elle fut troublée par les nouvelles de Gueldre.

On apprit que le Prince avoit fait empriſonner ſon Pere par une action également barbare & dénaturée. Il avoit négligé de s'aſſurer de la perſonne de ſa Belle-mere, jeune Princeſſe pleine de vertu & de courage, qui s'étoit ſauvée chez le Duc de Cleves ſon Frere, & qui l'avoit enfin réduit par ſes raiſons à porter la guerre dans la Gueldre, pour délivrer ſon Mari.

Le Duc de Bourgogne vit au commencement ces troubles avec indifférence : il ne penſa pas d'abord que ces deux Voiſins ſe déchirant, mettoient par-là leurs Etats en proye à ſon ambition : il ne ſongeoit point à dépouiller le Prince de Gueldre; il aimoit trop ſa Femme, & penſoit plutôt à le confirmer dans cette nouvelle domination.

Le Pape & l'Empereur commanderent aux Ducs de Gueldre & de Cleves de poſer les armes, & prierent le Duc de Bourgogne d'accommoder le Pere & le Fils. Il écrivoit au Prince de Gueldre de le venir trouver, & de lui amener ſon Pere. Il obéit. Il n'avoit pris le deſſein de ſe mettre en la place de ſon Pere, que par des penſées abominables : il vouloit être plus puiſſant qu'il n'étoit; & d'autres projets plus terribles qu'il avoit faits, lui faiſoient croire que dans peu il ſe rendroit la poſſeſſion de la Princeſſe de Bourgogne aſſurée. Il ſe diſpoſa avec joye d'aller trouver le Duc : il étoit content de revoir la Princeſſe qu'il aimoit; & menant ſa Femme avec lui, dont il ſavoit que le Duc étoit amoureux, il ne s'imagina pas trouver en lui un Juge ſévere.

Le Duc travailla inceſſamment à leur accommodement; & quoiqu'il n'aimât pas le Prince de Gueldre, ſa Femme lui étoit trop chere, pour conſentir qu'elle deſcendît du rang où le crime de ſon Mari venoit de l'élever. Il fut donc queſtion d'appaiſer & de contenter le vieux Duc. Charles conſentit de lui donner le Gouvernement de Bourgogne :

gne: pour lui faire un établiſſement honnête, il demanda certains revenus, & un petit Pays en propre. Le Prince de Gueldre s'opiniâtra à ne pas vouloir que ſon Pere eût rien dans ſes Etats, & il le fit d'une maniere ſi rude & en des termes ſi cruels, que ſon Pere irrité ſe porta juſqu'à jetter ſon gant pour l'appeller en duel. On empêcha le Fils de le ramaſſer; & le Duc de Bourgogne piqué de ſon inhumanité, lui parla avec une fierté ſi haute, que le Prince de Gueldre en fut épouvanté; & ſans ſonger que la foi publique étoit la ſûreté de ſon retour, il ne penſa qu'à le faire ſecrettement, de peur d'être arrêté. Il abandonna ſa Femme, ſe déguiſa, & prenant des chemins détournés, il alla juſqu'à Namur, où il fut reconnu: on s'aſſura de ſa perſonne, & l'on dépêcha au Duc pour ſavoir ce qu'il vouloit qu'on en fît. Ce fut alors qu'il ouvrit les yeux ſur ſes intérêts: il manda qu'on enfermât le Prince de Gueldre dans le Château de Namur: il rétablit le vieux Duc, qui deshérita ſon Fils, & inſtitua le Duc de Bourgogne ſon héritier.

La Princeſſe de Gueldre demeura ainſi en Bourgogne, & elle y demeura avec ſa Mere & auprès de ſes parens avec bienſéance: elle étoit trop heureuſe d'être défaite, ſans qu'il y eût de ſa faute, d'un Mari ſi cruel & ſi brutal.

Le Comte de Riviere ne fut pas long-temps ſans avoir des prétextes pour revenir en Bourgogne. Le Duc s'étoit rejetté plus que jamais dans la galanterie, malgré les interruptions que les ſoins de la guerre y apportoient de temps en temps: c'étoit toujours contre la France. Le Comte d'Angoulême, comme on l'a dit, avoit adroitement obtenu de l'emploi en Guyenne, pour n'avoir point à ſe trouver contre le Duc. Comines qui étoit ſon ami particulier, n'avoit pas manqué de le faire remarquer au Duc de Bourgogne, afin que ce té-

moignage de considération fit son effet en son lieu.

Il parloit souvent à la Princesse des intérêts du Comte, & c'étoit une douceur pour elle de pouvoir s'entretenir avec un homme du caractere de Comines: il écrivoit des lettres à ce Prince, & il en recevoit tout l'agrément qu'il pouvoit tirer d'une si fâcheuse absence.

Louis XI. reprit la négociation du mariage du Duc de Berry, & seulement parce que Charles l'avoit rompue par la guerre. Le Duc qui savoit bien que le Roi ne le vouloit pas sincérement, le desira, dans la vue de le chagriner, & conclut une treve.

Cette treve ne put s'empêcher, malgré l'habileté de Comines, qui voyoit qu'elle étoit fort desavantageuse pour le Comte d'Angoulême. La Princesse de Bourgogne en eut la mort au cœur. On ne comprenoit jamais rien dans les bizarres démarches du Roi, & l'on fut bien-tôt éclairci qu'il n'avoit fait des propositions que pour amuser le Duc de Bourgogne.

Une lettre du Comte d'Angoulême dissipa leur crainte & leur douleur: elle étoit écrite à la Duchesse; & comme il s'expliquoit à Comines en chifres sur les intérêts de ses desseins & sur les sentimens de son amour, d'ordinaire ce qu'il mandoit à la Duchesse, n'étant pas de son écriture, se rendoit public, parce que ce n'étoit que des nouvelles & des choses agréables.

Comme cette lettre si heureuse pour la Princesse, étoit venue par un homme exprès, qu'elle contenoit une nouvelle très-importante, & que le Duc n'en avoit encore aucune connoissance, Comines ne manqua pas d'en faire un mérite au Comte d'Angoulême, & de la porter au Duc. Il lui en fit la lecture, & voici ce qu'elle contenoit.

RE-

RELATION DE LA MORT DU DUC DE BERRY,

A LA DUCHESSE DE BOURGOGNE.

COmme je n'ai gueres manqué à vous mander tout ce qui se passe en ce Pays, Madame, & que ce que j'ai à vous dire présentement, est tout-à-fait extraordinaire, je vous supplie de vous remettre tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire après l'entrevue du Roi & du Duc de Berry, & comme la punition du Cardinal Balue suivit de près cette réconciliation. Le Roi donna la Guyenne à son Frere; & l'on prétend que, pour empêcher l'alliance de Bourgogne à laquelle il étoit opposé, il n'y eut sorte de moyens dont il ne se servît pour en éloigner le Duc de Berry. Enfin, il n'en trouva point de plus propres que ceux des charmes d'une jeune personne, Fille du Seigneur Monsoreau, veuve de Louis d'Amboise Vicomte de Thouars, qui fit bien voir en cette rencontre, qu'une grande beauté n'est pas nécessaire pour inspirer une forte passion. Madame de Thouars avoit le visage agreable, l'air fin, la taille belle, un esprit incomparable, & un savoir qui n'est pas ordinaire aux Dames: elle étoit charmante pour la société; sa conversation étoit

comme on la vouloit, sérieuse ou divertissante, & également utile & agréable : jamais femme n'eut le cœur si grand, les manieres si nobles, & ne fut si généreuse. Comme elle étoit soutenue du Roi dans la passion qu'il vouloit qu'elle inspirât au Duc de Berry, & qu'il l'avoit assurée qu'elle pouvoit la pousser aussi loin qu'elle voudroit, & prendre des espérances qu'il appuyeroit, elle obéit avec joye, & réussit avec bonheur. Le Duc de Berry étoit doux, & d'une humeur facile. Lesçun aidoit son cœur à se soumettre sous le joug, soit pour seconder les volontés du Roi, ou par des raisons qui nous sont inconnues. Enfin, la victime étoit trop bien ornée, le sacrifice s'accomplit : le Duc aima Madame de Thouars, & l'aima avec une passion si forte & si sincere, qu'il se résolut bien-tôt après à l'épouser. Elle étoit ravie de l'avoir amené où elle le vouloit, parce qu'elle s'élevoit à un rang qu'aucune Princesse de l'Europe n'eût dédaigné; mais encore, elle a avoué qu'elle aimoit le Duc de Berry: il étoit jeune, il étoit beau, il avoit beaucoup d'amour, il étoit Fils de France; il n'en faut pas tant pour toucher le cœur d'une Dame. Enfin, elle se crut au comble de son bonheur; & quand ils se voulurent presser tous deux, ils trouverent que le Roi le différa souvent par des remises qui n'étoient, à proprement parler, que des chicanes qu'il leur faisoit, pour empêcher un mariage auquel il étoit bien éloigné de consentir. Madame de Thouars qui avoit trop d'esprit pour ne pas connoître les artifices du Roi, vit qu'elle ne parviendroit jamais à l'honneur dont on l'avoit flattée, si elle ne dissimuloit à son tour. Elle feignit donc tout d'un coup de se faire justice, & de borner une ambition trop élevée : elle sembla se renfermer dans les simples bornes d'une Maîtresse, qui n'envisage rien au-delà du plaisir d'aimer & d'être aimée; mais elle n'en étoit pas moins convenue avec le Duc de Berry de ce qui pouvoit rendre leur engagement éternel : il y en a même qui assurent qu'ils se ma-

marierent en secret, & que c'est ce qui les a conduits à leur perte. Tout ce qui parut alors aux yeux de la Cour, fut une grande modération en Madame de Thouars, & quelque temps après une envie déterminée au nouveau Duc de Guyenne d'aller s'établir dans cette Province. Madame de Thouars fit semblant d'être au désespoir de cette résolution, & de la combattre fortement dans l'esprit du Duc: elle dit qu'elle s'en vouloit séparer, & fit si bien qu'elle obligea le Roi à la prier d'accompagner son Frere, jusques-là qu'il lui promit de la laisser faire, & que son mariage seroit absolument à sa volonté. Quoique elle se méfiât du Roi, elle crut toujours qu'il n'y avoit qu'à s'éloigner, & que le Duc seroit Maître en Guyenne. Il partit de la Cour avec un équipage superbe: celui de Madame de Thouars étoit si grand & si magnifique, qu'il ne ressembloit pas mal à celui d'une Duchesse de Guyenne; beaucoup de ses amies la suivirent, & ce voyage fut un voyage de plaisir. Ils séjournerent dans toutes les Villes, où on leur faisoit des entrées, & où ils étoient régalés par les ordres du Roi. Ils furent ainsi gayement de Ville en Ville jusqu'à St. Jean d'Angely, où l'Abbé de ce lieu leur donna une Fête si galante, qu'elle avoit toute la politesse de la Cour. Sur la fin du repas, il présenta au Duc de Guyenne une pêche d'une si grande beauté, que le Duc & toute la compagnie en furent surpris, dans une saison qui étoit si peu avancée. Ce Prince la reçut agréablement, & la donna à Madame de Thouars, qui, la partageant en deux, en donna la moitié à ce Prince, & elle mangea l'autre. A peine eut-elle avalé ce fatal morceau, que ses yeux se couvrirent d'un nuage funeste, ses regards devinrent sombres, son teint pâlit, & la belle couleur de sa bouche se changea. Ah! Prince, dit-elle, sentant le mortel venin à son cœur, prenez garde à vous; qu'on le secoure, s'écria-t-elle foiblement, je me meurs! Un symptôme effroyable la fit ensuite, sa jeunesse combattoit contre la mort,

elle fit de vains efforts ; sa vie ne dura que deux heures ; ses yeux tout chargés de la mort cherchoient encore ceux du Prince, qui sentoit comme elle les fatales approches, mais qui les sentoit moins violemment, soit qu'il y eût plus de poison dans la moitié de pêche qu'elle avoit mangée, ou qu'il fût d'un tempérament plus fort : ils prit des remedes, mais il ne quitta point Madame de Tbouars ; il lui tenoit les mains, il pleuroit, il s'agitoit, & il faisoit des cris si pitoyables que tout le monde en avoit le cœur percé. On voyoit au milieu du mal de Madame de Tbouars, qu'elle souffroit plus de mal de celui du Prince que du sien propre : elle paroissoit inquiete, elle avoit toujours les yeux attachés sur lui : quand par hazard il changeoit de place, ses regards le suivoient : quand le poison le tourmentoit, quelques larmes qui sortoient des yeux de Madame de Tbouars, inspiroient une si grande pitié, que personne ne pouvoit s'empêcher d'en répandre : elle fit des efforts inutiles pour parler, elle bégayoit le nom du Prince, quelques expressions d'amour & de douleur, voilà tout : à son dernier moment, elle approcha de sa bouche la main du Duc, & elle expira dessus. C'étoit un spectacle bien tendre que celui-là, Madame : il est étonnant que la douleur du Duc de Guyenne n'eût point encore plus de force que le poison, & qu'elle ne le fit pas mourir sur le champ. Il vécut encore quelques jours, après des tourmens qu'ils souffrit en sa personne pires que la mort : il avoit toujours dans la bouche le nom de Madame de Tbouars : il avoit à sa main un petit Livre écrit de son écriture, il le baisoit incessamment ; enfin il mourut, & commanda que son corps fût mis dans un même tombeau avec celui de Madame de Tbouars. Le fidele Lescun se chargea de ce précieux dépôt, le fit porter sur un vaisseau avec le perfide Abbé de St. Jean d'Angely, pour le livrer à une vengeance affreuse, & qui, selon les apparences, étonnera toute la posterité ; & s'embarquant à Bourdeaux, on dit qu'il a pris

fils la route de Bretagne. Voilà, Madame, la fin tragique du déplorable Duc de Guyenne & de l'infortunée Madame de Thouars. Elle laisse l'esprit dans des idées tristes: & je crains si fort de vous les communiquer, que vous agréerez que je ne me jette point dans des réflexions: bien loin d'oser parler, je crois qu'il faut savoir se taire.

Après cette lecture le Duc parut pensif, & dit quelques paroles en murmurant sur une mort si extraordinaire; & prenant ce papier dont il relut quelques endroits, il fut seul, suivi de Comines, chez la Princesse de Gueldre pour lui en faire part. Lorsque chacun eut dit librement sa pensée sur cette nouvelle, la Princesse jetta adroitement le Duc sur le sujet du Comte d'Angoulême: elle l'aimoit, & l'estimoit; & comme les intérêts de sa Maison lui étoient chers, elle s'expliqua au Duc plus clairement qu'elle n'avoit encore osé faire. Le moment lui fut favorable; le Duc ne parut point étonné de ce qu'elle lui dit. Je vous assure, continua-t-elle, que je plains le Duc de Berry: je ne suis point assez savante dans la Politique, pour connoître s'il vous étoit aussi utile pour votre Gendre, qu'on le disoit; je sais seulement qu'agissant sur des principes naturels, si j'étois en votre place, je choisirois un Prince de mon Sang. Qu'avez-vous à faire de tous ces Etrangers qui sont ici? Qu'ils regnent chez eux, que vous font-ils? Vous honorent-ils? En avez-vous besoin? Je voudrois un Prince qui me dût toute sa fortune, & qui pût aimer ma personne; & entre tous ceux qui pourroient prétendre à un honneur comme celui-là, je ne vois que le Comte d'Angoulême, dont nous venons de parler, qui en est assurément le plus digne. Je dirai plus, Madame, si on me le permet, reprit Comines, c'est le seul Prince digne d'être choisi par le Duc, & qui soutien-

droit, avec des qualités plus semblables aux siennes, toute cette grandeur à laquelle on l'éléveroit. Je crois, Madame, continua le Duc, que ma Fille seroit fort heureuse avec lui, & je prétens qu'elle le soit dans le choix que je voudrai faire: je suis souvent politique, mais Pere quelquefois. Ah! Seigneur, repliqua la Princesse de Gueldre, demeurez dans un sentiment si raisonnable, donnez-lui un Epoux qu'elle puisse aimer. Qu'on est à plaindre, quand il faut passer sa vie dans un lien mal assorti! J'en suis un triste exemple: toute ma douceur & ma patience n'ont jamais pu m'attirer un bon moment de mon Mari; & tant que j'ai demeuré en Gueldre, j'ai eu des peines à souffrir, qui auroient impatienté une Femme moins modérée que moi. Seigneur, la Princesse est trop aimable, rendons-la heureuse, je sais qu'elle le sera avec un Prince si bien né; son intérêt & le vôtre me font parler. Je vous rends à tous justice. Je ne vous propose aucun de mes Freres, qui sont de même sang que le Comte, parce qu'aucun n'a le mérite qu'il a. Je sais son mérite, reprit le Duc, il m'a souvent conduit à cette pensée de le choisir pour mon Gendre, vous m'y déterminez maintenant. Quelle surprise pour toute l'Europe! quelle rage pour le Roi de voir un de ses Sujets aussi puissant que lui! il faut, par notre diligence, tromper cette prévoyance dont il se pique tant, agir enforte que la chose soit faite avant qu'il la puisse savoir, confondre le soin de ses espions dans le seul dessein qu'il ne prévoit pas, & dont le succès lui doit être si important. Comines, il faut écrire au Comte d'Angoulême qui est encore occupé en Guyenne devant Leytoure, lui faire entendre mes volontés, qu'il feigne d'être malade, qu'il se dérobe seul, & qu'il se rende incessamment auprès de nous.

Cette commission fut bien agréable à Comines:

il.

il dépêcha un Gentilhomme adroit & fidele au Comte d'Angoulême. Il eſt à croire qu'il ſe diſpoſa avec bien du plaiſir à exécuter un ordre qui lui en devoit tant donner.

La Princeſſe de Gueldre qui craignoit de trouver trop de monde chez la Ducheſſe, lui manda qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle la prioit de paſſer chez elle avec la Princeſſe. Elles s'y rendirent toutes deux, & ce fut avec une ſi grande joye qu'elle leur apprit le bonheur du Comte d'Angoulême, qu'à peine la Ducheſſe en eut-elle autant; & toute la modeſtie de la Princeſſe n'empêcha pas qu'elles ne viſſent que la ſienne étoit encore plus grande que la leur.

Le Comte de Riviere qui faiſoit ſemblant d'ignorer les deſſeins du Duc, mais qui les ſavoit, parce qu'il étoit l'intime ami du Comte d'Angoulême, alla au devant de lui, ſous prétexte de la chaſſe, le jour qu'on ſavoit qu'il devoit arriver. On eût eu de la peine à voir lequel des deux avoit le plus de joye, lorſqu'ils s'embraſſerent: tant il eſt vrai que la parfaite amitié rend les biens & les maux communs. Le Comte de Riviere reſſentoit la fortune de ce Prince auſſi ſenſiblement que lui-même.

Que fait-on d'où vous venez? lui dit le Comte d'Angoulême. M'y attend-on avec quelque impatience? M'y deſire-t-on? Je vois à votre viſage, que rien n'eſt changé pour moi, & que la Princeſſe eſt perſuadée que je ſuis l'homme du monde qui a le plus de reſpect pour elle. Non ſeulement la Princeſſe n'eſt point changée, reprit le Comte de Riviere, mais je vous aſſure que le Duc n'eſt point changé non plus, il eſt dans les mêmes ſentimens; & votre bonheur eſt ſi prochain, que je ne ſais comment vous vous ſentez là-deſſus. Je me ſens ſi près de ce que j'ai le plus deſiré en ma vie, repartit-il, que je ne puis vous exprimer comment je

fuis : je m'examine, je ne sais si l'on ne me trompe point, & je trouve la félicité où l'on m'éleve si parfaite, que je ne puis l'imaginer. Mon cher Comte, est-il bien vrai que je vais être si heureux? Non, je ne le puis croire, je crains toujours que quelque chose que je ne puis dire, ne renverse les espérances que l'on me donne.

Dès le soir même le Duc voulut voir en secret le Comte d'Angoulême; & ce fut dans un cabinet de la Princesse de Gueldre, en présence de la Duchesse de Bourgogne, de la Princesse, de Comines, & de Vaubrisset. Le Comte se jetta aux pieds du Duc, qui le releva en l'embrassant. Comte, lui dit-il en souriant & en lui présentant la Princesse, voulez-vous cette personne? Je n'ai que cela à vous donner pour le présent, mais j'espere que vous attendrez le reste sans impatience. Seigneur, reprit le Comte, tous vos dons sont précieux; mais j'avoue que voilà le plus grand de tous vos biens. C'est ainsi que le Duc engagea ce Prince & cette Princesse, & qu'on se dépêcha autant que l'on put, à régler tout ce qui étoit nécessaire dans une affaire de cette importance.

Quoique le Comte fût *incognito* à la Cour, il voyoit tous les jours la Princesse, & il n'attendoit plus que le moment où ils seroient unis pour toujours. Je ne puis croire mon bonheur, lui disoit-il, il n'y a que la possession de votre personne qui puisse m'en persuader; jusques-là, tout ce que l'on me dit, me paroît une chimere? Tout le cours de ma vie a été si infortuné, que je ne puis penser que je vais être heureux précisément par la seule chose par où je pouvois le devenir. Pourquoi vous tourmentez-vous? lui dit la Princesse: vous ne devez avoir que de la joye, si vous m'aimez. Votre inquiétude paroît d'abord obligeante; mais enfin vous la faites passer dans mon esprit. N'est-ce point que vous craignez de m'aimer moins,

moins, quand vous n'aurez plus rien à desirer, & que vous n'ignorerez pas qu'une tendresse languissante seroit peu propre à satisfaire toute la délicatesse de mon cœur? Vous ne pensez point ce que vous me dites, reprit froidement le Prince. Non, reparit-elle, je ne le crains pas: quand mes devoirs seront joints à la forte inclination que j'ai toujours eue pour vous, il me sera aisé de vous faire voir jusqu'à quel point vous m'êtes cher; & je suis persuadée, quand j'examine vos sentimens, que je pourrai vous obliger à être fidele à votre passion. Elle sera le charme de ma vie, reprit le Comte; & quoique je vous aime autant que je le puis faire présentement, je suis assuré que je vous aimerai mille fois davantage quand rien ne nous séparera, & que ma félicité sera sans obstacles.

Le tems de leurs noces fut enfin marqué; & deux jours avant que la célébration s'en dût faire, le Comte & la Princesse se parloient avec une tendresse extrême devant le Comte de Riviere & la Duchesse de Bourgogne: Mon bonheur est-il bien certain? disoit le Comte d'Angoulême. Je suis dans un état que je ne puis exprimer: j'ai une impatience & une agitation qui ne me laissent aucun repos: les nuits me paroissent affreuses, les jours plus longs que de coutume, je compte toutes les heures: je la vois, dit-il en montrant la Princesse, on m'assure que son sort & le mien vont être inséparables; & je souffre une certaine peine que je ne saurois dire, & dont je ne puis me défaire. On fit la guerre au Prince de ce qu'il disoit: chacun donnoit à ce tourment secret le nom qu'il vouloit, & il y avoit des momens où la Princesse s'en trouvoit presque offensée; mais ils ne duroient pas: elle voyoit que, quelque chose que ressentît le Comte d'Angoulême, c'étoit toujours de l'amour. La Princesse de Gueldre entra dans son cabinet, comme ils en étoient sur ces pro-

propos: elle étoit fort rouge, elle venoit de dormir, & elle lui dit qu'il y avoit déjà quelques jours qu'elle ne se portoit pas bien; & voyant de l'inquiétude dans les yeux du Comte de Riviere: Je ferois pourtant bien fâchée, dit-elle en s'adressant au Prince & souriant un peu, si je n'étois pas de vos noces, la fête ne vaudroit rien sans moi; & puisque j'ai si heureusement avancé votre bonheur, je ne suis pas d'avis de partir sans l'avoir bien établi. Eh! Madame, dit la Princesse en l'embrassant tendrement, pourquoi venir troubler le plaisir que nous avons ici, en nous disant de si funestes paroles? Elle sait si bien comment on est à son égard, dit tristement le Comte de Riviere, qu'elle ne doit point chercher de nouvelles épreuves pour connoître toutes ses forces, & pour pousser à bout la foiblesse que l'on a pour elle. Vous n'êtes point malade, dit la Ducheſſe de Bourgogne; que devons-nous craindre avec des yeux si vifs & ce teint éclatant, si ce n'est que le mal des autres ne s'augmente? Elle dit ces paroles d'un air fin, & voulant parler de son Mari, dont elle raillé souvent avec la Princesse de Gueldre: Hélas! Madame, reprit-elle, on ne sait ce qui les cause ces maux dont vous parlez; & si le teint, les yeux, & toutes les beautés de la personne les faisoient naître, les gens que nous connoissons, n'auroient qu'à se tenir chez eux, ils ont plus qu'ils ne méritent. Le Comte de Riviere étoit cependant fort inquiet, & fit remarquer que la Princesse de Gueldre avoit même la voix changée: il eut tous les empressemens d'un homme qui sait aimer, & l'obligea par ses prieres à se mettre au lit. Elle s'y mit, & la nuit suivante sa fievre fut très-violente: elle alla si fort en augmentant, que le septieme accès parut mortel. Ce fut alors que la douleur éclatta d'une maniere effroyable dans toute la Cour. Le Duc qui étoit au désespoir, ne voulut entendre parler de rien; &

le mariage fut ainſi différé. La Ducheſſe étoit très-affligée, parce qu'elle aimoit la Princeſſe de Gueldre: elle étoit inceſſamment auprès d'elle, & occupée à conſoler le Duc & à prendre ſoin de lui. Le Comte d'Angoulême & la Princeſſe avoient tant de raiſons d'être affligés, qu'ils l'étoient auſſi avec excès. Mais rien n'étoit ſi pitoyable que le Comte de Riviere: ſa douleur étoit ſi grande, qu'on ne ſauroit l'exprimer.

Elle mourra, diſoit le Comte d'Angoulême à la Princeſſe, elle mourra: mon bonheur ſera différé; & voilà les cruels preſſentimens que j'avois, & dont je ne pouvois moi-même vous dire la cauſe.

Ce Prince fut trop véritable dans ce triſte prognoſtic. La Princeſſe de Gueldre tira viſiblement à ſa fin, & tout l'art des Médecins fut inutile contre la violence de ſon mal. Ils prononcerent au Duc la terrible ſentence: il n'en put ſoutenir le coup, il éclatta dans tout ce que la douleur a de plus tendre. La Ducheſſe ne le quitta point, il fut touché de ſa vertu: on le fit ſortir de l'appartement de la Princeſſe de Gueldre: il ſe jettoit aux pieds de ſa Femme, il lui demandoit pardon de ce que ſes affections étoient partagées, il la prioit de le ſecourir & de ne l'abandonner point.

Tous ceux qui étoient dans la chambre de la Princeſſe de Gueldre, étoient conſternés. On la voyoit ſeule tranquille: elle apperçut le trouble & l'affliction ſur tous les viſages, elle les regarda fixement: C'en eſt aſſez, dit-elle, je vois l'état où je ſuis: ô Dieu! j'y ſuis réſolue. Ces paroles ſaiſirent tous les cœurs, & un déluge de larmes ſortit de tous les yeux. Eh! dit-elle, pourquoi vous affliger? Je vais être heureuſe; eſt-ce un ſi grand mal après tout que de mourir? Je meurs bien jeune, continua-t-elle en s'attendriſſant, parce qu'elle vit le Comte de Riviere dans un état dont elle ne put s'empêcher d'être touchée, je

meurs

meurs bien jeune, reprit-elle; mais qu'importe, un peu plutôt, ou un peu plus tard? c'eſt une loi commune. Qu'on me laiſſe un moment, Madame, diſoit-elle en s'adreſſant à la Princeſſe, faites que je puiſſe dire adieu au Comte d'Argoulême. A ce mot le Comte de Riviere fit un cri douloureux, & voyant qu'il n'y avoit plus de gens ſuſpects dans la chambre, il ſe traîna tout effrayé vers le lit de la Princeſſe de Gueldre, où il demeura à genoux en la regardant avec des yeux tout noyés de pleurs. Elle en eut pitié: Il faut nous réſoudre, lui dit-elle, & nous allons être ſéparés. Séparés! s'écria-t-il: vous ne mourrez pas ſeule, je vous ſuivrai. C'eſt un abus, reprit-elle d'une façon languiſſante, vous vivrez, & vous vous conſolerez. Je n'ai ſervi que de tourment à votre vie, par la miſérable paſſion que je vous ai inſpirée: je meurs avec toute votre tendreſſe, c'eſt aſſez pour moi: vous m'auriez un jour moins aimée, & ma mort ne fera que ce que le temps auroit infailliblement fait. Adieu, Comte, il faut nous quitter. Elle voulut ſe tourner de l'autre côté; mais le Comte de Riviere & la Princeſſe tenoient chacun une de ſes mains, ſur leſquelles ils répandoient mille larmes. Otez-moi ces objets, dit-elle au Comte d'Angoulême; ils m'attendriſſent trop. On auroit eu de la peine à les arracher de-là, ſi l'Evêque de Liege, ſon Frere, ne s'en fût mêlé. Cette Princeſſe vécut encore deux jours avec un eſprit auſſi vif & auſſi bon qu'elle l'eût jamais eu: elle ne voulut plus voir, ni le Duc, ni le Comte de Riviere: elle ne ſongea qu'à ſon ſalut: elle dit des choſes fort touchantes à la Ducheſſe & à la Princeſſe, qui ne la quitterent point. Elle demanda pardon à la Ducheſſe de lui avoir enlevé malgré elle le cœur de ſon Mari: elle le la pria d'obtenir du Duc que l'on continuât de traiter avec douceur le Prince de Gueldre: elle dit à la Princeſſe qu'elle mouroit avec le regret de

de n'avoir pas achevé son mariage, & qu'elle la prioit d'aimer sa mémoire: enfin, elle touchoit par ses paroles tous ceux qui l'entendoient, & jamais dans un âge comme le sien, on n'a envisagé la mort avec une fermeté si héroïque. Elle eut de la connoissance jusqu'au dernier soupir, & sa vertu & sa piété lui firent recevoir la mort avec une résignation & un courage tout-à-fait extraordinaires.

Le Duc de Bourgogne ne se consola jamais de la perte de la Princesse de Gueldre & sa douleur changea absolument son humeur & son naturel. Le Comte de Riviere eut une affliction aussi vive & plus touchante: il la cacha aux yeux de la Cour, sous l'apparence d'une maladie qu'il feignit. Le Comte d'Angoulême étoit encore plus fâché qu'ils ne l'étoient tous deux, non seulement parce qu'il perdoit une parente aimable, qu'il aimoit, à qui il avoit tant d'obligation, mais aussi parce qu'il prévoyoit bien que son mariage seroit retardé. Avois-je raison de craindre, disoit-il à la Princesse, & en croirez-vous, Madame, les pressentimens de mon cœur? Nous avons perdu la Princesse de Gueldre, & vous verrez que le Duc différera mon bonheur. La Princesse se plaignoit avec lui; & de quelques jours on ne fut en état de pouvoir parler au Duc. Le Comte se présentoit en particulier devant lui le plus souvent qu'il pouvoit; & une fois le Duc le regardant tendrement, après avoir poussé un long soupir, & comme s'il fût revenu tout d'un coup à lui-même: Je ne saurois songer à vos affaires, Comte, lui dit-il; je vous prie, remettons-les à une autre fois: si vous aimez, il vous sera aisé d'entrer dans l'état où je suis. Retournez en France, un plus long séjour vous rendroit suspect. Je prolongerai la treve si je puis, & je vous rappellerai bien-tôt. Ma Fille est à vous, je vous l'ai promise: je vous confirme ma parole, je ne la donnerai point à d'autres. Allez;

lui,

lui dit-il en l'embraſſant, & ſoyez toujours de nos amis.

Cet ordre de partir mit le Comte au déſeſpoir: il s'en plaignit d'une maniere bien touchante à Comines en ſortant de la chambre du Duc. Je m'en vais donc, lui diſoit-il; voilà tout le fruit que j'emporte des belles eſpérances que l'on m'avoit données. Ah! Madame, diſoit-il à la Princeſſe, je viens vous dire adieu: on veut que je parte, & je me trouve ſi malheureux, que je ne ſais ſi je dois prendre la liberté de vous prier de ne pas m'oublier. Seigneur, reprit la Princeſſe, la Ducheſſe vient de me dire la néceſſité où nous ſommes de nous ſéparer, & je trouve que les dernieres paroles que le Duc mon Pere vous a dites, ſont bien propres dans un ſi grand mal à en modérer du-moins la violence. Que me font elles ces paroles, repliqua-t-il, quand j'en vois l'effet dans un ſi grand éloignement? Seigneur, dit la Princeſſe, elles ſont d'un poids qui autoriſe l'innocence des ſentimens que j'avois oſé avoir pour vous; l'aveu du Duc m'engage à m'y livrer ſans réſiſtance: modérez, je vous ſupplie, la peine où je vous vois: bien loin de vous oublier, je me ſouviendrai de vous avec un plaiſir extrême; & nous ſouhaiterons, dit-elle en rougiſſant, que votre retour ſoit auſſi prompt que vous le deſirez. Le Comte ſe jetta à ſes pieds, lui fit mille proteſtations d'une fidélité éternelle, où ils ſe firent bien voir l'un à l'autre la ſenſibilité de leurs cœurs dans une ſi cruelle ſéparation.

Le Comte ne partit point ſans aller dire adieu au Comte de Riviere: il l'avoit vu tous les jours depuis la mort de la Princeſſe de Gueldre, & lui avoit dit tout ce qu'il avoit pu prendre dans un cœur auſſi tendre que le ſien. Ils s'embraſſerent mille fois, ſe confirmerent leur amitié par les promeſſes les plus ſolemnelles; le Comte recommanda

da au Comte de Riviere de ménager les intérêts de ſon amour auprès de la Princeſſe; & le Comte de Riviere lui promit de le ſervir & de ne s'en retourner en Angleterre, qu'après qu'il ſeroit revenu en Bourgogne, & qu'il l'auroit vu parfaitement heureux.

Ce Prince étoit à peine retourné en France, que Charles ne pouvant reſſentir une douleur modérée, voulut l'occuper par les agitations & les ſoins de la guerre. Bien loin de faire durer la treve, il prit un prétexte de la rompre au ſujet de la mort du Duc de Berry, & fit courir des bruits injurieux à Louis; & ſe liguant avec le Duc de Bretagne, il paſſa comme un torrent en France, ruinant tout ce qui s'oppoſoit à ſa fureur. Le Comte de Riviere le ſuivit dans le deſſein de chercher la mort, & cette funeſte réſolution qui le jettoit dans le péril, ſervit à lui faire acquérir une gloire éclattante. Le Comte d'Angoulême fut aſſez heureux pour être occupé en ce tems-là à domter le reſte des Rebelles de la Guyenne: il délivra Beaujeu des priſons où le Comte d'Armagnac le retenoit; & ſa conduite & ſa valeur dans un homme de ſon âge donnerent de l'admiration à toute l'Europe. Le Duc n'eût pas fait tant de progrés, s'il eût eu un ſi vaillant ennemi en tête: il alla presque ſans réſiſtance juſqu'aux portes de Rouen; & voyant que le Duc de Bretagne ne l'étoit pas venu joindre, il s'en retourna dans les Pays-Bas. La Ducheſſe & la Princeſſe l'attendoient à Cambrai. Tous ces Guerriers, ſi fiers & ſi terribles dans les Armées, ſe trouverent doux & ſoumis auprès des Dames. Le jeune Souverain de Savoye étoit avec le Duc, il s'en étoit entêté; & ſoit pour mieux engager dans ſes intérêts Yolande de France ſa Mere, ſoit qu'il agît par un motif ſecret de politique qui lui étoit aſſez ordinaire, il dit tout haut qu'il vouloit le marier avec la Princeſſe ſa Fille.

Fille. La seule Duchesse osa lui remontrer avec douceur les engagemens où il étoit avec le Comte d'Angoulême. Il lui répondit froidement qu'il avoit changé de pensée ; & voyant un jour la Princesse extraordinairement triste, il lui demanda pourquoi elle ne se préparoit pas avec plus de gayeté au mariage auquel il l'avoit destinée avec le Duc de Savoye? Avec le Duc de Savoye, dit-elle, Seigneur! Je n'avois pas dû penser que votre choix que je croyois fait, dût jamais se tourner de ce côté-là? Et ne l'avez-vous pas ouï, dire? reprit-il. Seigneur, continua-t-elle, j'ai écouté ce que l'on m'en a dit, comme les autres bruits de la Cour, qui n'ont aucun fondement. Vos ordres ne sont jamais venus positivement jusqu'à moi, qu'en faveur du Comte d'Angoulême: vous m'avez commandé de le regarder comme un homme qui devoit un jour être mon Mari; je vous ai obéi. Elle n'acheva ces paroles qu'avec une modeste rougeur, qui lui couvrit tout le visage. Et ne savez-vous pas, reprit brusquement le Duc, que je vous ai promise autant de fois & à autant de Souverains qu'il a plû à ma politique, & que les intérêts de l'Etat l'ont voulu? Il est vrai, Seigneur, lui répondit-elle, ce sont des Traités qui se sont faits loin de moi; mais dans ce qui s'est passé avec le Comte d'Angoulême, vous m'avez commandé de recevoir sa foi, & de lui donner la mienne. Eh bien, lui dit-il, faut-il qu'une Princesse qui a du courage, s'abaisse servilement à ces délicats points d'honneur? Votre cœur, votre foi, tout n'est à vous qu'autant que je le veux; c'est moi qui en dispose, & vous n'en êtes point la maîtresse. Point de rafinement, je vous prie, ni de détours de tendresse: votre gloire est d'être toujours prête à m'obéir, de quelque maniere que je veuille disposer de vous. Il la quitta sans la regarder, & elle demeura si affligée qu'on ne sauroit

l'être

l'être davantage. C'eſt en vain qu'elle appelloit le Comte d'Angoulême à ſon ſecours, qu'eût-il pu faire pour elle & pour lui! Il étoit encore arrêté en Guyenne: tout ce qu'elle pouvoit faire, c'étoit de ſe plaindre avec le Comte de Riviere. Elle avoit ſouvent adouci ſa douleur en lui parlant de la mort de la Princeſſe de Gueldre, & il n'avoit pris plaiſir d'en parler avec perſonne qu'avec elle. Ils s'entretenoient auſſi du Comte d'Angoulême, & l'échange de leurs ſecrets & de leurs malheurs les mettoit dans une communication de penſées, qui avoit mille charmes pour eux. Mais que ce commerce ſi doux devint cruel pour le Comte de Riviere! Les beaux yeux de la Princeſſe de Bourgogne, dont il connoiſſoit tous les mouvemens, pénétrerent juſqu'à ſon cœur: tout ce qu'elle diſoit, l'enchantoit; chaque parole lui portoit un nouveau trait; la beauté de ſes ſentimens le livrerent à une paſſion qui dura autant que ſa vie. Il ne connut pas d'abord ſon mal, il avoit aſſez de courage pour le combattre, & peut-être pour le vaincre: il ſavoit trop ce qu'il devoit au Comte d'Angoulême; & s'il n'eût pu dans ces commencemens ſurmonter ſon amour, ſa fuite au-moins en auroit dérobé la connoiſſance. Mais qu'il étoit éloigné de ſe connoître lui-même! Il croyoit n'avoir l'eſprit rempli que d'urnes & de tombeaux: il parloit toujours de la Princeſſe de Gueldre, mais il voyoit inceſſamment la Princeſſe de Bourgogne. Enfin, il parla moins de cette illuſtre morte, & il remarqua la premiere fois avec ſurpriſe, qu'il avoit peine à nommer le Comte d'Angoulême. Qu'il fut épouvanté, quand il développa l'état de ſon cœur! Il ne ſe flatta point, il vit tout ſon malheur; il ſe dit qu'il ne ſeroit jamais aimé; il ſe repréſenta le bonheur du Comte d'Angoulême; il repaſſoit dans ſon eſprit les manieres ſinceres avec leſquelles la Princeſſe lui faiſoit voir

l'état

l'état de son cœur; il se faisoit cent reproches sur le sujet de ce Prince, & sur tout ce qu'il pensoit, sa délicatesse se trouvoit blessée; mais l'amour, plus fort que tous ces raisonnemens, reprenoit bien-tôt le dessus. Après bien des combats inutiles, il s'abandonna à son destin: il aima la Princesse avec l'ardeur la plus tendre, il aima encore le Comte d'Angoulême: il connoissoit l'injustice de sa passion; & s'il agit quelquefois en Amant, il se gouverna en tout comme un honnête homme, à qui l'amour fait sentir des foiblesses, mais qui sont d'abord réparées par une vertu dont il étoit seul capable. La Princesse qui ne lui cachoit rien, lui parla des desseins du Duc pour le Duc de Savoye. Le Comte de Riviere en eut un moment de la joye: il pensa qu'on lui ôtoit un Epoux aimable & aimé, pour lui en donner un qu'elle ne vouloit pas, & qu'elle n'aimeroit jamais. Il lui vint tout d'un coup une idée agréable; mais un peu après, aiant horreur de sa pensée, il eut pitié du Comte d'Angoulême, il plaignit la Princesse, & il haït ensuite le Duc de Savoye.

Les peines qu'ils avoient sur ce mariage, ne durerent pas long-temps. Le Duc de Savoye s'en étoit allé chercher lui-même le consentement de sa Mere; & l'on sut que cette Princesse, après une longue inimitié avec le Roi son Frere, s'étoit accommodée avec lui, aussi bien que le Duc de Bretagne. Une nouvelle si peu attendue surprit fort le Duc, & l'irrita d'abord contre ces nouveaux ennemis: il les mépriſa ensuite, & dit tout haut qu'il savoit les moyens de les réduire. En effet il parut occupé de grands desseins, & la Princesse qui étoit ravie de ce qui venoit d'arriver, respiroit librement, après avoir ressenti tant d'allarmes.

Elle eût long temps ignoré la passion du Comte de Riviere, si un accident ne lui en eût donné

la

la connoiſſance. La Ducheſſe & elle ſe promenoient un ſoir avant de ſe coucher, comme elles avoient ſouvent accoutumé de faire: elles étoient ſur une terraſſe, la Lune étoit claire, leurs femmes & leurs gens ſe tenoient éloignés par reſpect, n'y aiant avec elles que ceux à qui elles faiſoient l'honneur de les mettre dans des promenades ſi privées. Après qu'elles eurent fait quelques tours, elles virent ſortir deux hommes d'un petit bois de grenadiers: elles connurent que c'étoient Riviere & Comines. La Princeſſe chantoit, elle avoit alors dans l'eſprit un air qui étoit venu depuis peu d'Eſpagne, qui émeut le cœur, & ſur lequel le Comte de Riviere avoit fait des paroles fort touchantes ſur la mort de la Princeſſe de Gueldre. La Princeſſe ne s'en ſouvenoit pas bien, elle l'appella & le pria de chanter. Le Comte de Riviere avoit fait par malheur ce jour-là d'autres paroles ſur cet air, qui exprimoient la paſſion qu'il avoit dans l'ame: il les avoit tellement dans l'eſprit, que, lorſque la Princeſſe le pria de chanter ce qu'il avoit fait pour la Princeſſe de Gueldre, au-lieu de le faire, il étoit ſi plein de ſon autre chanſon, qu'il chanta, ſans s'appercevoir qu'il ſe méprenoit:

Je penſois ne pouvoir aimer qu'elle,
De ſa mort je reſſentois les coups;
Quand, ſaiſi d'une peine nouvelle,
Je ſentis que je n'aimois que vous.

Le Comte de Riviere qui croyoit dire la chanſon qu'on lui demandoit, s'arrêta après ce premier couplet, pour le faire chanter à la Princeſſe. Sa *mépriſe* l'avoit jetté ſi loin, ſa paſſion le tranſportoit tellement, & il l'avoit chanté d'une maniere ſi naturelle, qu'il étoit impoſſible de ne pas voir ce qu'il avoit tenu ſi caché juſques-là; mais, comme il étoit devant deux belles Princeſſes, elles ne

ſûrent d'abord elles-mêmes à qui ſa paſſion s'adreſſoit. Comines ne ſavoit auſſi qu'en penſer; & leur étonnement fut ſi ſurprenant, qu'ils demeurerent tous dans un ſilence qui avoit quelque choſe de ſingulier. Le Comte de Riviere étoit le ſeul qui n'y prît pas garde: il preſſa la Princeſſe de chanter; il s'étonna de ce qu'elle ne répondoit point. Le ſilence duroit toujours, mais la Ducheſſe le rompit enfin par un grand éclat de rire: ſon eſprit vif & pénétrant démêla dans un inſtant que ce n'étoit pas pour elle que la chanſon étoit faite; ſi-bien que trouvant quelque choſe de fort plaiſant dans cette aventure, auſſi-bien que dans la contenance que chacun avoit, elle éclatta de rire. Comte de Riviere, dit-elle, vous ſavez plus d'une chanſon: comme je ſuis fort peureuſe, je ſuis ravie qu'on vous ait ôté d'auprès des tombeaux, où il ſembloit à vos amis que vous euſſiez deſſein de vous enſévelir; & nous devons ſavoir bon gré à celle qui a mis à fin une ſi belle entrepriſe, & que vous nous faites connoître ſi galamment que vous aimez. Le Comte de Riviere fut ſi interdit de ce que lui diſoit la Ducheſſe, & il vit ſi bien par-là qu'il s'étoit découvert lui-même par cette autre chanſon qu'il avoit tant dans l'eſprit, qu'au lieu de répondre, un grand ſoupir fut toute la reſſource qu'il pût tirer de ſon embarras. La Princeſſe comprit trop la part qu'elle avoit dans un changement ſi prodigieux. Elle en eut de l'indignation contre le Comte: elle ſe repentit dans le moment de toutes ſes bontés, de la confiance ſi pleine & ſi ſincere qu'elle avoit eue en lui; & pour commencer à le punir par des endroits qui pouvoient lui être ſenſibles: Je hais tant qu'on puiſſe jamais ſe démentir, dit-elle, que, bien que j'aie quelquefois blâmé l'extrême affliction du Comte de Riviere, je ne ſaurois ſouffrir qu'il s'en conſole par un nouvel attachement; & j'aime

mieux

mieux lui voir la douleur la plus emportée, que de nouveaux sentimens d'amour, quand ce seroit pour la plus belle personne du Monde. C'est si fort mon sentiment, que si je perdois le Comte d'Angoulême, à qui le Duc mon Pere m'a promise, & que je puis seul aimer; si, dis-je, j'étois assez malheureuse pour le perdre, non seulement je n'aimerois jamais rien, mais je m'enfermerois en des lieux où je serois cachée à tout l'Univers. Vos sentimens sont bien austeres, dit Comines. ils sont rares, le cœur ne les peut suivre sans effort, ils nous transportent au-delà de la nature humaine; & c'est à des ames élevées comme la vôtre, Madame, de les concevoir dans toute leur étendue. Le Comte de Riviere ne dit pas un mot pendant toute la conversation, & les Princesses se retirerent.

Le Duc, pour chagriner ses nouveaux ennemis, fit encore la paix avec le Roi; & le Comte d'Angoulême crut devoir profiter des privileges qu'elle donnoit. Il manda à la Princesse qu'il alloit venir en Flandre pour la voir. Elle se disposa à cette vue avec tout le plaisir imaginable, & Comines en parla au Duc: ce ne fut pourtant pas avec sa liberté ordinaire; le Duc étoit plus particulier que de coutume, plus froid avec Comines, & il paroissoit avoir l'esprit fort occupé, tellement qu'on croyoit qu'il méditoit quelque projet de grande importance. On ne se trompa pas, car il éclatta lorsqu'on s'y attendoit le moins.

Ce Prince avoit formé le plus beau dessein qui pouvoit tomber dans la pensée d'un Ambitieux: il vouloit établir une Monarchie d'une puissance plus considérable qu'aucune autre de l'Europe, en se faisant Roi de la Gaule Belgique. Il avoit traité si secrettement avec l'Empereur qui devoit le couronner, que les apprêts de son voyage étoient tout dressés, sans que qui que ce soit en eût eu la moindre connoissance.

La surprise de ce voyage fut suivie d'un événement qui en causa une aussi grande: ce fut la disgrace de Comines, cet illustre Favori. Tout le monde en parloit diversement, & l'on y donnoit des causes si ridicules, qu'elles servirent de contes, non seulement dans les Pays-Bas, mais encore dans toute l'Europe. Il partit de la Cour, regreté de tous les honnêtes-gens, & ne fit pas un mystere de sa retraite & de l'établissement qu'il alloit prendre auprès de Louis XI. Il étoit encore en Flandre, & il marchoit un soir au bord d'une petite riviere qui conduisoit au lieu où il alloit coucher, quand il apperçut entre des arbres, à trente pas de lui, dix ou douze hommes bien faits & richement vêtus, qui lui parurent être des gens de condition. Il passoit son chemin sans s'arrêter, quand il vit qu'on le regardoit aussi, parce qu'il avoit une suite considérable, & qu'un homme couroit à lui, qu'il reconnut d'abord pour un Page du Comte d'Angoulême, qui lui dit que son Maître étoit-là, qu'il avoit remarqué ses couleurs, & qu'il le prioit de s'arrêter & de le venir trouver. Comines eut toute la joye qu'on peut s'imaginer de cette rencontre, il crut bien que le Prince alloit à la Cour du Duc de Bourgogne: on lui dit qu'il étoit arrivé ce soir à cette couchée, & qu'il se promenoit avec ses Gentilshommes. Comines envoya son train à la Ville, & courut au galop dans l'endroit où étoit le Comte: il descendit brusquement de cheval, le Prince l'embrassa cent fois, & lui demanda où il alloit, & passant avec empressement d'une chose à l'autre sans lui donner le loisir de répondre, il s'informa avec quelque émotion de ce qui se passoit aux lieux d'où il venoit. Comines lui répondit froidement que la Cour étoit, comme à l'ordinaire, tumultueuse & pleine d'intrigues; que le Duc avoit toujours de grands desseins qu'il ne rempliſſoit point; que la Duchesse étoit la même;

même ; que la Princesse étoit parfaitement belle, quoiqu'un peu moins gaye qu'à son ordinaire ; & que pour lui, il alloit en France s'attacher le reste de ses jours au Roi Louis. Le Comte parût frappé d'étonnement au discours de Comines. Il ne put lui cacher l'effet subit qu'il produisoit en lui : il admiroit son malheur dans l'exil ou la fuite de Comines ; car il ne pouvoit imaginer, ni ce qui le faisoit éloigner de son Pays, ni comment il le quittoit. Cette inquiétude d'esprit étoit trop cruelle pour lui, il commanda à ses gens de se retirer, & prenant Comines par la main, ils furent s'asseoir tous deux sous une touffe d'arbres qui leur faisoit une agréable fraîcheur, & justement à un détour de cette petite riviere qui rendoit ce lieu solitaire & si propre aux secrets dont ils alloient s'entretenir. Vous voyez ma surprise, lui dit le Comte d'Angoulême, je ne saurois comprendre qu'il y ait seulement de la vraisemblance dans ce que vous me dites : un Favori, un homme si nécessaire au Duc, qui possede son cœur, comblé de ses bienfaits, premier Ecuyer, Echanson, Chambellan, qu'un homme comme vous le quitte, ou que le Duc s'en défasse ! non, Comines, vous m'avez déguisé la vérité, & cela ne peut jamais être. Cela est pourtant vrai, Seigneur, reprit Comines ; & si vous voulez vous donner un moment de patience, je vais vous dire des choses que vous ignorez, & que le reste du monde ne saura jamais par moi. Le Prince lui promit d'être fidele à son secret, & Comines continua de cette sorte.

HISTOIRE DE COMINES.

MOn Pere étoit Bailliff souverain de Flandre, comme vous le savez, Seigneur : sa vertu étoit extraordinaire, son rang étoit distingué. Il se mit en tête de faire quelque chose de moi, & me donna une éducation qui n'est pas commune en ce temps, où il semble que les Gens de qualité se piquent d'une ignorance qui rend le siecle trop grossier. Je réussis selon les desirs de mon Pere, je fus quelque chose ; & comme la renommée grossit toujours, on crut que je valois plus que je ne vaux. Philippe le Bon eut envie de m'avoir auprès de lui, croyant que mon exemple suffiroit pour porter son Fils à devenir habile, & digne de gouverner les grands Etats auxquels il devoit succéder un jour. Je fus donc mis auprès du Comte de Charolois, qui est maintenant le Duc de Bourgogne : il m'aima éperdûment, il me traitoit en Frere plutôt qu'en Favori, j'étois de tous ses plaisirs, nous jouyions ensemble, il me faisoit souvent coucher avec lui ; enfin j'étois le plus heureux homme du monde. J'aimois mon jeune Maître : il avoit des qualités éclattantes, il étoit fait à merveille, & ç'auroit été un des plus grands Princes du Monde, si la haine implacable qu'il avoit conçue contre le Roi, & quelques heureux succès qu'il a eus, n'eussent gâté tout ce qu'il avoit de bon. Vous le connoissez com-

me

me moi : il a une présomption insolente, & une opinion si avantageuse de tout ce qu'il conçoit, qu'on n'oseroit plus le conseiller. Il m'écoutoit encore à Péronne, & le Roi se trouvant bien de la douceur où je portai son esprit, en conserva une entiere reconnoissance, & conçut dès-lors le dessein de m'avoir auprès de lui, à quoi il a toujours travaillé depuis : ç'auroit été inutilement, sans le malheur qui m'est arrivé, & qu'il est temps que je vous explique.

Le Comte de Charolois a été marié trois fois, comme vous savez ; & ce fut avec une horrible répugnance qu'il consentit d'épouser en dernieres noces Marguerite d'York, par l'amitié qu'il avoit toujours conservée pour la Maison de Lancastre, dont son Ayeule sortoit. Les circonstances des affaires de ce temps-là l'obligerent donc à conclure cette alliance : il m'envoya au-devant de la Duchesse pour lui faire un fidele rapport de ce que je découvrois de son humeur, & pour lui pouvoir dire si elle étoit aussi belle qu'on disoit.

Je la vis, je la trouvai trop parfaite : je passe légerement sur mon malheur, en voilà la source. Vous voyez bien que je l'aimai. Je n'avois jamais cru tout ce qu'on disoit des premieres vues, je pensois qu'on se moquoit ; & ces coups de tonnerre me paroissoient semblables à ces feux d'artifice qui ne jouent que quand on le veut bien.

Je fus frappé au premier abord de la Duchesse ; & si saisi de ce que je prenois pour de l'admiration, & qui étoit déjà une passion forte, que je ne pus parler. La Duchesse remarqua mon embarras ; & comme elle me croyoit de l'esprit aussi-bien que le reste du monde, elle regarda avec plaisir cet effet de sa beauté. Cette pensée lui causa un enjouement extraordinaire. Elle savoit que le Duc m'aimoit : elle vouloit d'abord, par ces manieres flatteuses, m'engager à lui rendre de bons offices au-

près de lui; elle me fit un accueil plein de charmes. Tant de bontés me confondoient encore plus : mes yeux agissoient seulement, ils ne voyoient que trop; mais pour ma bouche, elle étoit muette. Enfin, la Duchesse faisant un petit souris : Eh bien, Seigneur de Comines, me dit-elle, quelle réception m'apprête-t-on en Bourgogne? La Rose rouge est-elle toujours aimée? Ne comptera-t-on notre candeur pour rien? Elle me parloit dans un petit cabinet où elle m'avoit reçu en particulier comme Favori du Prince, & elle s'expliquoit ainsi sous cette figure, parce qu'elle avoit su les sentimens du Duc, & qu'elle croyoit bien que je les savois aussi. Après une confusion trop longue, ma langue se détacha, je répondis, je voulus que ce fût avec esprit, & la Duchesse fit semblant d'en être contente.

Je ne vous dis point tout ce qui se passa à ce mariage; & au bout d'un long temps je trouvai mon amour si augmenté, que toute ma raison ne put m'empêcher d'en donner de visibles marques à la Duchesse. Elle en eut souvent pitié, à ce que j'ai su depuis par une de ses Filles. C'est dommage, disoit-elle, ce Jeune-homme se perdra : il a de l'esprit, il est sage naturellement, j'ai peur que sa folie passion ne le mene trop loin : & comme j'en laissois échapper des traits ridicules, elle m'en parloit avec une bonté qui au commencement acheva de m'égarer au-lieu de me remettre, tant je prenois mal un mouvement qui, si je l'eusse bien connu, m'eût ôté dès-lors toutes les espérances que j'ai depuis si bien perdues.

La Duchesse de Bourgogne n'est pas une femme ordinaire; jamais peut-être on n'a eu une plus inébranlable vertu, mais une vertu raisonnable, solide, & humaine : elle a le cœur tendre & sensible, elle aime mieux qu'une autre ce qu'elle doit aimer : elle s'est fait une idée de l'amour, qui lui est fort par-

particuliere; elle croit qu'il ne doit porter ceux qu'il poſſede, qu'à de grandes choſes: elle ne peut penſer qu'il conduiſe au mal, & que ceux qui le reſſentent, puiſſent jamais deſcendre à des foibleſſes honteuſes: elle dit que le vrai amour ne doit avoir rien à ſe reprocher, & qu'il n'y a que des élevations téméraires ou des abaiſſemens condamnables qu'il faudroit lui retrancher; que pour de certains déſordres qui arrivent trop ſouvent, ce n'eſt point du tout l'amour qui les cauſe, qu'on abuſe de ce nom, que c'eſt toute autre choſe, puiſque ce ne peut être qu'un commerce effroyable, & qui doit ſoulever tous ceux qui ſont capables d'un ſentiment de raiſon.

La Ducheſſe étant de ce caractere, vous voyez bien que je m'étois mal adreſſé. Je le vis enfin, mais inutilement; mon mal étoit de ceux où les raiſonnemens & le temps ne peuvent rien; le temps même étoit contre moi, il ne faiſoit qu'augmenter ma bleſſure. J'étois ſi bien avec le Duc de Bourgogne, que cette faveur ne ſervoit qu'à rendre mes maux plus grands & plus inſurmontables: il vouloit que je vécuſſe dans une familiarité avec lui, qui me livroit ſans miſéricorde à ma paſſion: il deſiroit que je fuſſe auprès de lui à toutes les heures, à ſon coucher, à ſon lever: je le voyois au lit avec ſa Femme, elle s'habilloit devant moi; & le hazard, ou ſouvent la bonne humeur du Duc, m'expoſoit à des aſſauts, où un plus ſage que moi auroit ſuccombé: mes yeux étoient charmés, & mon ame ſe perdoit.

Je faiſois des folies qui n'étoient pas imaginables; & comme ce n'étoit que dans un grand particulier que je parlois à la Ducheſſe, perſonne ne s'en doutoit. La Princeſſe, qui n'avoit pas tant d'indulgence que la Ducheſſe, m'en grondoit quelquefois: j'avois beau me faire des leçons, dès que je la voyois, & que je trouvois une occaſion favora-

ble, je ne me souvenois plus de rien. Enfin, mes extravagances allerent si loin, que leurs Filles s'en apperçurent & s'en étonnerent. Une fois que la Cour étoit à Rucre, Maison de chasse du Duc, je trouvai la Duchesse au fond du parc avec ses Filles, à qui elle lisoit quelques vers: elles étoient sans gants; & voulant passer sur un petit pont rustique, elle me donna la main pour l'aider à marcher. Cette belle main m'éblouit; je la pris entre les deux miennes, je la serrai follement, & me jettant à terre je fus assez inconsidéré pour y porter la bouche d'une maniere si ardente & si vive, que la Duchesse fit un effort pour la retirer. La violence dont elle usoit, me fit reconnoître ma faute: je la laissai aller, je regardai, comme un sot, toutes ses Filles qui rioient; & saisi de confusion & de repentir, je me levai brusquement avec la contenance d'un homme au désespoir: je laissai-là la Duchesse, je voulois m'en aller au bout du Monde, & je pouvois le faire; je me perdis dans les jardins. Sur la fin du jour le Duc me rencontra: il me dit qu'on me cherchoit de sa part, il y avoit plus de deux heures: il rentra, & me mit à une partie de jeu avec la Duchesse, dont la bonté m'épargna; elle ne fit pas semblant de se ressouvenir de ce qui venoit de se passer.

Ce procédé me toucha, & fit plus sur moi que toutes mes résolutions: je me déterminai, si je ne pouvois vaincre ma passion, de la cacher avec un soin extrême, en me rendant maître de mes actions. Cette prévoyance eût été judicieuse; & quelques railleries que les Filles me faisoient, & que je ne soutenois pas bien, acheverent de me rendre raisonnable: je fis de grandes réflexions, & enfin je me mis en tel état, que, pendant près d'une année, je parlai à la Duchesse de ma passion comme d'une folie que j'aurois condamnée dans un autre, & que je trouvois ridicule en moi.

Fau-

J'aurois été heureux, ſi ſes ſages conſeils euſſent ſu me guérir. Que ne fit-elle point par ſes remontrances & par ſa modeſte douceur? Je crois, pour moi, que ſon eſprit que je voyois dans toute ſon étendue, une pureté de mœurs incorruptible, ſa prudence & ſa bonté, & tant d'admirables qualités augmentoient ma paſſion, & me la rendoient plus précieuſe.

Il n'eſt pas poſſible de comprendre les déſordres où je me replongeai: mes foibleſſes étoient dignes de pitié. Je voyois qu'elles me perdroient, ſi elles venoient à la connoiſſance du Duc: je me réſolvois à les vaincre, j'y faiſois mille efforts impuiſſans; & quand je croyois en venir à bout, que je l'avois bien réſolu, tout d'un coup je me trouvois le viſage tout couvert de larmes, je me faiſois pitié à moi-même, je penſois que je ne pouvois vivre ſans adorer la Ducheſſe, je me repréſentois ſes charmes, je lui demandois pardon, comme ſi je lui euſſe parlé, de la penſée criminelle d'avoir voulu ceſſer de l'aimer; je lui jurois le contraire, je me rengageois tout de nouveau dans ma ſervitude, je pleurois comme un enfant; & je reconnoiſſois enfin que l'homme le plus fort n'eſt que foibleſſe, & qu'on juge ſouvent de lui ſur des apparences, qui ſont bien contraires à ce qu'il eſt en effet.

Je m'oubliai encore une fois aux noces de la Princeſſe de Gueldre. Ne vous ſouvenez-vous pas de ce Ballet dont vous étiez auſſi-bien que moi, & qu'à cette belle entrée nous danſions avec le Duc de Bourgogne, Vous, Châtillon, Rothelin, Vaubriſſet, & moi? la Ducheſſe repréſentoit une Déeſſe, & devoit danſer au milieu de nous. Comme elle deſcendoit dans un petit char, au lieu de danſer, je m'arrêtai tout ravi, & dans une contemplation un peu hors d'œuvre: Qu'elle eſt belle! m'écriai-je, qu'elle eſt digne de nos

vœux! Je ne faisois point mes pas, le Duc figurant près de moi, me poussa en passant, & me demanda à quoi je m'amusois? Je revins à moi un peu confus; & ceux qui m'avoient remarqué, attribuerent ma folie à l'adresse d'un habile Courtisan qui cherche à plaire par tous les endroits: tant il est vrai que, quand on a bonne opinion d'un homme, on explique tout à son avantage, & qu'on lui fait un mérite des choses même auxquelles il n'a pas pensé. La Ducheſſe me parla sérieusement sur ce nouvel égarement, & me porta à me corriger autant qu'elle le put. Elle croyoit que j'étois nécessaire au Duc: elle savoit que la fausse réputation d'homme sage que j'avois si injustement acquise, avoit obligé presque tous les Potentats de l'Europe à souhaiter de m'avoir auprès d'eux. Le Roi de France sur-tout avoit fait plusieurs tentatives par des offres fort au-dessus de ce que vraisemblablement j'en devois espérer: j'y avois résisté avec une persévérance dont la Ducheſſe me savoit bon gré, & que le Duc récompensoit par une estime & par une constance entieres.

Enfin, Seigneur, le temps vint où vous me fîtes part de votre secret; & si le brave Imbercour vous donnoit de sages conseils pour votre conduite, vous exhaliez près de moi vos soupirs, & souvent je les faisois passer jusqu'à la Princeſſe.

Depuis votre absence nous parlions toujours de vous; nous vous écrivions tant de jolies lettres que vous avez reçues; & nous nous faisions un plaisir des vôtres, où la Princeſſe prenoit la meilleure part.

Je m'aventurai à vous proposer au Duc; il prit à ce que je lui disois tout autant de goût que nous vous le mandâmes. La Princeſſe de Gueldre acheva ce que j'avois commencé; elle vous fit agréer au Duc pour être son Gendre: il vous confirma à vous-même ce qu'il avoit résolu pour vous.

La

La mort de cette aimable Princeſſe éloigna votre bonheur. Vous ſavez les obſtacles qui s'y ſont oppoſés depuis. Nous vous avons mandé de revenir; & j'aurois pu aider à vous rendre heureux; ſi mon malheur & le vôtre n'euſſent pas renverſé tous nos projets, & ne m'euſſent conduit dans le précipice où je ſuis.

Le Duc étoit dans la mauvaiſe humeur où l'avoit mis la mort de la Princeſſe de Gueldre, & ſes chagrins continuels nous le rendirent quelquefois inſupportable. Vaubriſſet qui me portoit envie, & qui commençoit à s'établir dans ſes bonnes graces, après des précautions adroites, parce qu'il connoiſſoit la délicateſſe du Duc ſur le chapitre de l'honneur, l'éclaira enfin ſur ma paſſion pour la Ducheſſe. Le Duc réſolut ma perte ſur le ſimple ſoupçon qu'on lui donna de cette paſſion; mais il vouloit voir avant comment la Ducheſſe la prenoit, & il uſa de cent artifices pour en ſavoir la vérité. Il nous mettoit à tout moment enſemble, & nous obſervoit, ne s'en rapportant qu'à lui-même; car nous avons ſu qu'il traita Vaubriſſet d'extravagant, & qu'il lui défendit ſur peine de la vie de découvrir jamais ſa penſée à perſonne. Le Duc étoit trop fier pour vouloir qu'on pût ſeulement croire une telle choſe; il réſolut d'y mettre un ordre prompt & ſecret, il nous obſerva; il fut convaincu de mon audace & du peu de conſentement qu'y prêtoit la Ducheſſe; mes regards languiſſans, paſſionnés, ſouvent timides, quelquefois hardis, firent trop paroître mon amour: au contraire, les yeux de la Ducheſſe n'avoient que des regards innocens qui tomboient ſur moi comme ſur les autres, ſans aucune affectation; & ſa conduite étoit ſi pure & ſi droite, que le Duc n'en avoit que plus d'occaſion de l'en aimer mieux. Il entendit encore une converſation qui acheva ma ruine; par bonheur pour moi, il n'eut

que de l'admiration pour la vertu de ſa Femme : il détermina ma perte, & ne ſavoit comment s'y prendre. Il n'avoit garde de faire un éclat, c'étoit tout ce qu'il eût craint : il vouloit ſeulement me fâcher aſſez par quelque mécontentement pour m'obliger à le quitter, & ne ſongeoit qu'à la maniere dont il me puniroit, quand je donnai moi-même inconſidérément lieu à ma diſgrace ; & voici comment.

Le Duc étoit allé à la chaſſe ; & comme il en revenoit, je m'amuſai un peu derriere, & n'arrivai qu'après lui. En deſcendant de cheval, je vis un Officier de la Ducheſſe, qui me dit qu'elle avoit été fort mal l'après-dînée d'une colique furieuſe : cette nouvelle me troubla, je courus à ſon appartement. Le Duc qui y étoit déjà, aiant ouï ma voix dans l'antichambre, alla ſe cacher dans la ruelle, & fit ſigne à ceux qui ſecouroient la Ducheſſe, de ne pas dire qu'il fût-là. J'entrai ainſi botté que j'étois, & je m'approchai du lit de la Ducheſſe ; elle étoit ſi changée que j'en fus attendri : Hélas ! dis-je, vous ſouffriez donc tandis que le malheureux Comines n'en ſavoit rien, & ſon lâche cœur ne l'avertiſſoit pas ! La Ducheſſe ne m'écoutoit point, elle avoit de grands maux, & elle faiſoit de temps en temps des plaintes ſi douloureuſes, que je n'y pus réſiſter : elles me perçoient l'ame, & ſoit par l'effet que m'avoit cauſé la ſurpriſe, ſoit par l'agitation de la chaſſe ou par un accident fort naturel, je me ſentis défaillir, & je tombai évanoui ſur le lit de la Ducheſſe. Le Duc ſortit furieux du lieu où il étoit caché : il prit dans ce moment le prétexte de me faire un affront pour m'irriter, & m'obliger à ce qu'il vouloit. Il n'y avoit que des Médecins & des Femmes autour de la Ducheſſe : quelques-unes s'empreſſerent auprès de moi, & me jettoient déjà de l'eau ſur le viſage, quand le Duc lui-même me

me tirant par les pieds de deſſus le lit de ſa Femme, & le faiſant avec violence, mes bottes lui demeurerent dans les mains: il me les ôta tout-à-fait; & me les jettant au viſage avec une injure, il fit entendre que c'étoit pour l'inſolente liberté que j'avois pris d'entrer ainſi botté dans la chambre de la Ducheſſe. Je revenois de ma foibleſſe quand cela ſe paſſa, & j'en fus ſi outré, que dans deux jours je diſpoſai de mes petites affaires, pour porter en France les débris de ma fortune. Le Duc étoit allé à une Maiſon de campagne, il ne me troubla point dans mes adieux, & j'eus la commodité de les faire à la Ducheſſe: elle me parut entrer dans ma douleur, me fit des leçons ſalutaires pour l'avenir, m'exhorta à me gouverner mieux à la Cour de France, & à me rendre déſormais plus maître de moi-même. Je diſois peu de choſes, j'étois ſi ſaiſi que je croyois expirer. Ses dernieres paroles furent qu'elle me conſeilloit de faire un meilleur uſage de mon eſprit, & de ne m'en plus ſervir qu'à des emplois graves & ſérieux, & de me rendre digne par-là de la paſſion que j'avois oſé avoir pour elle.

La Princeſſe me parla fort de vous, nous prîmes des meſures pour nous écrire, je lui promis de vous rendre favorable le Roi que j'allois ſervir. Je partis.

Quoi! Comines, s'écria le Prince, tout ce que vous me dites, peut-il être vrai? J'écoute comme un ſonge un aventure ſi ſurprenante, & je ſuis épouvanté de ma ſtupidité, de n'avoir pas démêlé des choſes que je vois maintenant claires comme le jour: j'admire, comme étant ſi peu maître d'une ſi grande paſſion que vous avez toute votre vie laiſſé voir à la Ducheſſe, vous l'ayez dérobée ſi long-temps à la connoiſſance de la plus ſpirituelle Cour de l'Univers. J'aimois, lui dit Comines, j'aimois ſeulement la perſonne de la Ducheſſe, je me fai-

faisois une gloire de l'aimer, & jaloux d'une pas-sion si parfaite, j'aurois été au désespoir qu'on eût pu s'imaginer les sentimens que j'avois. L'Evêque de Liege n'avoit pas ma discrétion; & quoique son caractere dût l'obliger à garder plus de mesures, il a éclatté mille fois dans son amour pour la Duchesse, & jamais ne m'a fait de la peine un seul instant, persuadé que j'étois que le cœur de la Duchesse n'étoit capable d'écouter que les loix de son devoir. Mais, mon Prince, laissons le discours de mes affaires, les voilà finies; parlons de vos intérêts. Savez-vous que le Duc est parti pour Treves? Il y est allé avec un appareil si magnifique, qu'on dit que c'est pour recevoir le titre de Roi de la main de l'Empereur. Je suis persuadé en effet que son ambition le mene; mais, comme la Princesse sa Fille est avec lui, je craindrois que, pour avoir ce grand titre qu'il souhaite avec tant d'ardeur, il ne pût bien, pour l'obtenir avec plus de facilité, donner la Princesse à Maximilien, si on la desire pour le prix de sa Royauté. Que me dites-vous, mon cher Comines? interrompit le Comte d'Angoulême: Ah! je vois, comme vous, les desseins du Duc; je crains tout, que faut-il faire? Je suis perdu. Vous n'avez de ressource, reprit Comines, que dans la Princesse, & dans les avis que vous pourra donner Imbercour. Partez, suivez leurs traces, ne perdez point de temps, ils ne sont pas bien loin; laissez votre équipage, allez inconnu, & tenez-vous de la sorte à la Cour de l'Empereur; peut-être que le Ciel vous guidera mieux que vous ne pensez.

Le Prince suivit ses conseils; il l'embrassa, le quitta, & ne prit que deux hommes avec lui. Il marcha en diligence sur les pas du Duc de Bourgogne: il joignit la Cour à une petite Ville à cinq journées de Treves. Il s'informa d'abord de la maison du Comte de Riviere, il y fut; & comme

la

la nuit étoit assez avancée, il entra sans être apperçu, tout le monde étant d'ordinaire en confusion dans ces sortes de voyages; si bien que le Prince ne trouva qu'un garçon de la chambre du Comte qui le connût: il lui dit que son Maître venoit de rentrer, & qu'il avoit commandé qu'on le laissât seul. Le Comte d'Angoulême se fit un plaisir délicat de surprendre son ami, & de lui donner lui-même la joye de son arrivée; si bien qu'ordonnant à celui qui lui parloit de ne le pas suivre, il entra doucement dans la chambre du Comte de Riviere. Il l'apperçut dans sa ruelle, assis dans une chaise, appuyé sur une petite table, aiant devant lui une lettre qu'il avoit commencé d'écrire, & qu'il avoit apparemment interrompue par la considération d'une boëte qu'il regardoit avec beaucoup d'attention. Le Prince n'interrompit point sa réverie, & se planta vis-à-vis de lui sans remuer: il crut que le souvenir de l'aimable Princesse de Gueldre l'occupoit encore; quelques larmes qu'il vit partir de ses yeux, le confirmerent dans cette opinion. Enfin, au bout d'un assez long-temps le Comte de Riviere fit plusieurs soupirs, & dit quelques paroles si bas, que le Prince ne les put entendre, & haussant un peu sa voix: Non, dit-il, tout l'amour que j'ai pour vous, ne sauroit m'ôter l'amitié que j'ai pour lui; & regardant toujours avec le même attachement cette boëte qu'il tenoit à la main, le Prince, en se haussant un peu sur les pieds, vit aisément que c'étoit un portrait, mais il ne pouvoit distinguer de qui il étoit; si bien que faisant le tour de la table il se plaça derriere le Comte de Riviere, & vit avec une surprise qu'il n'a jamais bien pu exprimer lui-même, que ce portrait étoit celui de la Princesse de Bourgogne. Cette vue lui fit faire le même rôle que jouoit le Comte de Riviere: d'abord il ne regarda que cette peinture, &

& mille idées tumultueuses s'éleverent incontinent dans son ame pour le tourmenter avec une confusion qui n'avoit aucun objet distinct. Enfin il ôta les yeux de dessus ce fatal portrait, & les baissant il les jetta sur le papier où le Comte de Riviere avoit commencé d'écrire, il y vit ces paroles:

Vous serez obéie, Madame, & ce que vous me commandez, n'est point une peine qui coûte à mon amour: je suis né pour souffrir, je vous adore malgré vous, & si je l'ose dire, malgré moi. J'aime le Comte d'Angoulême, il mérite seul de vous posséder; & je vais l'avertir du malheur qu'on lui prépare. S'il n'arrive pas assez tôt pour le détourner, il verra ce que peut un homme. . . . . .

Le Prince tomba d'un étonnement dans un autre quand il eut achevé de lire; & impatient de l'enchantement où le Comte de Riviere étoit enseveli, il posa brusquement la main sur le portrait, & par cette action l'étonna merveilleusement. Que vois-je! s'écria-t-il, que vois-je! Le Comte tressaillit à cette action, à ces paroles; & à la vue du Prince: il se tourna de son côté sans se lever, & il se fit entr'eux un assez long silence. Enfin, le Comte se leva, & se jettant au cou du Prince tout en larmes, il le serroit entre ses bras d'une maniere si tendre & si passionnée, qu'il émut le Prince malgré qu'il en eût. Pardon, lui dit il plusieurs fois, pardon, mon cher Prince! Ecoutez-moi! écoutez-moi! Je ne me suis point rendu sans combattre, je combats encore tous les jours, & vous êtes aussi puissant dans mon cœur que la Princesse qui y regne. Là il lui fit un discours où la vérité paroissoit dans tous ses caracteres: il lui conta sa douleur sur la mort de la Princesse de Gueldre, ses ennuis, ses regrets, la fin si peu attendue d'un état si cruel, par un autre état

tat encore plus misérable: il ne lui cacha rien; pensées, desirs, actions: il lui avoua comment il avoit été reçu de la Princesse, lorsque, sans y penser, il lui fit connoître sa passion, & combien elle l'avoit mépriſée, & qu'il n'avoit obtenu son pardon, que par les promesses inviolables de ne lui parler jamais d'un amour si involontaire; & lui faisant voir en toutes rencontres la même amitié pour le Comte d'Angoulême, & la même ardeur pour ses intérêts; qu'il avoit toujours ainsi vécu avec elle depuis ce temps-là; que le départ de Comines les avoit tous affligés; que le voyage du Duc les avoit surpris; mais qu'ils avoient été tous déconcertés, quand le Duc avoit mis les Princesses du voyage; que le commencement s'en étoit fait assez tristement: mais ce n'est rien, continua le Comte de Riviere, & ce qui est arrivé aujourd'hui, n'a que trop découvert les intentions du Duc, votre malheur, & celui de la Princesse. Ce matin à la dinée, il lui a appris qu'il alloit à Treves célébrer son mariage avec l'Archiduc Maximilien, & qu'elle se préparât de bonne grace à lui obéir. Quoi! Grand Dieu! s'écria le Comte d'Angoulême, le cruel violera donc ses sermens envers les hommes! Ah! Comte, passons sur la douleur de rencontrer en vous un Rival, puisque vous êtes encore mon ami, ne songeons qu'à Maximilien; quel malheur! quel événement! que dit la Princesse? que ferons-nous?

La Princesse vous aime, reprit le Comte de Riviere: elle s'est jettée aux pieds de son Pere, elle a pleuré, elle a gémi; mais il faut qu'elle obéisse. Au-lieu de dîner, elle m'a envoyé chercher; je l'ai trouvée toute baignée de ses larmes, & la Duchesse dans un état peu différent du sien: elle m'a conté son malheur, & m'a conjuré de vous avertir de son aventure. J'ai d'abord dépêché trois de mes gens, afin qu'on ne vous,

vous manquât pas. J'en ai envoyé un en Guyenne, l'autre à Amboise où est la Reine, & le troisieme auprès de Louis avec des lettres pour Comines. Mais, mon Prince, écrivez vous-même tout-à-l'heure à Comines, afin qu'il avertisse le Roi, dont les intérêts sont si contraires à ce mariage: nous faisons de très-petites journées, & avant la conclusion de ce funeste hymen, le Roi trouvera bien des moyens de l'empêcher, qui vous donneront le temps de racommoder vos affaires: rompons ce coup, & du reste remettez-vous à la fortune.

Le Comte d'Angoulême écrivit sur le champ à Comines, bien assuré qu'il ne manqueroit pas de le secourir. Après cela, le Comte de Riviere lui fit prendre une cafetique d'un de ses gens; & comme il étoit déjà tard, il fut suivi du Prince jusqu'à l'appartement de la Princesse, où il trouva la Duchesse. Elle étoit si triste & si abattue, qu'elle s'alloit mettre au lit. Le Comte les pria toutes deux de vouloir passer un moment dans un jardin qui étoit au pied de leur appartement, la Princesse le regarda attentivement, & jugeant à son air qu'il avoit quelque chose d'extraordinaire à leur dire, elle prit la Duchesse sous le bras, & marchant avec le Comte de Riviere: Qu'avez-vous donc appris? lui dit-elle: que dit-on? quelle nouvelle y a-t-il? Que le Comte d'Angoulême est ici, Madame, lui répliqua-t-il, qu'il doit être dans ce jardin, & que je suis bien trompé si ce n'est lui qui traverse ce parterre pour se rendre sous ce berceau. Ah! s'écrierent en même temps les deux Princesses, quel bonheur! & s'étant dans un moment rencontrés ensemble, le Prince baisa la main de la Duchesse, & mettant un genou à terre devant la Princesse, il ne lui exprima d'abord que sa passion; mais ses premiers transports étant modérés, la regardant d'une maniere assez triste:

Que

Que m'a-t-on appris? lui dit-il: on vous deſtine à Maximilien, le Duc de Bourgogne veut vous le donner; ma Princeſſe ſe donne-t-elle? Non, Seigneur, reprit la Princeſſe, je ne me donne point; & ſi le Duc me conſultoit, nous n'achéverions pas le voyage. Savez-vous tout ce qui s'eſt paſſé? ajouta la Ducheſſe; le Comte de Riviere vous a-t-il bien dit la rigueur du Duc, & comment il nous a traités, quand nous avons voulu lui repréſenter les engagemens où il étoit avec vous? Je ſais vos bontés & ſes cruautés, repliqua le Prince; mais, Madame, vous le connoiſſez, il ne faut plus s'oppoſer à ſes volontés, & ſonger aux moyens d'en empêcher l'effet. Le principal Miniſtre de Frédéric eſt de mes amis; il eſt honnête-homme, & je l'ai connu à la Cour de France, du temps qu'il y fit quelque ſéjour: le Roi m'avouera de tout, il faut promettre en ſon nom: l'Empereur eſt avare; & ſi par adreſſe nous ne rompons pas ce Traité, la vie de l'Archiduc ou la mienne vous rendra libre. Je n'aime pas ce dernier remede, reprit la Princeſſe, allons au plus doux, je vous en conjure, & je réſiſterai de mon côté autant que la bienſéance me le permettra: je montrerai au Prince Maximilien toute la répugnance que j'ai pour lui; je parlerai encore à mon Pere. Après cela, Prince, j'obéirai à regret; mais j'obéirai, ſi j'y ſuis contrainte. Vous ſavez les ſentimens que j'ai pour vous, ils n'ont point changé; ils ſeront les mêmes tant que vous ſerez fidele, & je veux travailler avec vous à tout ce qui ſe peut faire pour me conſerver à vous.

Ils firent alors un plan de tout ce qu'ils devoient faire, réſolurent de ſe voir tous les ſoirs, & que le Prince iroit *incognito* avec l'équipage du Comte de Riviere.

Après toutes ces précautions, ils arriverent ſans aucun accident à Treves, où l'Empereur attendoit le

le Duc. Il le reçut autant qu'il put, comme le plus Grand Prince du Monde; mais, quoi qu'il fît, son humeur avare gâtoit tout, & on la voyoit paroître également par-tout. Charles de son côté étoit bien différent: il parut avec une magnificence bien plus digne de l'Empire, que celui qui en aviliſſoit la Majeſté: tout étoit grand & ſuperbe en lui, & véritablement il ne lui manquoit que le titre de Roi qu'il venoit chercher à ſi grands frais.

Je paſſe légérement ſur un endroit de l'Hiſtoire que perſonne n'ignore. Dans une des fêtes que le Duc donna (car il en faiſoit la dépenſe) il ordonna à la Princeſſe de Bourgogne de donner une bague à Maximilien pour gage de leur alliance; on ſait que la Princeſſe obéit, & les paroles aiant été données, le mariage ſe devoit faire dans trois jours avec le Couronnement du Duc de Bourgogne. Le Comte d'Angoulême en penſa mourir de douleur: il vouloit aller arracher cette fatale bague à l'Archiduc, en lui faiſant perdre la vie: il vouloit paroître reprocher au Duc ſa perfidie, & ſe venger; mais enfin, modérant des penſées qui au-lieu de ſervir à ſes deſſeins les pouvoient détruire, il prit un expédient plus judicieux & plus néceſſaire: il alla trouver le Miniſtre ſon ami, feignit d'arriver ſur le champ de la part du Roi Louis XI. dont la vigilance l'inſtruiſoit toujours à point nommé de tout ce qui ſe tramoit contre lui: il lui dit que des ordres plus précis de la volonté du Roi arriveroient inceſſamment après lui; qu'il offroit à l'Empereur de ſa part tout l'argent qu'il demandoit. Le Prince ne parla point du tout du mariage de la Princeſſe & de Maximilien, parce qu'il ſavoit bien qu'il ne ſe concluroit pas ſans le don de la Royauté.

La choſe réuſſit comme il l'avoit penſé; le Miniſtre écouta le Prince, & le fit parler en ſecret à l'Empereur. La dignité de la perſonne fit qu'on

y ajouta foi. L'Empereur avare ouvrit les yeux à un intérêt présent dont il étoit touché par-dessus toutes les autres considérations de l'avenir, quelles qu'elles pussent être: il eut assez de prétextes pour retarder ces cérémonies. Quatre jours ne s'étoient pas écoulés, qu'il arriva un pouvoir secret, mais extrêmement étendu, au Comte d'Angoulême, de rompre ce Traité en toutes manieres.

Il ne négligea pas en cette rencontre les intérêts de son Roi, qui s'accordoient si bien avec ceux de son cœur. Tout fut rompu sur le refus que l'Empereur fit au Duc de le couronner. Le Duc reçut ce desaveu avec une fierté extraordinaire, & avec une hauteur qui le fit voir en cette occasion plus grand & plus maître que celui qu'il bravoit.

L'Empereur & le Duc se séparerent brusquement & sans cérémonie. Maximilien parut seul être au désespoir, il aimoit véritablement la Princesse de Bourgogne: il se plaignit à son Pere, il demanda au Duc l'accomplissement de ses promesses; mais ses murmures envers l'Empereur, & ses prieres au Duc de Bourgogne, furent également inutiles. Charles partit plein d'indignation contre Frédéric, se consolant de ce refus, puisqu'enfin il avoit la puissance & les richesses des plus grands Rois, & qu'aidé de son courage il résolut d'établir à quelque prix que ce fût sa Monarchie. Il vouloit y comprendre la Lorraine, soutenir dans l'Evêché de Cologne Rupert de Baviere contre le Prince Herman de Bade. Dans ce dessein il s'achemina vers Nuitz, il y manda son armée pour l'assiéger, & se mit en chemin avec une sorte de bonne humeur, dont il y avoit long-tems qu'on ne l'avoit vu capable.

S'il parut tranquille dans ce dessein, la Princesse avoit bien de la peine à cacher sa joye: elle étoit dans le dernier excès pour la rupture de son ma-

mariage avec l'Archiduc : tout étoit gai autour d'elle, & le Comte de Riviere même entroit dans la satisfaction de ces deux Amans.

A deux journées de Treves, le Duc apprit que la petite vérole étoit à la Ville où il alloit coucher ce jour-là, & bien avant encore sur la route; & comme il ne vouloit pas exposer les Princesses qui la craignoient horriblement, il se sépara d'elles en cet endroit pour continuer son chemin vers Nuitz, & pour leur en faire prendre un détourné: il leur donna l'escorte qu'il leur falloit, & le Bâtard de Bourgogne & Imbercour pour les conduire.

Le retardement que cette séparation causa, & le mauvais temps qui survint, firent que les Princesses ne purent arriver au lieu où elles avoient dessein d'aller coucher: la nuit étant arrivée, & ne reconnoissant plus les chemins, on fut obligé d'arrêter auprès de deux ou trois petites maisons qui n'étoient accompagnées que d'une grange. On campa donc comme on put: on fit une ouverture à la grange, pour servir de salle aux gardes de la petite chambre des Princesses, qu'on tendit diligemment. Le Comte de Riviere ne les avoit point quittées, ni son feint Domestique par conséquent; & comme ils avoient tous l'esprit satisfait, le désordre & la confusion où tout étoit pour lors, leur étoient autant de divertissemens.

Les Princesses congédierent les Seigneurs qui les accompagnoient, pour pouvoir avec plus de liberté s'entretenir avec le Comte d'Angoulême; & elles le faisoient avec plus de plaisir & de tranquillité qu'elles n'en avoient encore eu, lorsqu'elles entendirent plusieurs voix qui nommoient Maximilien, & qui leur firent connoître que ce Prince devoit être-là. Leur surprise fut extrême. Par la situation de la chambre, & de l'ouverture qu'on avoit faite à la grange, le Comte d'Angou-

gouléme ne pouvoit ſortir. La Princeſſe ſe deshabilloit pour lors dans une petite chambre au bout de celle-là; mais le Prince, la Ducheſſe & le Comte de Riviere étoient expoſés en vue. Dans cette extrémité, la Ducheſſe ſe jetta ſur un lit qu'on lui avoit dreſſé, & le Comte de Riviere fit aſſeoir à un petit coin aſſez obſcur qui ſe trouva près du lit le Comte d'Angoulême, le couvrit d'un habillement de la Princeſſe qu'un valet de chambre avoit dans ſes mains, & le Comte de Riviere ſe poſta de maniere qu'il cachoit toute la clarté qui venoit des bougies. A peine tout cela fut-il fait avec une grande précipitation, que le Prince Maximilien entra. Il étoit ſi défait & ſi abattu, qu'à une plus grande lumiere on auroit bien vu le changement que la douleur avoit cauſé ſur ſon viſage. Il ſalua la Ducheſſe avec reſpect; & parcourant des yeux toute cette petite chambre, il reconnut l'habillement de la Princeſſe; & croyant que ce fût elle-même, il ſe jetta aux pieds du Comte d'Angoulême, & lui embraſſant les genoux avec une paſſion qui avoit quelque choſe d'infiniment tendre: Me fuyez-vous, ma Princeſſe, mon adorable Princeſſe? lui diſoit-il. Suivez-vous le cruel qui vous arrache à moi; après vous avoir ſi ſolemnellement engagée? Devons-nous être les victimes de votre Pere, & du mien? & ſerons-nous miſérablement ſacrifiés aux paſſions qui gouvernent leurs intérêts? Je quitte Frédéric, je quitte ſon Empire, j'abandonne tout pour vous ſuivre: vous êtes mon Epouſe, ma divine Epouſe; je veux ſuivre votre ſort. Ce pauvre Prince ſe ſoulageoit ainſi par des diſcours ſi pleins d'amour & ſans ſuite, ſans s'appercevoir de l'extravagance où ils l'emportoient. Le Comte d'Angoulême en ſouffroit: il avoit la tête cachée ſous le rideau du chevet; & ſi l'action du Prince proſterné avoit d'abord quelque choſe de riſible, ce

premier mouvement passé, le Comte ne pouvoit souffrir des témoignages d'amour donnés avec tant de véhémence. Il ne répondit rien, comme l'on peut penser; & Maximilien serrant les genoux de sa prétendue Maîtresse avec des manieres encore plus touchantes: Que dites-vous, Madame, de mon malheur? Je dis mon malheur, continua-t-il avec un soupir; car je vois trop qu'il est pour moi seul, & que vous n'y prenez point de part. Eh bien! reprenoit-il, je mourrai donc, puisqu'il n'est point partagé. Grand Dieu! s'écrioit-il, quelle chûte! Il ajouta un torrent d'autres paroles qui faisoient bien voir le désordre où sa douleur le jettoit. La Princesse qui l'entendoit du lieu où elle étoit, fut d'abord dans un grand étonnement; ensuite elle eut envie de rire de voir le personnage des deux Princes. Le Comte de Riviere, tout sage qu'il étoit, avoit peine à se contenir; & la Duchesse dont le tempérament étoit gai, ne pouvoit assez se contraindre: mais, comme elle étoit très-prudente, & qu'elle fit réflexion à tout ce qui pouvoit arriver, faisant un grand effort sur elle-même, elle tendit la main à Maximilien, lui faisant signe de se relever. Seigneur, lui dit-elle, pardonnez-nous, nous sommes encore si effrayées du danger que nous avons pensé courre, que nous ne pouvons nous remettre; la Princesse en est malade de frayeur: nous sommes aussi un peu troublées de votre arrivée. Vous connoissez l'humeur sévere du Duc Monseigneur, il se formalise de moins; permettez que nous ne vous voyions qu'en présence de ceux qu'il nous a donnés pour nous conduire; ainsi, Seigneur, trouvez bon de passer pour un moment là-dedans; nous allons faire avertir Imbercour & le Bâtard de Bourgogne, & nous vous verrons devant eux avec la même liberté & une plus grande satisfaction.

Le

Le Comte de Riviere comprenant l'intention de la Ducheſſe, aida à Maximilien à ſe relever, & le conduiſit dans la chambre prochaine: on tira une eſpece de portiere qu'on venoit d'attacher devant l'ouverture qu'on y avoit faite; & la Princeſſe vint promptement prendre la place du Comte d'Angoulême, & la robe qu'on avoit jettée ſur lui. La Princeſſe & la Ducheſſe ne purent s'empêcher de rire; mais le Comte d'Angoulême n'étoit pas de ſi bonne humeur: il étoit en colere de tout l'amour qu'il avoit remarqué dans le Prince Maximilien, & ne pouvoit ſe réſoudre à ſe cacher, s'il n'eût vu toutes les ſuites dangereuſes d'un ſi étrange deſſein. Il le fit néanmoins, après avoir eſſuyé quelques railleries des Princeſſes ſur la rigueur d'une ſi belle Dame.

Le Bâtard de Bourgogne & Imbercour ramenerent Maximilien. La Princeſſe feignit de ſe trouver mal, & lui fit ſes excuſes comme elle put, aiant beaucoup de peine à tenir ſon ſérieux & à ſe contraindre. Le Prince recommença ſes plaintes & les proteſtations de ſon amour. La Princeſſe lui dit qu'il ne devoit point ſe prendre à elle de tout ce qui étoit arrivé, qu'elle ne ſavoit qu'obéir, & qu'elle le prioit inſtamment de ſe retirer, & de ne l'expoſer pas davantage au courroux du Duc ſon Pere, qui ne pourroit pas ignorer cette viſite, & qui ne la trouveroit nullement à propos dans les termes où il en étoit avec l'Empereur. Maximilien dit tout ce qu'il imagina pour toucher la Princeſſe, & pour tirer quelque parole d'elle qui lui pût être favorable; mais tout fut inutile. Il la quitta enfin comme un déſeſpéré, & l'aſſurant que de tous ceux qui étoient attachés à ſon ſervice, il étoit le plus fidele, & celui qui l'aimoit le plus parfaitement; le Comte de Riviere ſoupira tout bas à cette proteſtation, & le Comte d'Angoulême eût dit tout haut, s'il l'eût

osé, qu'il en connoissoit un plus constant & plus tendre. Cette dangereuse scene finit enfin. Maximilien s'en alla, & les Princesses, après avoir passé une partie de la nuit dans la joye où les mirent toutes les circonstances de cette aventure, résolurent, de peur de quelque autre inconvénient, que le Comte d'Angoulême les quitteroit, puisqu'encore que la treve fût continuée entre le Duc & le Roi, le Comte ne pouvoit aller servir Charles sans la permission de Louis. Il quitta donc les Princesses dès qu'elles entrerent dans les Terres du Duc, mais ce ne fut pas sans un chagrin égal de part & d'autre: il résolut d'obtenir du Roi, qu'il iroit servir de sa personne auprès de Charles, & après avoir renouvellé toutes les mesures qu'ils avoient accoutumé de prendre dans leurs absences, après mille protestations de s'aimer éternellement, ils se séparerent.

Mais laissons les Princesses continuer leur voyage, & se renfermer dans leur solitude pendant le siege de Nuitz, où le Duc fut si occupé, & où je dirai, pour n'en plus parler, qu'il vit venir pour défendre cette Ville toutes les forces du Corps Germanique, & l'Empereur en personne, qui sembloit n'être-là que pour honorer l'intrépidité de Charles, qui fut toujours avantageusement retranché, & qui, craignant enfin de perdre l'Alliance des Anglois, leva le siege, sous prétexte de rendre Sa Sainteté Arbitre du différend de Rupert & d'Herman.

Cependant le Comte d'Angoulême tourna ses pas vers la France, & vint où le Roi étoit. Il fut surpris, en arrivant, de trouver la charmante Jaquelin Maîtresse de ce Prince. Le Roi qui savoit qu'ils s'étoient vus en Bourgogne, leur fit fête à tous les deux du plaisir de se revoir: ils en eurent en effet une grande joye, ils s'estimoient infiniment; & comme l'aimable Jaquelin s'étoit déclarée

rée ouvertement pour Comines, ils étoient souvent tous trois enſemble, où ils avoient un plaiſir ſenſible de parler de tout ce qui leur étoit arrivé en Bourgogne. Mais il ne fallut pas beaucoup de ces converſations pour allarmer Louis. Le Comte étoit admirablement bien fait, Jaquelin étoit belle; en voilà trop pour faire naître des ſoupçons dans un eſprit naturellement foible, méfiant & jaloux. Au premier ombrage il ordonna au Comte d'aller à Loches, où il avoit été élevé juſqu'à l'âge de dix-huit ans, & en ce tems le Roi choiſit ce lieu pour la demeure de Charlotte de Savoye ſa Femme, & elle y étoit toujours pendant les courſes du Roi & durant ſa retraite au Pleſſis-les-Tours. Le Roi commanda au Comte d'Angoulême de s'y retirer auprès d'elle, & d'y reſter juſqu'à nouvel ordre. Le Prince en fut fâché, quoiqu'il fût attaché à la Reine par le reſpect le plus entier. Ce fut en vain qu'il demanda d'aller ſervir Charles, le Roi le refuſa, & il fallut obéir. Comines obtint la liberté de l'accompagner juſques-là; les Comtes de Tancarville & de Taillebourg y allerent auſſi, & ce dernier étoit amoureux de la Princeſſe, Sœur du Comte.

C'eſt ici que je dois parler de Charlotte de Savoye. Varillas en fait un ſi beau portrait, que tout ce que je puis faire, eſt de prendre quelqu'une de ſes couleurs pour la repréſenter comme une des plus accomplies perſonnes du monde. Elle étoit belle, elle étoit ſavante en Poéſie & en Muſique, elle peignoit bien, enfin elle étoit incomparable; avec cela elle avoit une douceur & une gayeté qui charmoient. Louis ne la voyoit jamais, que lorſqu'il en avoit beſoin pour quelque cérémonie & pour quelque fête d'éclat, & ſa perſonne en faiſoit toute la dignité & l'ornement: il lui faiſoit paſſer ſa vie, ou au Château d'Amboiſe, ou à Loches, n'aiant d'hommes auprès d'elle que des

domeſtiques dont elle ne pouvoit ſe paſſer. Pour des femmes, toutes celles qui avoient de l'eſprit & de la raiſon, ſe tenoient le plus qu'elles oſoient auprès d'elle, & tous les Seigneurs de France lui envoyoient leurs filles pour avoir l'honneur d'être élevées & tenues auprès d'une ſi ſage Reine.

En arrivant, le Prince ſut que la Reine étoit à la promenade. Il trouva d'abord pluſieurs Dames qui furent ravies de le revoir; car, comme il avoit été élevé parmi elles, & qu'il y avoit paſſé une partie de ſa vie, elles l'aimoient toutes tendrement: elles firent de grands cris à ſa vue, & il eut le plaiſir de voir qu'elles étoient pour lui comme il les avoit laiſſées.

Il s'avança vers l'endroit où étoit la Reine; il la vit de loin qui revenoit vers lui. Elle étoit appuyée ſur une jeune fille blonde, d'une parfaite beauté: elle parloit d'action à la Reine; & quand elle fut aſſez près pour diſcerner le Prince: Ah! le voilà lui-même, s'écria-t-elle. C'eſt lui, reprit la Reine, & ſi l'explication que je vous ai faite de votre ſonge, eſt auſſi juſte dans les autres parties qu'en celle là, vous auriez une merveilleuſe opinion de mon ſavoir. Elle étoit ſi près du Prince à ces dernieres paroles, que tout ce qu'elle put faire, fut de ſe baiſſer pour le relever de ſes pieds où il s'étoit mis: elle l'embraſſa avec beaucoup de tendreſſe; & continuant à marcher entre le Prince & la perſonne qui étoit avec elle, elle l'entretint ſur les Guerres de Guyenne & ſur la Rebellion du Comte d'Armagnac. Le Prince lui en rendit compte. La belle perſonne qui étoit avec la Reine, ſe mêla à cette converſation avec beaucoup d'eſprit, mais avec moins de vivacité qu'elle n'avoit accoutumé d'en avoir. L'arrivée du Prince aiant fait grand bruit, toutes les perſonnes de la Cour de la Reine vinrent s'empreſſer autour de lui, pour lui

lui témoigner leur joye; car, comme la Reine étoit auſſi bonne qu'admirable en tout, elle ſouffroit qu'on eût auprès d'elle une certaine liberté qui rendoit ſa petite Cour la plus charmante de la Terre. Le Prince fut donc occupé le reſte du jour à recevoir les careſſes de toutes ſes amies, & ne ſe retira à l'appartement qu'on lui avoit donné, que fort tard; mais, comme il faiſoit une de ces belles nuits qui ſont ſi propres aux ſecrets des perſonnes qui ont de la confiance les unes pour les autres, le Prince & Comines deſcendirent dans les jardins pour s'entretenir de leurs affaires. A peine eurent-ils commencé d'en parler, qu'ils furent diſtraits de leur entretien par un ſon de voix qui avoit quelque choſe de charmant; & comme il étoit inconnu au Prince, il ne put s'empêcher d'y donner quelque ſorte d'attention. Ils s'approcherent donc doucement d'une touffe d'arbres qui formoient une eſpece de cabinet ruſtique, où ils apperçurent deux femmes qui étoient couchées ſur l'herbe. Celle dont la voix les avoit attirés, continuant ce qu'elle avoit commencé de dire: Je ne m'étonne pas, diſoit-elle, qu'une paſſion ſi forte puiſſe naître d'une auſſi longue habitude; mais j'avoue que je ne comprens pas ces amours impétueux qui naiſſent du premier coup-d'œil: c'eſt un déréglement qui aſſomme la raiſon, & où je ne puis imaginer qu'un eſprit raiſonnable puiſſe ſe ſoumettre. Hélas! reprit celle qui n'avoit pas encore parlé, c'eſt une fatale habitude qui m'a ſi cruellement attachée. Qui n'auroit aimé comme moi? Tout flattoit ma paſſion; nous étions jeunes; nous nous voyions tous les jours; & favoriſés par l'inclination de nos cœurs & par une ſolitude qu'aucun hazard ne troubloit, nous nous abandonnions à nos deſirs. On dit que le Comte d'Angoulême eſt aimable, repartit l'autre, & vous ne voyez que lui: voilà trop de raiſon pour vous perdre; car,

encore une fois, je ne vous pardonne qu'à regret votre foibleſſe, & il faut vous aimer autant que je fais, pour me trouver capable de vous excuſer. Vous êtes une fille parfaite, reprit celle à qui on venoit de parler, je crois qu'il n'y a que vous au Monde qui réſiſtiez à l'amour de la façon que vous le faites. Ne m'en faites point d'honneur, repliqua l'autre, je n'ai aucun mérite à me conſerver. Quoi! repliqua celle qui venoit de parler, vous défendre comme vous avez fait de la paſſion du Comte de Bigorre, de Sancerre, & de celle du Comte de Dunois? car quoiqu'il ne ſoit, ni ſi jeune, ni ſi bien fait qu'eux, la gloire d'avoir aſſujetti ce Grand Capitaine n'eſt pas une légere gloire. Ne parlons point de moi, interrompit la perſonne indifférente; mais, je vous prie, dites-moi un peu vos folies, j'appelle ainſi vos amours: je veux ſavoir comment une perſonne faite comme vous a pu ſe réſoudre à un engagement ſi dangereux.

Dès que le Comte d'Angoulême eut entendu ſon nom, il ne put s'empêcher de ſourire, & prenant Comines par le bras, il vouloit l'emmener; mais Comines, au-lieu de le ſuivre, ſe penchant doucement près de ſon oreille: Non, dit-il, je ſaurai votre Hiſtoire: je ne m'éloignerois pas d'ici pour toutes choſes: allez, retirez-vous, & laiſſez-moi. Le Prince leva les épaules, & lui dit adieu. Comines ſe raprocha, & ſe mettant doucement à terre le plus près qu'il put, il entendit qu'on pourſuivoit de la ſorte.

HIS-

HISTOIRE

DE

SOUVERAINE.

JE vais vous dire mes folies, puiſque vous les nommez ainſi. Je fus miſe auprès de la Reine à l'âge de dix ans. Le Prince en avoit alors treize. Nous étions tous deux beaux comme le jour ; permettez-moi, ma chere compagne, de parler avantageuſement de mon enfance. On me mit au quartier des petites filles qu'on élevoit, comme vous ſavez, avec beaucoup de ſoin : je paſſois l'attente de nos Gouvernantes, & leurs peines ne ſe perdoient pas avec moi. La Reine me témoigna dès ce tems-là beaucoup d'amitié, mes vivacités lui plaiſoient. Elle aſſiſtoit ſouvent pour ſe divertir à nos petits jeux. Quand le Comte y étoit, j'avois plus d'eſprit qu'à l'ordinaire ; & l'autorité que j'avois priſe ſur mes petites compagnes, la majeſté que j'affectois en leur commandant, & l'air abſolu que j'avois avec elles, fit que la Reine me donna le nom de Souveraine, & qu'on eſt ſi bien accoutumé à ce nom, que vous ſavez bien qu'on ne m'appelle plus autrement. Tous les jours le Comte étoit avec nous aux heures qu'il ne donnoit pas à ſes Maîtres : quand je le voyois, je devenois plus gaye ; & quand il étoit auprès de moi, ſes yeux prenoient un feu plus brillant qu'à l'ordinaire, & ſon humeur devenoit ſemblable à la mienne : nous étions toujours de même avis ; ſi on vouloit exiger une complaiſance de lui, on

m'employoit pour l'obtenir; & si j'avois refusé quelque chose, on n'avoit qu'à le prier de me la demander, je l'accordois: quand nous nous séparions, nous nous embrassions quelquefois à la dérobée quand on ne nous voyoit pas, & nous nous quittions sans chagrin, mais avec une égale impatience de nous revoir. Quand je fus un peu plus grande, je devins plus modeste, mais je ne l'aimai pas moins: je ne m'effrayai point par la connoissance que j'eus de moi-même, une honnête honte me rendit seulement plus timide avec le Prince. Il s'apperçut comme moi des sentimens qu'il avoit, & les connut avec plus d'assurance: il me cherchoit avec empressement. La premiere fois qu'il me les montra d'une maniere plus sérieuse, il m'apporta un oiseau à qui il avoit fait apprendre un air que j'aimois; il le fiffla incontinent comme de commande. Je fus fort surprise, je pris cet aimable oiseau que je baisai mille fois: Qu'il est heureux, aimable Souveraine, s'écria le jeune Prince! je suis jaloux: caressez-le moins, ou faites-moi part de ces caresses. Ah! Seigneur, lui dis-je, puis-je moins reconnoître le plaisir que vous me faites, qu'en baisant mon aimable oiseau, je n'ai que des baisers à lui donner. Et moi, me dit-il, qu'aurai-je donc? Vous aurez, Seigneur, lui dis-je en rougissant, vous aurez plus, je vous aime, & je n'aime ce pauvre oiseau que pour l'amour de vous. Pour l'amour de moi, me dit-il; & savez-vous ce que c'est que l'amour? Je le connois, continua-t-il d'un air tendre, vous l'avez mis dans mon cœur; il y est entré avec douceur, sans cette suite terrible qu'on dit qu'il a quelquefois: je ne sens que du plaisir à vous aimer; & si vous vouliez, vous le rendriez parfait. Que faut-il faire, Seigneur? lui dis-je: je vous aime, je ne vois rien au-delà d'aimer. Il faut continuer, dit le Prince, d'être fidele, & nous

nous donner en tous tems, en tous lieux, des marques continuelles de notre amour: vous savez qu'on y met déjà des obstacles, que vos Gouvernantes ne veulent plus que nous soyons ensemble, qu'on me gronde souvent, & qu'on vous fait des reprimandes; la Reine même qui s'est si souvent divertie de notre amitié, lui prescrit à tous momens des bornes par les remontrances qu'elle nous fait: il faut donc tromper tout le monde, ma belle Maîtresse, feindre dans nos actions une passion réglée, mais nous aimer un peu mieux que nous n'avons encore fait, nous le dire quand nous pourrons, nous l'écrire à tous momens, & les ménager tous pour rendre notre bonne fortune incomparable. Que vous dirai-je, ma compagne, je fus de l'avis du Comte: nous réglâmes si bien nos petites affaires, que jamais deux personnes de notre âge n'ont agi avec une intelligence si impénétrable. Dès le lendemain, le Prince me donna un bouquet devant la Reine; je me doutai qu'il commençoit à mettre en pratique les finesses dont nous nous devions servir: j'avançois la main pour le recevoir, quand la Reine, qui peignoit en ce tems-là, le prit pour en copier les fleurs. Je me troublai d'abord un peu; mais me remettant assez promptement, je courus à une corbeille de fleurs qu'on venoit de poser dans le cabinet de la Reine, & la mettant auprès d'elle, & prenant mon bouquet: Ah! Madame, lui dis-je, si l'on m'ôte l'amour du Comte d'Angoulême, qu'on me laisse encore jouir pour aujourd'hui du reste de sa galanterie. J'amusai encore quelque tems la Reine, pour la divertir; & dès que je pus me sauver, j'allai dans un lieu sûr chercher dans mon bouquet, où je trouvai ce billet:

J'ai plus de plaisir à dire mystérieusement que je vous aime, que je n'en ai eu quand il m'étoit permis

de le dire devant tout le monde. Augmentons nos plaisirs : je crois que le mystere en pourroit faire naître de nouveaux que nous n'avons pas encore goûtés.

Je fus plus transportée de la façon dont on m'avoit donné ce billet, que du billet même. Je fis brusquement cette réponse :

J'ai le même plaisir que vous : dites-moi si vous avez la même émotion que je sens. D'où vient-elle? Naît-elle du mystere? Ou ne fait-elle que suivre l'amour?

Quand j'eus écrit ce peu de paroles, je fus bien empêchée comment il les verroit, car je voulois les donner finement; & après avoir un peu rêvé, je me crus très-habile de mettre ce petit papier dans une boëte d'or, que j'emplis de ces jolies poudres que nous mettons sur nos cheveux, & quand je vis le Prince, je la lui présentai pour les sentir. Il comprit mon dessein, & prenant ma boëte, il en mit la poudre sur sa tête en badinant, & ôtant le billet sans qu'on s'en apperçût, il me rendit ma boëte. Nous nous écrivions trois ou quatre fois tous les jours, & en près de deux ans nous épuisâmes toutes les manieres que l'on peut imaginer: mille fois nous avons mis de nos lettres dans la chaise de la Reine, à tous les coins de sa chambre, à des statues, dans les arbres; enfin tout servoit à nos desirs.

Nous n'avons jamais eu qu'une querelle. Le Comte de Rouci qui étoit élevé avec le Prince, étoit amoureux de moi. Quelques jours avant que le Connétable son pere le rappellât, nous jouyions ensemble, mes compagnes & moi, à divers jeux, où l'on nous occupoit; & comme je courois légérement, nous fîmes une gageure, deux de mes compagnes & moi; c'étoit Durefort & Budos: Nous

Nous prîmes nos mesures avec quelques disputes, comme c'est la coutume, & nous partîmes au signal: un jeune cerf ne va pas plus vîte, ni plus légérement. Nous conservâmes durant quelque tems une même égalité; sur la fin de la carriere Durefort me passa, & je devançai d'assez loin Budos. Durefort étoit près du but, quand elle apperçut dans l'allée une couleuvre qui traversoit le chemin; elle fut effrayée, & se retournant brusquement pour courir en arriere, elle me rencontra front pour front qui courois avec ardeur: nous nous heurtâmes avec une telle impétuosité, que comme deux jeunes Chevaliers dans la joûte, nous allâmes mesurer la terre, mais tellement étourdies & si assommées, pour ainsi dire, qu'on nous crut mortes; & il s'en fallut peu que Budos ne nous passât sur le corps, & n'eût un destin pareil au nôtre. Tout le monde vint à nous, les Princes des premiers: Durefort m'étouffoit sous elle, le Comte d'Angoulême la prit pour me soulager; mais elle demeura pour son partage, parce que le Comte de Rouci me releva incontinent, & s'affeyant à terre me soutint, & tâchant avec mes compagnes qui étoient accourues, de me faire revenir: les unes étoient auprès de moi, les autres près de Durefort. Enfin nous ouvrîmes les yeux l'une & l'autre; mais quel objet frappa les miens, quand je vis Durefort entre les bras du Comte d'Angoulême: je haïs la lumiere, je détestai le jour, je ne voulois plus voir: je crus n'avoir pas bien vu, & dans l'agitation de ma jalousie je les rouvris, je vis effectivement ce que j'avois déjà vu, & que ce n'étoit point une illusion; mais il faut dire la vérité, je le vis qui ne portoit pas les yeux de dessus moi, qui parloit toujours de tous les remedes qu'il falloit me faire, & qui sembloit ne prêter qu'à regret le secours qu'il rendoit à Durefort; & si la bienséance l'eût

permis, il l'eût quittée pour venir auprès de moi. J'ai compris depuis tout ce que je vous dis; mais alors je ne voulois qu'être en colere: je fis une mine si terrible, que le Prince comprit mon injustice, & tournant la tête pour voir qui me soutenoit, je reconnus que c'étoit le Fils du Connétable; alors le repoussant dédaigneusement, & m'appuyant sur une de mes compagnes, je me tournai de maniere que je ne pouvois voir, ni le Comte de Rouci, ni le Comte d'Angoulême. Il me demanda plusieurs fois comment je me portois; pour réponse, je m'informois des nouvelles de Durefort: d'autre côté Rouci m'accabloit de soins & de demandes. Enfin le Prince se défit tout doucement de Durefort, & vint où j'étois: je changeai tout d'un coup mes façons chagrines, & je pris un ton railleur qui étoit pire que tout le reste. Cette maniere d'agir dura quatre ou cinq jours, & c'étoit trop; mais Durefort, qui est aimable & extrêmement douce, me désespéroit avec les honnêtetés qu'elle faisoit au Prince; & tout le chagrin que j'en avois, retomboit sur lui. Il n'y eut que le départ du Comte de Rouci qui nous racommoda; car le Prince, qui croyoit aussi que je le distinguois, me vit si gaye quand il partit, qu'il fut bientôt desabusé, du-moins s'il avoit cru qu'il eût fait la moindre impression sur mon esprit: son absence nous racommoda; & il faut dire la vérité, j'avois grande envie de me remettre bien avec lui. Nous vécûmes encore quelque tems dans des douceurs infinies, terminées par le départ du Prince. Il nous quitta, & comme un autre Achille, laissant les molesses où il vivoit avec la Fille de Licomede, tous ses pas se porterent à la gloire. Vous avez ouï parler des actions de courage où il s'est trouvé, & des marques de valeur qu'il a données. Le Roi l'occupa d'abord, & il se tira d'affaire avec une conduite qui fut admirée. J'étois

toit triste & inquiéte dans ces occasions; mais les continuelles marques d'amour que je recevois de sa part, adoucissoient tous mes maux.

Je ne vous ai pas dit comment nous nous quittâmes à cette premiere séparation, vous pouvez vous l'imaginer; jamais douleur ne fut si véritable de mon côté: je dévorois mes larmes autant que je le pouvois; plus je me contraignois, & plus je souffrois. Le Prince n'étoit pas comme moi: il avoit une joye de nous quitter, qu'il faisoit rouler sur les occasions prochaines qu'il avoit de se signaler à la guerre: il s'attendrit pourtant au dernier adieu; & toutes les fois qu'il nous est revenu voir depuis, soit avec le Roi, ou tout seul, j'en ai été également contente, jusqu'à son voyage de Bourgogne, où il mena la Fille du Duc de Bourbon qui alloit épouser le Prince de Gueldre. Je ne sais ce qu'il a trouvé en cette Cour; mais, ou je suis abusée, ou il y a cessé de m'aimer, & il y a pris un nouvel attachement; tout me le dit, & jugez-en vous-même. Tant qu'il fut dans ce Pays-là, je ne reçus que rarement de ses lettres: elles étoient gayes au commencement, comme venant d'un esprit libre; elles étoient pleines de nouvelles, de descriptions, de fêtes galantes, & point du tout du stile d'un Amant absent. A ces lettres en succéderent de froides & de courtes, qui marquoient une autre occupation que celle de penser à moi. Enfin, il n'en vint plus du tout, & un long tems s'écoula sans que j'en entendisse parler par lui-même.

A son retour de Bourgogne, il s'oublia avec le Roi sans revenir voir la Reine, & sans me donner de ses nouvelles: je fus touchée de ce changement en personne sensible. Enfin, nous fûmes que le Roi envoyoit le Comte de Beaujeu & le Comte d'Angoulême en Guyenne, & qu'il venoit en personne les accompagner jusqu'i-

ci,

ci, où le Roi étoit bien-aise de se rendre, sous prétexte de voir la Reine. Comme vous n'avez point vu le Roi, que vous n'arrivâtes que deux ou trois jours après qu'il s'en fut retourné, je vous dirai, ma chere compagne, qu'il faisoit beau voir les deux Cours mêlées ensemble; tous ces jeunes Guerriers si bien faits, avec les Dames & les Filles de la Reine, faisoient un effet charmant. Je m'étois extraordinairement parée, & dès que j'apperçus le Comte d'Angoulême, que je n'avois pas vu depuis plus d'une année, mon cœur s'émut, & je sentis un trouble auquel je ne pus résister. Je m'apperçus de quelque léger embarras qu'il eut en me voyant; mais il s'en remit promptement, & il eut ensuite une liberté qui me surprit: il ne se contraignit point, il ne tâcha point de me parler en particulier, ses yeux ne me dirent rien: il n'en fit pas plus pour moi que pour mes compagnes. J'observois tout avec un étonnement si grand, que je n'avois pas la force de parler. D'ailleurs, le Comte de Rouci que je n'aimois pas, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire appercevoir ses sentimens. Hélas! il étoit pour moi comme j'étois pour le Comte d'Angoulême: j'étois pour lui, comme le Comte d'Angoulême étoit pour moi. La nuit me parut cruelle, je pris mille résolutions qui se détruisoient les unes les autres: je voulois lui parler ou lui écrire, un reste de fierté me retenoit; je me flattois encore, & je crus que le Prince reviendroit de lui-même.

Le jour qui succéda à la nuit que j'avois passée avec tant de peine, en eut encore de nouvelles. Le Prince continuant à avoir un procédé terrible, me laissa confondue avec mes compagnes, & ne dit rien qu'en général. Tout le monde me disoit devant lui que j'étois crûe, que j'étois embellie, & toutes ces sortes de choses qu'on a coutume

tume de dire aux jeunes Filles, il le disoit comme les autres; mais ses paroles n'avoient rien de plus particulier. Je vous assure que je n'entendis presque pas ce qu'on me disoit, j'étois dans un accablement qui me tuoit. Le Comte de Rouci me parloit, je lui laissai dire tout ce qu'il voulut; & une fois qu'il exprimoit des sentimens très-passionnés, & qui me faisoient ressouvenir de ceux du Comte d'Angoulême, ma distraction fut si forte, que, comme il s'arrêtoit pour entendre ma réponse : Dites encore, lui dis-je d'un air tendre. Le Comte fut surpris; & par un transport il voulut me marquer comme il prenoit le sens obligeant de ce peu de mots; mais moi, surprise à mon tour de la folie de mon oubli: De quoi me parlez-vous, lui dis-je, de quoi vous flattez-vous? Non, je ne pense rien qui puisse donner lieu à votre vanité; je ne vous ai pas seulement entendu; je ne sais ce que je vous ai dit; & si vous avez ouï quelques paroles dont vous puissiez être satisfait, je me dédis de tout. Je le quittai sans le regarder, mes yeux avoient bien une autre occupation: ils cherchoient à tous momens le Comte d'Angoulême, mes regards languissans lui redemandoient incessamment son cœur.

L'instant fatal arriva où je le vis partir pour la Guyenne: depuis j'ai passé ma vie dans un ennui que je n'avois jamais connu. Le Prince est retourné auprès du Roi; & la nuit passée, après des agitations insupportables, le sommeil me s'est présenté à moi, que pour me faire voir l'image affreuse de mon malheur. Il me sembloit que je voyois le Prince, & qu'ayant voulu approcher de lui, il a disparu tout d'un coup; & comme je le cherchois par-tout, je l'ai enfin apperçu, mais en éloignement; & quoique j'allasse à lui, il me paroissoit toujours à la même distance; je me reposai, lasse & triste, & j'allois recommencer

ma

ma course, quand un nuage brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel l'a entiérement dérobé à ma vue. Après cela j'ai erré long-tems dans des lieux inconnus: j'avois cet embarras pénible que vous savez qu'on a dans les songes. Quand je l'ai revu, du moins je croyois que c'étoit lui, mais il n'avoit plus aucun de ses traits, il me fuyoit encore: j'ai eu le cœur si serré, que je me suis éveillée en sursaut.

Tantôt en me promenant avec la Reine, nous avons parlé des nouvelles amours du Roi & de Jaquelin, & du retour du Prince. J'ai pris la liberté de dire mon rêve à la Reine; elle l'a écouté avec attention, & prenant ensuite la parole: Souveraine, m'a-t-elle dit, votre Amant a changé; il ne vous aime plus, rien n'est si clair que ce songe: je suis trompée s'il n'aime ailleurs, mais vous l'allez voir bien-tôt. La Reine s'appercevant que j'avois rougi à l'interprétation de mon songe: Vous êtes trop sage, continua-t-elle d'un ton sérieux, pour avoir conservé d'autres sentimens que ceux de l'estime & de l'amitié pour le Comte d'Angoulême: les jeunes cœurs quittent les sentimens amoureux avec autant de facilité qu'ils les prennent: la fortune du Prince, & tous les engagemens raisonnables qu'il doit prendre, sont absolument dans la volonté du Roi. Je n'eus pas le tems de répondre, il parut comme la Reine parloit, & son éloignement pour moi n'a été que trop visible; car il n'a rien dit que je puisse expliquer à mon avantage.

Je suis fâchée de vous dire, interrompit celle à qui l'on parloit, que je suis de l'avis de la Reine: on ne peut vous flatter, je plains votre passion, vous lui avez donné trop de force; mais allons nous coucher, il est tard: nous raisonnerons demain sur la conduite que vous devez tenir, je veux demain voir votre beau Vainqueur à la Chapelle de la Reine. Ces

Ces deux filles s'en allerent: & Comines donna des soupirs à la destinée de l'aimable Souveraine. Il compara ses malheurs aux siens. Elle a été aimée pourtant, dit-il en lui-même, elle en a goûté la douceur; & moi, je n'ai senti que le tourment d'aimer.

Dès le matin, quand Comines fut habillé, il alla dans la chambre du Prince, qu'il trouva encore au lit. Quoi! lui dit-il, vous dormez paisiblement, quand vous causez tant de désordres, & que vous troublez des nuits qui devroient être si belles, par des tourmens véritables & des visions si certaines. Alors il lui conta tout ce qu'il avoit entendu; & ce Prince lui avoua que tout ce que Souveraine avoit dit, étoit vrai, & qu'il lui avoit donné avec attachement les premiers soins de sa jeunesse. Il plaignit le malheur de cette belle fille, s'il étoit vrai qu'elle l'aimât encore, avouant que depuis qu'il avoit vu la Princesse de Bourgogne, tout s'étoit éteint dans son cœur, pour ne sentir que l'amour qu'il avoit pour cette charmante Princesse.

En allant à la toilette de la Reine, Comines dit au Prince la curiosité que l'Inconnue avoit, & qu'elle avoit assuré qu'elle le verroit à la Chapelle. Le Prince remarqua trois filles dans la chambre de la Reine qu'il ne connoissoit point; il s'imagina que sa Curieuse en étoit une, & il les considéra l'une après l'autre avec assez d'attention: il demanda à Durefort leurs noms. Elle les lui dit: elles sont ici, continua-t-elle, depuis qu'on ne vous a vu; mais il y en a une derniere qui est encore un peu malade, c'est la plus belle personne du monde, & d'un mérite tout-à-fait particulier. La Reine l'aime fort; & en-vérité je ne crois pas aussi qu'on puisse jamais l'aimer assez: c'est la Fille du Seigneur de Polignac.

Le Prince & Comines la chercherent à la Chapelle,

pelle, mais ils ne la virent pas; & aiant demandé où elle étoit, on leur dit qu'elle pouvoit être à une tribune grillée, où il étoit impoſſible de rien diſcerner.

La nuit étant venue, Comines mena le Prince au même endroit où ils avoient été le ſoir précédent: ils s'entretenoient ſur ce qu'on leur avoit dit tout le jour de la merveilleuſe beauté de Polignac, des charmes de ſon eſprit, & de toutes les rares qualités qu'on leur avoit aſſuré qu'elle avoit; quand ils l'apperçurent venir avec Souveraine, ils meſurerent leurs pas aux leurs, cachés derriere une paliſſade, & ils entendirent que Polignac diſoit: Il m'a ſurpris, il eſt mieux fait que tout ce que j'ai jamais vu; mais la vue ſeule ne ſuffit pas pour aimer, ſe laiſſe-t-on enchanter par les yeux? Si le Comte d'Angoulême avoit peu d'eſprit, ou qu'il l'eût mal tourné, s'il étoit groſſier, étourdi, enfin qu'il eût bien de mauvaiſes qualités, l'aimeroit-on? Non ſans-doute, il faut que tout réponde à une ſi belle repréſentation. Il n'a rien de ce que vous dites, reprit Souveraine, il eſt encore plus aimable par les charmes de ſon eſprit & par ſes manieres, que par ſa perſonne. Je doute, reprit Polignac, qu'on doive croire un eſprit prévenu. Ah! demandez-le à toutes mes compagnes, reprit Souveraine! que ne vous-en ont-elles pas dit mille & mille fois? Cependant, repartit Polignac d'un ton ironique, cet homme ſi parfait a le plus grand des défauts ſelon moi; il ne vous aime plus, il a changé. Ah! ma chere compagne, continua-t-elle d'un ton plus ſérieux, croyez-moi, le Comte n'eſt pas ſi merveilleux qu'on le fait; il me paroît quelque choſe de dur, pour ne pas dire pis, dans ſon procédé avec vous: je le crois vain, plein de lui-même, léger, fanfaron .... Leur voix ſe perdit alors, parce qu'elles tournerent dans une autre allée. Le

Com-

Comte demeura confus ; & regardant Comines avec dépit : Que croit elle ? dit-il ; elle me voit comme un misérable, un brutal. Ah, Polignac, je ne puis souffrir que vous ayez cette opinion de moi ! vous perdrez cette pensée, & vous changerez. Je serois bien malheureux, dit-il à Comines, si une personne comme celle-là me mépriſoit si fort.

Le lendemain, le Comte d'Angoulême s'étant trouvé auprès de la Reine dans le tems qu'elle alloit voir Polignac, qu'on avoit mise dans la maiſon des bains, parce qu'elle les prenoit, il donna la main à la Reine pour l'accompagner, en faiſant un ſigne à Comines pour lui témoigner le plaiſir qu'ils alloient avoir.

Cette belle Fille étoit aſſiſe ſur un faiſceau de jaſmin ; elle avoit tous ſes cheveux négligemment relevés ſur le haut de ſa tête, une robe d'une légere étoffe verte lui deſcendoit juſqu'aux pieds, elle rempliſſoit des vaſes de fleurs ; & dans cet état elle ne repréſentoit pas mal la jeune Flore ou le gai Printems.

Elle ſe leva bruſquement dès qu'elle apperçut la Reine, qui lui nomma le Prince, Comines, Taillebourg, & Tancarville : elles les ſalua avec diſtinction, & la Reine l'aiant tirée à part pour l'entretenir, elle regarda toutes ces perſonnes avec une égale indifférence : mais la Reine rendant la converſation générale, elle obſerva avec attention ce que diſoit le Prince ; & comme tout ce qu'il dit, étoit galant & ſpirituel, il parut à Souveraine que Polignac en étoit fort ſatisfaite.

Il ne faut point traîner le Lecteur dans une longueur ennuyeuſe ; je veux dire tout d'un coup que le Comte d'Angoulême fut vengé. Polignac avoit trop bon goût pour ne le pas trouver aimable : elle l'aima ſi éperdûment, qu'il n'y a jamais eu rien de pareil.

La

La premiere connoiſſance qu'elle eut de ſon état, l'affligea; il n'eſt rien qu'elle ne fît pour étouffer cette inclination dominante à laquelle elle ſe voyoit aſſujettie malgré ce qu'elle en avoit penſé. Que ne ſe dit-elle point? Que ne fit-elle pas? Quels reproches même à l'égard de Souveraine, quoiqu'elle ne lui ôtât rien! Elle feignit d'être encore malade, pour ne ſe rencontrer plus ſi ſouvent avec le Prince, quoiqu'elle l'eût déjà trop vu; enfin il n'eſt rien qu'elle ne fît pour ſurmonter une paſſion où elle avoit tant de penchant.

Quelque agréable que fût l'exil du Prince, il languiſſoit loin de la Princeſſe de Bourgogne: il n'avoit de conſolation que celle de recevoir de ſes lettres & de lui en écrire, qui exprimoient toute la tendreſſe de ſon cœur.

Il fut même bientôt privé de la compagnie de Comines, qui retourna auprès du Roi avec Tancarville. Sancerre vint voir ſes Sœurs, qui étoient auprès de la Reine, ou plutôt il vint voir Polignac. Le Comte de Dunois y vint auſſi. Cette belle perſonne recevoit les marques de leur amour avec une modeſtie qui les enflammoit davantage; & ſi elle avoit une honnêteté prudente pour ce fameux Guerrier, elle n'avoit que de la rigueur pour Sancerre.

Souveraine & Polignac qui avoient toujours eu de l'amitié l'une pour l'autre, ne ſe quittoient plus: elles s'entretenoient de ce qu'elles aimoient. Souveraine dans ſon malheur étoit ravie d'avoir à qui le dire; & Polignac, qui cachoit ſa paſſion, avoit le plaiſir d'entendre à tout moment parler du Prince qu'elle aimoit: elle n'étoit point jalouſe de Souveraine, parce qu'elle ſavoit bien qu'elle n'avoit pas ſujet de l'être.

Mais le Comte d'Angoulême étoit très-embaraſſé quand il ſe trouvoit ſeul avec ſa premiere Maîtreſſe, il en fuyoit toujours les occaſions; &

un

un jour qu'il étoit allé rêver auprès du tombeau de la belle Agnès Sorel, qui étoit un lieu fort agréable quoiqu'il représentât la tristesse, les pas de l'aimable Souveraine la conduisirent vers l'endroit où étoit son volage Amant. D'aussi loin qu'il l'apperçut, il se leva, & tourna ses pas d'un autre côté pour l'éviter: elle sentit vivement cette fuite, & s'appuyant tristement sur l'arbre auprès duquel elle avoit vu le Comte d'Angoulême, elle y soupira, & un moment après prenant l'aiguille de ses cheveux, elle grava ces lettres sur l'écorce de cet arbre:

V... F.... I..... E. M.. A.... V... S...

Le Comte de Rouci, qui suivoit de loin Souveraine, avoit vu son action & celle du Comte d'Angoulême. Il l'aborda comme elle achevoit d'écrire; & le Comte d'Angoulême que Polignac rencontra, fut obligé de retourner avec elle au tombeau d'Agnès, où elle savoit que sa compagne étoit. Ils trouverent le Comte de Rouci occupé à deviner le sens de ces lettres que Souveraine avoit écrites sur cet arbre: il les avoit mises sur ses tablettes avec les mêmes points pour en venir plus facilement à bout. L'amour & la jalousie sont de grands maîtres: il lut facilement ce que ces lettres signifioient; & les écrivant sous celles qu'il avoit vues sur l'arbre, il les présenta à Souveraine, qui lut:

V... F.... I..... E. M.. A.... V... S...

Vous fuyez Inhumain, & mon Amour vous suit.

Elle ne convint pas qu'il eût trouvé le véritable sens; mais Rouci n'en pouvant douter, écrivit au bas de ces paroles, celles qu'il accommoda à sa mode: L'...

L'.....S. V... A...
S... R..... A V.... T.....
H. Q.. M.. C.. S..... C.....
S. J. V... I..... U.. M... F.....,

Il présenta ses tablettes à Souveraine: elle fut peu à déchifrer ce qu'il y avoit mis; & souriant à la seconde ligne: Ce sont des vers, s'écria-t-elle, ce sont des vers! & un moment après, aiant tout lu aussi facilement qu'elle auroit pu faire dans un Livre: Hà, ma compagne, dit-elle à Polignac, je veux que vous voyiez cela. Polignac n'y comprit rien, non plus que le Comte d'Angoulême: il y étoit trop intéressé, & Souveraine n'avoit garde par bienséance de lui en donner l'intelligence, mais elle la donna de la sorte à Polignac:

L'insensible se voit aimé,
Sans répondre à votre tendresse;
Hà! que mon cœur seroit charmé,
Si je vous inspirois une même foiblesse.

Et prenant ensuite le crayon, elle écrivit ceci avec une promptitude surprenante:

M.. C... N. P.. J..... A.... P.., D.. F...
E. S. J. T..... U. I.....
N. C..... P.. Q.'.. S... P.....
Q.. J. T.... S.. V... M.. C....

Elle donna ces tablettes au Comte de Rouci: C'est pour vous, lui dit-elle, lisez. Et ce qui surprit extrêmement le Comte d'Angoulême & Polignac, c'est que le Comte de Rouci lut avec la même facilité que Souveraine avoit eue. Polignac

gnac soutenoit qu'il étoit impossible sans enchantement qu'on devinât ainsi; & Rouci lui fit lire mot à mot:

Mon cœur ne peut jamais aimer plus d'une fois.
Et si je trouve un insensible,
Ne croyez pas qu'il soit possible
Que je tourne sur vous mon choix.

Il n'y a donc que moi, dit le Comte d'Angoulême, qui ne suis point admis à ces mysteres: je croirois qu'ils seroit aussi dangereux pour les hommes, que ceux de la bonne Déesse l'étoient autrefois, si je ne voyois pas que Rouci est privilégié. Je vous assure, dit Polignac, que je voudrois que vous pussiez voir ce qu'ils ont écrit, c'est la plus jolie chose du monde; & comme Souveraine rougit en regardant le Comte, & qu'il vit de la tristesse & de la langueur dans les yeux de Rouci, il comprit trop la part qu'il y avoit. Il prit ses tablettes: mais après quelque étude il ne fut pas plus savant: il soutint que c'étoit pis que ces hiéroglyfiques; que cependant il étoit assuré qu'il écriroit aussi, sans qu'on y comprît rien. Polignac lui donna ses tablettes, & il écrivit:

J. V..... V... A.... S. J. N' ..... A.....
M.. J. S... S... U. A.... E.....
E. M.. C... A.... Q.'.. S.....
N. P... S..... P... P.....
I'.... A..... U. O.... A.....
L. P... P..... Q.. S... D..... L.. C....
S. J'..... P... D. S.. B.... Y...
J. N. S.... P.. M.....

Quand le Prince eut écrit, ces deux belles filles se mirent ensemble pour deviner. Polignac lut tout courant la premiere ligne,

Je voudrois vous aimer, ſi je n'aimois ailleurs.

A peine eut-elle dit cela tout haut, que Souveraine tomba dans un dépit qui l'aveugla: elle chercha cent ſortes de façons pour trouver autre choſe, elle ne trouva rien, & ne put rien lire davantage.

Mais, comme on deſirera ſavoir ce que le Prince avoit écrit, je vais le dire:

Je voudrois vous aimer, ſi je n'aimois ailleurs;
Mais je ſuis ſous un autre empire,
Et mon cœur alors qu'il ſoupire,
Ne peut ſoupirer pour pluſieurs.
J'aime ardemment un objet adorable,
Le plus parfait qui ſoit deſſous les Cieux.
Si j'étois près de ſes beaux yeux,
Je ne ſerois pas miſérable.

Il prit tout d'un coup fantaiſie au Prince d'écrire ſes véritables ſentimens, & de les offrir ainſi avec moins de honte à la pénétration de Souveraine, croyant qu'ils n'échapperoient point à ſa vivacité, que cette connoiſſance l'obligeroit à l'excuſer & à prendre ſon parti; mais, comme je l'ai dit, le premier vers brouilla tout ſon eſprit, & Polignac n'étant point aidée, ne devint pas plus ſavante. Elle ne put réſiſter à une envie qu'elle eut d'écrire auſſi, croyant que ce qu'elle traceroit, demeureroit caché: elle forma ces lettres:

J. C.... Q.. M.. C... N. P..... S. T.....
J. D..... L'..... D'.. P..... A.....
S. P....., M..... D. T... J.....
M.. L. H..... F..... E.. V....

On

On prit avec empreſſement ce que Polignac venoit d'écrire; mais perſonne ne put venir à bout de le mettre dans ſon véritable ſens, ni d'en approcher: on y donna cent explications ridicules, auſſi-bien qu'aux vers du Comte d'Angoulême; & comme ils étoient tous occupés à cela, la Reine arriva. On ne put lui cacher ce qui les amuſoit, elle voulut s'en divertir; on lui préſenta tous ces points myſtérieux ſans leur ſignification: elle commença par l'arbre, elle lut tout courant ceux de Souveraine & de Rouci, parce qu'elle étoit, pour ainſi dire, dans le fil de l'hiſtoire, & pour les autres elle y eut plus de difficulté, ſur-tout à ceux du Comte d'Angoulême: elle ne les entendit pas ſur l'heure, elle les mit dans ſa poche, & dit qu'elle les étudieroit à loiſir; mais pour ceux de Polignac, après avoir rêvé quelques momens, il parut une grande ſurpriſe ſur ſon viſage: elle hauſſa la tête, & regarda attentivement cette fille, qui ne pouvant ſoutenir ſes regards redoutables, baiſſa les yeux, & rougiſſant elle acheva par-là de confirmer la Reine dans ſes ſoupçons, & prenant le crayon ſans dire une ſeule parole, elle écrivit ceci au-deſſous de ce qu'elle venoit de lire, & donna ſes tablettes à Polignac:

A.... A T.. S..... U. R.... D. R ....
E... E.,.... D. C.... L. D..... F.....
L. M... M. P.... M.... T.....
Q.. L. M..... D.... S.....

Polignac prit reſpectueuſement ce que lui préſentoit la Reine, & quoiqu'extrêmement embaraſſée, elle conſidéra ce qu'elle avoit écrit, elle le lut d'une maniere fort aiſée, & cette lecture augmenta ſon embarras; elle étoit dans une peine extrême. La Reine étoit la perſonne du monde qu'elle auroit le moins choiſie pour lui découvrir ſes

foibleſſes: elle avoit une douleur infinie de l'imprudence qu'elle avoit eue, elle ne ſavoit comment détourner cet inconvénient, ni que dire pour deſabuſer la Reine; car elle voyoit bien par ſa réponſe, qu'elle avoit trop vu ce qu'elle avoit écrit. Elle ne ſavoit donc plus quelle contenance tenir. La Reine en eut pitié; elle reprit ſes tablettes: Ce n'eſt pas le tems, lui dit-elle, de nous dire nos ſentimens ſur ce que nous venons d'écrire toutes deux, & ce ne ſera que quand vous le voudrez, que nous nous entretiendrons ſur cela.

Je ne donnerai point en cet endroit l'explication de ces vers, le Lecteur ſpirituel s'amuſera, s'il veut, à les deviner.

Le Comte d'Angoulême fut marri que Souveraine n'eût pu connoître ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur par l'ingénieuſe maniere dont il l'avoit exprimé. Il étoit embarraſſé de l'état où il voyoit cette belle fille, il l'eſtimoit aſſez pour en être au déſeſpoir; & il ſe figuroit ſouvent, que s'il lui avouoit de bonne-foi tout ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, elle y prendroit part, & l'excuſeroit peut-être: elle avoit une diſcrétion & une généroſité qui lui faiſoit du moins eſpérer qu'elle uſeroit avec prudence de tout ce qu'il ſe croyoit contraint en honneur de lui avouer.

Elle lui lançoit ſouvent des traits piquans; & quand ſon tempérament gai l'animoit, c'étoit alors que ſes railleries étoient redoutables. Le retour en étoit cruel pour elle; & quand elle laiſſoit échapper des marques de ſa tendreſſe, elle tomboit dans une douleur que rien au monde n'égaloit.

Le Comte d'Angoulême ſouffroit auſſi de la peine qu'il cauſoit à une ſi belle perſonne, & qu'il avoit ſi fortement aimée; & comme il étoit parfaitement honnête-homme, rien n'étoit plus affreux pour lui qu'un ſéjour où il avoit autrefois trouvé tant de charmes, & où il étoit livré ſans

pitié

pitié à la néceſſité de voir à tout moment une perſonne qu'il avoit ſi mortellement offenſée par l'inconſtance de ſon cœur.

Il eut envie de lui faire un aveu ſincére de ſes ſentimens, en lui cachant le nom de celle qu'il aimoit: il fut quelques jours à ſe déterminer, ne lui étant pas facile de ſe réſoudre à une action qui n'eſt pas fort ordinaire.

Sa réſolution étant priſe, il ne fut pas aiſé de l'exécuter. Polignac & Souveraine ne ſe quittoient plus, & celle-ci évitoit avec ſoin de ſe trouver en particulier avec le Prince. Enfin, il la fit ſi bien obſerver, qu'un jour que Polignac étoit enfermée avec la Reine dans ſon cabinet, il la ſuivit dans un Bois où elle étoit allée, accompagnée ſeulement d'une fille à elle.

L'abord du Comte d'Angoulême l'étonna: elle le ſalua froidement, pourſuivant ſa promenade, & faiſant ſemblant de lire. Le Prince marcha quelque tems à ſon côté, & voyant qu'elle liſoit encore, il lui prit avec reſpect le Livre des mains: Vous êtes bien attachée, lui dit-il, à votre lecture; ne peut-on vous demander un moment d'attention? Seigneur, lui dit-elle en s'arrêtant, je n'avois pas lieu de m'attendre à l'honneur que vous me faites: vous deſirez que je vous écoute, parlez. Je parlerai, aimable Souveraine, je parlerai, repartit le Prince, & je l'aurois fait plutôt, ſans la répugnance effroyable que j'avois d'avouer à une auſſi belle perſonne que vous, que j'avois pu rompre vos chaînes. Elles étoient trop fortunées pour moi, à qui le Ciel n'a réſervé que des malheurs. Heureux en vous ſervant, j'aurois paſſé le reſte de ma vie dans une trop parfaite félicité; & pour me punir de ma perfidie, je ſuis réduit à ſouffrir des peines que tout autre eſprit que le mien ne pourroit ſupporter: j'aime une autre perſonne, il y a déjà très-long-tems, & la

cruauté de ma destinée vous venge bien. Je ne vous dirai point que votre vue m'a fait sentir des remords, vous avez dû cent fois vous en appercevoir, & connoître le désordre où vous me mettiez; mais aussi je ne viens pas vous dire que je me redonne à vous: non, ma destinée est achevée: je n'ai que de l'amitié à vous offrir, mais une amitié si tendre & si fidele, que si vous daignez la recevoir, vous me rendrez le plus satisfait de tous les hommes.

Tant que le Prince parla, le visage de Souveraine se couvrit de couleurs toutes différentes: le rouge marquoit son dépit, la pâleur faisoit voir sa douleur; & le Comte d'Angoulême attendant sa réponse, elle fut long-tems sans pouvoir s'exprimer. Il reprit la parole de cette sorte: Parlez, aimable Souveraine, ne me haïssez pas, je vous conjure; je vous aime de maniere à pouvoir encore satisfaire un cœur qui se réduiroit à des sentimens moins vifs que ceux de l'amour: recevez mes empressemens, mes soins, mon amitié. Mon amitié! lui dit-elle enfin: vous m'offrez votre amitié! Je n'en veux point; & qu'avez-vous qui soit digne de moi? Ses pleurs la trahirent en cet endroit; & le Prince tout attendri lui repartit: Cachez-moi ces précieuses larmes, il n'en faut point répandre pour un ingrat. Vous êtes un ingrat, s'écria-t-elle; & vous me dites que vous êtes un ingrat! O tems heureux! s'écria-t-elle encore, vous êtes donc passé! & sentant que son cœur se serroit, voulant par une grande violence se rendre maîtresse d'elle-même, & voyant que le Prince lui parloit encore: Finissez, Seigneur, lui dit-elle, c'en est assez; je suis satisfaite de l'aveu que vous venez de me faire. Retirez-vous; soyez assuré seulement, que votre estime m'est n'est nécessaire; je la veux, & je l'aurai.

Elle s'en alla en baissant un voile sur son visage, pour

pour en dérober ſa douleur à ceux qu'elle pourroit rencontrer. En entrant dans ſa chambre, elle trouuva Polignac: elle ſe jetta à ſon cou, toute fondant en larmes: C'en eſt fait, lui dit-elle, c'en eſt fait, je ſuis perdue! Elle ne put dire de long-tems que ces mêmes mots, qu'elle répétoit inceſſamment: Je ſuis perdue. Polignac étoit toute troublée, elle ne pouvoit la faire expliquer, & ſa peine étoit grande de la voir dans une ſi cruelle affliction ſans en ſavoir le ſujet. A la fin, quand Souveraine put parler, elle lui conta ce qui venoit de ſe paſſer. Il aime donc une autre perſonne? lui dit Polignac; il y a long-tems qu'il l'aime, & il vous l'avoue: eſt-ce donc ce qu'il vouloit dire au tombeau d'Agnès, quand il vous diſoit: Je voudrois vous aimer, ſi je n'aimois ailleurs? l'aveu eſt rare, & peu de gens ſe ſont piqués de le faire. Polignac étoit auſſi déſolée que Souveraine, & la paſſion qui dominoit dans ſon cœur, lui faiſoit apprendre avec déſeſpoir l'engagement de celui du Prince.

Souveraine fut ſi peu maîtreſſe d'elle-même, qu'elle réſolut d'être quelques jours ſans paroître; mais le départ ou la fuite du Comte de Rouci, qui alloit trouver le Connétable à Saint-Quentin, où il s'étoit retiré mécontent, troubla toute cette petite Cour: il étoit Neveu de la Reine, ſa Mere étoit ſa Sœur. Comme cette Princeſſe étoit habile, & qu'elle avoit un grand crédit à la Cour, elle avoit obtenu de demeurer quelque tems avec la Reine, eſpérant de moyenner l'accommodement de ſon Mari.

Le Comte de Rouci, étant ſur le point de partir, alla dire adieu à Souveraine: il la trouva auſſi triſte que lui. Après bien des choſes tendres qu'il lui dit, & tâchant de profiter de l'éloignement où le Comte d'Angoulême étoit pour elle, voyant qu'il ne réuſſiſſoit à rien, emporté par ſa

jalouſie & par ſon amour, il lui apprit celui du Comte d'Angoulême pour la Princeſſe de Bourgogne, dont il avoit eu une parfaite connoiſſance dans un voyage qu'il avoit fait auprès du Duc, & dont il n'avoit jamais parlé à qui que ce ſoit par l'amitié qu'il avoit pour le Comte d'Angoulême; mais cette fois la violence de ſon amour lui fit oublier ſa diſcrétion. Il ne laiſſa pas d'alléguer toutes les raiſons qu'il put, pour excuſer le Prince, & pour faire connoître à Souveraine le peu d'eſpoir qui lui reſtoit, & le parti qu'elle avoit à prendre, d'abandonner le Comte d'Angoulême & de le recevoir. Je ne vous propoſe point, lui diſoit-il, de ſuivre les pas d'un banni, je ne vous dis point de partager la fortune d'un malheureux: non, aimable Souveraine, je connois le Connétable: tout banni & tout malheureux qu'il eſt, il n'y a point de parti dans l'Europe où il ne puiſſe prétendre pour moi; je vous conjure ſeulement de ſouffrir que je vous aime, de me permettre d'eſpérer, & je vous jure de vous réſerver ma main quoi qu'il arrive: dans quelque tems que ce puiſſe être, rappellez-moi, vous me trouverez prêt à ſuivre toutes vos volontés. Souveraine s'attendrit de tout ce que lui dit le Comte de Rouci, & lui faiſant voir une douleur trop véritable dans les yeux, elle lui dit des choſes très-obligeantes. Il partit moins déſeſpéré qu'il n'avoit cru.

Mais que ne penſa-t-elle point ſur l'amour du Comte d'Angoulême pour la Princeſſe de Bourgogne? Cette nouvelle, & un trait lancé au milieu de ſon cœur, fut la même choſe; ſon eſprit, tout grand qu'il étoit, ne fut pas capable de contenir ſes penſées, & de la ſecourir. Les maladies du cœur vont d'ordinaire juſqu'à l'eſprit, & il eſt rare qu'une grande paſſion ne faſſe pas faire de grandes fautes. Souveraine en va ſervir d'exemple: elle

elle se perdit dans mille fantaisies qui lui troublerent la raison: elle ne prit conseil que de son amour. Conduite par un aveugle, pouvoit-elle ne s'égarer pas?

Elle ne dit rien à Polignac de ses desseins. Elle feignit d'avoir reçu des nouvelles de son Pere, qui étoit fort malade: peu de jours après on vit arriver son équipage avec un Homme de condition pour la chercher, que la Reine connoissoit, & qui étoit grand ami de la Maison de Souveraine.

La Reine la laissa partir, & lui fit bien des caresses, lui recommandant de revenir dès que la santé de son Pere le lui permettroit. Polignac & elle verserent bien des larmes en se séparant; & quand le Comte d'Angoulême vint pour lui faire ses adieux: Seigneur, lui dit-elle, vous m'allez connoître, & vous verrez ce que mon cœur est capable de faire pour vous. Le Prince frémit à ce discours, & craignit que cette belle fille ne prît quelque résolution funeste contre elle-même.

Suivons les pas de Souveraine, & nous verrons que nous nous retrouverons insensiblement en Bourgogne. Après la premiere journée qui la conduisoit chez son Pere, elle prit le chemin de Bourgogne, s'étant défaite d'une partie de son train, & aiant changé les habits des gens qui lui restoient. Le Gentilhomme qui la conduisoit, lui avoit des obligations de fortune qui le dévouoient absolument à ses volontés: elle l'avoit engagé à la servir à sa mode; & l'aiant prié de faire son équipage, il avoit supposé qu'il venoit de la part de son Pere, qui étoit bien éloigné de penser que sa Fille feroit une si grande extravagance, & que son ami lui aideroit. Il est vrai que ce Gentilhomme fit tout ce qu'il put pour la dissuader de son dessein; mais la voyant obstinée, il ne put s'empêcher de l'y servir, craignant qu'elle ne fît encore pis. Quand ils furent bien avant dans la

Bourgogne, ils apprirent que le Duc étoit à Péronne, d'où il alloit souvent à Calais pour avoir avec le Roi d'Angleterre des conférences inutiles; parce que le Connétable à son ordinaire brouilloit si bien toutes les affaires, qu'il étoit impossible de s'entendre.

La Ducheſſe & la Princeſſe, durant tous ces mouvemens, s'étoient retirés à Ruere, & y vivoient dans une assez grande solitude pendant les pénibles occupations du Duc.

Souveraine loua une petite maison à une lieue de Ruere, & envoya son conducteur, qui passoit pour son Pere, voir ce qui se faisoit à la Cour de la Ducheſſe de Bourgogne; & comme il étoit instruit des desseins de Souveraine, il lui donna bien de la joye, quand il lui dit que le maître des jardins étoit un de ses meilleurs amis.

Elle eut bien-tôt fait sa négociation avec lui, qui fut qu'il lui donneroit une chambre secrette dans la maison des jardins; qu'elle passeroit dans son domestique pour sa parente, & qu'elle demeureroit quelques jours avec lui, jusqu'à ce qu'elle eût entiérement repris sa santé, qui effectivement n'étoit pas bonne. En effet, elle se rendit chez lui avec une seule fille qui passoit pour sa Sœur, & vêtues toutes deux avec les habits les plus simples.

Cette fille, à qui elle faisoit part de son secret, avoit été élevée avec elle dans sa Maison, & s'étoit donnée à elle dès son enfance: elle avoit une affection sans pareille pour sa Maîtresse, une discrétion & une fidélité confirmées, mais sur-tout ce qui la faisoit aimer, c'étoit une bonne humeur qui la tenoit toujours gaye; ce qui lui avoit donné une sorte de liberté, où la Reine même s'étoit quelquefois amusée. Comme elle avoit de l'esprit, ses vivacités plaisoient toujours: elle avoit même aidé souvent à dissiper un peu la tristeſſe

teſſe de Souveraine, & en quelque rencontre que ce pût être, elle plaçoit toujours quelque trait de de ſa façon.

Souveraine n'avoit rien de caché pour elle. Son deſſein étoit de tâcher en toutes manieres, par adreſſe ou autrement, de s'éclaircir des ſentimens de la Princeſſe de Bourgogne pour le Comte d'Angoulême, étant réſolue, ſi elle voyoit que la Princeſſe ne l'aimât point, de regagner ſon cœur par toutes les voyes imaginables; mais auſſi elle s'étoit déterminée à le ſervir auprès de cette Princeſſe, ſi elle reconnoiſſoit qu'elle eût de l'inclination pour lui; & ce qui devoit faire toute ſon occupation, étoit d'en découvrir la vérité.

Souveraine fut plus tranquille, dès qu'elle ſe vit dans ces lieux ſi deſirez: que ne penſa-t-elle point de tendre, de grand & de généreux? Elle vit ſouvent les Princeſſes, elle en admira la beauté, & trouvant la Princeſſe de Bourgogne trop aimable, elle découvrit ſa perte dans ſes charmes; elle ſuivit cent fois ces Princeſſes, qui ſe promenoient très-ſouvent écartées de leur ſuite; mais elle ne put jamais les entendre ſans courir riſque d'être apperçue: elle parcouroit inceſſamment toutes ces belles & vaſtes promenades; & comme ſa beauté pouvoit la faire remarquer, un petit voile lui cachoit toujours le viſage.

Les nuits étoient pour lors fort chaudes, & Souveraine s'apperçut qu'au premier clair de la Lune les Princeſſes venoient ſe promener dès qu'elles avoient ſoupé, & qu'enſuite elles s'aſſéyoient ſur des carreaux qu'on mettoit au bord d'une fontaine magnifique, dont les eaux couloient dans un grand baſſin de marbre blanc: cette belle fontaine étoit entourée de caiſſes d'orangers, de mirtes, de grenadiers, & de lauriers-roſes: un vaſte boulingrin qui entouroit la fontaine, & qui ſe terminoit par pluſieurs rangs de

hauts arbres, faiſoit que cet endroit ainſi découvert avoit une fraîcheur extrême, & qu'on y reſpiroit plus agréablement qu'en aucun autre lieu du jardin: on alloit à cette fontaine par quatre grandes allées à perte de vue, coupées par pluſieurs jets d'eau, & une de ces allées ſe trouvoit vis-à-vis du lieu où l'on mettoit les carreaux des Princeſſes. C'étoit dans cet aimable endroit, où s'oubliant ſouvent dans la douceur de leur entretien, elles ont paſſé des nuits preſque entieres. Souveraine les voyoit bien; mais, comme on l'a dit, il étoit mal-aiſé d'en approcher ſans être vue, & encore plus mal-aiſé de les entendre. Elle paſſa pluſieurs nuits, comme les Princeſſes, à veiller & à ſonger aux moyens de pouvoir être de leurs ſecrets, ſans être découverte. Enfin, elle crut avoir imaginé un expédient ſûr; & après l'avoir communiqué à ſon prétendu Pere, elle le chargea de l'exécuter. Il y réuſſit comme elle l'avoit penſé: il fit faire un faux oranger couvert de fleurs, ſi bien contrefait que tout le monde s'y ſeroit mépris: la caiſſe étoit de ſapin, vuide par dedans, & ſi grande qu'elle pouvoit contenir une perſonne à l'aiſe, dont la tête ſe mettoit dans le creux du tronc de l'arbre, qui étoit plein d'ouvertures pour pouvoir reſpirer, & qui tenoit ferme à la caiſſe par quatre fers qui répondoient aux quatre coins: Cette ingénieuſe machine étoit très-bien imaginée, & Souveraine la voyant, en fut fort ſatisfaite: elle avoit gagné un des Jardiniers; & pendant que les Princeſſes ſoupoient, il alla poſer ce bel oranger à côté d'un petit mirte qui étoit près des places qu'elles occupoient. Souveraine dit à Gabrielle (c'étoit le nom de ſa confidente), qu'il étoit tems d'aller occuper ſon poſte, & de jouer le rôle dont elles étoient convenues, qui étoit qu'elle ſe mettroit dans l'oranger, & écouteroit ſimplement toute la converſation des Princeſſes,

ceſſes, croyant bien qu'elle ne ſe feroit pas ſans nommer le Comte d'Angoulême: elle obéit, & ce ne fut pas ſans dire mille choſes plaiſantes. Souveraine la quitta avec plus d'émotion qu'elle, & mourant d'envie de voir ſa curioſité ſatisfaite.

Les Princeſſes furent plus long-tems qu'à l'ordinaire à ſe promener, du moins ce retardement ſembla-t-il fort long à Souveraine; & elle avoit des inquiétudes qui ne lui laiſſoient gueres de patience. A la fin elle fut ſatisfaite; les Princeſſes vinrent s'aſſeoir auprès de l'oranger qui renfermoit Gabrielle, & la Ducheſſe avoit le dos appuyé contre le petit mirte, tellement que la Princeſſe de Bourgogne avoit juſtement en vue le feint oranger, & Gabrielle voyoit auſſi les moindres de ſes actions, & ne pouvoit pas perdre une de leurs paroles. Que va-t-il faire encore à Calais, pourſuivoit la Ducheſſe; aigrira-t-il denouveau par ſes fiertés le Roi mon Frere? Croit-il que Louis XI. ne profitera pas de leur mécontement? Le Duc ſe laſſe d'être heureux: il ſe détruira lui-même, & je prédirois aſſurément une partie de ce qui lui doit arriver. Nous vernons donc toujours la guerre, reprit la Princeſſe: je croirois bien que le Roi médite quelque choſe, puiſqu'il a permis que le Comte d'Angoulême allât deux fois le voir; mais ce que je trouve de merveilleux, c'eſt qu'il n'a jamais voulu qu'il vît Jacquelin, tant il eſt vrai que le Roi croit ſa jalouſie bien fondée. J'avois écrit ſur cela au Prince, & vous voyez la réponſe que je viens d'en recevoir; au-lieu de me guérir l'eſprit, il m'allarmeroit ſur ce que vous voyez qu'il me dit des belles perſonnes qui ſont auprès de la Reine, ſi les marques continuelles qu'il me donne de ſon amour, ne me raſſuroient. Vous n'avez plus à douter de ſon cœur, reprit la Ducheſſe: je ſuis plus en peine du vôtre; car, quoique vous l'aimiez

hauts arbres, faisoit que cet endroit ainsi découvert avoit une fraîcheur extrême, & qu'on y respiroit plus agréablement qu'en aucun autre lieu du jardin: on alloit à cette fontaine par quatre grandes allées à perte de vue, coupées par plusieurs jets d'eau, & une de ces allées se trouvoit vis-à-vis du lieu où l'on mettoit les carreaux des Princesses. C'étoit dans cet aimable endroit, où s'oubliant souvent dans la douceur de leur entretien, elles ont passé des nuits presque entieres. Souveraine les voyoit bien; mais, comme on l'a dit, il étoit mal-aisé d'en approcher sans être vue, & encore plus mal-aisé de les entendre. Elle passa plusieurs nuits, comme les Princesses, à veiller & à songer aux moyens de pouvoir être de leurs secrets, sans être découverte. Enfin, elle crut avoir imaginé un expédient sûr; & après l'avoir communiqué à son prétendu Pere, elle le chargea de l'exécuter. Il y réussit comme elle l'avoit pensé: il fit faire un faux oranger couvert de fleurs, si bien contrefait que tout le monde s'y seroit mépris: la caisse étoit de sapin, vuide par dedans, & si grande qu'elle pouvoit contenir une personne à l'aise, dont la tête se mettoit dans le creux du tronc de l'arbre, qui étoit plein d'ouvertures pour pouvoir respirer, & qui tenoit ferme à la caisse par quatre fers qui répondoient aux quatre coins: Cette ingénieuse machine étoit très-bien imaginée, & Souveraine la voyant, en fut fort satisfaite: elle avoit gagné un des Jardiniers; & pendant que les Princesses soupoient, il alla poser ce bel oranger à côté d'un petit mirte qui étoit près des places qu'elles occupoient. Souveraine dit à Gabrielle (c'étoit le nom de sa confidente), qu'il étoit tems d'aller occuper son poste, & de jouer le rôle dont elles étoient convenues, qui étoit qu'elle se mettroit dans l'oranger, & écouteroit simplement toute la conversation des Princesses,

ceſſes, croyant bien qu'elle ne ſe feroit pas ſans nommer le Comte d'Angoulême : elle obéit, & ce ne fut pas ſans dire mille choſes plaiſantes. Souveraine la quitta avec plus d'émotion qu'elle, & mourant d'envie de voir ſa curioſité ſatisfaite.

Les Princeſſes furent plus long-tems qu'à l'ordinaire à ſe promener, du moins ce retardement ſembla-t-il fort long à Souveraine ; & elle avoit des inquiétudes qui ne lui laiſſoient gueres de patience. A la fin elle fut ſatisfaite ; les Princeſſes vinrent s'aſſeoir auprès de l'oranger qui renfermoit Gabrielle, & la Ducheſſe avoit le dos appuyé contre le petit mirte, tellement que la Princeſſe de Bourgogne avoit juſtement en vue le feint oranger, & Gabrielle voyoit auſſi les moindres de ſes actions, & ne pouvoit pas perdre une de leurs paroles. Que va-t-il faire encore à Calais, pourſuivoit la Ducheſſe ; aigrira-t-il de nouveau par ſes fiertés le Roi mon Frere ? Croit-il que Louis XI. ne profitera pas de leur mécontentement ? Le Duc ſe laſſe d'être heureux : il ſe détruira lui-même ; & je prédirois aſſurément une partie de ce qui lui doit arriver. Nous verrons donc toujours la guerre, reprit la Princeſſe : je croirois bien que le Roi médite quelque choſe, puiſqu'il a permis que le Comte d'Angoulême allât deux fois le voir ; mais ce que je trouve de merveilleux, c'eſt qu'il n'a jamais voulu qu'il vît Jacquelin, tant il eſt vrai que le Roi croit ſa jalouſie bien fondée. J'avois écrit ſur cela au Prince, & vous voyez la réponſe que je viens d'en recevoir ; au-lieu de me guérir l'eſprit, il m'allarmeroit ſur ce que vous voyez qu'il me dit des belles perſonnes qui ſont auprès de la Reine, ſi les marques continuelles qu'il me donne de ſon amour, ne me raſſuroient. Vous n'avez plus à douter de ſon cœur, reprit la Ducheſſe : je ſuis plus en peine du vôtre ; car, quoique vous l'aimiez

miez chérement, vous ne desobéiriez pas au Duc, s'il vous commandoit de porter ailleurs votre choix, & cependant c'est de la fermeté de vos sentimens que le Comte peut attendre son bonheur. Il n'y a qu'à faire quelque résistance aux premiers caprices du Duc, il n'a que vous d'enfant, & si vous voulez n'être pas foible, vous serez un jour infailliblement au Comte d'Angoulême. Tout ce que vous dites, a une raison que je goûte & que je sens, reprit la Princesse: j'aime le Comte; mais j'avoue que je ne saurois résister ouvertement aux volontés de mon Pere, si elles lui sont contraires. Foiblesse! foiblesse! s'écria la Duchesse; & vous croyez aimer? Non, Princesse, pour bien aimer, il faut faire la fortune du Comte: il est du plus illustre sang de l'Univers: il est Prince, il est votre parent, il est aimable de sa personne, & il est de ce mérite distingué qui fait les Grands-Hommes. Je sais tout cela, lui repliqua la Princesse, je regarde avec confusion ma timidité pour mon Pere, elle est quelquefois soutenue dans mon cœur par des craintes que j'ai que le Comte d'Angoulême ne m'aime peut-être pas pour moi-même; je crains la plus riche héritiere de l'Europe; je crains qu'il n'aime un grand établissement; je crains que les Dames qui sont auprès de la Reine, ne l'écartent un peu de ce qu'il me doit; je crains enfin que sa fidélité ne me soit pas bien assurée. Il vous aime, il vous aime, s'écria Gabrielle du creux de l'arbre où elle étoit renfermée: elle ne put retenir ce premier mouvement, qui fut causé par les doutes de la Princesse; & comme elle s'abandonna avec impétuosité à l'envie de parler & de se réjouir d'une aventure dont elle ne prévit pas dans ce moment la conséquence, elle oublia si bien son oranger, & elle l'agita d'une telle force, que ce grand ébranlement, qui dura plus que ses paroles, donna

na une terreur si épouvantable aux Princesses, qu'après un cri horrible qu'elles jetterent, elles demeurerent étroitement embrassées, & plus mortes que vives près de la fontaine. La Duchesse avoit tourné la tête aux premiers accens de cette voix, & elle avoit bien vu qu'elle sortoit de l'oranger, dont l'agitation surnaturelle étoit bien capable d'effrayer de plus hardies qu'elles. La peur qu'elles avoient, les rendit muettes & immobiles; & Gabrielle qui connut son imprudence, en trouva l'effet si plaisant, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire; & ce rire ébranla tellement l'arbre, qu'à cette seconde peur les Princesses prirent des forces, & se levant promptement sans se quitter, elles prirent leur course vers le Château, sans jamais tourner la tête vers l'arbre fatal.

Quand Gabrielle les vit un peu éloignées, elle sortit de son poste; & par un petit signal dont elle étoit convenue avec sa Maîtresse & le Jardinier, ils vinrent où elle étoit, & ôterent bien vîte cette caisse d'oranger: ils la porterent à l'autre extrémité de la fontaine, & en mirent une faite de même avec un véritable oranger dans le lieu où avoit été l'autre, croyant bien que les Princesses envoyeroient du monde pour voir ce miracle d'un arbre qui avoit parlé. En effet, elles revinrent bien-tôt elles-mêmes, suivies de tout ce qu'il y avoit de monde dans le Château.

Souveraine qui se douta bien de quelque chose de singulier, aiant vu la peur des Princesses, comme elle avoit été trop loin pour pouvoir entendre ce qui la causoit, elle le demanda à Gabrielle; mais cette fille remplie de ce qui venoit d'arriver, ne pouvoit répondre à force de rire: c'étoit en vain que Souveraine la questionnoit; & voulant se fâcher, elle étoit enfin contrainte de rire elle-même, voyant l'état excessif dans lequel étoit Gabrielle. Tout ce qu'elle put faire, fut de l'é-

loi-

loigner un peu, voyant revenir les Princeſſes.

La foule étoit ſi grande en cet endroit, que Souveraine s'y gliſſa comme les autres: elle entendit tout ce qui s'y dit, & fut encore témoin de la peur des Princeſſes qui ne ceſſoit point. Mais qu'a donc dit ce merveilleux arbre, diſoit le Prince de Cleves qui ſe trouva-là? Il a aſſuré que la Princeſſe étoit heureuſe, dit la Ducheſſe, qui ne vouloit pas dire de quoi il avoit parlé. Il n'eſt pas néceſſaire que les arbres s'animent pour en être perſuadé, reprit ce jeune Prince: on nous aſſure bien qu'autrefois les chênes ont parlé; mais pour un aimable oranger, il faut que ſes paroles ſoient galantes. Il diſoit cela par jalouſie, croyant que quelqu'un peut-être s'étoit caché près de la fontaine, & tournant de tous côtés il auroit bien voulu pénétrer le myſtere. La Princeſſe prit un ruban de ſa coëffure pour marquer cet oranger, & ordonna au Jardinier d'en avoir un ſoin tout particulier. Chacun parla, & dit cent folies ſur cette aventure, que peu de perſonnes croyoient, hors les Princeſſes qui avoient eu de quoi n'en pas douter.

Elles ſe retirerent; & Souveraine demeurant à la même place, & ne voyant plus que Gabrielle auprès d'elle, dont le rire ne diminuoit point, crut devoir laiſſer paſſer cet accès-là, & après beaucoup de patience, elle écouta ce qu'elle lui dit avoir entendu de la tendreſſe de la Princeſſe pour le Comte d'Angoulême & de ſon irréſolution. Souveraine ſoupira de douleur, & demanda au Ciel que ce fût-là le dernier ſentiment de ſon amour pour cet infidele. Gabrielle avoua la folie qu'elle avoit faite; & Souveraine, occupée de ſes penſées, prenoit ſans lui répondre le chemin de ſa chambre, quand elle apperçut ſous ſes pas une lettre qu'elle amaſſa: elle voulut la voir dès qu'elle fut rentrée.

A peine l'eut-elle ouverte, qu'elle reconnut l'écriture du Comte d'Angoulême; elle leva les yeux au Ciel, & les attachant enſuite ſur le papier: J'ai encore beſoin de ceci, dit-elle, pour me guérir & pour achever de me rendre tout-à-fait généreuſe: voyons, dit-elle, voyons.

Le Roi m'a encore rappellé auprès de lui, Madame, & dans le peu de ſéjour que j'y ai fait, il m'a interdit la vue de Jaquelin. Qu'il connoît mal mon cœur! s'il ſavoit que je vous adore, il ne me défendroit pas la vue d'une autre Beauté. Il me tient ici auprès de la Reine, où ſeroient les plus belles perſonnes du monde, ſi la Bourgogne ne poſſédoit pas ce qu'il y a au monde de plus parfait. Rien ne vous ôte à mon amour, aimable Princeſſe: les enchantemens de ce beau ſéjour me laiſſent ma raiſon toute entiere, pour connoître & pour ſentir que je vous aime fidélement, & que jamais je ne puis aimer que vous.

Souveraine ſentit toute la force de ce billet; elle le laiſſa tomber ſur la table, & frappant de la main deſſus, elle demeura dans une méditation qui dura plus de deux heures. Oui, Prince, s'écria-t-elle enfin, je ne vous aime plus, ou, pour mieux dire, je vous aime aſſez pour me trahir & pour vous ſervir: l'eſprit de la Princeſſe de Bourgogne eſt douteux, le cœur eſt à vous, mais ſa réſolution n'eſt pas entiere: affermiſſons-la, approchons-nous d'elle, faiſons-nous en aimer, & donnons ce grand établiſſement au Prince que j'aime; puiſqu'il ne peut être à moi, faiſons-lui une fortune éclatante, & ſi mon amour ne l'a pu conſerver, enchaînons-le du moins par mes bienfaits. Souveraine s'abandonna à cette penſée en Amante délicate & intéreſſée, & ſe fit un plaiſir d'élever aux ſuprêmes grandeurs ce qui ne pouvoit plus être à elle, & qu'elle aimoit d'une maniere ſi noble & ſi rare.

Dès

Dès le lendemain, elle dit adieu à ſes hôtes ; qu'elle mit abſolument dans ſes intérêts par les dons qu'elle leur fit. Elle fut encore quelques jours avec ſon prétendu Pere, à qui elle dit ſes deſſeins; & s'étant fait faire des habits d'homme, & à Gabrielle & à ſa Sœur qui la ſuivoient, elle parut ſi belle dans ce déguiſement, qu'on l'eût priſe pour l'Amour même. Elle ſavoit ſi bien tous les lieux où les Princeſſes ſe promenoient, qu'il ne lui fut pas difficile de ſe trouver à leur rencontre; mais, comme elle le voulut faire d'une maniere agréable, elle ſe plaça dans un endroit ſolitaire du parc, où elles alloient tous les jours: elle ſe coucha ſur l'herbe ; & quand elle les apperçut de loin, elle ſe tourna de ſorte qu'elles pouvoient voir ſon viſage, & ſe mit à chanter. Elle avoit la voix charmante : cette belle voix produiſit l'effet qu'elle en eſpéroit.

Les Princeſſes l'entendirent avec plaiſir, & s'approcherent fort près d'elle : elle continua ſon chant comme ſi elle eût été ſeule : elle chantoit des airs & diſoit des paroles dont la nouveauté charmoit les Princeſſes; après quoi ſe retournant de l'autre côté, elle contrefit l'étonnée, comme ſi elle n'eût pas ſu que les Princeſſes étoient-là ; elle feignit encore de ne les pas connoître par leur dignité : elle ſe leva promptement, & les ſaluant d'un air auſſi galant que reſpectueux : Ma ſolitude eſt plus heureuſe que je ne croyois, leur dit-elle, puiſqu'elle me montre deux ſi belles perſonnes. Les Princeſſes trouverent quelque plaiſir à n'être pas connues : elles furent véritablement ſurpriſes à la vue de l'Etranger, elles crurent n'avoir jamais rien vu de ſi beau : elles répondirent avec honnêteté, & l'Inconnu eut des reparties ſi vives & ſi brillantes, qu'il échauffa inſenſiblement la converſation. Les Princeſſes, toujours plus étonnées d'une telle rencontre, & pleines de cu-

rio-

noûté, le prierent de leur dire qui il étoit. De quoi me preſſez-vous? leur diſoit Souveraine, je ſuis un malheureux dont les fortunes ſeront bientôt contées, mais dont le reſſouvenir déchire mon cœur de maux ſans nombre: je ſuis tendre, l'amour fait toutes mes diſgraces. Quoi! ſi jeune, lui dit la Ducheſſe, vous avez eu de l'amour? & ſi aimable, en avez-vous ſenti les rigueurs? Oui, Madame; & cette belle perſonne, continua-t-il en montrant la Princeſſe, me rappelle des idées où j'ai beſoin de tout mon courage pour exécuter ce que j'ai réſolu de faire. Mais encore, dit la Ducheſſe, parlez-nous plus clairement, dites-nous qui vous êtes, & ce qui fait vos peines; peut-être qu'en nous donnant une plus entiere connoiſſance de vous-même, vous intéreſſerez pour vous des perſonnes dont vous ſerez bienaiſe de vous faire des amies? Vous voulez tout ſavoir, leur dit-il; je ne puis vous rien refuſer, & vous allez être inſtruite de ce que je ſuis: écoutez-moi.

HISTOIRE

DE

FLORIS.

MON Pays eſt la France, ma naiſſance eſt très-noble, mon nom eſt Floris, je ſuis né dans le Château de Cognac, où j'ai été élevé avec le Comte d'Angoulême auprès de la Reine, tantôt à Amboiſe, tantôt à Loches. Le Comte d'Angoulême m'aima, dit-il en ſoupirant, le Comte d'Angoulême m'aima, continua-t-il en ſe remettant de ce premier trouble, j'eus pour lui toute la paſſion qu'on ne pouvoit refuſer à un homme ſi aimable : j'ai vécu heureux les premieres années de ma vie, l'amour ſe mêla de faire mon bonheur, j'aimai & je fus aimé de ce que le Ciel avoit formé de plus accompli. Le retour du Comte d'Angoulême a vu finir ma bonne fortune, tout a changé pour moi ; & ne pouvant plus ſupporter la vue des lieux où j'avois été ſi fortuné, & où je me trouvois ſi miſérable, j'obligeai mon Pere de m'en arracher. Son amour pour un Fils unique le fit ſouſcrire à mes deſirs : je le priai de me mener voyager ; & ſon deſſein eſt, après la ſuite de nos voyages, de me donner à la Ducheſſe de Savoye, de qui il a l'honneur d'être aimé.

Souveraine ſe tut, & les Princeſſes s'étoient attendues à une plus longue narration. Dès qu'il eut prononcé le nom du Comte d'Angoulême, la Princeſſe rougit, & la Ducheſſe & elle s'étant

s'étant poussées, elles s'intéresserent plus qu'elles n'avoient pensé, au discours du beau Floris, que nous n'appellerons plus désormais autrement. Vous n'avez donc plus rien à nous dire, lui dit la Princesse, dès qu'il eut cessé de parler : vous avez fait mention de personnes de notre connoissance, & à qui plus d'une raison fait que nous nous intéressons : tout ce qui regarde la Reine, est ici d'une particuliere considération ; & si vous me croyez, aimable Floris, continua la Duchesse, vous terminerez ici vos voyages, vous pouvez être, comme quantité de jeunes-gens de condition, attaché au service de la Princesse; elle est proche parente, comme vous savez, de la Reine: nous sommes assez bien auprès d'elle & de la Duchesse, pour les engager d'écrire au Duc, afin d'obtenir ce que je vous propose; & si vous voulez venir ce soir au souper, vous verrez les Princesses, & nous parlerons en votre faveur. Floris sourit de ce que la Duchesse croyoit qu'il ne la connoissoit pas, & paroissant touché de la proposition qu'elle lui faisoit: J'accepte, lui dit-il, l'offre que vous me faites, je ne puis qu'être heureux ici, puisqu'une si charmante personne que vous se mêle de mes affaires; & après quelques autres propos, ils se séparerent, se promettant de se revoir au souper.

Quand l'heure en fut venue, les Princesses se firent un grand plaisir de surprendre Floris par la connoissance qu'il auroit de ce qu'elles étoient: elles avoient déjà écrit au Duc, par l'envie extrême qu'elles avoient d'avoir ce jeune garçon auprès d'elles, pour se faire conter toutes les nouvelles de la Cour de la Reine, & principalement parce qu'il avoit été si familiérement avec le Comte d'Angoulême.

Un peu après qu'elles furent à table, & justement au plus fort de leur impatience, elles virent

entrer un homme de fort bonne mine, & derriere lui le jeune Floris. Dès qu'elles le virent, elles se prirent à rire: il fit fort l'étonné, & par des paroles pleines d'esprit il les confirma dans la bonne opinion qu'elles avoient de lui. Le prétendu Pere se mêla dans cet entretien, & offrit de bonne grace son Fils aux Princesses.

Quelques jours après, la réponse du Duc étant arrivée, & étant conforme aux desirs de la Princesse de Bourgogne, le beau Floris fut établi dans la Maison: il gagna bien-tôt les bonnes graces de tous ceux qui la composoient, & les hommes sans envie (chose rare) eurent autant de bienveillance pour lui que les Dames: on ne pouvoit plus se passer de lui pour cent jolies sciences qu'il savoit: il apprit aux Dames les modes de France, & les manieres de se mettre bien: il y eut une jeune fille de la Duchesse qu'il prit en affection, elle s'appelloit Lalain, infiniment aimable de sa personne, il lui apprit tout ce qu'il savoit, elle l'appelloit son Petit-Maître, & il la nommoit sa Maîtresse.

Les Princesses prirent insensiblement beaucoup d'amitié pour lui; mais, comme il vouloit plus, puisqu'il vouloit la confiance, afin de pouvoir rendre d'utiles services au Comte d'Angoulême, il n'étoit pas content qu'il n'eût trouvé l'occasion d'y réussir.

Une fois qu'il étoit parmi leurs filles avec d'autres jeunes-gens comme lui, entr'autres le Prince de Cleves & Rotelin, chacun faisoit des souhaits. Les deux Princesses s'amusoient à leurs jeux. Quand le tour de Floris vint, il dit qu'il voudroit être femme, & la plus belle Princesse du monde: il fit le portrait de la Princesse. Ses camarades lui firent la guerre de ce souhait; & comme on lui demanda pourquoi il le faisoit, il répondit que c'étoit pour pouvoir faire la fortune du plus ai-

ma-

mable & du plus honnête-homme du monde.

Le Prince de Cleves qui ne l'aimoit pas, à qui toutes ſes belles qualités faiſoient ombrage, & qui s'imaginoit que c'étoit quelque perſonne d'un rang éminent, qui ſe déguiſoit ainſi pour parvenir plus aiſément à plaire à la Princeſſe, rougit de dépit, & crut que la hardieſſe de ce jeune-homme l'alloit imprudemment découvrir. Il ne douta point qu'après avoir ſi bien fait le portrait de la Princeſſe de Bourgogne, il ne fît le ſien propre; ſi bien que le preſſant de faire un détail particulier de la figure & du mérite de cet homme ſi aimable, Floris, ſans s'étonner, dépeignit ſi particuliérement le Comte d'Angoulême, qu'il n'étoit pas poſſible de le méconnoître. La Princeſſe en devint un peu plus gaye, & regardant obligeamment Floris: Il vous eſt permis, dit-elle, de former des ſouhaits pour votre Prince, perſonne n'y ſauroit trouver à redire. Elle augmenta ſon eſtime depuis ce jour-là pour Floris, & elle lui laiſſoit voir quelquefois que ce ſouhait ne lui avoit pas déplû.

Floris vouloit davantage, & une fois que la Ducheſſe & la Princeſſe liſoient des lettres en particulier, Floris, contre ſa coutume, s'approcha pour leur parler: la Princeſſe tenoit une lettre du Comte, Floris fit un cri; & puis baiſſant la tête & affectant de la confuſion, il demeura en cet état juſqu'à ce que la Princeſſe un peu embarraſſée, & qui vit bien qu'il avoit connu l'écriture du Comte d'Angoulême, lui demanda ce qu'il avoit. Je vous demande pardon, lui dit-il, Madame, ma ſurpriſe a été plus grande que ma diſcrétion: la vue d'un caractere ſi cher m'a cauſé une joye dont je n'ai pu d'abord me rendre le maître. La Princeſſe qui le connoiſſoit ſage, qui le voyoit ſi zélé pour le Prince, & qui avoit jugé avec la Ducheſſe que ce jeune-homme pourroit

leur

leur être néceſſaire, ſe détermina dans ce moment même à lui faire la confidence de ſes engagemens avec le Prince. Elle le fit donc, ſans rien oublier de tout ce qui s'étoit paſſé: après quoi Floris ſe mit à genoux, & jura une éternelle fidélité à la Princeſſe.

Depuis ce tems la Princeſſe de Bourgogne aima encore davantage Floris, & la jalouſie du Prince de Cleves augmenta; mais Floris profita bien de cette confiance en faveur du Comte d'Angoulême: il ôta inſenſiblement les ſcrupules de la Princeſſe ſur la réſiſtance qu'elle devoit faire au Duc, s'il lui prenoit fantaiſie de vouloir la donner ailleurs; & il en fit tant, qu'elle promit qu'à moins que le Comte d'Angoulême ne fût infidele, elle ne ſeroit jamais qu'à lui.

Le Comte de Riviere arriva en ce tems-là à Ruere; il avoit quitté le Duc, il l'alloit retrouver devant Nanci qu'il alloit aſſiéger: il lui portoit la nouvelle de la paix faite entre le Roi Louis & le Roi Edouard. Leur entrevue s'étoit faite ſur le Pont de Pequigni, & les Anglois étoient logés à Amiens, où le Roi les traitoit ſplendidement. Là s'étoit conclue la ruine du Connétable, & Louis s'étoit ſaiſi de St. Quentin.

La vue du beau Floris produiſit auprès du Comte de Riviere l'effet qu'elle produiſoit ſur tous les autres, hors ſur le Prince de Cleves: il l'admira, il l'aima. Floris eut auſſi de l'amitié pour lui, par la connoiſſance qu'il avoit de ſa vertu & de ſon attachement pour le Comte d'Angoulême.

En effet, jamais homme ne s'étoit trouvé dans une ſi heureuſe ſituation que ce Prince: ſa Maîtreſſe l'aimoit, ſon Rival le ſervoit en tout ce qu'il imaginoit lui pouvoir être utile; & Souveraine qu'il avoit ſi tendrement aimée, & qu'il avoit ſi cruellement abandonnée, jouoit un rôle ſingulier, oublioit ſes propres intérêts pour ceux du

du Comte, & ne perdoit pas une seule occasion de travailler à la sûreté & à l'aggrandissement de sa fortune.

Mais il étoit tems aussi que le Comte d'Angoulême apprît un procédé si généreux. Un soir que la Princesse étoit occupée à lui écrire, la Duchesse s'entretenoit avec le Comte de Riviere, le Prince de Cleves, & d'autres personnes. On parloit des efforts que le véritable amour pouvoit produire dans des cœurs bien faits. Hélas! disoit le Comte de Riviere avec plus de liberté qu'il n'en auroit eu devant la Princesse de Bourgogne, y a-t-il un plus grand effort que d'aimer, de ne le dire jamais, & de servir continuellement son Rival? J'ai quelquefois fait réflexion à ce que vous dites, lui repartit la Duchesse en le regardant d'intelligence, & je crois qu'en pareille rencontre il ne faut pas avoir moins de vertu que d'amour; mais je dis de cet amour desintéressé, de cet amour raisonnable, qui ne se trouve presque jamais. Je croyois, dit le Prince de Cleves, que l'amour vouloit tout pour soi, & qu'il ne pouvoit rien céder. Je croirois du moins, interrompit Lalain, qu'en amour une personne de mon sexe ne devroit céder qu'à la pudeur, pour n'avouer jamais qu'elle aime, si elle a le malheur d'aimer. Hé! que l'effort de se taire coûte, poursuivit la jeune Charni, quand le cœur presse incessamment de parler! Que diroit-on d'une personne, dit Floris, qui aiant une affaire d'amour, la verroit rompre tout d'un coup par un changement prodigieux, & qui serviroit ce qu'elle aime toujours avec tendresse auprès de son nouvel engagement, auquel une grande fortune seroit attachée? Je dirois, reprit brusquement le Prince de Cleves, que vous nous présentez des idées, & que dans vos rêveries vous avez imaginé ce beau trait pour embellir sans-doute un jour l'his-

toire de votre vie. Je n'ajoute rien à la vérité, répondit froidement Floris; ce que je vous dis, s'eſt paſſé dans mon Pays, & le cœur d'une jeune fille a été capable d'un auſſi rare effort. Ah! Floris, dit la Ducheſſe, vous me raviriez, ſi je croyois que la choſe fût telle que vous la dites: car, comme diſoit tout-à-l'heure le Comte de Riviere, quand on n'eſt point aimé, & qu'on n'a point l'eſpérance de l'être, on peut tirer de ſon courage aſſez de fermeté pour s'oublier ſoi-même, & pour reſpecter des feux qu'on voit ſi bien établis; mais avoir joui d'un cœur, en avoir connu & goûté toute la tendreſſe, le voir paſſer dans d'autres mains, & bien loin de porter ſa furie par-tout, ſe toucher de l'intérêt d'un ingrat, ſe trahir ſoi-même, faire tout pour lui, ah! cet effort eſt plus qu'humain, & je n'ai jamais ouï parler de rien qui ſoit plus extraordinaire, ni ſi fort de mon goût.

La Princeſſe entra dans cet endroit de la converſation: elle tenoit un paquet de lettres, elle parla bas à la Ducheſſe; & un moment après elles ſe retirerent dans ſon cabinet: tout le monde ſortit, & aiant fait appeller le Comte de Riviere & Floris, la Princeſſe leur dit qu'elle venoit de recevoir des lettres de Jaquelin, du Comte d'Angoulême, & de Comines: elle leur lut la nouvelle de la priſe du Connétable de Saint-Paul, & comme on travailloit inceſſamment à faire ſon procès. Cette nouvelle les toucha tous extrêmement, & leur arracha des larmes. Floris, gardant un aſſez long ſilence, le rompit enfin par une grande exclamation: Pauvre Comte de Rouci, s'écria-t-il, que tes malheurs ſont grands, & que j'en ſuis touché! Que je le plains, reprit la Princeſſe, c'eſt un des hommes du monde le plus aimable, & qui a autant de mérite. Nous l'avons vu ici, continua la Ducheſſe, bien amou-

reux

reux d'une des filles de la Reine: il en parloit inceſſamment, & nous lui en faiſions toujours la guerre. Floris rougit, & tourna un peu la tête au diſcours imprévu de la Ducheſſe: on ne prit pas garde à ſon action, il eſſuya quelques larmes qui euſſent conſolé le Comte de Rouci de l'infortune de ſon Pere & de ſa Maiſon, ſi de tels malheurs pouvoient jamais recevoir de la conſolation. La Princeſſe dit enſuite que le Comte d'Angoulême mandoit qu'il eſpéroit la voir bientôt, que ſon exil étoit fini, & qu'il étoit auprès du Roi. Floris fut un peu étonné d'apprendre qu'il verroit ſi promptement ce Prince: il jugea qu'il devoit ſe préparer à ſa vue, pour éviter les inconvéniens qu'elle pourroit cauſer, étant réſolu d'achever ſon ouvrage, & de le rendre heureux par la poſſeſſion de la Princeſſe de Bourgogne. Il prit en un moment le ſeul parti raiſonnable qui lui vint dans l'eſprit, & prenant un air un peu plus gai: Dirai-je ma penſée? dit-il en s'adreſſant à la Ducheſſe; voici bien de la triſteſſe: ſi vous vouliez, on la diſſiperoit un peu, en nous permettant, au Comte de Riviere & à moi, d'écrire un mot au Comte d'Angoulême. Ah! j'y conſens, dit la Ducheſſe; & même pour rendre la choſe plus agréable, il faut écrire tous dans une même lettre, & je m'en vais commencer. En effet, la Ducheſſe prit la plume, & mit ce qui ſuit:

Nous ſommes tous triſtes de la nouvelle que vous nous avez appriſe des infortunes du Connétable: les révolutions ſont grandes à la Cour où vous êtes. La fin de votre exil nous a fait beaucoup de plaiſir; vous dirai-je la vérité? tous nos chagrins s'évanouiſſent, quand nous penſons que nous vous verrons bientôt. Floris nous aſſure que les ſolitudes de Ruere ſont auſſi agréables que celles de Loches, & que les

soupirs que vous avez poussés à Loches, devoient bien se faire entendre jusqu'à Ruere.

Le Comte de Riviere mit à la suite de ce qu'avoit écrit la Ducheſſe, ce peu de mots :

L'aimable Floris eſt tous les jours l'interprete de votre cœur : il en fait voir d'une maniere ſi agréable tous les mouvemens, que vous ne ſauriez aſſez ſentir tout ce qu'il fait pour vous ; & vous trouverez à votre retour, que l'abſence même vous a été favorable.

La Princeſſe qui vouloit écrire la derniere, ordonna à Floris de mettre ce qu'il voudroit. Il réſolut d'inſtruire adroitement le Prince de toute ſa deſtinée ; outre qu'il connoiſſoit ſon caractere, le nom de Floris ne lui étoit pas inconnu, il l'avoit pris dans un chiffre qu'ils avoient eu enſemble : il écrivit donc de cette ſorte :

C'eſt en Bourgogne, Seigneur, où l'infortuné Floris a porté ſa fuite. J'obligeai Canillac, mon Pere, à m'accompagner. Un amour malheureux me fit quitter les lieux que vous habitiez, des ſentimens plus raiſonnables me tiennent ici. Je ſuis arrêté au ſervice de la Princeſſe, mon inclination m'engage à lui parler de vos feux : je fais mieux qu'un autre, juſqu'où va leur puiſſance ; & perſonne que moi ne pouvoit faire ce que je fais : mon cœur vous fut dévoué dès mes plus jeunes ans, attendez donc toute choſe de votre Floris.

Par-là Floris lui marquoit ſon déguiſement, lui faiſoit voir que Phébus de Canillac ne l'avoit point abandonnée ; qu'elle étoit auprès de la Princeſſe, où elle lui rendoit de continuels ſervices ;

& elle le préparoit enfin à n'être point surpris quand il la verroit ainsi travestie. La Princesse écrivit après Floris ces paroles:

Tout me parle de vous, & Floris, & Madame la Duchesse, & le Comte de Riviere; & j'ai peur qu'ils n'expriment trop bien ce que vous ne sentez que foiblement. Je crains votre absence: elle a été trop longue, & des instincts desagréables me la rendent suspecte. Venez dès qu'il sera en votre pouvoir de venir. O Dieu d'Amour! rendez-moi mon Amant fidele.

Après avoir lu de suite toute cette lettre, on la cacheta, & on l'envoya.

Le Comte de Riviere reçut un courrier du Duc, qui lui donnoit avis qu'il partoit pour Nancy, & lui marquoit le temps où il faloit qu'il s'y trouvât. Il étoit si satisfait de ses bons succès de Nuitz, qu'il ne croyoit pas qu'il fût au pouvoir humain de faire changer sa bonne fortune. Il s'étoit encore fortifié d'un Guerrier en qui il avoit pris une entiere confiance. C'étoit un Napolitain qui avoit servi toute sa vie la malheureuse Maison d'Anjou: il s'étoit retiré dans les Pays-Bas, on le nommoit le Comte de Campobache; mais c'étoit un perfide que le Duc ne connoissoit pas, & qui avoit fait faire des propositions secrettes à Louis XI. de se défaire de Charles. Le Roi en avoit fait avertir le Duc, à qui un tel avis fut suspect, & qui s'imagina que c'étoit un artifice pour l'obliger à se défaire d'un Général en qui il avoit mis toute sa confiance. Campobache ne se rebuta pas pour le mauvais succès de ses propositions avec le Roi, il les réitéra plusieurs fois; & voyant qu'elles étoient inutiles, il s'adressa à René Duc de Lorraine, & convint avec lui de se défaire de Charles, son Maître pour lors, & son Bienfaiteur.

Le Comte de Riviere & le Prince de Cleves se

préparerent donc à aller trouver le Duc, & la veille de leur départ les réponſes du Comte d'Angoulême arriverent. Les Princeſſes ouvrirent la lettre avec précipitation, & beaucoup d'émotion de la part de Floris. Elle étoit compoſée de quatre articles, répondant à chaque perſonne. Voici ce qu'elle contenoit.

Mon exil n'a point ceſſé, Madame, puiſque je ne ſuis pas encore auprès de vous. J'attens un temps favorable, où l'on puiſſe entendre mes ſoupirs de plus près. Floris ſait trop que j'ai ſenti plus d'une peine à Loches; & ſi l'on vouloit, je pourrois trouver des plaiſirs à Ruere qui ſeroient bien propres à combler mon cœur de ſatisfaction.

Je ne ſuis point ſurpris que Floris puiſſe faire les choſes les plus extraordinaires, il a vaincu ſon amour, & il fait le mien: il n'y a que lui qui puiſſe bien imaginer ce que je penſe; je laiſſe à la délicateſſe de ſes ſentimens à découvrir la tendreſſe des miens.

Nous vous retrouvons, aimable Floris, après tant de ſenſibles regrets que nous avions donné à votre perte. Hélas! je ne vous croyois pas en Bourgogne. Quel cœur fut jamais ſemblable au vôtre? Je ſupprime tout ce que j'aurois à vous dire, je parlerai mieux quand je vous verrai: accoutumé à m'entendre, vous plaindrez mes peines, je n'oſe vous prier de m'aider encore de vos bontés.

Que tout s'uniſſe, que toute la nature vous parle de mon amour, il eſt mille fois plus ardent & plus tendre qu'on ne ſauroit vous l'exprimer. Ne craignez rien de ce cœur qui vous eſt fidele: ce n'eſt pas le moins digne effet de vos charmes, de vous l'être acquis. Floris ſait qu'il faut une Beauté parfaite pour l'aſſujettir. Adieu, Madame, je pars & je viens.

Voilà la lettre que le Comte d'Angoulême écrivit en réponſe de celle qu'il avoit reçue. Floris fut ſatisfait de voir qu'il étoit ſi bien entré dans le

le ſecret de ſon déguiſement, & qu'il lui répondit avec tant d'adreſſe. Les Guerriers partirent, & allerent trouver le Duc à Nancy. Floris, par ſa jeuneſſe & par ſon emploi auprès de la Princeſſe, fut diſpenſé de ce voyage.

Le lendemain de leur départ, Floris allant rêver à ſon ordinaire dans les lieux les plus écartés du parc, il ſe vit aborder par une grande Payſanne qui tourna aſſez long-temps auprès de lui, & qui avoit une corbeille de fruit ſur ſa tête. Elle la poſa doucement à ſes pieds, & lui découvrit un viſage dont la bonne mine & l'agrément le ſurprirent: foible ſurpriſe toutefois au prix de celle qu'il eut incontinent après, quand il reconnut en ce viſage tous les traits du Comte de Rouci.

O Dieu! s'écria Floris, Comte, eſt-ce vous? Pourquoi me pourſuivez-vous? Pourquoi me reconnoiſſez vous? Quel déguiſement! Quel deſſein eſt le vôtre? Je vous pourſuis, parce que je vous aime, reprit le Comte de Rouci, & mon déguiſement vous fait voir que je ne cherche que vous en ces lieux. Mais vous, Madame, que venez-vous chercher ainſi traveſtie? Attendez-vous l'heureux Comte d'Angoulême? Expliquez-moi ce que vous voulez que je faſſe de votre ſecret? Hélas! lui dit Floris, ne me faites point d'injure par d'injuſtes ſoupçons, je vais vous faire voir que mon deſſein n'eſt pas criminel; & prenant alors la parole, elle lui conta avec une ſincérité parfaite ce qu'elle faiſoit pour le Comte d'Angoulême. Vous voyez, pourſuivit-elle, ſi je l'aime pour moi, & croyez que, quoi qu'il puiſſe arriver à l'avenir, après ce que je fais préſentement, même quand il arriveroit des choſes qui pourroient me rendre ſon cœur, jamais, je vous l'aſſure, je ne pourrois être à lui, mais je ne ſerois point à un autre. Je ſuis reconnoiſſante de tout ce que vous faites pour moi, je le ſens, je le ſens vivement; je voudrois n'avoir

jamais aimé le Comte d'Angoulême, pour pouvoir être digne d'être à vous. Vous êtes d'un prix infini à mes yeux, je vous aime comme un frere, je plains tout ce que vous faites pour moi, & je voudrois que l'uſage m'en fût permis.

Le Comte de Rouci combattit une délicateſſe qui lui ſembloit ſi préjudiciable; mais tout ce qu'il fit, fut inutile. Elle lui demanda comment il l'avoit découverte. Il lui dit qu'un de ſes domeſtiques l'avoit reconnue, & qu'il étoit allé lui en donner avis: il lui conta enſuite la déplorable mort du Connétable, ils la ſolemniſerent tous deux par des ruiſſeaux de larmes; & continuant enſuite, il lui apprit qu'allant trouver le Duc à Nancy, il avoit deſiré de la voir *incognitò*, & que c'étoit ce qui l'avoit obligé à ſe mettre de la ſorte pour lui parler avec plus de facilité. Hélas! lui dit Souveraine, à quels honteux déguiſemens nous voyons-nous réduits par une paſſion également malheureuſe! Je connois pourtant la différence de nos perſonnages: ce qui ſeroit une galanterie ordinaire dans un homme de votre âge, devient très-condamnable dans le généreux fils de l'infortuné Connétable, après l'accablement de ſon illuſtre Maiſon. Mais moi, tout eſt contre moi: de quelque illuſion dont je me ſois aveuglée par le déſintéreſſement de mon amour, & par le ſacrifice perpétuel que j'en fais, je ſais tous les reproches que l'Univers me prépare, & qu'après cette légere ſatisfaction que je donne à mon cœur, la retraite la plus profonde ne ſera pas aſſez obſcure pour y cacher & pour y regretter mes folies.

Après des diſcours & des adieux bien touchans, Floris & le Comte de Rouci ſe ſéparerent: il alla trouver le Duc, & Floris mena ſa vie ordinaire auprès des Princeſſes.

On apprit bientôt que le Duc s'étoit rendu maître de Nancy, & qu'il portoit ſes armes victorieuſes en Suiſſe; &, pour abréger, je dirai qu'il donna la fameu-

fameuſe bataille de Grandſon, qu'il perdit. Il en pleura de rage; & après ces premieres marques de douleur, il ſe conſola comme il put, & eut la vanité dans ſon malheur même de nommer cette perte une déroute. Cependant il eut peur que le Roi ne profitât de ſon déſordre: il lui envoya Contai, qui fit une treve avec lui. Le Comte d'Angoulême crut en devoir profiter, pour ſe rendre auprès de la Princeſſe de Bourgogne: il arriva à Ruere dans le temps que la Cour étoit la plus nombreuſe par l'arrivée du Duc & de tous ces Guerriers.

Il vit la Princeſſe avec un plaiſir dont il y avoit longtemps qu'il n'avoit été capable; ils ſe dirent l'un à l'autre tout ce qu'un amour ſi tendre, & qui avoit été ſi long-temps retenu, pouvoit exiger de leurs cœurs. Floris évita ce premier abord du Prince; mais le ſoir étant dans la chambre de la Ducheſſe, où toute la Cour étoit, le Prince le démêla, comme il s'entretenoit avec le Comte de Rouci: il rougit auſſi-bien que Floris, quand ils ſe regarderent. Floris paſſa ſur un balcon avec Rouci, & le Prince les y ſuivit. Ménagez ma confuſion, lui dit Floris, je me trouve dans un étrange embarras devant vous deux; mais ſans paſſer à l'examen de ce que je fais, rien n'y peut bleſſer le Comte de Rouci, & je crois que tout peut y ſatisfaire le Comte d'Angoulême. Oui, Seigneur, continua-t-elle en s'adreſſant au Prince, je vous ai bien ſervi, & mes ſoins continuels ont fortifié puiſſamment l'inclination que la Princeſſe a pour vous. Ah! Madame, lui dit le Prince, ménagez vous-même ma confuſion? Que de bontés ſi peu méritées! Que ne vous dois-je point? Si mon cœur.... Ne parlez point de votre cœur, lui dit Floris; n'en parlons jamais, je vous prie, pour ce qui me regarde: laiſſez-moi conduire celui de la Princeſſe, je ne l'égarerai point, & la route que je lui ferai

tenir sera sûre, pour votre bonheur.

Le Duc vint les aborder, & les interrompit: une inclination violente l'attiroit toujours vers Floris, il avoit pris une amitié démesurée pour ce jeune garçon. Floris en étoit très-embarrassé quelquefois. Charles se promenoit deux ou trois heures retiré de sa suite, appuyé sur le bras du beau Floris, enchantant ses inquiétudes, & donnant quelque trève à ses desseins par le charme de sa seule conversation: tous les Courtisans voyoient cette faveur naissante avec surprise. Le Comte de Campobache la vit avec une envie que rien ne pouvoit égaler que sa fureur: il conçut une haine violente pour l'innocent Floris, & cette haine fut suivie des résolutions les plus sinistres contre lui.

Que dois-je faire, & que vais-je devenir? disoit Floris au Comte de Rouci: on se prépare au départ, le Duc veut que je le suive, il veut me donner de l'emploi: de l'emploi, Grand Dieu! moi, aller à la guerre! je tremble encore quand je me ressouviens de la premiere proposition qu'il m'en fit: son amitié me pese; ô! que je la céderois de bon cœur à tous mes envieux! Mais découvrez-vous, disoit le Prince, les Princesses seront ravies de vous trouver une aimable fille, comme vous l'êtes? Mais le Duc, reprit impatiemment Rouci, seroit ravi sans-doute de la trouver une aimable fille? Le Prince sourit du chagrin de son ami, & Floris prenant la parole: Le Comte de Rouci a raison, reprit-elle, le Duc ne seroit pas fâché de me trouver fille, & son affection si vive n'auroit pas de peine, je crois, à prendre un caractere plus violent; non, il n'y auroit point de sûreté pour moi à me découvrir: il faut que je feigne d'être malade jusqu'au départ du Duc. Le rôle que je fais, commence à m'embarrasser de toutes les manieres; je n'en avois pas prévu les périls.

Floris feignit une maladie qui donna du chagrin au

au Duc, & Floris paroiſſoit dans une langueur que ſes inquiétudes lui donnoient effectivement.

La Princeſſe en fut allarmée; elle eût été bien-aiſe que Floris eût ſuivi le Duc ſon Pere, parce qu'elle eſpéroit que ſa faveur le porteroit à reprendre ſes premiers ſentimens pour le Comte d'Angoulême. Ce Prince prit la liberté de reparler au Duc de ſon mariage: il lui promit qu'après qu'il auroit été en Suiſſe, & à ſon retour de Nancy, il s'appliqueroit à ſon avantage. Floris lui avoit inſenſiblement inſpiré cette penſée, & il en parla avec bonté à la Princeſſe & au Prince.

Je reviendrai donc, diſoit le Comte d'Angoulême à la Princeſſe de Bourgogne, dès que ces deux expéditions ſeront finies; le Roi ne me permet pas d'y ſuivre le Duc, il me rappelle par une ſuite continuelle de ſes caprices: je reviendrai, Madame, & ce ſera dans peu de jours; je vous rapporterai mon cœur fidele & tendre, & j'eſpere que ce ſera enfin le temps que vous le récompenſerez. Oui, Seigneur, lui dit-elle, le Duc vous l'a promis; par ce ſecond engagement il m'a redonné à vous, il m'a permis de lui deſobéir en cas qu'il voulût me donner à un autre: une telle conduite m'autoriſe ſi pleinement, que je ne crains point de me promettre moi-même; & je vous proteſte, mon cher Prince, que ſi vous m'êtes fidele, rien ne vous ôtera jamais, ni ma main, ni mon cœur. La Ducheſſe ſourit des conditions que la Princeſſe mettoit toujours dans ſes engagemens. Votre bonheur, dit-elle au Prince, eſt donc établi ſur votre fidélité? Elle eſt parfaite. Nous en avons eu de l'ombrage pendant votre exil. N'y avoit-il pas plus d'une Armide dans les lieux enchantés qui retenoient Renauld? Les vertus de la Reine ſont bien propres à ſe faire aimer, mille agrémens qu'ont tant de jeunes perſonnes qui l'environnent, ſur-tout les Beautés merveilleuſes de

Souveraine & de Polignac. Le Prince penſa perdre toute contenance à ces deux noms, il rougit extraordinairement. Floris, qui s'accoutumoit à ſon aventure, ne put s'empêcher d'être ému; mais ſe remettant plutôt que le Prince: Ah! Madame, reprit-il, tous les charmes dont vous parlez, ont été des charmes d'habitude pour le Prince, il les a vus en ouvrant les yeux, ſon cœur n'étoit deſtiné que pour la Princeſſe: ſi vous connoiſſiez le caractere de la Reine, pourſuivit-il avec adreſſe pour faire finir le ſujet de l'embarras du Comte, vous verriez bien qu'il ſeroit difficile de prétendre de s'en faire aimer. Si l'on ſavoit encore ce que je ſais, continua le Prince après s'être entiérement remis, on verroit bien qu'il n'eſt pas poſſible même d'entrer en eſpérance avec la Reine. J'avoue, diſoit-il en s'arrêtant toujours au ſujet de cette Princeſſe, que c'eſt une des perſonnes du monde la plus aimable; mais ſon cœur ne ſauroit aimer. J'ai ſu ſon ſecret d'une maniere extraordinaire: elle l'a confié à une fille qu'il aime chérement, & dont la diſcrétion eſt infinie. Faites-nous donc part de ce précieux ſecret, interrompit la Ducheſſe, ou je perſuaderai à la Princeſſe que vous y êtes un peu trop intéreſſé. Je vais vous obéir, repartit le Prince.

Fin de la premiere Partie.

AVER

AVERTISSEMENT.

Si l'on juge des Hommes par le motif commun qui les fait agir, on peut dire qu'ils ont tous le deſir de plaire, parce que tous veulent être applaudis, recherchés, accueillis, que tous enfin veulent réuſſir dans l'eſprit des autres. A décider d'eux par leur conduite, il ſemble que le plus grand nombre ait préciſément la vue oppoſée. Quelle différence, en effet, d'un Homme qui, concentré dans ſon amour-propre, réduit, pour ainſi dire, la Société au commerce que ſes paſſions ont entre elles; qui ne conçoit que ſes goûts; qui ne ſent que ſes beſoins; pour qui tous les objets extérieurs ſemblent transformés en autant de miroirs, où il n'apperçoit que lui-même! Quel contraſte, dis-je, de cet Homme qu'on ne rencontre que trop ſouvent, à celui qui, perſuadé que les vertus ſociales ſont la ſource du véritable bonheur, ſe regarde comme membre d'une République que des égards mutuels entretiennent, & que l'amour-propre mal entendu cherche à détruire; qui toujours attentif à ce qui flatte ou mortifie, à ce qui éleve ou dégrade ſes Concitoyens, ne cherche dans ces différens points de vue, que ce qui le mene à ſe concilier leur amitié & leur eſtime! Peut-on trop fuir celui qui ne veut qu'un bonheur auquel il n'aſſocie perſonne? Peut-on trop rechercher celui qui n'eſt ſatisfait de ſoi-même, qui n'eſt heureux que par les avantages qu'il verſe dans la Société?

Cette oppoſition entre la conduite de quelques Hommes, & le motif commun qui les anime, vient, ſi je ne me trompe, de la maniere dont ils apperçoivent ce que c'eſt que plaire, ainſi que les moyens d'y parvenir. Eclairés ſur les erreurs où tombent à cet égard ceux qui les environnent, ils ſe croyent garantis de l'illuſion, & par cela même qu'ils ſont ingénieux à la démêler dans les autres, ils ne portent point leurs regards ſur leur propre conduite; & ſi quelques-uns,

moins aveuglés s'examinent & découvrent qu'il leur manque les qualités qui plaisent communément; ou s'ils se trouvent quelque ressemblance par le maintien, le langage, l'humeur, avec ce qu'ils viennent de critiquer en autrui, ils n'apperçoivent plus les motifs de les condamner: On a ouï dire: Qu'il sied bien d'être singulier, extraordinaire; que ce qui déplaît dans l'un, devient quelquefois une grace dans un autre, que l'esprit fait tout valoir; qu'il y a des gens qui font aimer en eux jusqu'à leurs travers. *On se voit alors avec tous ces avantages, on ne s'avoue des défauts que pour les sauver par ces exemples; & souvent en s'étudant ainsi soi-même on ne recueille pour tout fruit de la recherche qu'on vient de faire, que l'erreur grossiere de s'en estimer davantage.*

Ma principale vue, dans la premiere Partie de cet Ouvrage, a été de démêler ces illusions, & particulierement celles qui séduisent les Gens d'esprit. J'expose, en premier lieu, la nécessité de plaire: cette nécessité reconnue mene à chercher les moyens de profiter des avantages qu'elle nous présente; & ces moyens, j'explique comment ils nous égarent, ou comment ils nous font réussir.

Dans la seconde Partie, en appliquant à l'éducation les principes que j'ai établis dans la premiere, je propose quelques idées qui paroîtront peut-être hazardées, sur la maniere de cultiver les premieres années de l'enfance; mais je déclare, par avance, que je suis entiérement déterminé à me soumettre à cet égard, comme sur le reste de l'Ouvrage, au jugement que tant de personnes plus éclairées que moi, auront le droit d'en porter.

ESSAIS
SUR
LA NÉCESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

PREMIERE PARTIE.

ENTRE les principes les plus utiles à la Société, il en eſt un que nous ne pouvons trop connoître & trop ſuivre, parce que dans les perſonnes dont il regle la conduite, il empêche la raiſon d'être farouche; qu'il ôte à l'amour-propre ce qui le rend haïſſable; qu'il ſupplée en quelque façon aux avantages de l'eſprit, & les ſauve de la jalouſie qu'ils peuvent exciter lorſqu'ils ſont éminens; qu'enfin il influe conſidérablement ſur notre bonheur & ſur celui des gens avec qui nous paſſons la vie; c'eſt la néceſſité de plaire. J'entens par le mot de plaire, une impreſſion agréable que nous faiſons ſur l'eſprit des autres hommes, qui les diſpoſe ou même les détermine à nous aimer.

Avec le caractere d'honnête-homme, avec bien des vertus, il ſemble qu'on devroit paroître aimable. Cependant il eſt commun de trouver des gens dont les principes & les mœurs vous attirent, & dont le commerce vous rebute; on ne peut

peut s'empêcher de les considérer, de les respecter, & de les fuir.

Tel est dans les gens vertueux, lorsqu'ils ne cherchent point à plaire, l'effet d'une sévérité dure, & cependant estimable, avec laquelle ils portent quelquefois leurs jugemens. Je n'attaque point ici cette haine à qui les défauts des hommes ne sont qu'un prétexte pour répandre son fiel; ce chagrin caustique qui verroit avec regret disparoître de la Terre les vices contre lesquels il éclate, parce qu'il n'auroit plus rien à blâmer; je parle de cette équité trop austere qui pese les actions des autres avec le peu d'indulgence qu'elle a pour elle-même; de cet amour de la raison & de la justice, qui, converti en passion, ne se plie pas assez à la nécessité de voir des hommes imparfaits: quel en est, dis-je, le fruit? le malheur de révolter ceux-mêmes dont elle arrache l'estime.

Quand les ames, au-dessus des foiblesses ordinaires, sont en même tems douces, sensibles, indulgentes, vous les aimez, & c'est leur vertu même qui vous attire encore plus à elles; mais quand vous trouvez ces personnages vertueux qui, vous regardant du haut de leur mérite, vous marquent une certaine bonté impérieuse, une certaine pitié qui vous annonce leur supériorité & votre petitesse, vous êtes tenté de croire que le droit de vous mépriser est une récompense qu'ils s'attribuent pour la peine qu'ils se donnent de fuir les vices; vous sentez peu d'estime pour leur vertu, & beaucoup d'éloignement pour leur personne.

Il est, je l'avoue, des vertus épurées, & qui, telles que le pardon des grandes offenses, le desintéressement, la générosité sur des objets importans, font par elles-mêmes une sorte impression sur les esprits; mais les occasions d'employer ces

vertus

vertus d'éclat ne ſont pas fréquentes. Quelle eſt, pendant ces longs intervalles, la reſſource des ames ſenſibles? l'uſage des vertus moins brillantes, dont l'effet eſt de plaire, & le fruit de ſe faire aimer: il n'y a preſque point d'inſtant qui ne leur ouvre quelque route nouvelle pour s'aſſurer d'un bien ſi ſatisfaiſant.

Cette attention de plaire qui doit accompagner les vertus de l'ame, ne nous eſt pas moins néceſſaire pour faire valoir les qualités de l'eſprit. Que ſervent dans le commerce ordinaire de la vie les lumieres qui caractériſent un eſprit éminent? Il en eſt parmi nous, dans ce ſiecle-ci, du ſçavoir & des connoiſſances ſublimes, à peu près comme de la richeſſe dans de certaines Républiques, où la ſomptuoſité de l'abondance paſſent pour une ſorte d'injure faite aux citoyens bornés dans leur fortune, où le plus opulent eſt reſtreint à la dépenſe modique de celui qui n'a preſque que le néceſſaire: de-même il faut éviter dans les entretiens tous les ſujets qui paſſent la portée des eſprits communs, ou ſe plier à ne leur préſenter ces mêmes ſujets qu'avec une ſimplicité, que par une ſuperficie qui les leur rende ſenſibles; & ce n'eſt que le deſir de plaire qui peut, au milieu de tant de contrainte, aſſurer le ſuccès de l'eſprit ſupérieur. Bien loin de bleſſer les ſimples citoyens par l'éclat trop marqué des richeſſes dont il diſpoſe, il ſemble, par la maniere dont il les leur découvre, les y aſſocier, les leur rendre propres: il obtient d'eux, à la fois, la liberté d'en faire uſage, leurs éloges & leur reconnoiſſance.

S'il eſt des lumieres dans l'eſprit qui doivent concilier l'eſtime & l'amitié des autres hommes, ce ſont celles qui s'appliquent ſans ceſſe à régler les intérêts qui ſément entr'eux la diviſion. On devroit pouvoir compter du moins ſur le cœur de ceux qui ont obtenu de nous les avantages aux-

auxquels ils prétendoient: il arrive cependant que le plus ou le moins d'égards que vous aurez marqués pour leur perſonne dans les momens où dépendans & ſoumis ils vous auront entretenu de leur eſpérance ou de leur crainte, décide ſouvent de leur reconnoiſſance. Si votre extérieur ou vos diſcours ont fait ſouffrir leur amour-propre, n'eſpérez pas qu'ils vous tiennent compte de la juſtice que vous leur aurez rendue; ils penſeront que vous n'êtes équitable que par la crainte de la honte qu'il y auroit à ne pas l'être: vous n'obtiendrez d'eux que l'eſtime qu'ils ne peuvent vous refuſer, & l'eſtime des hommes eſt un tribut qui ne ſatisfait que notre raiſon; leur amitié eſt néceſſaire au bonheur d'une ame ſenſible.

Poſſede-t-on les avantages attachés à la haute naiſſance & à l'éclat du rang? on n'eſt point affranchi de la néceſſité de plaire. Les inférieurs, avec un reſpect bien attentif & bien ſérieux, ſont quittes de tout ce qu'ils doivent aux Grands; & combien la ſupériorité de ceux-ci eſt peu digne d'envie, quand elle ne leur rapporte que ce ſeul tribut! Les reſpecter ſcrupuleuſement ſans avoir d'autres ſentimens pour eux, c'eſt mettre à part leur perſonne, & ne rendre hommage qu'à leur deſtinée; c'eſt n'entretenir une Divinité que de la beauté du piedeſtal qui l'éleve. Qu'ils déſirent de plaire, au moindre effort l'ouvrage eſt achevé; tout s'embellit autour d'eux, l'eſprit ſe découvre, les talens ſe multiplient; leur ſourire eſt comme ces rayons de lumiere qui, répandus tout-à-coup ſur une campagne, font ſortir mille tableaux variés & rians, où l'on ne découvroit auparavant qu'une ſombre & confuſe uniformité.

Quand nous ſommes d'un rang diſtingué, la conduite qui nous fait réuſſir ou déplaire, tient principalement, ſi je ne me trompe, à l'idée plus ou moins raiſonnable que nous avons des pré-

prérogatives de ce même rang qui nous décore. Quand cette opinion secrette est exagérée, elle perce dans notre maintien, dans nos discours; elle imprime à notre politesse un caractere qui lui fait perdre presque tout son mérite: souvent c'est de la hauteur qui se montre à découvert, & elle déplait à tout le monde: quelquefois c'est de la bonté qu'on met à la place des égards, & cet air de supériorité blesse avec justice ceux qui, sans être égaux, ne nous sont point subordonnés; avec les gens d'un état moins considérable, ce sera une affectation de descendre, de s'abaisser jusqu'à eux, une crainte marquée de leur en imposer trop, qui ne peut satisfaire que les sots.

Cette opinion outrée des avantages qu'on a sur les autres, séduit moins communément les gens nés dans le sein des honneurs, que ceux qui se trouvent transportés subitement dans une région qu'ils n'avoient long-tems considérée qu'en élevant leurs regards. Tous les objets dont ils se sont séparés, leur paroissent si rapetissés, qu'ils se croyent dispensés de les appercevoir: ils voyent à peine ce qu'ils ont été: ils jugent aussi peu fidélement de ce qu'ils sont; & ce n'est que le desir de plaire qui, les ramenant à la véritable idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes, les garantit & de cette hauteur haïssable qu'ils mettent à la place de la dignité, & de cette bonté qui deshonore ceux qu'ils cherchent à satisfaire.

Comment l'homme, revêtu de l'autorité, s'armeroit-il du courage pénible de supporter, sans en paroître accablé, les importunités honorables, mais continuelles des Grands, & tout ce qu'a de rebutant la foule oisive qui gratuitement l'obsede, s'il n'avoit l'heureuse ambition de se concilier les cœurs? C'est dans cette seule espérance, qu'il écoute avec douceur les discours, embrouillés ou captieux, que l'esprit borné ou la mauvaise foi

lui

lui font essuyer : il sent qu'un obligeant accueil est le seul dédommagement des graces qu'il ne peut accorder, ou des demandes injustes qu'il démasque. En lui, l'autorité parle toujours le langage du citoyen : on lui pardonne d'être puissant, parce qu'on le respecte sans le redouter : on fait plus, on lui porte le seul tribut qu'il desire, on l'aime.

La fortune est bien ingénieuse à servir les goûts & l'ambition des hommes qu'elle favorise; cependant elle ne porte pas son pouvoir jusqu'à les faire aimer. Telle est particuliérement la situation de ceux qu'elle a fait passer avec rapidité d'un état obscur à l'éclat de l'opulence. S'ils veulent ne point abuser de la disposition où les esprits en général sont à leur égard, ils doivent se dire tous les jours de la vie : Je possede ce qui excite la haine de quiconque desire un état plus abondant que le sien : ce ne sera pas assez de l'associer aux douceurs de cette même abondance qu'il m'envie, il faudra que, pour obtenir grace sur le reste, je lui persuade par des prévenances, par des égards continuels, qu'au sein des richesses j'ai besoin de son estime, de son amitié, de son aveu enfin, pour être heureux.

Puisque tous les avantages que je viens de rappeller, ne nous dispensent pas de songer à plaire, combien ce soin nous est-il plus nécessaire à l'égard des liaisons qui forment la Société ?

L'amitié, qui est un engagement libre, a besoin elle-même qu'un pareil secours l'entretienne; avec quelque solidité qu'elle soit établie, lorsqu'elle se renferme dans ses devoirs, qu'elle cesse d'être animée par ce goût qui a contribué autant que l'estime à la faire naître, elle ne se montre plus que dans les occasions où elle auroit honte de ne pas agir. Ces occasions sont quelquefois rares, & dans les intervalles elle reste comme en létargie : elle paroissoit empressée & riante; elle n'est

plus

plus qu'exacte, ſérieuſe, & même ſévere.

Le ſavoir-vivre & la politeſſe, ces ſecours ſi néceſſaires aux hommes pour être en état de ſe ſupporter, ne deviennent pas d'une grande utilité à ceux qui ne rempliſſent de tels devoirs que comme des aſſujettiſſemens de la Société, ou par une habitude qui eſt ſouvent mêlée de diſtraction: c'eſt le deſir de plaire qui leur donne l'ame, c'eſt ce ſentiment ſeul qui nous en fait un mérite. Eh! quelle reconnoiſſance doit-on à celui qui ne vous marque des égards que comme une tâche que la tyrannie de l'uſage lui impoſe? Son extérieur indifférent, ou contraint, ou réſervé, ne vous annonce-t-il pas le peu de part que vous avez à ce qu'il fait pour vous? Sa politeſſe a tout l'apprêt du cérémonial; & comme au fond il n'aura manqué qu'à vous plaire, vous le quittez fâché, pour ainſi dire, de n'avoir pas de véritables ſujets de vous en plaindre: bien des gens n'attendroient pas une autre occaſion de le haïr.

Que ces qualités ſoient dirigées par ce ſentiment que je crois ſi néceſſaire, attentives à ſe reſtreindre, ou à s'étendre par rapport aux perſonnes qu'elles ont pour objets, on ſentira qu'elles naiſſent, non de cette habitude qui n'eſt qu'un rôle qu'on s'eſt preſcrit, mais d'un penchant à s'occuper de vous, parce que c'eſt vous rendre juſtice; & cette conduite ne tardera gueres à s'attirer du retour: les égards ſont moins ſujets que les ſervices à trouver des ingrats.

Du Deſir de plaire.

Si l'art de plaire peut ſeul faire valoir nos plus grands avantages, il eſt évident que nous ne ſaurions trop deſirer d'acquerir un talent ſi précieux. Or ce deſir, quand il eſt éclairé par la raiſon, devient lui-même un des plus ſûrs moyens pour par-

parvenir à plaire (*); il ne faut que le définir pour faire connoître quel est le bonheur d'en être animé.

Le désir de plaire, tel que je le connois, est un sentiment que nous inspire la raison, & qui tient le milieu entre l'indifférence & l'amitié; une sensibilité aux dispositions que nous faisons naître dans les cœurs, un mobile qui nous porte à remplir avec complaisance les devoirs de la Société, à les étendre même quand la satisfaction des autres hommes peut raisonnablement en dépendre: c'est une force qui, dans les changemens de notre humeur, dans les contradictions où notre esprit est sujet à tomber, nous retient, en nous opposant à nous-mêmes; c'est enfin une attention naturelle à démêler le mérite d'autrui, & à lui donner lieu de paroître, une facilité judicieuse à négliger les succès qui n'intéressent que notre esprit & nos talens, quand par cette conduite nous gagnons d'être plus aimés.

Le désir de plaire renferme donc le désir d'être aimé. C'est en effet à cette marque qu'on peut le reconnoître; c'est cette union qui le caractérise: elle paroît si naturelle, qu'on ne balanceroit point à croire que l'un est inséparable de l'autre, sans les exemples contraires qui se trouvent dans la Société: combien de personnes qui, contentes de se voir considérées ou applaudies, ne consultent jamais si on les aime! Cette indifférence n'est pas moins, ce me semble, un égarement de l'esprit, qu'une malheureuse insensibilité de l'ame sur le prix qu'on doit attendre de ce qu'on fait pour la Société: le don de plaire, examiné avec les yeux de la raison, loin d'être regardé comme un suc-

(*) . . . . . De quoi ne vient point à bout
L'esprit joint au désir de plaire;
La Fontaine, Fable 206. à Mgr. le Duc du Maine.

succès satisfaisant, ne doit paroître qu'un moyen flatteur d'obtenir la plus douce de toutes les récompenses, le plaisir d'inspirer de l'amitié.

C'est donc une étude bien nécessaire, que de rechercher en nous-mêmes, que d'approfondir en quoi consiste le desir de plaire, pour connoître si nous cédons à ce même desir, dans la vue de nous faire aimer, pour démêler si nous sommes éclairés par cette sage ambition qui sachant concilier ce que la Société exige de nous, avec ce que nous voulons d'elle, ne nous procure que les succès qui nous font chérir; ou si nous nous abandonnons aux suggestions séduisantes d'un amour-propre, qui ne nous occupant que de notre bonheur particulier, ne mérite que l'indifférence des autres hommes, & nous expose à leur inimitié.

Il arrive quelquefois, qu'ayant tout ce qui sert à plaire, nous n'en profitons pas assez. On trouve communément des gens qui n'épargnent rien pour être d'un commerce aimable avec tout ce qui ne leur est point subordonné, passant à l'extrémité opposée dès qu'ils se trouvent en liberté; alors ils deviennent épineux, farouches: mais, s'il reparoit quelqu'objet qui leur en impose, ils reprennent toutes leurs graces, on diroit qu'ils n'attendent qu'une occasion de se contraindre; leur maison étoit pour eux un antre qui noircissoit leur imagination: ils voyent arriver un étranger, la sérénité de l'esprit succede aux nuages, ils semblent être transportés subitement dans un nouveau monde; & c'est l'envie de plaire qui a produit l'enchantement. Mais comment se pardonnent-ils ce contraste? Semblables à ces avares fastueux qui étalant une magnificence extérieure, se privent du nécessaire dans leur famille, ils sont encore plus déraisonnables: les avares ont du-moins le plaisir d'accumuler leurs richesses; au-lieu que ceux qui ne profitent pas des moyens qu'ils ont

de

de plaire, n'y gagnent que le triſte plaiſir de ſe livrer à une humeur dont ils ſouffrent eux-mêmes.

D'autres ne négligent point de paroître aimables; mais ils n'ont, preſque toujours, qu'une ſeule perſonne qui les occupe. Se trouvent-ils avec des gens à qui ils doivent à-peu-près les mêmes marques de conſidération & d'amitié? leur goût dans le moment les porte à en traiter un avec préférence; ils s'y livrent, ils n'ont plus d'attention, d'eſprit, de graces, que pour lui: ils y gagnent; il eſt vrai, le plaiſir de flatter & d'acquérir de plus en plus celui qui leur plaît davantage; mais ils deſobligent tous les autres. C'eſt imiter encore l'erreur d'une autre eſpece d'avares qui, ne s'attachant qu'à groſſir leur tréſor, y ajoutent imprudemment ce qui ſerviroit à entretenir leurs autres biens qui dépériſſent; ils ne s'apperçoivent pas que c'eſt s'appauvrir.

Mais, ſi nous négligeons de grands avantages, en ne ſaiſiſſant pas toutes les occaſions de plaire, nous tombons dans une erreur bien plus grande encore, lorſqu'aiant cette juſte ambition, nous choiſiſſons de mauvais moyens pour la remplir: il y en a qu'il ne faut que remarquer dans autrui, pour connoître combien on doit les éviter. Quel égarement, par exemple, d'eſpérer de plaire, quand on ne ſonge qu'à briller?

L'envie de briller eſt un empreſſement de faire valoir ſon mérite, ſans aucun égard à celui des autres; c'eſt un étalage hazardé de ſon eſprit, de ſes talens, & enfin de tous les avantages qu'on a, ou qu'on ſe ſuppoſe; & cette confiance les décrédite, quelque diſtingués qu'ils puiſſent être, parce qu'elle met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de ſoi-même, & l'intention de s'arroger une ſorte de ſupériorité.

La confiance impérieuſe avec laquelle on s'empreſſe de briller, nous laiſſe bientôt, quelque mé-

mérite qui la soutienne, dans une espece de solitude, au milieu même des gens avec qui on passe la vie. Ils ne songent qu'à vous fuir, à moins qu'ils ne vous trouvent un certain ridicule qui les amuse; car, en général, on recherche assez le commerce de ceux dont on est dans l'usage de se moquer. Mais, quel moyen d'être accueilli! peu de gens sont assez stupides pour ne pas sentir la honte d'un pareil succès; & voici dans ces deux situations leurs ressources ordinaires: Ils rompent toute liaison avec ceux qu'ils préféreroient s'ils étoient sensés, pour aller fonder leur misérable empire dans ces Sociétés où leur ton de supériorité leur tiendra lieu de mérite; ils auroient pu vivre citoyens dans un monde convenable, ils aiment mieux être Rois dans la mauvaise compagnie (*): encore s'ils y régnoient sans troubles,

il

(*) Je crois devoir expliquer ici quel sens j'attache à cette maniere de s'exprimer, *la mauvaise compagnie*. J'avertis que je ne l'ai empruntée que pour être mieux entendu d'un grand nombre de personnes respectables dans leurs jugemens à bien d'autres égards, mais qui, sans avoir en vue de décider des mœurs ni du caractere, qualifient abusivement de mauvaise compagnie tout ce qui n'est point lié avec ce qu'ils appellent *les gens du monde*, *les gens de connoissance*, ou même ceux qui parmi les gens du monde n'ont point ce qu'ils nomment *le ton de la bonne compagnie*, *le bon ton*; langage dont la prééminence, qui consiste souvent dans les pensées, peut paroître bien arbitraire.

Si on avoit compris que j'eusse dessein d'établir que les Sociétés qui ne sont point formées par les gens du monde, méritent le nom de mauvaise compagnie, on auroit absolument mal entendu ma pensée; l'esprit, la gayeté, les talens, & ce desir de plaire qui ajoute, se rencontrent aussi fréquemment dans ces mêmes Sociétés que dans l'état supérieur. On a donné, ce me semble, la solution de cette espece de problême, lorsqu'on a dit qu'il y a tant de bonne compagnie dans la mauvaise, & tant de gens de mauvaise compagnie dans la bonne, qu'on ne peut raisonnablement en exclure aucune.

ſi rien n'arrachoit jamais le bandeau que leur orgueil a mis ſur leurs yeux, leur folie ſeroit en quelque maniere un bonheur; mais il y a dans toutes les Sociétés de bons eſprits, qui par une lumiere naturelle diſtinguent l'apparence d'avec la vérité; ils s'attachent à approfondir le faux mérite qui d'abord les a éblouïs, & bien-tôt la préſomption démaſquée eſt réduite à chercher un autre théatre où elle puiſſe être applaudie.

L'envie de briller eſt ſujette auſſi à nous jetter dans l'affectation, & nous y tombons de deux manieres; l'une en forçant notre naturel, & l'autre en imitant celui d'autrui.

L'affectation qui a ſa ſource en nous-mêmes, eſt un certain apprêt marqué dans le maintien, dans la façon de marcher, de rire; c'eſt une application ſérieuſe & réfléchie à faire avec diſtinction les plus petites choſes, par la perſuaſion que c'eſt un art de les tourner en autant de graces qui ſeront remarquées & applaudies.

Rien ne décele mieux la petiteſſe de l'eſprit, que cette ſublimité que certaines gens recherchent juſques dans la maniere de dire les lieux communs de la converſation, que cette indifférence pour les penſées, & cette haute eſtime des mots dont ils paroiſſent ſi profondément pénétrés. Combien les perſonnages que notre vanité nous fait faire, & dont elle s'applaudit, ſont quelquefois contraſtés & mépriſables? Tandis qu'elle portera un homme orné de grands talens, ou de connoiſſances ſublimes, à ſe montrer par des côtés ſi juſtement louables, cette même vanité expoſera à nos regards une figure remarquable par la bizarrerie recherchée de ſon ajuſtement, ou par la ſingularité méditée de ſon maintien & de ſes manieres; & vous reconnoîtrez, pour comble d'étonnement, que c'eſt le même homme qu'alternativement elle décore & qu'elle dégrade.

On

On connoît une autre affectation qui tient à notre naturel: il y a des gens nés ſinguliers, ou ingénus, ou indifférens, ou farouches, qui ſe plaiſent à le paroître encore davantage qu'ils ne le ſont effectivement. Cette ambition d'ajouter (pour m'exprimer ainſi) à ſoi-même, n'eſt gueres apperçue que des gens d'eſprit, & n'en eſt que mieux tournée en ridicule; car toute affectation ne tarde pas à leur paroître telle. On ſeroit bien éloigné de tomber dans celle-ci, ſi on ſongeoit véritablement qu'en ſe montrant de bonne-foi tel qu'on eſt; que ce qu'on affecte au-delà, eſt une maniere d'avertir les gens de vous remarquer, de vous applaudir, qui les excite au contraire à ne plus voir en vous que le mérite emprunté, pour être diſpenſé de vous tenir compte de celui qui vous eſt naturel.

L'affectation qui conſiſte dans l'imitation, vient quelquefois d'un ſentiment louable; mais dont nous ſavons mal profiter. C'eſt une connoiſſance intérieure, un aveu qu'on ſe fait à ſoi-même, qu'il nous manque de certains agrémens que nous applaudiſſons dans quelque autre, & que nous penſons follement acquérir, en affectant de les poſſéder: c'eſt une adoption du mérite d'autrui qu'on préfere au ſien, ſans en être plus modeſte, & qu'on ne parvient jamais à s'approprier aſſez bien, pour en être paré; on n'en a que l'étalage.

L'égarement de notre amour qui nous porte à imiter les autres, eſt d'autant plus à craindre, qu'il eſt ſujet à nous choiſir de bien mauvais modeles. Tel ne s'occupera toute ſa vie qu'à reſſembler à certain perſonnage par les endroits mêmes que le Public ne regarde pas avec des yeux favorables, qui eût peut-être été moins expoſé à la critique, s'il s'en fût tenu à ſes propres travers.

Cette imitation volontaire ne ſe marque pas ſeulement dans notre extérieur; il y a des goûts

& des haines qu'on ne montre que parce qu'on s'imagine du bon air à les avoir. L'empreſſement ſouvent déplacé de les témoigner, & les expreſſions outrées de ceux qui ſe les attribuent, font aſſez connoître que c'eſt pure affectation, & il ſe joint une ſorte de dépit à l'ennui que cela donne: on leur conteſteroit volontiers le frivole avantage dont ils ſe parent, de déteſter ou d'aimer à la folie ce qui mérite à peine d'être cité comme déplaiſant ou comme agréable.

Mais une autre erreur autant à craindre, quoiqu'elle ſoit moins ſuſceptible de ridicule, c'eſt de mettre l'eſprit cauſtique au rang des moyens de plaire. Je ne prétens pas combattre ici ce caractere ſombre & farouche qui ne trouve de gloire qu'à avilir le mérite, & de plaiſir qu'à troubler ſon bonheur; j'ai en vue cette ſagacité que la gayeté ordinairement accompagne, qui ſans intention de nuire, emportée par une ſatisfaction ſecrette & flattée des applaudiſſemens qu'elle s'attire ſans les mériter, ſe plaît à n'appercevoir & à ne peindre les objets que par des faces qui les rendent ridicules; je parle de cet art qui, faiſant alternativement d'une partie de la Société un ſpectacle riſible pour l'autre, les ſacrifiant & les amuſant tour à tour, eſt redouté même de ceux dont il ſe fait applaudir, & finit toujours par être haï des uns & des autres. Combien les hommes que ce caractere domine, doivent peu ſe flatter d'inſpirer de l'amitié, à moins qu'ils ne le rachettent par bien des vertus ou des qualités ſupérieures!

Les eſprits cauſtiques deviennent, en quelque maniere, pour la Société, ce que ſont à l'égard des Nations voiſines, certains Rois d'Afrique dont toute la richeſſe conſiſte dans un commerce d'Eſclaves: on ne gagne rien à ſe ſoumettre à leur empire; quand il ne leur reſte plus de peuples étrangers à livrer, ils trafiquent leurs propres Sujets.

Le

Le genre d'esprit caustique que je viens de dépeindre, est aussi méprisé que haïssable dans ceux qui, ne le tenant point de sa nature, veulent s'en faire un caractere. Rien ne déplaît tant que les gens qui vous proposent, à titre de ridicule, ce qui ne l'est pas, ou qui vous annoncent comme une découverte, des ridicules usés, & dont ce n'est plus l'usage de se moquer; car tout est mode dans le commerce du monde, jusqu'aux sujets de dégoût & de haine. Heureusement, il ne suffit pas d'avoir de la malignité & de l'esprit, pour être avec succès (supposé que c'en soit un) médisant, ironique, ou dédaigneux: il faut être instruit des objets & du ton de la critique en regne. Eh! quelle étude méprisable, quand on a pour objet de s'en prévaloir contre la Société, que celle d'une science qui nous fait redouter, & qui deshonore notre raison, à mesure que notre esprit réussit mieux à en faire usage.

Il est de la prudence de ne s'y point tromper, & cette observation est importante: Tout ce qu'on appelle esprit caustique, n'est pas tel que je viens de le définir: on voit des personnes qui en ont une portion, dont on n'est pas équitablement en droit de se plaindre; nul art dans leurs discours pour attirer votre confiance, nul déguisement pour vous cacher qu'elles vont vous juger à la rigueur: il faut cependant être en garde contre elles, ou plutôt contre soi-même. Le caractere de leur esprit est d'une pénétration délicate qui va saisir avec justesse tout ce qui se passe dans le vôtre: elles y lisent toutes les finesses de votre amour-propre; jamais aucun des motifs qui vous fait parler ou garder le silence, sourire ou être sérieux, ne leur échappe; elles vous découvrent ingénieusement à vous-même: peu de gens gagnent & se plaisent à se voir ainsi dévoilés; mais, loin de leur reprocher la joye un peu maligne qu'elles

trouvent à vous démasquer, rendez-leur grace au contraire de ce que ce n'eſt qu'à vos propres yeux qu'elles font tomber le maſque dont vous aviez voulu vous embellir.

En général, l'eſprit cauſtique ne doit donc pas être regardé comme un moyen de plaire, puiſqu'il nous empêche d'être aimé. Mais il y a deux caracteres qui ſont entiérement oppoſés à celui-ci, & dont il n'eſt pas moins important de ſe garantir, parce qu'ils nous font mépriſer: c'eſt de la fade complaiſance & de la flatterie dont je veux parler.

Je ne comprens point dans ce que j'appelle fade complaiſance, ce caractere de foibleſſe qui, toujours dominé par les exemples ou par les diſcours de quiconque veut l'aſſujettir, ſe laiſſe entraîner indifféremment aux vertus comme aux vices; je parle de cette ſoupleſſe d'humeur, de cette attention ſervile, qui, ſatisfaite de plaire généralement ſans diſtinction des perſonnes, ſe permet tout ce qui lui paroît ne point intéreſſer l'honneur, prodigue les éloges, ſacrifie ſans qu'on l'exige, ſes propres goûts, & va ſouvent même plus loin que n'iroit l'amitié, ſans jamais avoir le plaiſir d'être inſpirée par elle. Si cette lâche flexibilité réuſſit auprès de quelques hommes, dont la vanité groſſiere profite de tout ce qui cherche à la flatter, elle nous avilit à tel point aux yeux des autres, que les ſuccès qu'elle procure, quels qu'ils puiſſent être, ne peuvent nous dédommager de la honte qui y eſt attachée.

La flatterie, j'entens celle du genre le moins odieux, poſſede en commun avec la fade complaiſance, mais par art ſeulement, cette pente docile à céder aux volontés des autres: elle y ajoute une adreſſe à faire naître les occaſions de ſéduire, qui la diſtingue & la rend plus dangereuſe; & tout le fruit que ce perſonnage pénible

retire

retire des ſcenes humiliantes qu'il joue, eſt d'abuſer un petit nombre de ſpectateurs, & d'être mépriſé de tout le reſte.

La flatterie d'un autre genre, & qu'on ne ſauroit trop déteſter, c'eſt celle qui, pour s'emparer des eſprits, ſaiſit malignement le foible qui les deshonore, qui applaudit à nos ridicules, afin de jouir en même temps du plaiſir de les augmenter & de nous plaire.

Qu'un homme qui ſera né avec un eſprit étendu, lumineux, mais ſérieux naturellement, affecte une gayeté qui n'eſt point dans ſon caractere, qu'il ſe propoſe de vous réjouir par ſa maniere de plaiſanter, qui ne ſera (je le ſuppoſe ainſi) qu'une malheureuſe abondance de fades alluſions ou de contes uſés; car, combien de gens, avec beaucoup d'eſprit, n'ont point celui de la plaiſanterie; on s'attachera pour gagner ſon inclination, à le bercer dans ſon erreur. Quel uſage du deſir de plaire! l'art de ſéduire des hommes, en applaudiſſant à leurs travers les plus marqués, ne ſût-il conſidéré qu'avec les yeux d'un amour-propre un peu délicat, n'a rien que de mépriſable. Il eſt ſi facile, dans la Société, d'entretenir Béliſe (*) du nombre imaginaire de ſes Amans! Un ſot n'aborderoit Dom Quichotte qu'en lui parlant d'Enchanteurs: un homme d'eſprit l'engageroit à traiter la Morale, parce que dans Dom Quichotte, l'homme le plus ſingulier, & qui fournit davantage à la curioſité d'un Philoſophe, ce n'eſt pas le fou, c'eſt celui qui eſt la raiſon même, juſqu'au moment où le mot de Chevalerie en fait une métamorphoſe complette; il eſt aiſé de le remarquer. Les ſots ſe croyent pénétrans & cauſtiques, quand ils ſont tant que d'appercevoir dans autrui des défauts qui n'échappent

(*) Perſonnage de la Comédie des Femmes ſavantes.

pent à personne ; on voit qu'ils s'applaudissent d'avoir pu découvrir qu'on fot extravague, & qu'une coquette s'abuse de compter sur des Amans qu'elle n'a pas. Il faut donc leur laisser le genre de flatterie dont je viens de parler, ou convenir que, quand nous embrassons ce caractere honteux, dans la vue de nous faire aimer, c'est un abus que nous faisons d'un motif estimable, c'est que nous n'avons pas assez d'esprit pour saisir les moyens de plaire que nous offrent la raison & la vérité.

Ces égaremens où le desir de plaire est sujet à nous entraîner, appartiennent aux deux sexes; mais on connoît une autre erreur qui séduit particuliérement les femmes : c'est la coquetterie, cet écueil de leur raison, dont on voit un si petit nombre d'entre elles se garantir. Il ne seroit pas aisé de la définir; plus un défaut est en regne, & plus il se montre par différentes faces, dont celles qui le caractérisent le mieux, sont quelquefois les plus difficiles à rapprocher, & particuliérement dans les femmes; soit qu'elles suivent la raison, soit qu'elles cedent au caprice, leur imagination plus ingénieuse que la nôtre, varie & multiplie bien davantage les nuances. Un homme aimable, & qui cherche à le paroître, vous a bientôt laissé appercevoir tous les moyens d'y réussir, qui lui sont propres. Une femme saisit successivement presque toutes les manieres de l'être; & c'est parce qu'en général elles sont portées à aller loin dans la route qu'elles prennent, qu'il leur est plus important de la bien choisir.

Dans les femmes, le desir de plaire qui a pour objet d'inspirer l'estime & l'amitié, prend un empire durable sur les ames: plus il paroît, plus il s'accrédite, parce que c'est, comme on l'a remarqué (*), le caractere des choses estimables de re-

(*) Madame la Marquise de Lambert, *Réflexions sur les Femmes.*

redoubler de prix par leur durée, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaisent plus par le charme de la nouveauté; au-lieu que la coquetterie ne peut rien sur les ames, qu'autant qu'elle séduit l'imagination. Quelle que soit son adresse à se cacher, elle ne subsiste pas long-tems sans être reconnue: elle perd alors une partie de son pouvoir, non que l'on se desabuse d'abord de l'erreur où elle nous entraîne; nos yeux ouverts malgré nous sur elle, sont sujets aussi à se refermer; mais dans les intervalles de raison que nous laisse le charme, on se peint tout ce qu'il y a d'humiliant à s'en laisser tyranniser, & l'on hait celle qui l'employe, à proportion qu'il nous en coûte d'efforts pour le rompre.

Le desir de plaire est convenable dans tous les états & à tous les âges, parce qu'il ne met en œuvre que des moyens avoués par la raison, & qui font honneur à l'esprit. La coquetterie, qui souvent paroît dans toute son étendue sans que l'esprit l'accompagne, employe jusqu'à des défauts pour parvenir au but qu'elle se propose; étourderie, affectation, manque de bienséance, tout lui sert, & rien ne l'arrête; & ces mêmes défauts, dès qu'ils cessent de la faire valoir, l'enlaidissent plus encore qu'ils ne l'avoient embellie. Mais ce qui caractérise entiérement la honte des succès qui la flattent, c'est qu'elle se décrie à mésure qu'elle les multiplie: les premiers jours de la jeunesse qui seuls peuvent lui être favorables, sont-ils éclipsés, combien de ridicules l'accompagnent jusques dans ses triomphes, si elle en obtient encore? La fausse vanité la fait naître, des chimeres flatteuses l'entretiennent, & le mépris en est le fruit.

Des Qualités qui semblent plaire par elles-mêmes.

Si le desir de plaire nous égare quelquefois, combien aussi nous offre-t-il de moyens d'être aimés, quand c'est la raison qui l'éclaire? C'est lui qui donne l'ame aux qualités les plus heureuses que nous ayons reçues de la nature ou de l'éducation, soit qu'elles appartiennent à la figure, soit qu'elles tiennent au caractere; sans lui, les hommes qui sont doués de ces avantages, ne les portent point à leur véritable prix. Il ne faut pour s'en convaincre, que les considérer par leur cause & & par leurs effets.

En général il y a lorsqu'on agit, ou qu'on parle, de certaines dispositions du corps, de certaines expressions du visage, du geste, de la voix, convenues (ce semble) dans chaque Nation, pour rendre tel sentiment ou telle pensée, & c'est le meilleur choix entre ces actions qu'on regarde comme les plus naturelles, qui forme ce qu'on appelle *l'air d'éducation*, *l'air du monde*, en un mot, ce qu'on approuve dans notre extérieur, ce qu'on y applaudit indépendamment de la régularité de la figure.

Dans une personne qui parle, la grace extérieure dépend d'un certain accord entre ce qu'elle dit & l'action dont elle l'accompagne; il faut que de l'un & de l'autre il ne résulte qu'une même idée dans l'esprit de celui qui l'écoute & qui la voit.

Et de-même que l'art des Comédiens, supérieurs dans leur profession, est de s'approprier toutes ces actions heureuses, de ne les marquer qu'au degré, qu'à la nuance qui convient le plus exactement au fond du caractere & à la situation actuelle du personnage qu'ils représentent (*); c'est dans les gens du

(*) On remarque que l'expérience du Théatre ne suffit

du monde le plus ou le moins de délicatesse d'esprit & de sentiment, qui fait que ces actions sont plus ou moins agréables.

Il faut observer encore que, comme ces actions convenues, & qui distinguent une Nation, varient d'une maniere sensible dans les personnes de différentes conditions, les expressions du visage, du geste, de la voix, sont un second langage qui a son stile, & qui marque, ainsi que fait le choix des mots & la maniere de les prononcer, l'extraction plus ou moins relevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaise éducation.

C'est sans-doute un avantage qu'un extérieur qui nous annonce favorablement; il accrédite par avance les autres qualités dont nous pouvons être ornés: on voit des personnes qui, lors même qu'elles ne vous entretiennent que d'objets peu intéressans, ont l'art d'exciter, d'accroître, de fixer votre attention, soit par la maniere de vous adresser leurs regards, soit par une grace répandue dans leur action, qui vous inspire une disposition à leur applaudir, & même à découvrir en elles plus d'esprit qu'elles n'en font paroître.

Mais, quand cet accord heureux du geste & de la pensée, cette éloquence des regards, cette grace dans l'action, qualités toujours desirables, ne sont qu'une disposition heureuse des organes, quand ce qui nous touche en elles, n'a d'autres rapports avec nous que l'impression agréable qu'elles font sur nos sens, leur effet ne nous est bien sensible que la premiere fois que nous l'éprouvons; bientôt l'habitude nous les rend indifférentes, à moins qu'une certaine ame que le sentiment seul peut donner, ne les soutienne.

Pour démêler quelle est cette ame qui assure le succès

ſit pas pour acquérir cette perfection; elle eſt l'ouvrage de la juſteſſe & de la délicateſſe de l'eſprit.

ſuccès des qualités qu'on croiroit devoir réuſſir par elles-mêmes, revenons à l'homme que j'ai dépeint avec un extérieur qui prévient ſi puiſſamment en ſa faveur. Si vous recherchez la cauſe des impreſſions avantageuſes qu'il a faites ſur vous, vous connoîtrez qu'elles naiſſent d'un empreſſement qui étoit en lui de vous occuper, non par la vanité d'être écouté, mais par un deſir d'attirer votre attention & votre ſuffrage, qui ſuppoſe le cas qu'il faiſoit de votre eſtime. Tous ceux qui, comme vous, l'environnoient, reſteront perſuadés que cet empreſſement marqué, ces regards obligeans, quoique ramenés ſucceſſivement à tout le cercle, leur étoient adreſſés par préférence; cette idée ſera imprimée dans chacun d'eux: Il n'a ſongé qu'à me plaire.

C'eſt donc la diſpoſition de l'eſprit, & non celle qui fait valoir notre extérieur (*). Les agrémens du maintien & du geſte qui ne conſiſtent que dans la régularité convenue des mouvemens, ſont purement arbitraires, ce qui eſt à cet égard une grace à Paris, pouvant devenir ſingulier à Madrid ou à Londres: mais cet air d'attention, d'empreſſement, cette ſatisfaction à vous voir que donne le deſir de plaire, réuſſit toujours, & par-tout il ſe fait diſtinguer, même dans les hommes dont nous n'entendons point le langage; il marque une volonté de

(*) On peut mettre au rang des qualités heureuſes de la perſonne, les exercices agréables & les talens, tels que l'art des inſtrumens, la danſe, le chant, &c. qui peuvent en quelque façon ſe paſſer du ſecours de l'eſprit. Je ne rappellerai point ici de quel prix ils ſont dans la Société; je remarquerai ſeulement que dans celui qui ne les met en uſage que pour ſatisfaire ſon amour-propre, c'eſt le talent qu'on applaudit; dans celui qui ne paroît les employer que dans le deſſein de concourir aux plaiſirs de la Société, c'eſt la perſonne qu'on recherche.

de ſe rapprocher de nous, qui nous flatte, parce que c'eſt faire notre éloge, & qui nous diſpoſe à les applaudir & à les aimer.

Cette même diſpoſition d'eſprit fait également le principal mérite de certaines qualités attachées au caractere, & qui ſemblent plaire par elles-mêmes.

Il y a, par exemple, une certaine ſenſibilité à tout ce qui peut rire à l'imagination, ou intéreſſer le cœur d'une maniere agréable, dont quelques gens ſont heureuſement doués; une diſpoſition à ſaiſir le plaiſir, qui ſe répand dans leurs actions & dans leur entretien; un goût avec lequel ils agiſſent dans tout ce que les autres ne paroiſſent faire que par convenance; caractere qui plaît d'autant plus, qu'il les lie aux perſonnes avec leſquelles ils vivent, par tout ce qui a de l'empire ſur elles, ſoit le caprice ou la raiſon.

On aime encore une ſorte de gayeté, marquée à un coin de ſingularité qui la rend piquante; c'eſt ce mêlange de ſérieux & d'enjouement, cet extérieur raiſonnable & grave que quelques gens, en petit nombre, conſervent dans les momens où leur imagination naturellement gaye eſt emportée par les idées les plus riantes, & même les plus badines: la joie eſt en eux une richeſſe qu'ils ſemblent n'y pas connoître, & ne répandre que pour le plaiſir des autres.

Mais ces caracteres, quelque ſoit le mérite, ne réuniſſent pas conſtamment par eux-mêmes, ainſi que les agrémens de la perſonne; il faut qu'ils aient pour ame ce deſir de plaire qui met le véritable ſceau à toutes les bonnes qualités.

Je ne connois qu'une ſorte de moyen de réuſſir à plaire, ſans que nous en ayons le deſir; il fait partie de ces erreurs preſqu'inſéparables de la jeuneſſe; il n'y a que peu de jours où il puiſſe nous être favorable, & ce caractere d'erreur ſeul fait

tout son mérite : c'est cette extrême sensibilité avec laquelle les jeunes-gens qui entrent dans le monde, sont frappés de tout, parce que tout leur paroît nouveau. Leur ravissement & cette naïveté avec laquelle ils parlent des impressions agréables qu'ils reçoivent, comme si le plaisir étoit une découverte qui n'eût été faite que par eux, ces premieres agitations de l'ame qu'ils croyent si merveilleuses, les font, il est vrai, paroître aimables, parce qu'elles marquent une franchise, une certaine simplicité, que le manque d'expérience justifie, & peut-être encore ne leur faisons-nous grace, que parce qu'elles ne sont que des erreurs, que leur succès est passager, & ne vaut pas qu'on le regrette; car on n'applaudit qu'avec peine dans autrui aux qualités qu'on n'a plus. Il est, par exemple, peu de femmes (& bien des hommes ont la même foiblesse,) qui, cessant d'avoir les agrémens de la jeunesse, se plaisent avec ceux qui les possedent dans tout leur éclat; mais on n'envie pas des moyens de plaire qui ne portent que sur une illusion que la raison fera bientôt évanouir.

Il est donc sensible que nous n'avons aucunes qualités heureuses, aucuns avantages dont nous puissions retirer un véritable succès, si le desir de plaire n'en dirige l'usage. En effet, rien ne peut remplacer en nous cette indispensable ambition dont on éprouve que les efforts ne sont jamais sans quelque récompense; car, s'ils ne sauroient vaincre entiérement le caractere méprisant ou chagrin, la dureté ou le malignité de certains esprits, du moins il arrive insensiblement que ces ames sauvages ne sont plus épineuses ou injustes avec vous que le moins qu'elles peuvent l'être; c'est vous distinguer du reste des hommes, c'est vous aimer à leur maniere.

De

De quelques Moyens de plaire.

L'utilité du desir de plaire ne consiste pas seulement à relever les qualités qui sont en nous, elle va plus loin, elle y en fait naître de nouvelles. Obtient-on des succès éclatans, c'est assez pour se voir en butte à la plus noire envie; mais soyons animés du desir de plaire, il nous fait trouver dans ces mêmes succès des moyens de nous faire aimer. Quel guide pour ceux qu'éleve tout-à-coup la fortune! Il les rend modestes, il les garantit d'une certaine confiance orgueilleuse, d'un certain air de supériorité qui se glisseroit sans qu'ils s'en apperçussent, dans leur langage, dans leurs actions les plus indifférentes, & même dans leur politesse. Il est sans-doute honteux pour l'humanité, qu'on doive tenir compte à un homme de ce qu'un rang ou une grande place qui ne lui aura été accordée que par considération pour ses ayeux, de ce qu'un titre acheté, ou tels autres avantages qui n'ajoutent rien à son mérite personnel, n'ont pas changé son maintien & sa maniere de traiter avec les autres hommes; mais enfin on lui en sait gré, on s'y attendoit même si peu, que dès qu'il ne diminue rien des soins & des égards qu'il mettoit auparavant dans la Société, on se fait l'illusion de croire qu'il y en apporte. A combien plus forte raison nous dispose-t-il en sa faveur, quand il a effectivement ce surcroît d'empressement de nous gagner? On est flatté de ce que son nouveau lustre n'a servi qu'à lui inspirer plus d'envie de nous plaire: on pense qu'il a senti que ce qui l'éleve, loin de lui donner de la supériorité sur nous, n'a fait que l'en rapprocher davantage par le besoin qu'il a de notre suffrage: on lui trouve de l'élevation dans l'esprit; car on n'a jamais plus d'opinion des bonnes qualités des autres hommes,

fait naître dans une ame que vous aidre heureuſe?

de plaire nous garantit de cette perte grer, en nous aſſujettiſſant à cette maxihumiliante pour la raiſon, quoiqu'elle rige: Il faut néceſſairement, pour remplir par une ſuite d'égards, les inſe trouvent entre les ſervices.

que le Deſir de plaire corrige, & de ceux qu'il adoucit.

nous des qualités heureuſes, n'eſt pas le plus favorable du deſir de plaire; à des défauts, & c'eſt à mon gré plus difficile. L'air dédaigneux, par on mépriſant, (habitudes volontaires notre commerce ſi haïſſable,) ce n'eſt de réuſſir dans l'eſprit des autres, qui corriger. Voici deux cas aſſez orl'on voit arriver ce changement.

des gens qui entrent dans le monde térieur brute ou glorieux, prennent un goût vif pour le commerce de la rs, portés par ſentiment à connoître peut les y rendre aimables, ils parl'acquérir.

exemple eſt, lorſque des gens qui ſe nés à ces mêmes défauts, parce qu'ils eu de motifs puiſſans de ſe contrainuvent forcés de vivre avec des perſonils ont intérêt de plaire pour ſe rendre able; ce qu'ils marquent alors de prél'attentions obligeantes, réuſſit d'autant l'on attendoit moins à leur trouver ce

arque une ſituation où des hommes, hes & mépriſans, ceſſent tout-à-coup de

mes, que quand elles nous aident à nous convaincre de notre propre mérite.

L'attention à ne point diminuer d'égards pour ceux qui ont reçu de nous des services, sur-tout quand il s'eſt agi de bienfaits qui nous donnent une ſorte de ſupériorité ſur eux, eſt un des ſentimens les plus utiles que nous inſpire le deſir de plaire. Souvent, après des procédés généreux, on s'endort ſur la foi du penchant qui nous les a fait avoir, & qui n'attend qu'une autre occaſion de ſe manifeſter; on penſe qu'avec celui à qui on a découvert ainſi ſon ame, ne plus s'aſſujettir aux attentions, aux déférences ordinaires, loin de paroître un manque d'égards, eſt une autre maniere de lui témoigner qu'il eſt ſûr de nous. Cette conduite cependant produit rarement le ſuccès qu'elle nous fait eſpérer. Dans la plupart des hommes (& ceux-ci ne ſont pas encore les plus mépriſables) la reconnoiſſance ſincere dans ſon principe eſt cependant conditionnelle: mettez-la à des épreuves qui offenſent l'amour-propre, vous la verrez s'évanouir, & l'inimitié lui ſuccéder peut-être. Naturellement portés à l'ingratitude, ils regarderont comme une ſorte d'uſure, que vous retirez de ce que vous avez fait pour eux; ce qu'ils croiront en vous une marque de hauteur mépriſante. Il m'a obligé, diront-ils en ſecret, mais il m'humilie, il eſt plus que payé. On perd ainſi, par une négligence dont la cauſe bien connue, n'a ſouvent rien que de louable; on ſe dérobe le prix le plus cher des bienfaits, le plaiſir d'être aimé. Mais ſuppoſons que cette perſonne dont la vanité eſt trop ſenſible en même temps d'un véritable ſentiment de gratitude, vous cache & vous ſacrifie la peine intérieure que lui cauſe ce qui lui paroît en vous un manque d'égards, n'êtes-vous pas bien fâché, ſi vous venez à vous en appercevoir, d'avoir étouffé en partie la ſatisfaction que vous

vous aviez fait naître dans une ame que vous aimiez à rendre heureuse?

Le desir de plaire nous garantit de cette perte & de ce regret, en nous assujettissant à cette maxime, bien humiliante pour la raison, quoiqu'elle soit son ouvrage: Il faut nécessairement, pour être aimé, remplir par une suite d'égards, les intervalles qui se trouvent entre les services.

Des Défauts que le Desir de plaire corrige, & de ceux qu'il adoucit.

Etablir en nous des qualités heureuses, n'est pas encore l'effet le plus favorable du desir de plaire; il y remédie à des défauts, & c'est à mon gré l'ouvrage le plus difficile. L'air dédaigneux, par exemple, le ton méprisant, (habitudes volontaires qui rendent notre commerce si haïssable,) ce n'est que l'envie de réussir dans l'esprit des autres, qui peut nous en corriger. Voici deux cas assez ordinaires où l'on voit arriver ce changement.

Quelquefois des gens qui entrent dans le monde avec un extérieur brute ou glorieux, prennent heureusement un goût vif pour le commerce de la Société: alors, portés par sentiment à connoître tout ce qui peut les y rendre aimables, ils parviennent à l'acquérir.

Le second exemple est, lorsque des gens qui se sont abandonnés à ces mêmes défauts, parce qu'ils n'ont point eu de motifs puissans de se contraindre, se trouvent forcés de vivre avec des personnes à qui ils ont intérêt de plaire pour se rendre la vie agréable; ce qu'ils marquent alors de prévenances, d'attentions obligeantes, réussit d'autant mieux, qu'on attendoit moins à leur trouver ce caractere.

On remarque une situation où des hommes, nés farouches & méprisans, cessent tout-à-coup de

de l'être; c'eſt quand ils éprouvent des traverſes humiliantes: mais alors ce changement ne leur rapporte gueres, ne prouvant pas qu'ils ſoient corrigés; s'ils fléchiſſent, on ſoupçonne que c'eſt par foibleſſe, on eſt long-temps à ne regarder leur politeſſe, leur complaiſance, que comme des témoignages de leur honte ſecrette, & non comme un adouciſſement de leur ame. C'eſt la ſeule occaſion où la dureté ordinaire de leur commerce, qui auroit alors un air de fermeté, pourroit les ſervir mieux, que l'intention marquée de plaire.

Mais ſuppoſons en nous des défauts que le deſir de plaire ne puiſſe nous faire vaincre entiérement, parce qu'ils ſeront du fonds de notre caractere, au-moins il les adoucit de maniere à leur faire trouver grace dans la Société.

Parmi ces défauts, l'inégalité eſt ſans-doute un des plus rebutans. On diroit que ceux dont l'humeur eſt changeante à un certain excès, (& on en voit d'aſſez fréquens exemples,) ont pluſieurs ames qui ſe plaiſent chacune à effacer l'ouvrage de l'autre. Pour plus de facilité à peindre ces oppoſitions, ſuppoſons une perſonne avec qui vous n'êtes point en liaiſon, & dont on vous fait cet éloge: „ Elle joint à beaucoup d'eſprit des connoiſſances „ fort étendues: elle a ſur-tout le don de s'approprier ſi heureuſement ce qu'on a penſé avant „ elle, & ce que vous aurez penſé vous-même, „ que vous pencherez à croire que tout ce qu'elle „ dit, eſt l'ouvrage de ſon imagination, ſans aucun ſecours de ſa mémoire; qu'elle raiſonne, „ qu'elle faſſe un récit qu'elle contrediſe, jamais „ vous n'appercevez ſon amour-propre, & jamais „ elle ne bleſſera le vôtre. A l'égard de ſon ton „ de plaiſanterie, il eſt à ſervir de modele dans la „ converſation, comme celui de Madame de Sevigné l'eſt pour les lettres." A ce portrait que vous ne permettez pas qu'on acheve, vous marquez

quez un extrême empreſſement de la connoître, elle arrive; on n'avoit employé que de trop foibles couleurs; vous trouvez qu'elle ſurpaſſe tout ce qu'on vous avoit annoncé. Faut-il vous en ſéparer? elle vous laiſſe dans l'enchantement; vous ne ſongez qu'à la rejoindre, & le lendemain paroît un terme trop long à votre impatience. A la ſeconde entrevue, quel étonnement pour vous de ne plus retrouver la perſonne du jour précédent! Vous demanderiez volontiers à celle-ci, ce que l'autre eſt devenue. Tombée dans une ſorte de létargie, elle n'a preſque rien à vous dire; à peine ſe trouvera-t-elle la force de vous répondre: la veille il lui manquoit de vous avoir fait connoître qu'elle a tout ce qui peut rendre ſupérieurement aimable, vous étiez un objet intéreſſant pour elle, & vous ne l'étiez que par-là. N'en attendez plus rien, juſqu'à ce qu'elle ſe plaiſe à recommencer le charme; elle n'a de graces dans l'eſprit, de feu dans l'imagination, de raiſon même, elle n'exiſte enfin, ſi j'oſe le dire, que dans les momens où elle eſt flattée de plaire, & elle y réuſſira encore avec vous dès qu'elle en aura envie: vous paſſerez alternativement de l'admiration au dépit. On dit que de pareils contraſtes nourriſſent l'amour; il eſt ſûr du-moins qu'ils n'entretiennent pas l'amitié.

Qu'on inſpire tout-à-coup à cette même perſonne (ſans lui ôter ſon inégalité) le deſir de plaire, qui a pour objet de ſe faire aimer, vous connoîtrez combien ſa conduite deviendra différente. Au-lieu de s'abandonner, ſans retour, à cette langueur qui ſuivit de ſi près ſon empreſſement, elle ſentira que le changement qu'elle a marqué à votre égard, a dû vous déplaire, & trouvera des reſſources pour le réparer. Ce ne ſera point par les traits de cet eſprit ſaillant, ni de cette imagination riante, que vous avez admiré

en

en elle, puisqu'ils naissent uniquement de l'émulation que lui cause la nouveauté des objets ; mais elle vous parlera la première des contrastes de son humeur; sincérité qui commencera à diminuer la blessure qu'ils vous avoient faite: elle vous avouera, en les blâmant, des bizarreries que vous n'avez point encore essuyées; & cette confiance vous engagera à la plaindre: vous la trouverez sensible de si bonne foi aux sujets que vous avez de ne pas rechercher son commerce, que ce sera vous alors qui songerez à trouver des raisons de l'excuser: enfin dans chaque intervalle vous ouvrant son ame sur ses caprices & sur son repentir, elle vous accoutumera à l'indulgence; effet plus puissant encore du desir de plaire! en lui trouvant les mêmes défauts, vous ne verrez plus de torts en elle, vous finirez par l'aimer.

Il y a encore des qualités qui naissent du desir de plaire; il y a d'autres défauts dont il nous garantit, que j'ai cru devoir traiter séparément. Comme la conversation est le champ où ils paroissent avec le plus d'éclat, je vais les considérer dans ce point de vue, afin de faire connoître, selon que je le conçois, ce qu'ils sont à l'esprit de la conversation.

Pour éclaircir suffisamment de quelle maniere ces qualités sont partie de l'esprit de la conversation, il faudroit analiser en quoi consiste ce même esprit; mais comment définir, dans toutes ses faces, cette espece de génie qui dépend moins du genre & de l'étendue des lumieres qu'il possede, que du sentiment plus ou moins délicat, avec lequel il les met en usage; qui ne se sert jamais mieux de l'esprit, que quand il semble s'en passer, ou n'appercevoir pas tout celui dont il dispose; qui, transporté à tous momens dans différentes régions, n'a qu'un instant presqu'insensible pour s'emparer des richesses qui lui sont propres, &

dont

dont le choix, à mesure qu'il est plus subit, est quelquefois plus heureux? Ce talent qui a tant de ressources pour plaire, nous cache presque entiérement ce qui le constitue: on le sent, & on ne sauroit dire précisément ce qu'il est. On connoît bien mieux les défauts qu'il doit éviter, que les qualités qui sont de son essence. Cependant, entre ces qualités, il en est deux qui me paroissent sensibles: la premiere est la maniere d'écouter; la seconde est ce caractere liant qui se prête aux idées d'autrui.

L'attention est une partie essentielle de l'esprit de la conversation: elle ne doit pas consister seulement à ne rien perdre de ce que disent les autres, il faut qu'elle soit d'un caractere à en être apperçue; qu'ils découvrent qu'elle n'est pas uniquement l'effet de la politesse, mais d'un penchant qu'on se trouve à les entendre; & le desir de plaire donne cette disposition obligeante: non qu'il la porte jusqu'à la fadeur, ni qu'un même sourire applaudisse aux lieux communs, ainsi qu'aux idées riantes ou ingénieuses; il sait, sans fausseté, garder les intervalles différens entre la fade complaisance & la sécheresse mortifiante qu'il évite toujours. Il prête une attention plus marquée à l'homme plus digne d'être écouté, sans que celui qui, en le méritant moins desire autant de l'être, puisse se plaindre de la maniere dont il l'est à son tour. Il ne laissera pas échapper les momens où l'esprit de l'un se développant d'une maniere supérieure, exige qu'on se livre entiérement à le suivre; & lorsque l'entretien du dernier lui devient à charge, il trouve que c'est un inconvénient de plus, & non un dédommagement, que de s'attirer sa haine, en lui faisant sentir le malheur qu'il a de l'ennuyer.

On ne le croiroit pas, si l'expérience ne nous en

en convainquoit tous les jours; c'eſt un don bien rare que de ſavoir l'écouter. L'un perſuadé qu'il vous devine, vous interrompt aux premiers mots que vous prononcez; il part, & répond avec chaleur à ce que vous n'avez ni dit ni penſé. Un autre, occupé à mettre de l'eſprit dans ce qu'il va vous repliquer, ſe livre, en vous écoutant, à ſes idées; vous le voyez moitié rêveur, & moitié attentif, n'être ni à vous ni à lui-même, & ſa réponſe ſe reſſent de ce partage, elle eſt ſpirituelle & inconſéquente. Celui-ci, & c'eſt le moins excuſable, incapable, par une pareſſe d'eſprit habituelle, de toute application ſérieuſe, vous regarde avec des yeux létargiques, ou vous adreſſe de tems en tems un ſourire diſtrait, & le plus ſouvent déplacé; il n'a pas projetté un moment de vous écouter, ni de vous répondre: langueur deſobligeante qui dégoûte les gens ſenſés de notre commerce, & excite l'inimitié de ceux dont la vanité commune conſidere une pareille indifférence, comme une marque de mépris dont elle doit être bleſſée.

Il y a une autre ſorte d'inattention, qu'on regarde, non ſans quelque juſtice, comme un défaut, mais dont le principe n'a rien d'offenſant, parce qu'elle ne vient, ni de cet empreſſement de faire parade de ſon eſprit, qui empêche d'être occupé du vôtre, ni de cette indifférence pour ce que diſent les autres, qui ne ſe prête pas même à les écouter. C'eſt cette diſtraction qui, dans quelques gens d'eſprit, naît du fonds de leur caractere, & qui les ſaiſit dans les momens mêmes où ils trouvent du plaiſir à vous entendre; eſpece de raviſſement, pendant lequel vous les voyez comme tranſportés dans un monde différent du vôtre, & dont ils ſortent ſouvent par quelque trait ſi peu attendu, ou par une plaiſanterie d'un ſi bon genre, ſur le tort où ils ſe ſurprennent eux-

mêmes,

mêmes, que vous aimez jusques à la distraction qui les a fait naître.

Le caractere de douceur & de complaisance, si desirable dans la Société, n'est pas, lors même que l'esprit l'accompagne, une de ces qualités qui jettent un certain éclat sur ceux qui les possedent. C'est une sorte de philtre qui, agissant d'une maniere peu sensible, ne vous occupe d'abord que foiblement de la main qui fait le répandre, mais dont l'effet est toujours de vous la rendre chere. Eh! comment ne pas aimer ces ames flexibles que vous attirez sans peine, qui vous cherchent même, & se plaisent à partager ce qui intéresse la vôtre; qui n'attendent de vous aucune attention, aucune condescendance, dont elles ne vous donnent l'exemple; qui assez élevées, lorsqu'elles apperçoivent des défauts mêlés avec des vertus, pour dédaigner le faux avantage d'avilir les autres hommes, profitent par préférence des motifs d'applaudir & d'estimer?

C'est dans la conversation que l'esprit de douceur a de plus fréquentes occasions de paroître; il nous fait abandonner avec sagesse, à l'égard des matieres indifférentes, le foible avantage d'avoir sévérement raison contre les gens dont l'amour-propre, facile à se révolter, ne pardonne point un pareil succès: vous pourriez leur montrer de la supériorité; vous préférez de leur paroître aimable.

Il n'est qu'un genre de douceur qui, loin de nous faire aimer, indispose au contraire ceux qui en pénetrent le principe: c'est la douceur qui, ayant pour base un fonds de mépris pour les lumieres des autres, les laisse appercevoir qu'elle ne leur cede que par un sentiment de supériorité, qu'elle n'est qu'un découragement de convaincre les hommes de leur petitesse.

Ce n'est pas le plus souvent faute d'esprit, de sa-

savoir, d'imagination, qu'on indispose les gens avec qui l'on s'entretient; c'est parce qu'on ne songe à faire paroître ses qualités, que pour sa propre satisfaction. De-là naissent des défauts plus nuisibles que la stérilité de l'esprit & l'ignorance: tels sont l'habitude de parler de soi, l'abus de la mémoire, la contradiction.

Le penchant à parler de soi, est bien séduisant; avec beaucoup d'esprit on n'est pas toujours garanti de ce piege où notre amour-propre nous attire: ingénieux à se déguiser, c'est quelquefois sous les traits de la modestie qu'il s'offre à nous, & qu'il parvient à nous gouverner.

Qu'on adresse des éloges mérités à des hommes connus par de grandes vertus, par des actions brillantes, ou par l'antiquité de leur race; quelques-uns ayant sincérement l'intention d'être modestes, se défendront de vos louanges de maniere à le paroître bien peu: vous les verrez se répandre sur l'extrême faveur, non méritée, avec laquelle le Souverain, ou l'opinion commune, les traite: ils croyent effectivement en être surpris; mais ils entrent dans des détails, & d'étonnement en étonnement, de bontés en bontés qu'on a pour eux, ils content insensiblement leur histoire, où ils font leur généalogie, & rapportent tous les traits à leur gloire qui vous étoient échappés: ils n'ont rien dit que d'incontestable; mais enfin c'est vous avoir entretenu de leur mérite.

L'amour-propre a d'autres subterfuges dans ce genre de séduction, qui indisposent plus encore quand on les démêle, que ne feroit peut-être l'orgueil à découvert. On trouve des gens qui ne diront jamais *moi*, ni *mon opinion*, ni *je prétens*, mais qui, d'une maniere détournée, sans s'en appercevoir peut-être, se procurent l'intime satisfaction de ne vous entretenir que d'eux-mêmes, tout

tout les ramene aux talens, aux autres avantages qu'on fait qu'ils poſſedent; ils vous montrent, comme avec une baguette, l'excellence de ces dons heureux : ils vous feront ſur-tout remarquer les parties qui déſignent leur acquit, ou leurs ouvrages, comme celles où il y a plus de mérite à réuſſir. Quelle modeſtie ! ils ſuppriment leur nom, pour n'être reconnus qu'à leur éloge.

On s'abuſe ſouvent encore, lorſque dans une converſation où chacun parle de ſes goûts, ou de ſon humeur, on croit ne rien hazarder, en faiſant auſſi quelques portraits de ſoi-même: on ne doit point ſe raſſurer ſur ce qu'ils ſeront vrais, ou ſi peu avantageux, qu'ils ne pourront point donner de jalouſie; il faudra prévoir ſi les eſprits portés à la critique, qui vous entendent, jugeront convenable que vous ſoyez tel que vous êtes. Pour m'expliquer, je ſuppoſe qu'un homme qui a l'extérieur raiſonnable & froid, s'annonce comme ayant un goût très-vif pour tout ce qui divertit, ou qu'il avoue qu'il lui vient, comme à bien d'autres gens, des idées folles ou bizarres; le portrait, comme je l'ai dit, ſera fidele: il paroîtra cependant ridicule; on exige que vous ayez le caractere déſigné par votre phiſionomie: on voudra du moins, ſi la joye ne vient point s'y peindre, que vous faſſiez un myſtere de celle que vous reſſentez dans le fond de votre ame.

Ce n'eſt pas encore aſſez que de s'être accoutumé à domter le penchant naturel qu'on ſent à parler de ſoi-même, il y a une certaine défiance, ou plutôt une préſence d'eſprit néceſſaire pour appercevoir les pieges qu'on nous tend, afin de le réveiller en nous. Souvent les perſonnes qui ne ſont point cauſtiques, ſont portées, même ayant de l'eſprit, à ne point ſoupçonner les autres de l'être; & cette ſécurité, toute eſtimable qu'elle a droit de paroître, a ſes inconvéniens:

souvent des égards qu'on vous marque, des louanges délicates qu'on vous adresse d'une maniere indirecte, un certain sourire d'approbation mêlé aux choses communes que vous dites, ont pour objet unique de vous faire tomber dans un ridicule, soit en vous faisant parler de vous-même avec éloge, soit en vous engageant à mettre au jour des talens médiocres. Si vous ne sentez pas d'abord l'ironie de ces fausses prévenances, la seule confiance que vous paroîtrez y prendre, quand elle ne vous mèneroit pas aussi loin qu'on le desire, est capable de vous faire perdre dans l'opinion des spectateurs, le prix de tout ce que vous avez d'ailleurs de qualités aimables. Avec les esprits qui sont caustiques, il faut sur-tout, pour ne point discréditer le sien, éviter qu'il ne soit leur dupe; & s'il est un moyen d'acquérir de la supériorité sur eux, c'est de montrer qu'on les connoît sans les craindre & sans daigner les imiter.

On a dit que les Amans ne s'entretiennent les jours entiers, sans s'ennuyer, que parce qu'ils se parlent toujours d'eux-mêmes: cette effusion de cœur ne paroît appartenir plus raisonnablement à l'amitié. Après ce goût de préférence qui nous attache à un véritable, après cette satisfaction si chere de compter sur l'intérêt qu'il prend à notre bonheur, le plaisir le plus touchant est celui de lui ouvrir son ame: Il faut donc réserver cette entiere confiance pour l'amitié. Dans les liaisons ordinaires parler de soi, n'est le plus souvent qu'un foible qui tourne à notre desavantage.

Quelques exemples contraires à ce principe ne doivent point nous en écarter: on trouve des gens qui vous entretiennent impunément des plus petits détails de leurs goûts, de leur maniere de vivre singuliere, & ne laissent pas d'être de très-bonne compagnie. Quel est donc l'art qui les fert

ſert ſi bien? C'eſt de n'en avoir aucun; ils ne prétendent, ni ſe donner pour modeles, ni tirer vanité de leur façon de penſer: ſenſibles de bonne-foi, juſqu'à la déraiſon, à toutes les petiteſſes qu'ils mettent à ſi haut prix, ils vous étonnent & vous amuſent par le ton conſéquent & approfondi avec lequel ils analiſent des objets entiérement frivoles. Les contraſtes plaiſent quand ils ſont extrêmes; & celui-ci devient pour la raiſon une eſpece de ſpectacle: vous croyez, en quelque façon, voir l'homme du port de Pyrée conſidérer avec tranſport les tréſors d'un de ſes navires. N'ayez qu'un eſprit ſupérieur, ſans être emporté par le délire que je viens de dépeindre, & eſſayez de tenir des propos du même genre, en paroiſſant bizarre vous ne ſerez qu'inſipide: le mérite de ces ſortes de ſingularités tient uniquement à l'yvreſſe avec laquelle ceux qui y ſont aſſujettis, ſont l'éloge de leur folie.

La défiance ſalutaire de tomber dans tous les inconvéniens que je viens de rapporter, peut ſe réduire à ce ſeul point. On ſe nuit, en parlant de ſoi, lorſque le ſeul intérêt de notre vanité nous détermine; car avec quelque adreſſe qu'elle ſe déguiſe, elle ſera toujours apperçue; les regards des hommes, même les plus bornés à d'autres égards, étant des eſpeces de microſcopes qui groſſiſſent nos défauts les plus imperceptibles.

Il eſt malheureuſement des occaſions indiſpenſables de parler de ſoi, de peindre ſon caractere, & de mettre au jour ſa conduite. Que dans des diſcuſſions d'intérêts, ou de quelque autre genre que ce ſoit, ſatisfait intérieurement d'avoir rempli tout ce que la droiture & l'honnêteté exigent, vous laiſſiez prévenir les eſprits par les fauſſes couleurs dont vos Adverſaires ſe parent, & vous défigurent, quel ſera le fruit de votre ſilence? Vous reſterez pendant un certain tems, (car in-

ſenſiblement la vérité découvre les trames du menſonge:) vous vous trouverez, dis-je, chargé dans l'opinion commune, de tous les torts qu'on aura eus avec vous.

J'ai placé à la ſuite de la vanité qui fait parler de ſoi, l'abus de la mémoire, parce que ce dernier défaut me paroît tenir, à quelques égards, au premier. Une mémoire abondante produit ordinairement le deſir de s'emparer de la converſation, & c'eſt un des moyens détournés de parler de ſoi, que l'empreſſement indiſcret d'occuper l'attention des autres; elle entraîne encore le dégoût d'écouter: deux inconvéniens qui ſeuls ſuffiroient pour lui faire perdre tout ſon mérite.

Il faut, pour que la mémoire ſe faſſe aimer, qu'éclairée par une certaine délicateſſe d'eſprit, & par l'attention à ne point offuſquer l'amour-propre d'autrui, elle n'occupe pas ſeule la ſcene; qu'elle y attire au contraire ceux qu'elle a réduits quelque tems à n'être que ſpectateurs; mais elle ne ſent pas toujours où ſon rôle doit finir.

Il faut encore, qu'écartant de la converſation tout ce qui auroit l'air de diſſertation, même dans les matieres ſavantes ſur leſquelles on la conſulte, elle ſache les aſſujettir toutes, ſans obſcurité, au langage ordinaire du monde; mais cet art que quelques perſonnes de ce ſiecle poſſedent éminemment, c'eſt l'eſprit ſupérieur qui ſeul le donne.

L'uſage habituel de la mémoire expoſe ordinairement à tomber dans des répétitions; & il n'y a perſonne qui ne penſe ſur l'ennui que cela cauſe, ce que Montagne dit *de certains Parleurs, à qui la ſouvenance des choſes paſſées demeure, & qui ont perdu le ſouvenir de leurs redites*: il les fuit avec ſoin.

Comme la converſation eſt un commerce d'idées, où le jugement & l'imagination doivent concourir, ainſi que la mémoire, bien des gens qui

qui ont assez d'acquis pour se rappeller les matieres auxquelles on les ramene, haïssent de ne trouver le plus souvent dans l'entretien de ceux que la mémoire fait parler, que le sens littéral, que la page précisément de tel ou de tel livre, & ce dégoût paroît sensé: on se plaît à la conversation qui vous présente le fruit de la lecture; mais on s'ennuye, avec raison, de celle où l'on ne trouve que la lecture même (*).

Il est vrai que rien n'est plus à charge, à la longue, que ces esprits qui se souviennent toujours, & qui ne pensent jamais.

Il faut avouer aussi, que la mémoire heureusement cultivée devient dans la conversation une source toujours féconde, & toujours agréable, même quand elle est instructive, lorsque les différentes parties de l'esprit qui lui sont nécessaires, mesurent son effor, & choisissent la route qu'elle doit tenir: j'ajouterai que si elle en reçoit de grands secours, elle leur en prête à son tour qui leur servent à se développer davantage; sans elle, l'imagination la plus féconde, renfermée nécessairement dans un cercle d'idées qu'elle embellit, mais qu'elle retouche sans cesse, épuise bien-tôt les différentes faces par où elle les présente, & languit enfin faute d'objets sur lesquels elle puisse s'exercer. C'est donc comme un instrument à l'usage de l'esprit (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi,) qu'une grande mémoire me paroît désirable: qu'on la réduise à son mérite particulier, même en la jugeant favorablement, elle n'est plus que d'un foible prix; c'est moins son étendue qui plaît, sur-tout dans les gens du monde, que le choix des connoissances qu'elle rassemble, & la maniere de les employer.

Mais

(*) Montagne a dit: Savoir par cœur, n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire.

Mais de tous les défauts opposés à l'esprit de la conversation, le plus choquant est la contradiction. Rien en effet ne rend plus haïssable que de heurter inconsidérément l'opinion des autres: non que la crainte de se laisser aller à ce penchant, doive bannir de l'esprit une certaine fermeté (il y a bien de la différence entre contredire, & défendre son sentiment; en avoir un, est convenable, & même nécessaire dans quelques occasions, où ce que vous pensez, marque votre caractere; en tant d'autres, céder, ou ne céder pas, est bien arbitraire;) mais souvent notre orgueil dispute encore, après que notre raison s'est rendue.

La Bruyere réduit l'esprit de la conversation à la classe de l'esprit du jeu & de l'heureuse mémoire; & j'ai remarqué que quelques hommes de ce siecle, accoutumés aussi à réfléchir, & qui jugent sainement de l'esprit quand il est employé dans des ouvrages, pensent à ce sujet comme La Bruyere; mais il m'a paru qu'ils se rendent à cette autorité, moins par un examen raisonné, que par une sorte d'insensibilité dont voici la cause. L'étendue & la justesse de l'esprit, étant en eux le fruit de plusieurs années de travail & d'une sorte de solitude, ils se sont accoutumés à penser austérement, comme si une idée purement agréable étoit un relâchement à leur devoir; méthodiques & conséquens par habitude, lors même qu'il y auroit du mérite à ne pas l'être, ils sont rarement sensibles à cette délicatesse d'imagination qui va saisir dans les différentes matieres que la conversation présente, ce qu'elles ont d'agréable, ou de plus à la portée des autres; & en écarte avec soin l'air de science, d'exactitude ou de mystere: delà l'esprit de conversation leur paroît un avantage bien frivole, & c'est ainsi que l'humanité est faite. Quelques Philosophes pensés, sans s'en appercevoir, à ne considérer l'esprit que raisonné

de

de la peine & de la méthode qui ont formé le leur, par-tout où ils voyent l'esprit facile & secouant le joug de l'exactitude, ils ont peine à le reconnoître.

Il me semble qu'à esprit égal, les personnes qui possedent le talent de la conversation, ont bien plus occasion de plaire, que celles qui ne font qu'écrire. Je ne les compare ici que dans ce seul point de vue: l'Auteur le plus ingénieux & le plus abondant employe bien du tems à un ouvrage dont le succès dépend de quantité de circonstances qui souvent lui sont étrangeres; au-lieu que l'homme doué de l'esprit de la conversation, plait & se renouvelle sans cesse, il fait constamment les délices de tout ce qu'il rencontre. Quelle différence dans la maniere de vous occuper! L'un par la lecture de ses ouvrages (je suppose du genre purement agréable,) n'offre pour spectacle à votre esprit que le sien, il ne vous montre que son mérite: l'autre vous ramene à vous-même, vous place à côté de lui sur la scene où il brille, & vous y place à votre avantage; vous croyez y partager les succès. Quelles ressources pour vous plaire & se faire aimer de vous!

Ce don paroît quelquefois une espece de magie: il est des gens dont le langage fascine si bien votre imagination, sur-tout à l'égard des choses de sentiment, que vous vous laissez persuader, en quelque façon, ce que même vous aviez résolu de ne pas croire. Vous étiez prévenu, je le suppose, sur la froideur de leur ame dans le commerce de l'amitié; viennent-ils à vous entretenir des charmes de cette même amitié qu'ils n'ont jamais sentie? il semble que leurs expressions suffisent à peine à la plénitude de leur cœur; la peinture est si vive & si ressemblante, l'art a si bien les détails auxquels on reconnoît la nature, que vous vous y laissez tromper, ou s'il vous reste encore quel-

ques mouvemens de défiance, vous sentez du penchant à les écarter: état de séduction qui me paroît ressembler à ces rêveries agréables que nous cause quelquefois un sommeil assez léger, pour nous laisser une partie de notre raisonnement; on s'apperçoit que ce ne sont que des songes, on se dit qu'il ne faut pas les croire, on craint en même tems de se réveiller.

Comment La Bruyere a-t-il pu rabaisser au point qu'il l'a fait, un genre d'esprit qui a tant de pouvoir sur celui des autres, qui, éclairé par un jugement prompt & délicat, voit d'un seul coup-d'œil toutes les convenances, par rapport au rang, à l'âge, aux opinions, au degré d'amour-propre, d'un cercle de personnes difficiles à satisfaire?

Encore un mérite qui rend bien désirable l'esprit & le goût de la conversation, c'est qu'il remplit facilement notre loisir; & le loisir de la plupart des hommes, loin d'être pour eux un état satisfaisant, devient un vuide qui leur est à charge. Combien les jours coulent avec vîtesse pour ces ames heureuses qui, dans les intervalles de leurs occupations, s'amusent constamment, & par préférence, de ce commerce volontaire de folie & de raison, de savoir & d'ignorance, de sérieux & de gravité, enfin de cet enchaînement d'idées que la conversation ramene, varie, confond, sépare, rejette, & reproduit sans cesse? Heureux encore une fois ceux qui peuvent avoir, à la place des passions, le goût d'un commerce où l'on trouve tant d'occasions de plaire & de se faire aimer!

SECONDE PARTIE.

DANS cette seconde Partie, je traite de l'Education des enfans, suivant les principes dont j'ai cherché, dans la premiere, à établir l'utilité.

Je la divise en trois Chapitres. Le premier contiendra des réflexions préliminaires sur les premieres idées qui nous sont imprimées par l'éducation.

Dans le deuxieme, je proposerai les moyens que je crois les plus faciles, pour faire naître dans les enfans, avec le desir le plaire, les qualités de l'ame par lesquelles on plait plus généralement.

Dans le troisieme, j'examinerai quelles sont les connoissances auxquelles il paroît plus à propos d'appliquer l'esprit des enfans, & quels sont les talens qu'il faut cultiver en eux, avec plus de soin, pour leur donner les moyens de plaire.

Des premieres Idées qui nous sont imprimées par l'Education.

Pour pouvoir établir avec quelque solidité les moyens de faire sentir aux enfans la nécessité de plaire, & leur en inspirer le desir, il me paroît nécessaire de remonter aux sources de l'éducation.

L'éducation est l'art d'employer l'entendement des enfans dans ses différens développemens, de maniere à y imprimer fortement & par préférence les principes vertueux & sociables.

Ces principes consistent dans la liaison des idées relatives qui concourent à former complettement telle vertu ou telle qualité. Je m'explique par un exemple: Qu'à l'idée de la pauvreté soit

liée intimement dans notre imagination l'idée de la possibilité de devenir pauvres, qu'à celle-ci se joigne l'idée du plaisir qu'on peut trouver à soulager des malheureux (*), & celle de la convenance si naturelle qu'un homme assiste un homme ; il en résultera, dès que nous apercevrons de la misere, cette sensibilité qui est nommée compassion.

On sait que les premieres impressions qui nous sont données dès l'enfance, sont toujours les plus fortes, & ne s'effacent presque jamais, quelque peu de liaison qu'il y ait naturellement entr'elles ; *que l'idée des ténebres, & l'idée d'un fantôme*, quand elles nous sont présentées en même temps, deviennent souvent inséparables, malgré les efforts que notre raison fait dans la suite, pour les remettre dans l'indépendance naturelle où elles sont l'une de l'autre.

Le secret de l'éducation consiste donc, en premier lieu, dans le choix & dans la liaison des idées principales qui doivent nous conduire pendant la durée de notre être, par rapport à notre bonheur concilié avec celui des autres hommes ; & en second lieu, à s'opposer à l'union des idées qui produiroient des effets contraires.

C'est dans le temps où les idées commencent à creuser, pour ainsi dire, leurs traces dans notre cerveau, qu'il est nécessaire que l'éducation s'attache à les y distribuer en ces différens assemblages qui constituent les bons principes. Cependant on cultive d'une maniere bien étrange, par rapport à l'éducation, les premieres années de notre vie. A examiner la conduite de ceux qui nous éle-

(*) Je supprime, pour n'être point diffus, les idées relatives qui se joignent naturellement, pour ainsi dire, à celles que j'ai fait se succéder dans cet exemple, on conçoit que l'idée de pouvoir devenir pauvre entraîne nécessairement celle de la consolation qu'on trouve à être secouru par ceux qui ne le sont pas, &c.

élevent, il semble que l'enfance soit contagieuse; car y a-t-il une cause raisonnable d'imiter, comme on fait communément pour parler aux enfans, la foiblesse de leurs organes, les sons aigus de leurs voix, & le désordre de leurs idées? Au-lieu de leur montrer en nous le modele de ce qu'il faut qu'ils deviennent, nous ne leur offrons sans-cesse qu'une ressemblance pantomime de ce qu'ils sont eux-mêmes (*). Ce n'est pas encore l'erreur la plus considérable: Commencent-ils à comprendre & à réfléchir, s'ils nous questionnent (car alors leur penchant naturel est de s'instruire) au-lieu de leur expliquer avec simplicité ce qu'ils desirent apprendre, on se fait un jeu de ne leur débiter que des chimeres badines; on les trompe sur le nom des choses, on les abuse sur leurs usages, plutôt que de leur en donner la véritable connoissance; & il arrive de cette conduite, que les premieres impressions qui se gravent dans leur cerveau, à supposer qu'elles ne soient pas nuisibles, sont incontestablement inutiles, & que par-là vous préparez à leur entendement, à mesure qu'il se formera, l'embarras de démêler tous ces mensonges, & de mettre la vérité en leur place. Les premieres opérations de cet entendement, si importantes pour le reste de leur vie, sont le doute, l'erreur, la confusion; & cette confusion est votre ouvrage. Leur raison, au-lieu de n'avoir à suivre que quelques routes faciles qu'on pouvoit lui tracer, est contrainte de parcourir un Dédale où elle reste long-temps égarée. Voici un des premiers inconvéniens qui résulte de cette mauvai-

(*) Montagne, en parlant du penchant qu'ont les Peres à entretenir la niaiserie puérile de leurs enfans: „ Il „ semble, dit-il, que nous les animions pour notre „ passe-temps, ainsi que des guenons, non ainsi que „ des hommes." Chap. intitulé *De l'Affection des Peres aux Enfans.*

vaiſe éducation. Cette eſpece de mauvaiſe foi avec laquelle on traite avec les enfans, leur devenant peu-à-peu ſenſible, ils connoiſſent enfin qu'elle eſtime une moquerie, une marque du mépris que nous avons de leur foibleſſe; & ce dégoût devient une ſource d'éloignement des perſonnes qui les élevent, & d'une extrême défiance d'eux-mêmes; cauſe vraiſemblable de cette honte niaiſe & de cette crainte de parler qui ſuccedent en eux à la gayeté naïve dont les premieres années de l'enfance ſont accompagnées.

Mais je ſuppoſe qu'on leur explique fidélement l'uſage des choſes, qu'arrive-t-il? on ne les leur préſente ordinairement que par l'utilité particuliere qu'ils en peuvent retirer. Qu'un enfant demande à quoi ſert *l'argent*; on lui répondra communément, qu'avec de l'argent il aura des *dragées*, *des jouëts*, *une belle robe*. De-là il ſe place dans ſon imagination ces idées étroitement liées: *L'argent eſt fait pour me procurer ce que j'aime à manger*, *ce qui me divertit*, *ce qui me pare*; & ce principe ſera vraiſemblablement le mieux imprimé de tous ceux qui ſe formeront dans ſon eſprit au ſujet de l'argent. En coûteroit-il davantage de lui dire que *l'argent ſert à faire du bien aux autres*, & *à nous en faire aimer*? Ne devroit-on pas s'attacher à lui rendre ces idées familieres, par l'uſage qu'on feroit devant lui, & qu'on l'accoutumeroit à faire de ce même argent, & ainſi de toutes les choſes dont on lui expliqueroit la propriété, ne les lui montrant que par les faces qui les rendent utiles à la Société?

Qu'on s'en rapporte à un Philoſophe (*) dont l'Ouvrage ſur l'Education eſt généralement eſtimé.

Les

(*) M. Locke. Voyez auſſi les Eſſais Philoſophiques ſur la Providence au ſujet des premieres idées des enfans, *pag.* 21.

„ Les enfans sont capables d'entendre raison dès „ qu'ils entendent leur langue naturelle; & si je „ ne me trompe, dit-il, ils aiment à être traités „ en gens raisonnables plutôt qu'on ne s'imagine."

Ne seroit-il donc pas à souhaitter que ceux qui disposent des premieres années des enfans, n'employassent en leur parlant que des formules raisonnables? Ne seroit-il pas possible d'en introduire qui fussent à leur portée, & qui leur devinssent aussi familieres que celles qu'ils répetent à l'imitation les uns des autres, comme s'ils se les étoient communiquées, comme s'ils en avoient fait une étude? Car, qu'on écoute les discours des nourrices & des autres domestiques qui environnent les enfans, on trouvera qu'ils sont tous les mêmes, qu'ils ne consistent qu'en une petite quantité de mots follement estropiés, que dans quelques maximes contraires au bon-sens, & dans quelques chansons plus raisonnablement employées, parce que les enfans en font quelquefois amusés.

Quel inconvénient y auroit-il de devancer même le temps où ils possedent entiérement leur langue naturelle, pour chercher à jetter les fondemens de leur éducation? Ne vaudroit-il pas mieux perdre les premiers efforts qu'on feroit dans cette vue, que de manquer à saisir un seul des instans où ils commencent à comprendre les discours qu'ils entendent, & à voir sans indifférence les objets qui les environnent? On ne sauroit préparer leur cerveau avec trop d'art & de soin à recevoir les premieres impressions qu'on veut que les objets y gravent; car, quand ce sont les objets eux-mêmes qui par leur propre puissance forment une trace dans l'imagination qu'un enfant, souvent cette premiere idée se trouve contraire à celle qu'on auroit desiré qu'il eût reçue; tout ce qui est étranger à un petit nombre de gens

qui ont entouré son berceau, l'étonne, lui répugne, ou même l'effraye, quand il le voit pour la première fois, cette impression d'étonnement, de crainte, devient peut-être en lui l'origine de la timidité, de l'humeur farouche, ou de quelqu'autre défaut qui dans la suite formera son caractere. Qu'au-lieu de lui parler de ses jouëts, de ses habits, de ses repas, on l'eût entretenu de ses parens, des maîtres qui lui sont destinés, des livres dont il faudra qu'il s'occupe, & qu'on les lui eût dépeints sous des idées agréables, il les verroit avec une disposition différente, & seroit porté à les aimer.

Malgré la dissipation des enfans, & le peu d'attention avec laquelle ils écoutent, leur cerveau est si tendre, que tous les discours qu'ils entendent, & toutes les actions qu'ils remarquent, leur laissent quelque impression. La preuve n'en est que trop marquée par l'effet que produisent les discours de ceux qui les environnent, & sur-tout de leurs domestiques. C'est-là ordinairement la source des préjugés qui bornent leur esprit, des craintes qui l'avilissent, & des mauvaises inclinations dont ces impressions déposent dans leur cerveau un germe que les occasions développent dans la suite.

Il est certain que pour quelques idées salutaires qu'on leur donne chaque jour à dessein de les instruire, ils en acquierent un fort grand nombre d'un autre genre, dont il seroit à souhaiter qu'ils fussent garantis.

Qu'on réfléchisse encore sur ce qui doit se passer en eux, lorsque leur entendement ayant fait quelque progrès, ils connoissent que ceux qui les élevent, démentent souvent par leur conduite les mêmes leçons qu'ils viennent de leur donner. On leur refuse, par exemple, une partie des choses qu'ils veulent manger; & tandis qu'ils s'affligent amé-

amérement de ce refus, on en mange en leur présence; on les châtie pour s'être emportés contre les gens qui les servent; & dans l'instant même on grondera devant eux des domestiques, on se servira des mêmes mots dont on vient de leur faire un crime; & ainsi de plusieurs autres contradictions. Ces exemples différens impriment chacun leur trace dans leur cerveau; & la suite fait connoître combien ce mêlange est dangereux.

La véritable éducation consiste dans le rapport continuel des exemples qui frappent les enfans, & des discours qu'ils entendent au hazard, avec les préceptes qu'on leur donne; & ce pourroit être du-moins celle de tous les enfans nés avec une fortune, qui permet de n'épargner rien de tout ce qui peut contribuer à les bien élever (*). Par cette conduite, ces premieres idées dont le choix, l'ordre & la liaison forment vraisemblablement le fonds de notre caractere, étant sagement assemblées, quelle facilité on auroit dans la suite à rendre les enfans entiérement vertueux & aimables (†)! Soit qu'on y employât l'éducation particu-

(*) Quel objet plus important pour la Société, que l'instruction de ceux qui, par leur naissance, leur rang, ou leur fortune, destinés à remplir des places considérables, influeront sur le bonheur ou le malheur des autres hommes? Mais les principes que je propose, appliquables à toutes les conditions, peuvent être employés, (supposé qu'ils méritent de l'être) par les parens qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de ceux qui leur appartiennent.

(†) A supposer qu'un enfant n'auroit reçu jusqu'à l'âge où son entendement est formé, d'autres idées que celles que j'ai appellées *salutaires*, je ne prétens pas en conclure avec certitude, qu'il fût entiérement vertueux, raisonnable, aimable, &c. Il se développe à certain âge des inclinations, des passions, qui ont leur source dans les sens, & qui combattent ces premiers principes souvent avec avantage; mais si ces mêmes principes n'éteignent pas ces nouveaux penchans, du-moins ils en di-

culiere, soit qu'on choisît l'éducation publique, qui est préférable à bien des égards (*), on ne trouveroit que des dispositions heureuses à cultiver: la raison, cet assemblage de principes salutaires, n'auroit point à résister en eux au sentiment. Eh! quelle différence d'être déterminé par les lumieres de l'esprit uniquement, ou par un penchant qui s'accorde avec elle! J'avoue qu'à la place du sentiment de compassion, (pour revenir à cet exemple) la raison en nous présentant les divers motifs d'être secourables, peut nous engager à le devenir; mais, quand la raison agit seule, il faut qu'elle examine, qu'elle calcule, qu'elle nous détermine, & souvent nous seconde: le mouvement qui nous entraîne, est rapide, & en même temps agréable. La raison est peut-être le seul bien qui nous plaît davantage, à mesure qu'il nous en coûte moins pour l'acquérir & pour le conserver.

A l'égard de la maniere de cultiver la raison des enfans, lorsqu'elle commence à se développer, ou même qu'elle a fait un certain progrès, au lieu de leur donner, comme on fait communément, des préceptes qui en renferment plusieurs autres, il faudroit au contraire décomposer ces maximes, & faire travailler les enfans à rassembler toutes les parties dont elles doivent être formées. Car, qu'on leur dise, par exemple, qu'avec de l'esprit & du sa-

diminuent la force; ils empêchent que l'yvresse ne soit portée à l'extrême, & dans les intervalles ils reprennent leur empire, qu'ils établissent enfin souverainement. Quelle différence d'attendre que les passions soient nées, pour en enseigner le remede, ou d'imprimer en nous par avance les principes qui leur servitont de frein, quand elles viendront à éclore!

(*) Voyez à ce sujet le Traité de M. l'Abbé de St. Pierre, intitulé: *Projet pour perfectionner l'Education*, *Chap.* XIII. *pag.* 27.

savoir on se fait estimer, c'est comme si, en leur montrant de l'or & des marbres, on leur proposoit d'élever un riche édifice; qu'arriveroit-il, s'ils se mettoient à y travailler? ou le bâtiment ne s'avanceroit point, ou il prendroit des formes bizarres & vicieuses: de-même, n'étant point encore à portée de distinguer s'il y a différens genres d'esprit & de savoir, dont les uns plaisent, & les autres sont haïssables, ils ont besoin qu'on leur donne des idées distinctes. Ainsi, que s'expliquant davantage peu à peu on leur fasse entendre qu'avec un esprit sociable & des connoissances qui servent au bonheur des autres hommes, on en obtient l'estime & l'amitié; que par degrés on leur fasse connoître les qualités qui rendent l'esprit & le savoir aimables; c'est à la fois, en leur montrant des fondemens jettés, leur donner l'idée de la forme heureuse que l'édifice doit prendre. Il ne faut pas s'y tromper, sans un plan successivement tracé qui les guide d'étage en étage, tel qui pouvoit construire un palais, n'aura élevé qu'une tour inaccessible: tel autre, sur de vastes fondemens, n'aura bâti qu'une simple cabane: celui-ci ne se sera étendu qu'en hauteur, celui-là qu'en superficie; ainsi un plan sage qui les dirige (*), est presque aussi utile à la perfection de l'ouvrage, que les matériaux mêmes qu'ils employent.

C'est donc aux personnes destinées à l'éducation des autres, à rassembler dans leur ordre & par convenance aux différens progrès de l'entendement, toutes les parties qui composent les principes également salutaires à celui qui en est éclairé, & à la Société. Est-il d'occupation qui mérite davantage toute notre émulation, d'étude plus intéres-

(*) Si de certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pouvoient aller, c'est par le vice de leur premiere instruction. La Bruyere, *De l'Homme.*

téressante pour la raison, que d'observer & de favoriser ces premiers éclats de lumiere, qui se combattent, s'unissent, se divisent, se multiplient, que ces développemens quelquefois si surprenans d'un esprit qui commence à se connoître? Est-il enfin de spectacle plus digne de l'homme raisonnable, que l'homme qui attend son secours pour acquérir la saine raison?

Des Moyens de faire naître dans les Enfans le Desir de plaire & les Qualités de l'Ame par lesquelles on plaît davantage.

Poser le fondement des vertus dans l'ame des enfans, & leur présenter en même temps ces vertus par ce qu'elles ont de sociable, voilà quel doit être le premier objet de leur éducation: soit qu'on cherche à former leur caractere, soit qu'on cultive leur esprit, si l'estime des hommes est un succès double qu'il faut leur faire envisager, le bonheur attaché à leur plaire doit former le second point de vue. C'est donc dans le fein même des qualités de leur ame, des lumieres de leur esprit, & des avantages de leur condition, qu'il faut puiser tous les moyens qu'ils ont d'être heureux en s'occupant du bonheur des autres.

Pour leur inspirer le sentiment qui réunit ces deux intérêts, il s'offre deux voyes différentes, & qui sont également nécessaires à suivre; c'est de les louer sur certains avantages, & de ne jamais les entretenir de quelques autres.

On peut louer dans un enfant les qualités que sa volonté & son émulation concourent à lui donner, comme les vertus de l'ame & les connoissances qui étendent l'esprit: c'est une maniere de l'engager à les porter à leur perfection, en les tournant au profit de la Société; mais il faut bien se garder de le flatter sur les distinctions, sur les pré-

prérogatives, qu'il a reçues gratuitement de sa naissance. Si vous l'entretenez de la noblesse, ou de l'illustration de ses ayeux (*), si vous faites valoir à ses yeux la supériorité que lui donnent des dignités qui en imposeront aux autres hommes, si vous lui vantez des richesses considérables qui l'attendent, vous le porterez à penser qu'il a, tel qu'il est, des secours assurés pour se voir considéré, distingué, respecté; & bientôt rempli de confiance, il croira n'avoir plus rien à désirer pour paroître avantageusement dans le monde. L'expérience, il est vrai, le détrompera un jour sur le succès qu'il s'étoit promis; il éprouvera qu'on ne réussit effectivement que par un caractere qui fasse excuser nos défauts, & rendre justice à nos bonnes qualités. S'il est capable de retour sur lui-même, il changera de principes, il se fera une étude de plaire; mais quelle différence d'y être porté par une habitude contractée dès sa jeunesse, ou par des réflexions tardives & intéressées, Il lui prendra des momens de paresse ou de distraction dans la nouvelle route qu'il aura résolu de suivre: il manquera à son extérieur & à ses discours une certaine grace persuasive que le sentiment donne à tout ce qu'il accompagne, & qui ne peut être entiérement remplacée par l'esprit: il sera longtemps, du moins, à effacer les premieres impressions qu'aura données contre lui le caractere dont il cherche à se dépouiller. Mais supposé que la raison ne puisse le déterminer à changer de caractere, aveuglé par sa vanité, il fixera son ambition à faire valoir les avantages qu'il possede: si c'est la haute naissance, croyant en conserver la dignité, il n'en fera paroître que l'orgueil: si c'est la richesse,

(*) Dis lui. . . .
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
Racine, *Andromaque*, Tragédie.

richesse, il en étalera tout le faste, afin de s'envelopper (pour m'exprimer ainsi) dans ses ressources; mais il ne pourra se faire entiérement illusion. Forcé de reconnoître, dans mille occasions, qu'être aimé, est un bien nécessaire, & que ce bien lui est refusé, il affectera vainement de le mépriser: il ne jouira pas même de la foible satisfaction de tromper personne à cet égard; on sait que le dédain marqué avec lequel on regarde les autres hommes, n'est ordinairement qu'un dépit secret de ne pouvoir leur plaire. A quelque remede insensé qu'il ait recours pour se dédommager de n'être ni desiré ni accueilli, il n'en sera pas moins haïssable (*).

Ne point entretenir les enfans des avantages attachés à leur naissance, n'est tout au plus que la moitié de l'ouvrage, il est encore essentiel de les exciter à profiter de leur rang & de leur fortune, pour se faire aimer; & ce que je propose, n'implique point contradiction: on peut leur faire envisager ces mêmes distinctions par des côtés où leur orgueil ne trouve point de prise, & qui frappent leur raison; mais dans l'éducation ordinaire on prend la route opposée. Veut-on inspirer aux enfans

(*) J'ajouterai encore une autre précaution qu'on pourroit prendre, pour engager les Jeunes-gens à chercher dans leur caractere & dans leur esprit, les moyens d'être considérés; c'est de combattre en eux le goût démesuré de la parure. La magnificence, dans tout autre genre, peut avoir un caractere de grandeur, & nous faire aimer, parce qu'elle procure quelque satisfaction aux hommes; mais celle-ci n'a de prix que pour celui qui s'en décore, personne n'en jouit avec lui. Il me semble qu'il en est de la parure, à l'égard des gens du monde (je n'en excepte pas les femmes) comme de l'imagination dans les Ouvrages d'esprit; qu'il y en ait une certaine mesure, c'est une grace qui les fait valoir; qu'elle se trouve répandue avec profusion, c'est une sorte de délire.

enfans nés dans un rang supérieur, ou dans un état distingué, les qualités qu'ils doivent apporter dans la Société? on se sert, sans en appercevoir la conséquence, de termes qui réveillent en eux des idées de vanité sur leur condition, comme si on craignoit qu'ils ne sentissent pas assez un jour, ce qu'ils ont de plus que les autres hommes: on dira, par exemple, aux uns, qu'il faut être *affables* à ceux qui leur font *la cour*; qu'ils doivent avoir de *la bonté* pour les gens qui leur sont attachés, & le mot de *cour* excepté, on tient à-peu-près le même langage aux autres. Il faudroit bien plutôt, évitant avec un soin extrême toutes ces expressions dont la vanité des enfans, plus sensible déjà qu'on ne le croit, ne saisit que trop bien l'énergie; il faudroit, dis-je, n'employer que des termes propres à les rendre modestes (*), leur recommander, à titre de devoirs, *l'estime* & *la vénération* pour les hommes d'une vertu distinguée, afin qu'ils ne se croyent pas supérieurs à tout; *les égards*, *les déférences*, pour ceux qui les recherchent, afin qu'ils ne pensent pas qu'un regard jetté au hazard, ou un sourire d'habitude, soit un accueil assez obligeant; leur faire sentir qu'ils doivent de la *reconnoissance* des soins qu'on prend pour remplir leur loisir, de peur qu'ils ne s'imaginent que tout doit être occupé de leurs plaisirs; les entretenir *du respect* qu'ils doivent à ceux qui les élevent: de *l'amitié* qu'exige d'eux l'attachement des gens d'un certain ordre, qui sont à leur service. On doit s'attacher sans-cesse à ne leur faire envisager la grandeur, que par les bienfaits qu'elle peut procurer ou répandre; ne leur peindre la fortune, que sous

(*) L'éducation du College est la plus salutaire, pour garantir les enfans du piege de l'orgueil. Voyez à ce sujet, ce que dit M. l'Abbé de St. Pierre.

ſous les traits de la libéralité (*); n'appeller enfin devant eux tous les avantages qu'ils poſſedent, que du nom des vertus qui en peuvent naître.

Certaines qualités de la perſonne & du caractere, telles que les agrémens de la figure, le naturel dans les actions & dans le langage, l'enjouement & la vivacité, ſont encore de ces dons qu'il ne faut point vanter en préſence des enfans qui en ſont doués; ce ſeroit les altérer, que de les leur faire remarquer en eux: le naturel eſt une eſpece d'innocence qui perd entiérement de ce qu'elle eſt, dès qu'on lui apprend à ſe connoître.

Pour donner lieu aux vertus de naître dans les enfans, pour pouvoir employer avec ſuccès les avantages de leur condition à leur inſpirer le deſir de plaire, il y a des défauts contre leſquels il faut les armer, ſans attendre qu'ils y ſoient ſujets, parce qu'il eſt bien différent, par rapport à l'avenir, d'affoiblir des impreſſions déjà faites, & qui peuvent aiſément ſe réveiller, ou de les empêcher de ſe former; & c'eſt par des exemples étrangers, comme l'yvreſſe de l'eſclave qu'on expoſoit aux regards des jeunes Lacédémoniens; c'eſt par le ſoin de leur dépeindre avec force & avec vérité (car il ne faut jamais les tromper) la difformité de ces mêmes défauts, qu'on parvient à leur en inſpirer la haine. Peut-on prendre trop de ſoins pour les garantir de l'attention maligne à relever les fautes d'autrui; de l'empreſſement à faire valoir ce qu'ils ſe croyent de bonnes qualités; de l'oppoſition opiniâtre à la volonté d'autrui, dans les choſes qui par elles-mêmes n'ont rien qui doive répugner? Inclinations ſi ordinaires à l'enfance, & que je regarde comme la ſource d'une infinité de moyens de déplaire par la ſuite dans la Société.

L'at-

(*) La libéralité eſt un des devoirs d'une grande naiſſance. Mme. la Marquiſe de Lambert, *Avis d'une Mere à ſon Fils.*

L'attention qu'on remarque dans les enfans à relever les fautes des autres, est vraisemblablement le germe de plusieurs inclinations dangereuses qui varient dans leurs effets, selon la différence des caracteres (*). Je conçois que dans les ames vertueuses, ce germe produit la sévérité impitoyable avec laquelle elles portent leur jugement sur la conduite des autres: je lui attribuerois aussi la liberté de s'expliquer hautement sur ce qu'on trouve à reprendre dans les hommes; en supposant que c'est par horreur pour la fausseté, qu'on ne garde aucun ménagement, qu'on se montre avec franchise tel qu'on est. Je le croirois sur-tout la cause de ce genre d'esprit caustique que l'on colore du nom d'aversion pour le vice, & qui n'est en effet que la haine du genre humain.

Ce défaut n'est dans la premiere enfance, qu'une malignité peu raisonnée, à laquelle on se contente d'opposer quelques remontrances légeres; il seroit à desirer qu'on le combattît par des punitions, & qu'elles fussent accompagnées de discours propres à frapper l'imagination des enfans, les peines qu'on leur fait éprouver, ne devant être employées que comme une idée accessoire, plus capable de fixer dans leur mémoire les principes salutaires qu'on cherche à y graver; & ce n'est que quand on y est absolument forcé, & qu'après qu'on a essayé tous les secrets de l'insinuation, qu'il faut avoir recours à ces sortes de punitions. *Si une honnête pudeur & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de retenir un enfant dans le devoir* (§), c'est-sur-tout à l'égard des qualités heureuses qu'on cherche à leur faire acquérir, que la voye de dou-

(*) On démêle presque dès le berceau, les passions qui se développent dans la suite. Mr. Rollin, *Traité des Etudes*, *Tom.* III.

(§) Locke, *Traité de l'Education*, Sect. LXI.

douceur eſt convenable. Quelle différence dans les effets que produit la crainte d'être puni, ou celle de déplaire! (*) Je ſuppoſe que la premiere ait vaincu l'opiniâtreté & la négligence, elle n'aura ſubſtitué à leur place, que la docilité timide & l'exactitude forcée; cette derniere y aura fait naître la complaiſance & le zele: l'une n'efface que des défauts, l'autre établit des vertus.

A l'égard de ce premier eſſor de la vanité des enfans qui les porte à ſe vanter de ce qu'ils ſont de louable; penchant que la mauvaiſe éducation non ſeulement tolere, mais excite quelquefois en eux; il me paroît être la ſource de cette préoccupation de ſon propre mérite, qui ſe marque dans la ſuite par le peu d'attention qu'on fait à celui des autres, de l'habitude de parler de ſoi, & de pluſieurs autres foibles de cette eſpece.

Pour empêcher le progrès de cet orgueil naiſſant, en approuvant les enfans de ce qu'ils ont fait de bien, il ſeroit utile d'y ajouter une récompenſe quand ils ne s'en ſeroient point vantés; & lorſqu'aiant l'eſprit plus formé, leur vanité s'annonce avec un peu plus de fineſſe, il faut, ce me ſemble, pour le combattre, plus de patience & d'art, que d'autorité & de ſéchereſſe. S'il arrive qu'un enfant trouble la converſation, pour conter, ou pour parler de ſoi, qu'il vienne étaler ſes talens quand rien ne lui donne lieu d'en faire uſage, où qu'il amene groſſiérement une occaſion de les prodiguer; au-lieu de l'interrompre d'abord avec dureté, action qu'il regarderoit peut-être comme un trait d'humeur (§), ne

(*) Il y a je ne ſais quoi de ſervile en la rigueur & contrainte, & je tiens que ce qui ne peut ſe faire par raiſon & prudence, ne ſe fait jamais par la force. Montagne, *Eſſais Liv.* III. *Chap.* VIII.

(§) Il eſt bien important d'agir toujours avec un enfant

ne vaudroit-il pas mieux le traiter exactement, comme il seroit traité, s'il étoit alors dans le monde (*); commencer par l'écouter; lui marquer successivement le sentiment d'ennui ou d'impatience qu'il cause, afin de l'amener à s'en appercevoir & à se taire? Il est vraisemblable qu'à moins qu'il ne manque entiérement de sensibilité, il se corrigera d'une confiance qui lui promettoit des succès, & dont il ne retirera jamais que des dégoûts & de la honte.

Cette méthode pourroit avoir lieu dans toutes les occasions où il s'agiroit de fixer leur attention, ou de combattre leurs caprices; ce seroit avancer le progrès, de leur parler toujours comme s'ils étoient raisonnables.

Reprendre les enfans avec dureté, quand ils parlent ou agissent inconsidérement, les frapper de cette crainte qui abaisse le courage, c'est les jetter souvent dans une autre extrémité; c'est les rendre timides. Eh! quelle éducation que celle qui, combattant le penchant, sans éclairer la raison, ne sauve un défaut que par un autre! Supposé qu'on fût forcé de choisir entre ces deux-ci, peut-être le premier devroit-il paroître préférable? La présomption diminue, il est vrai, le prix de nos bonnes qualités, mais la timidité les empêche de paroître: si, par la premiere, on révolte les esprits, parce qu'on cherche trop à les occuper de soi, quelquefois aussi on leur en impose: par l'autre, comme on ne les occupe pas assez, on en est ignoré, on est compté pour rien.

Ordinairement la timidité rend sauvage, & il y a bien de l'inconvénient à l'être: l'habitude de vivre en-

fant de maniere qu'il apperçoive le motif raisonnable qui vous fait le quereller, ou le punir, ou l'applaudir.

(*) L'éducation, à bien des égards, doit avoir pour objet de produire par avance en nous l'expérience.

enſemble eſt un des principaux liens qui concilient les hommes ; parce qu'elle adoucit inſenſiblement l'effet que produiſent ſur eux les défauts d'autrui, que donnant lieu aux ſervices mutuels, elle fait naître la confiance & le beſoin de ſe chercher. Or les gens qui ſe livrent rarement à la Société, ſont privés de tous ces moyens d'y réuſſir : ils y ſont étrangers, ils n'entendent qu'imparfaitement le langage de ceux qu'ils abordent ; car dans la bonne compagnie même il y regne un peu de ce qu'on appelle *cotterie*. Il y a de certaines plaiſanteries convenues, une fineſſe arbitraire qu'on attribue à de certaines expreſſions, que celui qui n'eſt pas inſtruit des circonſtances qui les ont accréditées, trouve froides ou obſcures : ſujet à prendre pour une vérité ce qui n'eſt qu'une ironie, il reſtera ſérieux où les autres ſeront livrés à la joye. S'il en étoit quitte pour n'être point remarqué, ſi on s'en tenoit avec lui à l'indifférence, quoique ce partage flatte peu l'amour-propre, il y gagneroit encore ; car, comme en général on trouve plus de plaiſir à condamner les gens qu'à les plaindre, plutôt que d'attribuer le caractere farouche à la timidité, on le ſoupçonne volontiers de naître d'un mépris ſecret pour les autres.

Afin de ſentir davantage les inconvéniens de la timidité, conſidérons-la particuliérement dans les perſonnes d'eſprit qui en connoiſſent tout l'abus, & qui dans chaque occaſion ont beſoin de nouveaux efforts pour la vaincre ; elle y produit un contraſte dont on eſt avec juſtice étonné.

Il y a des gens toujours embarraſſés, quand ils arrivent dans un lieu où il y a beaucoup de monde : ils abordent avec un air entrepris, on voit qu'ils ne ſont point à leur aiſe ; & cette gêne paroît mal fondée : on cherche à leur faire ſentir qu'on connoît tout ce qu'ils valent, on les raſſure avec bonté ; & voici l'effet que cette bonté (ſouvent un peu

peu trop marquée) leur cause. A quoi croiroit-on que leur esprit s'appliquoit, tandis qu'on faisoit des efforts pour ne point l'intimider? il employoit le temps de son trouble à examiner le tribunal qui l'a d'abord allarmé: il s'est apperçu que raisonnablement il n'avoit pas tant de sujet de le craindre; & pour se dédommager de s'en être d'abord laissé imposer, il passe de nuance en nuance, de l'inquiétude au calme, & du calme à la critique: il a démêlé l'affectation la mieux déguisée d'avoir de l'esprit, la modestie feinte qui dérobe le plus habilement ce qu'elle a d'emprunté, il pénétre enfin dans les replis de la vanité; & bientôt cet Aréopage qui avoit besoin, il n'y a qu'un instant, de tempérer sa dignité, s'apperçoit qu'il est devenu l'amusement de celui qu'il craignoit de faire trembler; il se trouve que c'est le Juge qui finit par être condamné.

J'examinerai dans un autre endroit l'effet de la timidité sur les petits esprits: je reviens à l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, qui accompagne ordinairement les premieres années de l'enfance, & qui, se métamorphosant dans la suite, devient la cause de l'humeur impérieuse, de l'esprit de contradiction, & des autres défauts qui forment l'attachement à notre propre volonté & à notre opinion. Comme cette opposition se montre souvent dans les enfans lorsqu'ils n'entendent encore qu'une partie de leur langage naturelle, & que les châtimens pourroient l'irriter, il me paroît bien difficile de la combattre avec succès. Une étude constante sur la maniere de rompre cette malheureuse disposition, peut seule en offrir les moyens; & il est certain que les fausses frayeurs qu'on leur inspire (*), ne font qu'ajouter un mal de plus, & ne guérissent point

(*) On leur peint un grand-homme noir, un dragon qui doit les dévorer. . . . .

point la cauſe de celui qu'on traite: leur mauvaiſe humeur eſt captivée, & non pas détruite. Mais, puiſqu'au moyen des peintures fantaſtiques par leſquelles on frappe leur imagination, on éprouve qu'on peut les diſtraire de leur opiniâtreté, pourquoi ne pas employer des images qui cauſent cette diverſion, ſans imprimer dans leur entendement des ſujets chimériques de frayeur? C'eſt aux perſonnes qui les élevent, à imaginer, à multiplier ces moyens de diverſions pour rompre leur mauvaiſe humeur, dont l'habitude ſeule eſt à craindre: je ſuis perſuadé que dans bien des perſonnes pluſieurs diſpoſitions vicieuſes ſe ſont évanouies, parce que l'habitude ne les a point entretenues (*).

Quant au penchant à la contradiction, je penſe qu'à meſure que les enfans ont plus d'eſprit, l'éducation peut domter en eux ce défaut plus aiſément qu'elle ne feroit l'humeur cauſtique. Comme la contradiction n'amuſe ni n'exerce l'eſprit de celui qu'elle domine, l'eſprit à ſon tour ne s'occupe point à entretenir un travers qui ne lui eſt d'aucun avantage: il peut au-contraire, dirigé par l'éducation, travailler efficacement à le détruire; au-lieu que cette ſagacité à diſcerner & à peindre ce qu'on trouve à reprendre en autrui, eſt un exercice de l'eſprit, dont il jouit, dont il s'applaudit ſans-doute, ſéduit par l'idée de ſupériorité ſur les autres qu'il y attache; & c'eſt un grand ouvrage pour la raiſon de nous arracher aux défauts du caractere, quand ils font briller notre imagination.

Des

(*) Je trouve, dit Montagne, que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance; ces ſemences germent & s'élevent après gaillardement, & profitent à force entre les mains de la coutume. *Eſſais*, L. II. Ch. XXII.

Des Connoiſſances de l'Eſprit & des Talens qui doivent entrer préférablement dans l'Education des Enfans pour leur donner les Moyens de plaire.

Entre les différentes études (*) qui doivent précéder le tems où l'on entre dans le monde, voici celles qui me paroiſſent tenir davantage à la matiere que je traite, & l'ordre dans lequel je crois qu'elles doivent ſe ſuccéder. *L'intelligence des langues, l'hiſtoire, les exercices & les talens, la connoiſſance des Ouvrages d'eſprit & des Arts agréables, l'habitude ou ſtyle épiſtolaire, les uſages du monde, & la connoiſſance des hommes de ſon ſiecle.*

Je ne rappellerai point ici de quelle utilité ſont les langues anciennes; j'expoſerai ſeulement que dans l'éducation des enfans deſtinés à vivre dans le monde, l'étude de leur langue naturelle me paroît indiſpenſable, rien ne dégrade tant l'eſprit, & ne paroît borner davantage l'imagination, que de ſe tromper ſur le vrai ſens des mots. Je croirois convenable auſſi d'y faire entrer la Langue Angloiſe & Italienne, afin d'être à portée de ſuivre la route & le progrès que fait l'eſprit dans les Ouvrages de ces deux Nations.

Après l'étude des langues, l'hiſtoire univerſelle eſt une carriere qu'il faut faire parcourir aux Jeunes-gens, de maniere que dans le cours de leur vie ils puiſſent s'y reconnoître chaque fois qu'ils y ſeront ramenés. C'eſt aſſez, pour le plus grand nombre, d'en ſavoir les faits généraux; mais je com-

(*) Pluſieurs Ouvrages, juſtement eſtimés, qui traitent du choix & de la méthode des études, ſemblent avoir épuiſé les plus ſages vues ſur cette matiere; mais je prie qu'on ſe ſouvienne que je n'enviſage ici les études, que par le ſecours dont elles peuvent être au deſir de plaire & d'être aimé.

comprens dans cette connoiſſance de l'hiſtoire univerſelle, celle des principales Nations actuellement répandues dans les trois autres Parties du Monde (*), ainſi que l'état préſent, mais moins abrégé, des Nations de l'Europe.

Je mets à part l'hiſtoire de notre Nation, qu'il eſt néceſſaire de poſſéder avec plus d'étendue, & ſur-tout à l'égard des derniers ſiecles, qu'on ne peut connoître dans un trop grand détail; parce qu'ils préſentent des objets intéreſſans (§), étant plus rapprochés de nous, & plus ſouvent ramenés dans la converſation.

Les exercices doivent concourir avec les études précédentes; ceux ſur-tout qui peuvent, en formant le corps, lui donner de la grace, ſont d'une néceſſité indiſpenſable, à cauſe de l'impreſſion ſubite que notre extérieur fait en notre faveur, ou à notre déſavantage. Les agrémens de l'eſprit ſont long-temps à détruire le dégoût que des façons rebutantes ont inſpiré; je dis détruire, ſouvent ils ne font que le pallier: il y a dans le pouvoir qu'a ſur nous le rapport de nos yeux à cet égard, quelque choſe qui me paroît avilir beaucoup notre jugement. On ſe ſent communément moins de répugnance pour une perſonne qui ſe produit avec une étourderie confiante, & qui donne lieu de ſoupçonner qu'elle a peu de raiſon, que pour une autre qui ſe préſente avec un air groſſier & ignoble, quoique ſenſé. Quand ce ne ſeroit que pour connoître juſqu'où le premier donne

(*) Pour preuve de l'utilité de cette connoiſſance, liſez l'Hiſtoire de la Chine par le R. P. du Halde.

(§) Puiſqu'on ne peut eſpérer qu'un enfant ait le temps & la force d'apprendre toutes choſes, il faudroit s'appliquer ſur-tout à lui enſeigner celles qui doivent être du plus grand & du plus fréquent uſage dans le monde, Mr. Locke, *Traité de l'Education*, Sect. XCVI.

donne prise à la critique, on s'en occupe, on l'écoute, on se remplit avec plaisir des motifs qu'on découvre de le mépriser; & le croiroit-on? c'est le traiter avec moins de dédain encore qu'on ne fait le second, qui devient comme anéanti: on l'a jugé au premier coup-d'œil, on ne daigne plus s'apercevoir s'il existe; & supposé qu'il ose vous tirer de la létargie où vous êtes à son égard, qu'il prenne & vous adresse la parole, il montrera inutilement du sens, & peut-être des lumieres, la contradiction aigre sera le meilleur traitement qu'il éprouve: bien des gens croiroient s'avilir de répondre à un homme d'esprit qui n'a pas le maintien qui leur en impose.

A l'égard des talens, si on ne les examine que par ce qu'ils peuvent être à notre bonheur, si on met en balance ceux qui appartiennent purement à l'esprit, avec ceux qui semblent n'être point de son ressort, tels que certains exercices, l'art du chant, de la danse, des instrumens, &c. peut-être ces derniers paroîtroient-ils préférables. Combien d'écueils environnent les premiers! En faire un usage vicieux, soit que l'envie nous y porte, ou que l'imagination nous égare, n'offre que de trop fréquens exemples. Sont-ils d'un ordre distingué, ils excitent dans quelques rivaux la jalousie la plus envenimée; & tout bien compté, ils produisent plus de dégoûts que de satisfaction: au-lieu que les autres ne manquent jamais de succès, quand même ils seroient médiocres, parce qu'on n'en exige la perfection que dans ceux dont la profession est d'y parvenir: on ne vous les conteste pas, lors même qu'ils sont supérieurs; ils deviennent autant de chaînes qui attachent d'autant mieux ceux qu'elles attirent, qu'elles n'allarment point leur vanité. Enfin, si ces derniers rendent moins à notre amour-propre, ils sont davantage pour la douceur de notre vie: ils peuvent remplacer en nous

ceux de l'esprit, & ne les étouffent point, s'ils y naissent avec le caractere de supériorité; car ils sauront bien alors percer & se faire connoître.

Le choix qu'on doit faire entre les talens de différent genre, offre encore bien d'autres sujets d'examen; il y a une convenance entre le rang des personnes qu'on éleve, leur destination, & les talens qu'elles peuvent avoir avec bienséance, qu'il me paroît indispensable de consulter.

Quand l'état des enfans est arrêté de bonne heure, il est aisé, en leur présentant habituellement cette perspective, de placer dans leur point de vue les objets différens que la raison veut qu'ils considérent du même coup-d'œil: l'ordre des devoirs, le choix des plaisirs compatibles avec le personnage qu'ils auront à remplir, naissent naturellement de la connoissance qu'ils ont de leur situation. Ainsi on ne peut trop fixer leurs regards vers les mêmes objets (*); car il faut, en général, pour réussir dans le monde, un certain accord entre nos goûts, notre ton de plaisanterie, & ce que nous sommes, qui ne peut être remplacé que par une supériorité d'esprit donnée à bien peu de personnes. Rien n'expose davantage à la critique, que de n'avoir pas l'amour-propre convenable à son état, que de ne pas sentir qu'il ne suffit pas de plaire, qu'on ne doit y parvenir que par des moyens qui n'ôtent rien à la considération où l'on doit naturellement prétendre.

Examinons d'abord ce que les talens sont aux personnes du premier rang; les aimer fait une douceur dans leur vie; les récompenser fait une partie

(*) Mr. Locke remarque qu'on prend rarement cette route. Ceux, *dit-il*, qui disposent de l'éducation des enfans, se réglent sur ce qu'ils peuvent enseigner, plutôt que sur ce que les enfans ont besoin d'apprendre de l'étude, *Sect.* XCVII.

partie de leur gloire. Quels avantages trouveroient-elles à les posséder, elles n'en ont pas besoin pour plaire? Aisément rebutées des soins pénibles & indispensables qu'il en coûte pour les acquérir, tandis qu'elles resteroient peut-être au-dessous de la médiocrité, on les accableroit des éloges qui ne sont dûs qu'à la perfection, doivent-elles augmenter le nombre des pieges où la flatterie qui les assiege sans-cesse, ne cherche qu'à les attirer? Mais je suppose qu'elles parvinssent à les posséder dans un degré éminent, ne sont-elles pas par leur propre élevation au-dessus de pareils succès? Que leur serviroit un mérite dont leur suffrage est la plus douce récompense? L'avantage de disputer, & même de remporter ce prix, est inférieur pour elles à la gloire de le donner.

L'espece de regle que je viens de proposer, a sans doute ses exceptions: on voit dans le rang dont je parle, des personnes si heureusement nées pour la supériorité en tout genre, que l'esprit & les talens semblent ajouter en elles aux prééminences de leur rang même.

A l'égard des hommes destinés à ces premiers emplois dont les fonctions sont sérieuses & austeres, il est peu de talens, si vous en exceptez l'éloquence, qui paroissent leur convenir: faits pour en imposer, pour attirer la considération & le respect, ils ne peuvent, sans se rabaisser, être apperçus par des avantages aussi frivoles, que le sont, comparés à la gravité de leur état, les talens qui font l'amusement de la Société. Je ne me fonde ici que sur l'opinion du vulgaire; mais le vulgaire se trouve dans toutes les conditions; car, s'ils n'avoient pour juges que de bons esprits, loin d'assujettir leur loisir à l'extérieur grave de leurs fonctions, on aimeroit au-contraire, dans tous les momens où ces devoirs pénibles leur donnent quelque relâche, à les voir se livrer à tous les délasse-

mens convenables aux autres hommes. La raiſon devroit-elle ſe plier à des uſages plus ſéveres qu'elle-même? mais certains uſages ſont reſpectés par le Sage, quoiqu'il connoiſſe l'erreur de leur principe.

Cette excluſion des talens agréables, je dois faire encore cette obſervation, n'eſt pas toujours abſolue; il eſt des hommes qui ſavent imprimer le caractere de bienſéance à tout ce qu'ils adoptent: un certain charme répandu dans leur eſprit, allie avec décence aux fonctions ſérieuſes qui les font conſidérer, les dons qui rendent leur commerce agréable.

A quelque état qu'on ſoit deſtiné, la connoiſſance des Ouvrages d'eſprit eſt convenable, & peut-être néceſſaire: être inſtruit, produit deux avantages; on décide moins, & on décide mieux. Mais, comme la lecture ne donne pas des lumieres ſûres à tous les eſprits, c'eſt aux perſonnes qui nous élevent, à y ſuppléer: elles doivent par le ſecours de la converſation, évitant le ton de précepte, nous inſtruire ſur les Ouvrages d'eſprit, de ce que les Ouvrages mêmes ne nous apprennent pas toujours; la maniere d'en bien juger. Comment laiſſe-t-on ignorer aux gens qui vont entrer dans le monde, le ſentiment établi le plus généralement ſur le mérite & les défauts d'une certaine quantité de Livres célebres dont ils entendront parler? on les expoſe à porter de faux jugemens ſur des matieres décidées, & rien ne déplait davantage. Ce manque de connoiſſance a d'autres inconvéniens, que j'expoſerai en parlant des uſages du monde.

Il eſt utile encore de leur donner de la même maniere une idée aſſez étendue des Arts agréables, & particuliérement de ceux qui dépendent autant du goût que des regles: outre le plaiſir qui eſt attaché à ces connoiſſances, l'eſprit y gagne du

ces

certain agrément; c'eſt une qualité liante de plus, de ſentir le prix de ces merveilles que les Arts nous préſentent: je penſe enfin qu'on eſt plus heureux, & qu'on plaît davantage, quand on eſt à portée de juger avec délicateſſe de ce qui conſtitue les plaiſirs qui rendent la Société aimable, ſans bleſſer l'honnêteté des mœurs.

Il eſt vrai que de cette multiplicité de connoiſſances & de talens vulgaires, il peut naître dans quelques Jeunes-gens un défaut qui les rendroit inſupportables; les petits eſprits s'eſtiment plutôt par la quantité d'objets qu'ils embraſſent, que par la maniere de les ſaiſir: on ne le croiroit pas ſans l'expérience; il eſt plus aiſé d'être modeſte avec une ſupériorité de lumieres ou de talens, qu'avec un aſſemblage de connoiſſances communes dont les occaſions de faire uſage ſe ſuccédent preſque ſans-ceſſe. On a bien du penchant à ſe croire un homme univerſel, parce qu'on eſt univerſellement médiocre. L'ennuyeux commerce que celui des gens qui ſont un peu tout ce qu'ils veulent être! Ils étalent ſi volontiers & avec une confiance ſi parfaite toutes les petites richeſſes qui les environnent; ils vous en font l'hiſtoire; ils en vantent eux-mêmes le ſuccès; ils ſe glorifient même de celles qui leur manquent: c'eſt, ſelon eux, par pareſſe, par indifférence, qu'ils ne les ont point acquiſes. C'eſt à ceux qui nous élevent, à régler notre amour-propre à cet égard, en nous accoutumant à penſer que le ſeul moyen de faire valoir nos avantages, de quelque eſpece qu'ils ſoient, c'eſt de les mettre toujours au-deſſous même de leur véritable prix (*).

Par

(*) La modeſtie raiſonnable, par rapport aux grandes qualités dont on a donné des preuves, conſiſte à ne montrer d'opinion de ſoi-même qu'à un degré inférieur à celui de l'eſtime que vous marquent les autres: mais

Par le secours des entretiens amenés de maniere qu'ils n'auroient pas l'air de leçon, on pourroit porter plus loin l'éducation à l'égard des Jeunes-gens doués d'une certaine intelligence; ce seroit de leur faire connoître le terme (autant qu'il paroît déterminé) où l'esprit de leur siecle est parvenu par rapport aux Sciences, aux connoissances sublimes, & aux grands talens. Ils éviteroient par-là deux extrémités qui marquent de la petitesse d'esprit: l'une est de n'admirer les Sciences que par ce qu'elles ont de mystérieux, au-lieu d'attacher leur prix à l'utilité dont elles peuvent être à la Société; & l'autre, de les estimer moins, à mesure que le nombre des Sçavans se multiplie. Ainsi, les accoutumant à ne pas juger l'esprit sur la foi du vulgaire, ils ne retomberoient pas dans ces redites vagues & si ennuyeuses pour les gens sensés, sur ce que le siecle *dégénere*; ils verroient que ce qu'on appelle décadence à cet égard, ne regarde que quelques branches qui ont décru à la vérité, mais dont le siecle est dédommagé par d'autres qui se sont étendues (*).

J'in-

à l'égard des avantages de peu de mérite, la modestie doit aller jusqu'à ne se prêter en rien aux louanges qu'on leur donne; c'est s'exposer avec les gens à qui les miseres de la vanité d'autrui sont à charge, que d'écouter avec complaisance des éloges sur nos petits talens; mais en raconter sérieusement nous-mêmes le succès, est un véritable ridicule.

(*) Il est bien rare de voir des estimateurs équitables sur ces pertes & sur ces compensations. Le foible commun est de dégrader son siecle pour élever le précédent: d'autres hommes estiment le leur par préférence; & dans ces deux opinions, c'est presque toujours l'avantage particulier qu'ils trouvent à suivre l'une ou l'autre, c'est le rapport qu'elles ont avec les connoissances ou les talens par lesquels ils s'estiment eux-mêmes, qui détermine leurs regrets sur ce qu'on a perdu, ou leur prévention sur ce qui reste.

J'insiste sur ce qu'on instruise les enfans à ces différens égards, par des entretiens plutôt que par la lecture. Les esprits lents & qui n'ont d'acquis que ce qu'une étude opiniâtre leur en a donné, ont peine quelquefois à estimer le sçavoir qui, étant en partie le fruit de la conversation, en a pris l'air facile: ce mérite differe trop du leur, où l'on reconnoît le travail qu'il a coûté. Ils sont au sujet de la conversation, comme ces hommes élevés dans des pays montagneux, qui, infatigables à parcourir des routes pénibles, se lassent aisément dans la plaine (*).

Une autre étude peu cultivée, & cependant bien utile, est celle du style épistolaire: la plupart des Jeunes-gens entrant dans le monde, & ceux mêmes qui parlent bien, sont si peu formés à ce style, qu'ils écrivent à peine raisonnablement. C'est une façon de décrier soi-même son esprit, qui lui fait toujours perdre de l'opinion favorable qu'on en avoit conçue dans la conversation. Ce talent de bien écrire est un moyen de réussir, dont on a souvent lieu de faire usage; c'est en quelque sorte une autre maniere de vivre avec les personnes qu'on aime, & à qui l'on veut plaire. Peut-on négliger d'inspirer aux enfans le desir d'acquérir cette ressource, & ne leur pas donner les instructions qui peuvent la procurer? Quand je propose de les instruire à cet égard, je ne prétens pas qu'il y ait des regles à leur faire apprendre, ni des formules ingénieuses à leur prescrire; les unes seroient trop étendues & pas-

se-

(*) Les vues courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphere, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet: où ils voyent l'agrément, ils en excluent la solidité. La Bruyere, *du Mérite personnel.*

feroient souvent la portée de leur esprit, & les autres ne serviroient qu'à le leur gâter: on pourroit seulement leur faire connoître les défauts qu'ils ont à éviter. Je ne parle point de ce qui concerne le cérémonial: théorie facile que sans-doute on ne doit point leur laisser ignorer.

Il faudroit donc les mettre dans l'habitude d'écrire, non en leur proposant des sujets imaginaires, qui, ne les intéressant point, leur feroient regarder ce travail comme une tâche pénible, & leur donneroit peut-être du faux dans l'esprit; mais en faisant naître des occasions fréquentes, où ils fussent obligés d'écrire pour obtenir ce qu'ils desireroient avec empressement; les accoutumer ensuite à cultiver de la même maniere les liaisons qu'ils auroient formées avec des gens de leur âge; les familiariser ainsi successivement avec les différentes matieres qu'ils pourroient traiter dans le cours de leur vie.

Ce qui constitue une lettre bien écrite, ne consiste pas seulement dans la correction du style, dans la clarté du sens, ni dans l'exactitude à remplir les loix communes de la politesse ou du respect; c'est quelquefois en négligeant à un certain point quelques-unes de ces regles, qu'on réussit le mieux; c'est une quantité de nuances qu'il faut saisir, soit dans le ton, soit dans l'attention à éviter l'esprit, ou à en mettre jusqu'à un certain point; ce sont enfin les convenances particulieres, de personne à personne, qui forment autant de regles délicates qu'on observe mieux, à mesure qu'on a plus de sens & d'esprit, & qui caractérisent le bon Ecrivain en ce genre; mais cette habitude si nécessaire des bienséances ne s'acquiert dans une certaine perfection, que par la connoissance des usages du monde (*).

Ce

(*) On néglige assez généralement un Art facile qu'on peut honorer du nom de talent, quand il est porté à une

Ce qu'on appelle les usages du monde, consiste (si je ne me trompe) dans la précision avec laquelle on employe le savoir-vivre, la politesse, l'empressement ou la retenue, la familiarité ou le respect, l'enjouement ou le sérieux, le refus ou la complaisance; enfin tous les témoignages de devoirs ou d'égards qui forment le commerce de la Société. On pourroit par quelques observations générales donner l'idée de ces usages aux personnes qu'on éleve, c'est-à-dire leur indiquer ce qui s'en éloigne, plutôt que la maniere précise de les remplir; mais, comme cette théorie ne les instruiroit que très-imparfaitement, il faut tâcher de tirer les préceptes des exemples mêmes, les accoutumer dès la premiere jeunesse à remarquer quels sont ces usages dans des personnes qu'on peut leur proposer pour modele. Cette connoissance est d'autant plus indispensable, que tout autre savoir & l'esprit même suffisent rarement pour y suppléer.

Le manque d'habitude des usages du monde cause ordinairement une timidité d'une espece différente, selon que nous avons plus ou moins d'esprit. Dans cette situation les gens de bon sens s'embarassent, mais sans trop de crainte, qu'on s'apperçoive de leur trouble: ils connoissent ce qui leur manque à cet égard, & leur amour-propre n'en est humilié qu'à un degré raisonnable. Dans les petits esprits cette ignorance produit la mauvaise honte; foiblesse bien plus reprochable que le défaut qui l'a fait naître. Cette honte mal-entendue est un soulévement de notre orgueil, qui nous porte à effecter de savoir ce que nous

une certaine perfection; c'est de bien lire des Ouvrages de prose & de poësie: il y a une sorte de honte, lorsqu'on est dans le cas de lire haut, de s'en acquiter de mauvaise grace.

nous sentons bien que nous ignorons, ou à dissimuler grossièrement notre ignorance ; c'est un manque de courage qui nous empêche d'avouer un tort qui feroit à demi effacé, si nous paroissions le connoître, & que nous augmentons encore, lorsque nous croyons le sauver par cette fausse confiance : le défaut nous empêche de plaire ; le remede mal choisi nous fait mépriser.

C'est cette mauvaise honte, dont il est essentiel de desabuser ceux qui s'en laissent aveugler ; il faut dans toutes les occasions la démasquer en eux avec finesse & avec sévérité ; en démêler tous les détours, afin qu'ils sentent l'illusion de ce prestige qui n'en impose à personne, & qu'ils soient bien persuadés que le seul moyen de trouver grace sur les qualités qu'on desireroit en nous, est d'avouer qu'elles nous manquent.

Si on éleve des Jeunes-gens qui avec de l'esprit se trouvent une certaine incapacité de saisir ces usages du monde, soit par un caractere naturellement sauvage qui les retire de la Société, soit par un goût dominant pour les Sciences qui les rende indifférens & distraits sur tout le reste, je ne connois qu'une conduite à tenir avec eux ; c'est de les accoutumer à sentir & à avouer, comme je l'ai dit, que c'est un mérite qui leur manque : mais il faut que ce soit avec modestie qu'ils en conviennent ; car il arrive quelquefois que, pour se disculper avec soi-même de n'avoir ni les manieres ni le langage qui plait dans le monde, on s'excite à ne regarder qu'avec mépris cette sorte de science ; on laisse appercevoir qu'on s'applaudit intérieurement de n'avoir point employé son esprit à cette étude qu'on suppose absolument frivole ; on regarde avec une certaine pitié qu'on croit philosophique, les succès que ces agrémens procurent à ceux qui les possedent ; & cette ressource est inconteſtablement la plus mauvaise.

Quand

Quand on passe pour avoir de l'esprit, il est bien moins nuisible de paroître décontenancé, que méprisant. On voit assez généralement, que quand on déplait, c'est moins parce que les qualités aimables nous manquent, que par les défauts que notre vanité qui en souffre, nous fait substituer à leur place.

C'est encore peu que d'être instruit des usages de la Société, si on n'y joint la connoissance du caractere des hommes qui la composent, si l'on n'y apporte cet esprit d'examen si nécessaire pour juger sainement des personnes avec lesquelles on se lie, afin de discerner à quel degré on doit les chérir, les estimer, ou les craindre.

La connoissance des hommes de son siecle est donc indispensable, lorsqu'on veut satisfaire convenablement pour eux & pour soi-même, à ce qu'on leur doit, ainsi que pour aller avec bienséance par-delà les devoirs, s'il est nécessaire, afin d'en être aimé. Les livres qui peignent les différens caracteres des hommes, n'offrent à cet égard qu'une théorie souvent peu utile, même aux meilleurs esprits, s'ils ne l'appliquent en même temps qu'ils l'acquiérent, aux exemples vivans dont elle leur offre l'image. On trouve assez communément des gens remplis de beaucoup de lecture, qui connoissent tous les portraits qui ont été faits des hommes, & ne connoissent pas les hommes mêmes: ils ont présens tous les caracteres de La Bruyere, ceux du Cardinal de Retz, & se trompent grossiérement sur le jugement qu'ils portent du caractere des personnes avec lesquelles ils passent leur vie.

On pourra m'objecter que cette connoissance des hommes de son siecle, que je recommande, combattroit peut-être dans bien des esprits ce desir de leur plaire que j'ai regardé comme un des principaux objets de l'Education. „ M'instruire,

„ à

„ à voir la plupart des hommes, tels qu'ils sont, „ c'est m'exposer, me diroient-ils, à les mépri„ ser; & il y auroit de l'inconséquence à vouloir „ plaire à ce qu'on n'estime pas, ou de la bas„ sesse à s'y porter par l'intérêt qu'on auroit à en „ être aimé. Comment, dans cette situation, si „ je veux plaire, puis-je éviter la fausseté? On „ passe sa vie avec des personnes dont l'amour„ propre n'est point flatté, si vous ne les louez „ que par les qualités qui ne leur sont point con„ testées; il faut, sous peine de leur inimitié, „ perdre de vue ce qu'elles sont, pour souscrire „ à ce qu'elles s'imaginent être." Je répondrai que plus on est capable de cette droiture d'esprit qui nous fait sainement connoître en quoi consiste l'humanité, plus on est persuadé que rien ne nous dispense d'apporter dans la Société les qualités qui l'entretiennent. L'Education doit faire concourir ces deux principes: Les hommes sont assujettis à bien des défauts; mais il faut vivre avec les hommes. Celui qui est le plus en droit de les condamner, a lui-même besoin de leur indulgence. Qu'on examine un Misantrope, il entre souvent plus de vanité dans son caractere, que de véritable haine pour les vices attachés à la condition humaine: on étale le chagrin avec lequel on les envisage, comme une espece de protestation contre la part qu'on peut y avoir, quoiqu'on la suppose médiocre; on pense intimement, que lorsqu'on a dit: Il est bien humiliant d'être homme, on est un homme supérieur; au-lieu que la véritable supériorité seroit de voir les vices de la Société sans étonnement, & sans être rebuté d'elle (*). Le Sage ne pourroit-il pas la regarder com-

(*) Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie des moyens d'exercer notre philosophie.
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;

Et

comme il fait la ſanté? Il connoît & ſupporte patiemment ſes révolutions, dont il étudie les cauſes, afin de les combattre autant qu'il eſt en ſon pouvoir : c'eſt ſans foibleſſe qu'il ſe contraint pour la ménager, parce que c'eſt elle qui fait la principale douceur de la vie.

Si c'eſt l'amour-propre qui nous rend ſi délicats ſur les défauts des autres, & qui nous inſpire le penchant de leur faire ſentir que nous en ſommes frappés, l'art de l'éducation doit être de ſe ſervir de ce même amour-propre, pour établir la vertu oppoſée à cette fauſſe haine du vice; c'eſt à elle à graver dans le fond de notre ame cette vérité. Celui qui avilit par ſes dédains, ou par ſes diſcours, le peu d'hommes qui l'environnent, n'eſt ſupérieur, (ſi c'eſt l'être,) qu'à un petit nombre dont il ſe fait haïr. Celui qui, connoiſſant la nature humaine défectueuſe comme elle l'eſt, la conſidere ſans orgueil & ſans ſe croire diſpenſé d'être doux & ſociable, a ſaiſi la ſeule maniere d'être au-deſſus des autres hommes, & jouit du plaiſir d'en être aimé.

Avec de pareils principes, qu'il n'eſt pas difficile d'établir en nous, la connoiſſance des hommes de ſon ſiecle ne deviendroit pas plus dangereuſe que la ſincérité, & quelques autres qualités qui ſont des vertus en elles-mêmes, mais dont on peut abuſer. Il eſt certain que ſans cette connoiſſance on peut avec beaucoup d'eſprit ne réuſſir que bien imparfaitement dans le monde.

Il eſt vrai que l'éducation ne nous donne pas le fonds d'eſprit néceſſaire pour bien connoître le vrai caractere, le genre d'amour-propre des gens avec

Et ſi de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, juſtes, & dociles,
La plupart des vertus nous ſeroient inutile.
Moliere, Act. 5. du Miſant. Scene 1.

avec qui nous ſommes en ſociété, ainſi que pour remplir avec une certaine ſupériorité les uſages du monde; mais elle doit nous faire remarquer en autrui, en nous-mêmes, ce qui bleſſeroit ces mêmes uſages (*). Voici à cet égard les principales erreurs contre leſquelles elle pourroit nous prévenir.

Les Jeunes-gens, je n'en excepte pas même quelques-uns qui ont de l'eſprit, ſont ſujets, en entrant dans le monde, à regarder, comme des traits d'imagination, des maximes de morale rebattu (**), qu'ils placent curieuſement, & qu'ils débitent avec confiance, parce qu'ils penſent montrer par-là un eſprit de réflexion. Ce n'eſt pas encore l'abus de la mémoire le plus à craindre pour eux; il y a une certaine quantité de phraſes & de bons-mots faſtidieux qui les ſéduiſent d'abord, ſoit par le brillant de l'antitheſe, ſoit parce qu'ils ont ouï dire ces prétendus traits d'eſprit par des perſonnes qui leur en impoſent à quelques autres égards. Si malheureuſement il arrive qu'une certaine pareſſe à réfléchir, ou le défaut de goût, les accoutume à l'uſage facile des lieux communs, ils déplairont bien davantage par cette ſottiſe empruntée, que s'ils s'abandonnoient à leur imagination, quelque bornée qu'elle pût être. Ce naturel ingrat, joint à ce faux art avec lequel on le gâte encore, caractériſe ſenſiblement, à ce qu'il me paroît, la différence qu'il y a de man-

(*) Je ne parle point du ſavoir-vivre, ni de la politeſſe commune, qu'il ſeroit honteux d'ignorer.

(**) La Morale étant un des principaux objets de l'Education, on doit ſans-doute en imprimer dans le cœur des Jeunes-gens les maximes les plus ſimples & les plus communes, ainſi que celles qui ſont plus réfléchies; mais il faut en même temps leur apprendre que l'uſage qu'ils doivent faire des unes & des autres, eſt de ſe conduire par elles, & non de les étaler dans la converſation.

manquer d'esprit, à être sot: l'un n'est qu'une indigence, malgré laquelle on peut être aimable; l'autre est un tort volontaire que notre orgueil ajoute à la misere de notre esprit, & qui nous rend insupportables.

Je desirerois qu'avant que les Jeunes-gens entrassent dans le monde, on leur donnât par écrit une énumération (*) de ces vérités triviales, de ces bons-mots, de ces contes qui ne sont ignorés de personne, & qui déplaisent si fort à entendre répéter.

Je ne prétens pas conclure de ce que je viens de dire, ni de ce que j'ajouterai sur ces lieux communs, qu'il faille les exclure de la conversation; une attention réfléchie à n'y produire que ces traits recherchés, seroit une autre extrémité plus à charge peut-être encore: je demande seulement qu'on y donne les lieux communs, pour ce qu'ils sont; ils n'y déplaisent que quand ils sont amenés sottement, comme des découvertes, ou qu'on paroît y entendre une finesse que peut-être ils

(*) Voici à-peu-près la forme que j'y donnerois: *Liste des lieux communs, qui ne peuvent qu'ennuyer quand ils sont donnés pour des traits d'esprit.*

Quand on parle d'être jeune, *dire que c'est un défaut dont on se corrige tous les jours.*

S'il est question du nombre convenable de personnes pour un souper, décider qu'il faut être *au-dessus du nombre des Graces, & au-dessous de celui des Muses*; c'est adopter des platitudes, &c.

Voyez ce que parut à Madame de Sevigné un Jeune-homme d'une représentation aimable, lorsqu'à propos de ce qu'on le trouvoit grand pour son âge, il répondit: *Méchante herbe croît toujours.*

On a dit des Comédies qui plaisent, sans causer des éclats de rire, *qu'elles font rire l'esprit*: ce mot n'est plus que précieux, on l'adopte en pure perte, &c.

On vous avertit que les traits de distraction de Mr. de B. .. si bien contés par La Bruyere, ne le sont plus dans le monde que par les sots, &c.

ils ont eue, mais que l'usage vulgaire où ils sont tombés, leur a fait perdre.

Un autre genre de lieux communs, où l'esprit trouve en quelque maniere occasion de briller, & où les gens sensés regretent toujours qu'on l'employe, ce sont ces theses sur le cœur, ces différences subtilement frivoles, dont l'examen ne rend l'esprit, ni plus solide, ni plus délicat, & dont la solution la plus heureuse n'est presque jamais qu'une fadeur. Quel dégoût pour la raison, que d'entendre discuter scrupuleusement, *lequel est le plus insupportable, d'apprendre la mort ou l'infidélité de ce que l'on aime; lequel est le plus tendre, de l'Amant qui voyant sa Maîtresse dans un grand péril, tombe évanoui, ou de celui qui vole à son secours?*

Il y a un Recueil intitulé *Les Arrêts de la Cour d'Amour*, qu'il faudroit faire apprendre par cœur aux enfans, de la maniere qui les en dégoûteroit davantage, afin qu'il leur restât, pour les theses galantes, le même éloignement qu'ils gardent si constamment pour quelques Livres de Grammaire dont ils ont été excédés dans leurs Classes.

L'observation que je viens de faire, n'a lieu que pour la conversation; une analyse fine des sentimens sera toujours un genre d'ouvrage propre à faire honneur à l'esprit, & qui trouvera le plus grand nombre de Lecteurs. Eh! de quels objets plus intéressans peut-on nous occuper, que de nos peines?

On doit encore prévenir les Jeunes-gens sur une autre espece de lieux communs. Je parle de ces disputes tant de fois recommencées, & qui n'ont peut-être jamais eu de fondement bien raisonnable, telles que la prééminence entre *Corneille & Racine*, entre *la Musique Italienne & la Musique Françoise*, & plusieurs autres matieres à dissertation, sur lesquelles leur esprit ne commence qu'à s'exercer, & où celui des gens du monde ne trouve

ve plus de prise, à force de les avoir disséquées. C'est la nouveauté dont ces sortes de theses frappent leur esprit, qui les en occupe; s'ils étoient plus instruits, ils sentiroient qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire sur ces matieres.

Ce seroit aussi une précaution sage, que de faire connoître, sur-tout à ceux qui ont de l'esprit, l'abus qu'on fait ordinairement de certaines hypotheses fabuleuses que le vulgaire regarde comme l'effet d'une belle imagination, & qui sont au contraire la ressource de ceux dont l'imagination ne peut rien produire. Ces systêmes chimériques qui n'ont qu'un faux éclat, ne portent ordinairement que sur deux suppositions qui se présentent aux esprits les plus bornés: l'une est de prendre le contraste des mœurs communes, tel, par exemple, que d'attribuer aux femmes l'autorité & la conduite des hommes, en donnant à ceux-ci la pudeur & les foiblesses des femmes; & la seconde, qui suppose qu'un esprit aussi peu inventif, a pour base ce qu'on appelle *le merveilleux*, comme de posséder *l'Anneau d'Angélique*, d'avoir *un Génie* à ses ordres, & d'entamer de-là un long & frivole détail des avantages qu'on sçauroit en tirer. Ce n'est pas que ces idées ne puissent être employées avec succès (*); mais il faut pour cela se garder d'abord de l'habitude d'en faire usage, parce qu'elles entraînent souvent dans des lieux communs. Il y a long-temps qu'il passe des exagérations & des extravagances par la tête des hommes, qu'on n'en imagine gueres qui aient un caractere de nouveauté. En second lieu, il faut aussi, lorsqu'on se permet ces rêveries, observer de ne les point porter trop loin, fussent-elles ingénieuses: le suffrage de ceux

(*) Quelques Ouvrages de ce siecle-ci en sont la preuve; mais c'est la maniere dont l'imagination a employé le merveilleux, & non le merveilleux même qui en fait le prix.

ceux qu'elles amusent, ne dédommage pas du peu d'opinion qu'on donne de son esprit, & de l'ennui qu'on cause à un petit nombre de gens qui sentent combien les idées giganteſques ou renverſées ſont froides & dénuées d'imagination. En général, l'imagination n'eſt point caractériſée par les chimeres, elle ſe marque & réuſſit bien mieux en mettant la vérité dans ſon plus beau jour.

Il y a d'autres lieux communs, qui conſiſtent dans des opinions fauſſes que le vulgaire conſerve comme un dépôt, le ſurnaturel lui paroiſſant toujours croyable (*), & que quelques perſonnes d'eſprit adoptent par pareſſe d'approfondir. Il ſeroit utile qu'on en formât des eſpeces de tables, afin que ces opinions & l'idée de la chimere qu'elles renferment, ſe plaçaſſent en même temps dans notre mémoire. Car, lorſque rien n'interrompt l'habitude que les enfans prennent de penſer, d'après leur Gouvernante, *que les ſonges ſont des préſages, ou que l'Aſtrologie eſt la ſcience de l'avenir*, il faut, pour effacer ces idées, des réflexions que les uns négligent de faire, & dont les autres ne ſont pas capables.

C'eſt n'eſt pas qu'on ne puiſſe être d'une converſation agréable, quoiqu'on ait toutes les craintes frivoles & les opinions chimériques; c'eſt la philoſophie de preſque toutes les femmes: mais la Nature a donné à celles qu'elle a deſtinées à plaire, un charme qui ſe répand ſur tout ce qu'elles

(*) Les préſages. Les horoſcopes. Les preſſentimens. La perſuaſion que certains ſonges ſont des avertiſſemens. La reſſemblance prétendue dans les événemens de la vie de deux jumeaux. La vertu des Taliſmans. Que la Lune fait croître & décroître la cervelle des animaux, qu'elle cauſe la plénitude, plus ou moins grande, des huitres, des écreviſſes, &c. Qu'un animal eſt plus peſant à jeun qu'après le repas. Qu'un tambour de peau de brebis ſe creve au ſon d'un tambour de peau de loup, *Voyez* Bayle, *Penſées Diverſes, Tom.* 1. *auſſi* Rohault, *Phyſique*, 2. *p.*

les pensent. Leur imagination, telle qu'on nous peint cet art de féérie, qui fait naître des palais & des jardins où l'instant d'auparavant on ne voyoit que des rochers & des ronces, embellit tout ce qu'elle nous présente; tandis que les hommes, pour réussir constamment, sont réduits à joindre de la solidité aux graces de l'esprit, & que leur imagination, quelque brillante qu'elle puisse être, ne les sauve pas de la honte d'une certaine ignorance.

A l'égard des personnes qui entrent dans le monde, préservées ou guéries de ces préjugés, elles ne peuvent trop ménager l'amour-propre de celles qui sont accoutumées à les regarder comme des vérités (*): la plupart des hommes tiennent à la petitesse de leur esprit, comme certains Amans idolâtrent une laide Maîtresse; on ne pourroit les éclairer, qu'en leur découvrant leur erreur, & l'art le plus ingénieux échoue bien souvent, quand il s'agit de désabuser sans déplaire. Il y a à cet égard un milieu à saisir, nous éloignant également de commettre notre jugement avec les personnes éclairées, & de faire paroître une supériorité qui blesse les esprits communs, nous sauve du mépris des uns & de la haine des autres.

Pour faire connoître dans toute son étendue la nécessité de s'assujettir aux usages du monde, & de s'appliquer à connoître le caractere des

(*) Je rêvassois présentement, comme je fais souvent, sur ce combien l'humaine raison est un instrument libre & vague. Je vois ordinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la vérité: ils passent par-dessus les propositions, mais ils examinent curieusement les conséquences; ils laissent les choses, & courent aux causes: plaisans causeurs, ils commencent ordinairement ainsi: Comment est-ce que cela se fait? mais se fait-il? faudroit-il dire. Je trouve quasi par-tout qu'il faudroit dire: Il n'en est rien, & j'employerois souvent cette réponse, mais je n'ose. Montaigne, *Essais.*

des personnes qui composent la Société, afin de pouvoir s'en faire aimer. On ne peut trop préparer les Jeunes-gens à la sévérité avec laquelle on les examinera, quand ils paroîtront sur cette grande scene (*). Ils doivent être prévenus qu'ils trouveront deux juges dans chaque spectateur, la raison & l'amour-propre: l'une équitable rend justice gratuitement, l'autre n'est jamais favorable qu'à de certaines conditions. L'amour-propre veut qu'on le flatte, qu'on ne perde point de vue ses intérêts; & dans la plupart des jugemens où il semble que ce soit la raison qui prononce, il se trouve que l'amour-propre a presqu'entiérement dicté l'arrêt.

Conclusion de cet Ouvrage.

C'est dès la premiere année de notre vie, que doit commencer notre Education; & après les principes de la Religion, qui est elle-même la source de toutes les vertus sociales, rien n'est plus important que d'établir en nous le desir & les moyens de disposer en notre faveur les esprits, afin de parvenir à nous concilier les cœurs; parce que, dans le commerce ordinaire de la vie, pour être heureux, il faut être aimé; que pour être aimé, il faut plaire; & qu'on ne plait qu'autant qu'on fait contribuer au bonheur des autres.

(*) Le premier pas ... que l'on fait dans le monde,
Est celui d'où dépend le reste de nos jours:
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure, en vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage;
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé:
On est suspect encor, quand on est corrigé,
Et j'ai vu quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connoissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui,
Il faut que vous viviez moins pour vous que pour lui.
L'Indifferet, Comédie, Scene 1.

AVER-

AVERTISSEMENT.

LES Contes des Fées qu'on va trouver à la suite de cet Ouvrage, seroient sans doute déplacés, s'ils faisoient partie de l'Ouvrage même; mais on reconnoîtra que les idées, les événemens, qui constituent chaque Conte, servent à prouver l'utilité de quelques-uns des principes répandus dans ces Essais. Mon objet a été d'embrasser une sorte de Roman, dont toute l'action tendît à établir une ou plusieurs vérités morales. J'ai cru que le Merveilleux de la Féérie concourroit à mettre ces Maximes dans un jour plus agréable. J'ai varié le style de ces Contes, selon le genre des sujets & le caractere des personnages; mais je sens combien je serai loin de la perfection à laquelle est parvenu dans de pareils Ouvrages, un de ces Auteurs célebres (*) qu'on relit sans cesse, & qu'on regarde comme d'excellens modeles, sans qu'on ose chercher à les imiter, parce qu'on les admire toujours davantage.

(*) Mr. de Fénelon, Archevêque de Cambrai. *Voyez* les Fables qu'il a composées pour l'Education de Mr. le Dauphin. *Tome 2. de ses Dialogues des Morts, anciens & modernes.*

LES DONS DES FÉES,

OU

LE POUVOIR DE L'EDUCATION,

CONTE.

ENTRE les différens Souverains qui dans les temps reculés partagerent l'Arabie, la Princeſſe Zoraïde fut célebre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux Fées: elle étoit bien digne de plaire à ces Intelligences qui n'exerçoient alors leur ſupériorité ſur les mortels, que dans la vue de les rendre heureux. Peu de temps après la perte de ſon Epoux, qui lui fut extrêmement ſenſible, cette Princeſſe devint Mere de deux Fils; & ſentant approcher la fin de ſa vie, que tout l'art des Fées ne pouvoit reculer, elle leur parla ainſi:

Je laiſſe deux enfans au berceau, tous deux deſtinés par nos loix à régner en même temps: vous connoiſſez mieux que nous ce que les vertus ou les défauts des Souverains répandent de biens ou de maux ſur leurs Sujets. Vous m'avez trop aimée pour me refuſer dans mes derniers inſtans la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des Etats que je leur laiſſe; vous allez les douer l'un & l'autre des qualités qui rendent les hommes dignes de la ſuprême autorité.

L'une des Fées, qui s'appelloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de ſa baguette l'aîné des deux Princes: Enfant né pour régner, dit-

dit-elle, une puiſſante Fée te doue; elle te donne *l'eſprit, la valeur, & la probité.* A ces mots elle embraſſa la Reine, & vola dans l'Empire des Fées, graver ſur la Table d'Emeraude, où ſont inſcrits les dons qu'elles font aux Souverains, ceux dont Alcimédor, (c'eſt ainſi qu'on nommoit ce Prince) venoit d'être favoriſé.

Alſime, c'eſt la ſeconde Fée, reſta dans le ſilence, portant alternativement ſes regards ſur les deux Princes. Quoi! dit Zoraïde, mon ſecond Fils n'obtiendra-t-il rien de votre puiſſance? Tandis que ſon Frere brillera de toutes les qualités qui font les vrais Monarques, celui-ci ne montrera-t-il que des vertus communes? Eſt-ce dans ce moment (le ſeul qui me reſte peut-être) que je dois ceſſer d'être chere à la plus ſecourable des Fées, à la généreuſe Alſime?

Que vous êtes dans l'erreur, répondit la Fée, mon ſilence ne préſageoit rien de funeſte pour le Prince Aſaïd, votre ſecond Fils; je cherchois à démêler dans l'avenir quelle ſera la deſtinée de ſon Frere: il ſemble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un Prince accompli, tous ſes dons auront leur effet: mais ſeront-ils ſuffiſans? Puiſſe-t-elle ne s'être point abuſée ſur le ſuccès qu'elle en eſpere! J'employerai bien mieux ma ſcience en faveur d'Aſaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître, ce ſeroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuſes qualités; les impreſſions qu'il recevra dans la ſuite des objets dont il ſera environné, mille obſtacles différens pourroient altérer l'effet de mes dons, ſi je l'abandonnois à lui-même. Elle prit alors le Prince entre ſes bras: O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie! dit-elle, je verſerai ſans ceſſe dans ton ame ces philtres imperceptibles qui développent les vertus, & qui étouffent les ſemences des vices: je ne te perdrai pas un

instant de vue, jusqu'au temps où tu seras digne de régner.

A cette promesse si intéressante, Zoraïde sentit un transport de joye qui, en terminant sa vie, en rendit les derniers instans délicieux. La Fée qu'elle tenoit embrassée, vit son ame qui, en s'élevant sur ses ailes immortelles, retournoit au centre de la lumiere d'où elle étoit descendue.

Alfime prit les rênes du Gouvernement pendant l'enfance des deux Princes, & respectant l'Ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa à l'égard de l'aîné que du soin de veiller à la conservation de sa vie, & réserva pour le second tous les secrets de son art qui servoient à embellir les ames.

Les deux Souverains avancerent insensiblement en âge. Alcimédor marqua de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il montra toujours plus d'esprit qu'on n'en devoit naturellement attendre des différens âges où il passoit successivement; mais on démêloit qu'en lui l'esprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumiere dont il fît usage au gré de sa raison. On reconnut enfin qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits, mais qu'il s'en falloit bien que ces dons ne remplissent l'idée qu'on en avoit conçue; cependant personne n'osoit lui donner des conseils par respect pour la Fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Asaïd, son esprit ne s'étoit développé que par une gradation ordinaire; mais dans ses différens progrès (graces aux premieres impressions qu'il avoit reçues de la Fée, & que par ses soins se perfectionnoient tous les jours,) il prenoit un caractere aimable. Ce n'étoit point ce que la supériorité a d'éblouissant, qui éclatoit en lui, on y découvroit ce qui la caractérise bien davantage, une raison éclairée, égale, & assaisonnée d'agrément. La Fée lui avoit fait deux présens

sens d'un prix inestimable. L'un étoit une grace dont voici la merveilleuse propriété: Il ne falloit que s'y considérer fixement (après s'être fait une habitude de la regarder,) on s'y voyoit en même temps tel qu'on croyoit être. L'autre étoit une sorte de microscope, qui faisoit dans les objets les plus attirans ce qu'ils avoient de trompeur & de chimérique. Il semble qu'à faire un usage habituel de ce secret, comme presque tous les plaisirs sont mêlés d'illusions, on dût tomber bientôt dans une indifférence insipide; mais le microscope ne grossissoit que les illusions dangereuses pour la Société: celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laissoit à notre raison le soin de les appercevoir. Ces dons précieux sont restés sur la Terre; mais on a presque entiérement renversé la maniere d'en faire usage.

Les deux Princes aiant atteint dix-huit ans, la Fée déclara que de cet instant ils restoient chargés, l'un & l'autre, du poids redoutable du Gouvernement. Il ne m'est plus permis, dit-elle à Asaïd, de rester auprès de vous; mais je descendrai souvent de la Région lumineuse d'où les Fées considerent d'un coup-d'œil tous les événemens de la Terre; je viendrai jouir avec le Prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet Empire. A ces mots elle s'éleva dans les airs, portée sur un nuage d'azur, & disparut.

La puissance souveraine se trouva donc partagée également entre Alcimédor & Asaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre, tous deux désiroient régner avec équité; tous deux agissoient dans cette même vue, mais leur caractere n'avoit aucune ressemblance; & il arrive souvent qu'avec des principes communs, & même des lumieres égales, la différence du caractere des hommes en met une bien grande dans leur conduite. Alcimédor,

inébranlable dans ſes projets, dès qu'ils lui paroiſſoient équitables, n'examinoit jamais aſſez les inconvéniens qui en pourroient naître. Son ambition ſe tournoit-elle vers la gloire, ſon courage ne lui laiſſoit enviſager que celle des Conquérans: la probité ne lui auroit pas permis de faire uſage, pour y parvenir, de moyens injuſtes; mais tout ce qui pouvoit être un ſujet de guerre légitime, lui paroiſſoit une néceſſité de l'entreprendre. Par tout où la force pouvoit être employée ſans injuſtice, il la préféroit à des voyes douces, qui avec plus de temps auroient amené les mêmes ſuccès. Son Frere, accoutumé par dégrés dès l'enfance à ne conſidérer dans les prérogatives du Trône que les vertus qu'elles donnent lieu au Souverain d'exercer, ne ſe permettoit aucune idée de gloire qui ne fût compatible avec le bonheur de ſes Sujets. Il penſoit que la véritable puiſſance doit s'impoſer elle-même des bornes; il regardoit, comme autant de triomphes, ces effets favorables que la prudence & le temps épargnent à l'autorité: la Cour, le Peuple béniſſoient ſa conduite, autant qu'ils voyoient celle de ſon Frere avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des Souverains, ſi différens par le caractere, vécuſſent longtemps dans l'union parfaite qui étoit néceſſaire pour le bien du Gouvernement. En effet, il naquit bientôt entre eux un ſujet de diviſion. Alcimédor aiant découvert qu'ils avoient d'anciens droits ſur un Royaume voiſin, poſſédé alors par le Prince Mutalib, propoſa d'armer pour les faire valoir. Aſaïd ſe refuſa à ce projet: Mon Frere, dit-il, l'ambition la plus glorieuſe pour nous, n'eſt pas de devenir plus puiſſans; nous le ſommes aſſez, étant ſupérieurs aux autres Princes d'Arabie. Que nous ſerviroient de nouvelles Provinces & de nouvelles richeſſes? elles ne nous donneroient pas de

nou-

nouvelles vertus. Pourquoi exposer des Sujets qui nous aiment, pour en soumettre d'autres qui ne nous regarderoient que comme des Tyrans? Rien n'ose troubler notre tranquillité: nous sommes respectés; faut-il sans sujet nous montrer redoutables? Asaïd parla en vain; & voyant que son Frere persistoit dans ses desseins, il lui proposa de séparer leur Etat en deux Souverainetés différentes. Ce partage étant accepté, à peine fut-il entiérement terminé, qu'Alcimédor entreprit la guerre; elle fut malheureuse. Vaincu, au-lieu d'être Conquérant, il eut recours à Asaïd, il demanda des troupes pour venger sa défaite; mais Asaïd préféra de lui procurer un secours plus salutaire. Il fit alliance avec le Prince qu'Alcimédor avoit attaqué, & devenant pour l'avenir un garant contre les attentats de son Frere, la paix fut conclue. Le sceau de cette paix étoit un double mariage: Mutalib aiant deux Filles, il fut arrêté que l'ainée épouseroit Alcimédor, & qu'Asaïd seroit uni à la seconde. Bientôt les fêtes de l'hymen succéderent aux troubles de la guerre, & la présence d'Alsime acheva de donner à cette cérémonie tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux Princesses qui ne se ressembloient, ni par la figure, ni par l'esprit, étoient ornées de bien de qualités rares. Celle qu'épousa Alcimédor, avoit en partage tous ces traits réguliers, dont l'assemblage forme ce qu'on est convenu d'appeller la beauté; mais, quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne restoit plus rien à ajouter à l'éloge de sa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'est qu'elle se trouva avoir exactement le même esprit & le même caractere qu'on découvroit dans Alcimédor; & cette conformité fit penser aux deux Cours, que ces Epoux passeroient ensemble une vie extrêmement heureuse. L'événement fut tout-à-fait contraire. Tous

deux ne voulant qu'être sévérement justes & équitables, étoient sans complaisance, dès qu'ils croyoient leur opinion ou leurs desseins raisonnables. Tous deux avec beaucoup d'esprit trouvoient dans leur entretien des sujets de dégoût, d'éloignement & d'inimitié. Chacun par amour de la sincérité ne ménageoit point la vanité de l'autre, même à l'égard des objets indifférens; quand il voyoit un juste motif de la mortifier; & par cette conduite ils furent bientôt réduits au simple commerce de convenance & de représentation.

La destinée d'Asaïd devint bien différente, & ce fut son ouvrage. La Princesse à qui l'hymen l'unissoit, & dont il fut toujours aimé éperdument, avoit tout ce qui peut remplir le cœur, & exercer la raison d'un Epoux: sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être sûre de plaire, il falloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les graces de l'esprit & du caractere charmant pour les personnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux & le plus difficile. Née sincere & avec un cœur extrêmement sensible, le sérieux, ou la joye, les égards, les devoirs, la raison même, prenoient en elle toute l'impétuosité des passions. Pénétrante sur ce qui se passoit dans une ame qui lui étoit chere, si elle ne découvroit pas dans la complaisance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faisoit si naturellement paroître; si elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicatesse, cette étendue sans réserve, qui caractérisoit la sienne, elle passoit aux reproches, à la douleur, au désespoir; sa société enfin étoit alternativement délicieuse & insupportable.

Asaïd, charmé des vertus, de l'esprit & de la tendresse

delle qu'il trouvoit en elle, faiſoit grace aux imperfections du caractere. Loin d'y oppoſer jamais, ni impatience, ni aigreur, c'étoit cette condeſcendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié que ſoutient la raiſon, & qui n'a rien de la foibleſſe. Perſuadé qu'on ne peut trop prendre ſur ſoi, pour faire ceſſer les torts & les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bientôt le calme; & inſenſiblement aiant vaincu l'impétuoſité de l'humeur, il ne reſta que la tendreſſe; & quelle tendreſſe! elle n'avoit plus de ſentimens qui ne ſerviſſent à le rendre heureux. Leur Cour ne reſpiroit que le plaiſir, la décence & le zele. Tout ce qui les environnoit, ſentoit un empreſſement à leur plaire qui ne tenoit, ni de l'intérêt, ni de la ſervitude. Bonheur ineſtimable, & preſque toujours ignoré des Souverains! Ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des Courtiſans, & ne ſe croire entourés que d'amis aimables & ſinceres. Les talens, les arts, chéris & protégés par eux, avoient pour principale ambition la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux Maîtres ſi reſpectables; tandis qu'à la Cour d'Alcimédor, le deſir de plaire n'étoit qu'une crainte de la diſgrace, & que juſqu'aux amuſemens & aux plaiſirs, tout étoit mis au rang des devoirs auſteres. Ainſi les dons de Zulmane n'avoient produit à Alcimédor d'autre fortune, que de ſe voir Souverain ſans avoir l'amour de ſes Sujets, & Epoux malheureux ſans aucun motif conſidérable de ſe plaindre de la Princeſſe.

On auroit cru qu'avec une conduite ſi différente, ces deux Princes n'auroient dû jamais éprouver une commune deſtinée; mais tout-à-coup il ſortit du fond de la Tartarie un Peuple de Guerriers qui parvinrent juſqu'en Arabie. Envain les autres Souverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor & d'Aſaïd; ces hommes inconnus étoient

deux ne voulant qu'être sévères,
tables, étoient sans complaisance
voient leur opinion ou leurs idées
Tous deux avec beaucoup d'esprit
leur entretien des sujets de dég
ment & d'inimitié. Chacun par
cérité ne ménageoit point la vér
même à l'égard des objets indiff
voyoit un juste motif de la mortif
conduite ils furent bientôt réduits
merce de convenance & de repréſ

La destinée d'Asaïd devint bien
ce fut son ouvrage. La Princesse
l'uniſſoit, & dont il fut toujour
ment, avoit tout ce qui peut rem
exercer la raison d'un Epoux: sa fi
point l'idée de ce qu'on regarde
comme la beauté; mais les femme
oient, en la voyant, que pour être
il falloit être faite comme elle.
les graces de l'esprit & du
pour les perſ
elle devenoit
commerce le
ſincere &
ſérieux,
raiſon m
té des p
dans un
couvr
quoi
ſi
d

nédor, déſerterent tous
s déſerté eſt plus triſte
Courtiſans l'abandonne-
que de la part qu'ils de-
un nouveau Maître. Al-
n Epouſe, accoutumés à
e qu'une longue proſpé-
iſſoient point l'élevation
l'adverſité; ils reſterent
rganor voulut jouir du
ens; il aimoit à voir l'a-
avec laquelle on ſoute-
l remarqua avec plaiſir,
des hommes dont toute
ſparu avec leur crédit ou
g diſtingué & qui les éle-
e mérite, tomboient con-
s la foule. Mais quel
ment, lorſqu'arrivant au
a inutilement les marques
ttendoit d'y reconnoître!
s leur devoir & les Cour-
pés à marquer leur fidélité
t hommage étoit un gage
a le Prince & la Princeſſe
également éloignée de la
la triſteſſe humiliante. Ils
du deſir de voir couron-
rendît heureux des Sujets
une maniere ſi admirable le
erganor crut être abuſé par
ſaïdt s'écria-t-il; & vous,
que votre gloire eſt ſupé-
ous m'apprenez que je n'ai
Je n'enviſageois que la do-
a force, qui ne s'entretient
qui ne cherche qu'à s'é-
es connoître que la vérita-

braves, disciplinés, & si formidables en nombre, qu'ils accablerent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élevation de son ame. Ce Conquérant s'étant emparé de la Ville capitale des Etats d'Asaïd (car ce Prince qui avoit été vaincu le dernier de tous, s'y étoit retiré avec son Frere,) Aterganor assembla les hommes les plus considérables des deux Nations, & leur parla ainsi: Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'esclavage. Je sais quelles sont vos vertus; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes, tels que vous, ne doivent obéir qu'au plus Grand Roi de la Terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples que j'ai soumis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés; conservez vos usages, vos mœurs, & choisissez vous-mêmes le nouveau Maître qui, sous mon autorité, sera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis dès ce moment l'entiere égalité de condition. Que pendant douze soleils il n'y ait plus entre vous d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires. Employez ces jours d'une liberté si pure à vous élire un Souverain: fut-il tiré du sang le plus obscur, sur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le Vainqueur dit ensuite aux deux Princes, qu'il les laissoit libres dans leur Palais, & il alla camper au milieu de cette redoutable Armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée, fit naître une révolution subite: tous, ceux pour qui la servitude, les devoirs, le respect, avoient été un fardeau, ne songerent plus à le supporter. Entre les personnes accoutumées à être prévenues à faire autant de loix de leurs volontés, plusieurs conserverent à peine de l'autorité dans leur famille. Les Gardes,

des; les Officiers d'Alcimédor, déſerterent tous de ſon Palais, & un Palais déſerté eſt plus triſte, qu'une cabane habitée; ſes Courtiſans l'abandonnerent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau Maître. Alcimédor & la Princeſſe ſon Epouſe, accoutumés à la hauteur & à la conſtance qu'une longue proſpérité fait naître, ne connoiſſoient point l'élevation d'ame qui fait ennoblir l'adverſité; ils reſterent ſeuls, & humiliés. Aterganor voulut jouir du ſpectacle de ces changemens; il aimoit à voir l'abattement, ou la dignité avec laquelle on ſoutenoit les grands revers. Il remarqua avec plaiſir, dans les différens états, des hommes dont toute la conſidération avoit diſparu avec leur crédit ou leurs titres, qui d'un rang diſtingué & qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & mépriſés dans la foule. Mais quel fut l'excès de ſon étonnement, lorſqu'arrivant au Palais d'Aſaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître! Il voyoit les Gardes dans leur devoir & les Courtiſans d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le Prince & la Princeſſe dans une aſſiette d'ame également éloignée de la fermeté faſtueuſe & de la triſteſſe humiliante. Ils ne s'entretenoient que du deſir de voir couronner un Souverain qui rendît heureux des Sujets dont ils éprouvoient d'une maniere ſi admirable le reſpect & l'amour. Aterganor crut être abuſé par un ſonge. O fortuné Aſaïd! s'écria-t-il; & vous, reſpectable Princeſſe, que votre gloire eſt ſupérieure à la mienne! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'enviſageois que la domination qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable

braves, disciplinés, & si formidables en nombre, qu'ils accablerent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoutoit encore à leur force & à leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élevation de son ame. Ce Conquérant s'étant emparé de la Ville capitale des États d'Asaïd (car ce Prince qui avoit été vaincu le dernier de tous, s'y étoit retiré avec son Frere,) Aterganor assembla les hommes les plus considérables des deux Nations, & leur parla ainsi: Je n'ai pas prétendu vous conquérir pour vous mettre dans l'esclavage. Je sais quelles sont vos vertus; elles ont accru l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes, tels que vous, ne doivent obéir qu'au plus Grand Roi de la Terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples que j'ai soumis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés; conservez vos usages, vos mœurs, & choisissez vous-mêmes le nouveau Maître qui, sous mon autorité, sera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis dès ce moment l'entiere égalité de condition. Que pendant douze soleils il n'y ait plus entre vous d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires. Employez ces jours d'une liberté si pure à vous élire un Souverain: fut-il tiré du sang le plus obscur, sur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le Vainqueur dit ensuite aux deux Princes, qu'il les laissoit libres dans leur Palais, & il alla camper au milieu de cette redoutable Armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée, fit naître une révolution subite: tous, ceux pour qui la servitude, les devoirs, le respect, avoient été un fardeau, ne songerent plus à le supporter. Entre les personnes accoutumées à être prévenues à faire autant de loix de leurs volontés, plusieurs conserverent à peine de l'autorité dans leur famille. Les Gardes,

des ; les Officiers d'Alcimédor, déſerterent tous de ſon Palais, & un Palais déſerté eſt plus triſte, qu'une cabane habitée ; ſes Courtiſans l'abandonnerent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau Maître. Alcimédor & la Princeſſe ſon Epouſe, accoutumés à la hauteur & à la confiance qu'une longue proſpérité fait naître, ne connoiſſoient point l'élevation d'ame qui fait ennoblir l'adverſité ; ils reſterent ſeuls, & humiliés. Atterganor voulut jouir du ſpectacle de ces changemens ; il aimoit à voir l'abattement, ou la dignité avec laquelle on ſoutenoit les grands revers. Il remarqua avec plaiſir, dans les différens états, des hommes dont toute la conſidération avoit diſparu avec leur crédit ou leurs titres, qui d'un rang diſtingué & qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & mépriſés dans la foule. Mais quel fut l'excès de ſon étonnement, lorſqu'arrivant au Palais d'Aſaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître ! Il voyoit les Gardes dans leur devoir & les Courtiſans d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le Prince & la Princeſſe dans une aſſiette d'ame également éloignée de la fermeté faſtueuſe & de la triſteſſe humiliante. Ils ne s'entretenoient que du deſir de voir couronner un Souverain qui rendît heureux des Sujets dont ils éprouvoient d'une maniere ſi admirable le reſpect & l'amour. Atterganor crut être abuſé par un ſonge. O fortuné Aſaïd ! s'écria-t-il ; & vous, reſpectable Princeſſe, que votre gloire eſt ſupérieure à la mienne ! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'enviſageois que la domination qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable

lité autorité sur les hommes à sa source dans leur cœur. Alors les Députés des deux Nations se présenterent pour proposer le Roi qu'ils avoient choisi. Tous proclamerent Asaïd: on ne voyoit par-tout que des larmes de zele, d'amour & de joye: on n'entendoit que le nom d'Asaïd. Atergnor à ce spectacle descendit du Trône; il déposa son sceptre entre les mains d'Asaïd, & plaçant sa propre couronne sur la tête de la Princesse: Réglez, leur dit-il, puisque tous les cœurs vous appellent, non pour reconnoître un Roi supérieur à vous. Oserois-je assujettir ceux dont j'admire l'exemple, & dont les vertus m'instruisent? Je rendis la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus: je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'Empire. Qu'Alcimédor cesse d'être Souverain. Je réunis pour vous seul les Etats que vous aviez partagés avec lui. Comme Atergnor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre. Zulmane parut sur un char; & pour dérober aux yeux des mortels le Prince à qui ses dons avoient été si peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainsi que sa Princesse, & se perdit dans l'immensité des airs. Allume s'offrit alors sur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumiere: elle confirma la [illegible] juste qu'Atergnor venoit de faire, & [illegible] oit le bonheur des Peuples que lui avoient [illegible] ndés. Elle reconnut avec tran[illegible] nos[illegible] re dont Asaïd étoit [illegible] fr[illegible] de son éducation; [illegible] regne d'Asaïd, [illegible] été nommée l'A[illegible]

L'ISLE DE LA LIBERTÉ.

CONTE.

UN Enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner, particuliérement en autrui, les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, résolut de démasquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il se retira dans une Isle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y seroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injustices de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois personnages de l'espece de ceux qu'il attendoit. Vous desirez le droit de Citoyens? leur dit-il; je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose: Dites-moi, chacun, quel est votre caractere, votre goût dominant? on écrira sur la liste de nos Insulaires ce que vous allez dicter; & dès ce moment vous pourrez vivre ici de la maniere qui vous conviendra, sans que personne vous en empêche.

L'un, qui s'appelloit Almon, dit: *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis*; voilà mon caractere. On écrivit: *Almon est naturel.* Pour moi, dit le second, qui se nommoit Alibé: *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres, j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit: *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue, dit le troisieme, qui avoit nom Zanis: *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit: *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'Enchanteur, vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira; allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'Enchanteur dit à ceux qui

ble autorité sur les hommes a sa source dans leur cœur. Alors les Députés des deux Nations se présenterent pour proposer le Roi qu'ils avoient choisi. Tous proclamerent Asaïd: on ne voyoit par-tout que des larmes de zele, d'amour & de joye: on n'entendoit que le nom d'Asaïd. Aterganor à ce spectacle descendit du Trône; il déposa son sceptre entre les mains d'Asaïd, & plaçant sa propre couronne sur la tête de la Princesse: Régnez, leur dit-il, puisque tous les cœurs vous appellent, non pour reconnoître un Roi supérieur à vous. Oserois-je assujettir ceux dont j'admire l'exemple, & dont les vertus m'instruisent? Je rendis la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus: je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'Empire. Qu'Alcimédor cesse d'être Souverain. Je réunis pour vous seul les Etats que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre. Zulmane paroît sur un char, & pour dérober aux yeux des mortels le Prince à qui ses dons avoient été si peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainsi que sa Princesse, & se perdit dans l'immensité des airs. Alême s'offrit alors sur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumiere: elle confirma la loi si juste qu'Aterganor venoit de faire, & qui assuroit le bonheur des Peuples que lui avoit recommandés Zoraïde. Elle reconnut avec transport dans la nouvelle gloire dont Asaïd étoit environné, les fruits heureux de son éducation; & c'est depuis cette époque du regne d'Asaïd, que cette Partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie Heureuse.

FIN.

L'ISLE DE LA LIBERTÉ.

CONTE.

UN Enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner, particuliérement en autrui, les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, résolut de démasquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il se retira dans une Isle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y seroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injustices de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois personnages de l'espece de ceux qu'il attendoit. Vous desirez le droit de Citoyens? leur dit-il; je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impose: Dites-moi, chacun, quel est votre caractere, votre goût dominant? on écrira sur la liste de nos Insulaires ce que vous allez dicter; & dès ce moment vous pourrez vivre ici de la maniere qui vous conviendra, sans que personne vous en empêche.

L'un, qui s'appelloit Almon, dit: *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis*; voilà mon caractere. On écrivit: *Almon est naturel.* Pour moi, dit le second, qui se nommoit Alibé: *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres, j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit: *Alibé aime à plaire.* Il faut que je l'avoue, dit le troisieme, qui avoit nom Zanis: *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit: *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'Enchanteur, vous livrer sans aucune contrainte au genre de vie qui vous plaira; allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'Enchanteur dit à ceux qui

qui formoient sa Cour : Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractere? Je vais vous en faire un portrait véritable. Almon, sans égards pour ce qui convient aux autres, est accoutumé à ne se jamais contraindre: quoiqu'il ait de l'esprit, s'il loue, ou s'il blâme, c'est toujours par caprice; voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans dessein de dominer, il est décidant; il parle par la seule envie de parler; il interrompt pour dire son avis, & contrarie souvent qui vient à le suivre; en un mot, rempli de défauts contre la Société, & leur donnant libre carriere, voilà ce qu'il appelle haïr la dissimulation. Alibé, qui effectivement a bien des talens, ne les employe que contre lui: il veut qu'on l'écoute sans cesse, il veut être applaudi, & l'être seul; & il appelle cette sorte de tyrannie, aimer à plaire. A l'égard de Zanis, toujours occupé à ne ressembler à personne, il rit de ce qui attristeroit les autres, & regarde d'un œil funeste tout ce qui excite la gayeté. Facile à démêler, lorsqu'il se croit impénétrable, on voit qu'il s'est fait le matin une liste des étonnemens, des distractions, des caprices qu'il aura dans la journée: indiscret, contredisant, injuste, il se croit justifié suffisamment, quand il a dit : *C'est que je suis singulier*; il croit même avoir fait son éloge. Jouissons sans qu'ils nous apperçoivent, des aventures qui vont les surprendre. A ces mots l'Enchanteur & ses confidens devinrent invisibles.

Almon, en sortant de chez l'Enchanteur, se trouva près d'un superbe Palais, & découvrit au frontispice une table de lapis, sur laquelle des cailloux transparens formoient cette inscription, qui étoit éblouissante :

Tout le monde a raison.

Almon, frappé de curiosité, entre; & comme il approchoit du vestibule, il entend un bruit de divers instrumens. Le bruit cesse, deux portiques s'ouvrent, & il voit paroître deux Hérauts, dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes, & qui marchoient vers lui, tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fausses graces, & quelquefois d'une maniere comique. *C'est ici le Palais d'Alcanor*, lui dit le premier qui l'aborda. *Vous pouvez le regarder comme le vôtre*, ajouta le second; & tout de suite reprenant alternativement la parole, sans donner à Almon le tems de répondre, ils continuerent ainsi: *Cette retraite est charmante*, ON PEUT S'Y ENNUYER, ET LE DIRE; *on peut, dès qu'on s'y plaît, y passer les jours entiers*; ON PEUT N'Y VENIR QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPAROÎTRE. *Alcanor est sans cesse environné de tout ce qui fait l'amusement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN USE AINSI; ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon se trouva près de l'appartement; les deux Hérauts alors lui répéterent trois fois de suite, parlant en même tems: *Ici tout le monde a raison.*

Les Hérauts se retirerent, & Almon entra dans un magnifique sallon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes, qui par leur maintien, leurs occupations, leurs discours, sembloient se croire seuls. L'un rêve, l'autre danse; celui-ci parle, & n'est point écouté: celle-là s'examine dans une glace, & révele tout haut ce qu'en secret son amour-propre lui inspire de bonne opinion d'elle-même: ici on entend dire, *j'ai beaucoup d'esprit*; là, *je suis une créature parfaite*.

Enfin,

Enfin, ce sont beaucoup de gens en un même lieu qui ne forment point de Société.

Alcanor, assis sur une espece de trône, paroissoit n'être point occupé des autres, & les autres ne l'étoient point de lui. Dans des momens il étoit environné d'un cercle, où tous parloient ensemble; quelquefois c'étoit un silence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de personne, vint s'asseoir auprès d'Alcanor, lorsque l'entretien se tournoit sur l'éloge de la politesse. Si vous en êtes, dit Almon en interrompant, à définir la politesse de cette Isle, la conversation tombera bien-tôt? Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor avec un air de circonspection; mais, comme je hais la dissimulation, je vous avouerai que notre opinion ne paroît la plus dénuée de sens commun, de jugement, de raison, d'esprit; la politesse ne consiste que dans de certains usages convenus, & vous ignorez les nôtres? Et je les ignorerai, repartit Almon, à moins que pour m'acquitter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une maniere fort desobligeante. Desobligeante! dit l'Epouse d'Alcanor avec un sourire d'amitié, elle n'est que naturelle; & je vous avertis (car j'aime mes voisins) qu'à en juger autrement, vous paroîtrez ridicule, & vous faites bien: on se montre ici tel qu'on est. Almon voulut repliquer. Si vous insistez, interrompit la Dame, vous serez un sot; je vous le dis, parce que je le pense, & que je hais la dissimulation. L'Enchanteur parut alors. Quelle insupportable liberté que celle de votre Isle! s'écria Almon; on n'y éprouve, m'auriez-vous dit, aucune injustice de la part de vos Citoyens? Sans-doute, répondit l'Enchanteur; c'est vous qui êtes injuste. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'approuve que vous le soyez; mais croyez-

yez-vous avoir le privilege exclusif de l'être? Apprenez que c'est aussi le caractere de tous nos habitans. Pouvez-vous vous plaindre de gens qui vous ressemblent? Mais sortez d'erreur, Almon, & que les scenes qui viennent de vous déplaire, vous instruisent; il n'y a point de Société qui pût s'entretenir, si les hommes se montroient toujours tels qu'ils sont: il n'est permis de s'abandonner à son naturel, que quand ce naturel s'accorde avec les usages & les vertus qui lient la Société. Je le vois, dit Almon frappé de ces vérités: Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un sot; je le suis, je commence à le connoître, & je veux rester parmi vous, pour m'en convaincre au point de ne l'être bien-tôt plus, si je puis. Je répons de vous, continua l'Enchanteur, sans même que mon art s'en mêle; avec de l'esprit & un vrai desir de plaire, on se corrige bien-tôt de ses défauts. Venez être témoin des aventures de vos camarades, elles serviront encore à vous instruire. A ces mots ils furent transportés dans une maison, où Alibé venoit d'être présenté. C'étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. A peine Alibé fut-il assis, qu'il s'empara de la conversation; & ce fut pour étaler toutes ses connoissances, pour montrer beaucoup d'esprit, & pour parler de soi, tout comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite que le sien, & que celui des autres ne consistât qu'à savoir lui rendre hommage.

L'assemblée jouissoit du plaisir de voir croître l'orgueil & le ridicule d'Alibé; mais ce n'étoit pas assez pour elle, il falloit qu'il sentît sa situation. Tout d'un coup chacun change avec lui de conduite: il venoit d'annoncer le récit d'une aventure très-singuliere qui lui étoit arrivée: il commence, un homme l'interrompt, & à propos de singularité, raconte un songe très-extraordinai-

re

re qu'il a fait la nuit précedente. Alibé ſe contraint, s'impatiente; il ſaiſit enfin une occaſion de propoſer des vers aſſez heureux qu'il a compoſés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux; & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de ſe taire. Quand il ſe voit environné de talens qui le perſécutent, parce qu'ils ſont applaudis, & qu'il ne trouve pas le moindre jour pour faire briller les ſiens, il n'y peut plus tenir, il ſort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maiſon pour le mérite d'autrui. Il va chez l'Enchanteur, qui, pour toute réponſe à ſes plaintes, lui préſente le Livre ſur lequel on avoit inſcrit ſon caractere: il l'ouvre, & lit: Alibé, comme il croit être, *Il aime à plaire.* Alibé, comme il eſt, *Il ne veut que briller.* Alibé referme le Livre, regarde en pitié l'Enchanteur, & court ſe rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'Enchanteur: quelques connoiſſances, divers talens médiocres, & peu d'eſprit, c'eſt de cet aſſemblage que ſa fatuité a pris naiſſance.

Il ne manquoit à l'Enchanteur que de voir Zanis ſur la ſcene; il eut bien-tôt ſatisfaction. Comme Zanis paſſoit ſur une grande place, une troupe de gens, parés d'une maniere bizarre, l'entourent, & l'engagent à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduiſent ainſi dans une eſpece de Temple, où il trouve une nombreuſe aſſemblée. Il ſe préſente avec une ferme réſolution d'être plus ſingulier que jamais; maintien recherché, propos hazardés, tout eſt mis en œuvre, & n'eſt point remarqué: il voit que, bien loin d'étonner perſonne, il eſt regardé comme un homme à l'ordinaire. Cela le décontenance: il reprend courage, il avance une maxime inouie; tout le monde eſt de ſon opinion; on connoiſſoit

cette

cette façon de penser, elle est commune. Son embarras se renouvelle: il conte, il exagere, on commence à l'écouter; mais un autre prend la parole, & tient des discours si outrés, que Zanis est presque réduit à se trouver raisonnable. Enfin, il se retire avec le dépit d'avoir été unanimement joué sur la justesse de son esprit & sur la retenue de son imagination.

Il rêve, il médite, il est pénétré de douleur; car rien n'est si humiliant que la déraison affectée en pure perte. Dans ce trouble d'esprit, il est abordé par un petit homme, qui, avec tout l'ajustement & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme simple, un esprit sensé, lui dit le faux viejllard. On vous a bien étonné dans la maison dont vous sortez. Vous n'êtes pas encore assez instruit de l'humeur capricieuse de nos Citoyens: ce sont des especes de fous, qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singuliere; & vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi? Les usages communs sont des conventions sages qui épargnent à notre esprit le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on rétrecit son imagination, combien on l'avilit, quand on la tient sans-cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, passionnés ou indifférens, par contenance, à nous faire dire oui ou non, d'une maniere remarquable? Vous verrez ici bien des scenes qui vous surprendront, vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amusera. A force de se singulariser à tous égards, nos Insulaires ont épuisé les moyens les plus bizarres d'y parvenir; & imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répete! Pour moi, revenu

de

de la sotte ambition de paroître extraordinaire, je bâille au seul souvenir de ce qu'elle m'a fait faire, & pour ne plus retomber dans un pareil égarement, je me suis imposé tous les assujettissemens, & en même tems tous les avantages de la vieillesse. Je mene constamment la vie sage & retirée qui lui est propre; je passe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos; je radotte au milieu de ma famille; je ne sors qu'un moment à midi pour me promener au soleil, & ne songe pas s'il y a dans le monde des fous qui veulent se distinguer & servir de spectacle aux autres. Le sage vieillard étala tout de suite une quantité de maximes rebattues sur la simplicité des premiers hommes, & qui commençoient toutes par *Autrefois*. Zanis écoutoit avec un secret dépit, de l'étonnement que lui causoit cet homme qui extravaguoit par principe. Cette scene finie, plusieurs autres aussi peu attendues se succéderent, & remplirent la journée de Zanis: s'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu: desiroit-il se mettre à table, on lui donnoit une comédie. Enfin, outré de la persécution que lui faisoient souffrir les fantaisies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'Enchanteur. Laissez-moi partir, dit-il, vos habitans se donnent pour extraordinaires, & ils ne sont que contrarians, capricieux, extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre, répondit l'Enchanteur; au-lieu de vous vanter d'être singulier, que ne me dites-vous de bonne-foi. Je meurs d'envie de le paroître; l'un est bien différent de l'autre. Les gens naturellement singuliers plaisent ordinairement dans la Société: au-lieu que celui qui ne l'est que par étude, outrant bien-tôt son personnage, ne tarde guere à ennuyer, & finit par être insupportable; mais j'ai voulu vous desabuser, & non vous punir. Tout ce qui vous est arrivé, ainsi qu'à Almon, n'étoit que

que preſtige: retournez, l'un & l'autre, dans votre Patrie, & n'oubliez jamais, s'il eſt poſſible, que le naturel qui déplait, doit ſe cacher, & que l'ambition d'être extraordinaire mene inſenſiblement à la folie.

LES AYEUX,

OU

LE MERITE PERSONNEL,

CONTE.

IL y avoit jadis à la Cour de Perſe un uſage ſingulier ſur la maniere de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorſqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre, ſe préſentoient en même temps devant le Souverain, là ſur un taliſman compoſé par les Génies, il gravoient avec un diamant les titres qui leur donnoient lieu d'eſpérer la préférence; & tel étoit le pouvoir du taliſman, que, ſi pour ſe faire valoir, on y traçoit quelques faits, quelques éloges de ſoi-même, qui bleſſaſſent la vérité, les caracteres en cet endroit changeoient de couleur, lorſque le taliſman paſſoit entre les mains du Monarque. Le Roi, qui étoit le Prince de ſon ſiecle le plus équitable, n'avoit trouvé que cet expédient pour n'être jamais trompé par la vraiſemblance.

Un jour que la Province la plus conſidérable de l'Empire ſe trouva ſans Gouverneur (c'étoit le Khoraſſan,) comme il falloit pour y repréſenter avec dignité, avoir des richeſſes immenſes, deux hommes ſeuls vinrent ſe proſterner devant le Roi. L'un des concurrens, qui s'appelloit Koſroun, deſcendoit des Giamites; cette race ſi ancienne & ſi illuſtre dans la Perſe, que peu d'autres oſoient lui

lui, disputer la prééminence: outre un avantage si favorable pour être traité avec distinction par le Souverain, Kosroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure, beaucoup d'esprit; mais il étoit né farouche & impérieux; son sérieux désignoit la fierté; son sourire marquoit une ironie méprisante. Occupé sans cesse de ses Ayeux, il s'approprioit, en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avoit fait leur gloire. Tharzis (c'est le nom de son concurrent) descendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une considération telle qu'une plus haute naissance que la sienne, n'auroit pu y rien ajouter: ajant les vertus & les talens qui rendent digne des grandes places, il pensoit si modestement sur tout ce qui pouvoit être à sa gloire, il paroissoit si peu occupé de son esprit dans les momens où il réussissoit davantage, qu'on lui pardonnoit sans peine une supériorité qui ne servoit qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kosroun, après s'être prosterné avec affectation, comme si la Cour avoit eu besoin de son exemple pour rendre au Souverain ce devoir indispensable, reçut le talisman; & persuadé que son mérite seul décidoit suffisamment en sa faveur, voici ce qu'il se contenta d'y tracer:

Mes Ayeux & moi.

Le talisman passa ensuite dans les mains de Tharzis, qui pensant que ses grandes richesses étoient le seul titre qui dût le faire préférer à plusieurs hommes de la Cour, très-dignes comme lui de cette place, grava pour motifs de la grace qu'il attendoit du Monarque, ce peu de mots:

Vos bontés & mon zele.

Le Roi resta quelque momens dans le silence, observant le talisman : il se tourna ensuite vers les portiques d'un sallon intérieur, dont l'accès étoit interdit à tous ses Courtisans. A l'instant les portiques s'ouvrirent : on entendit un bruit mêlé du triomphe ; & l'on vit paroître soixante Vieillards vénérables, qui, après s'être inclinés avec respect, se placerent aux deux côtés du Trône, chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kosroun étonné demanda en secret quelles étoient ces figures bizarres qui osoient se placer si près du Souverain. Tout garda le silence.

Voyez, dit le Roi aux deux Prétendans, ces sages Vieillards qui m'environnent : plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun blessé de cette loi, représenta qu'il s'avilioit à reconnoître d'autre Juge que son Souverain ; & loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes Vieillards dont sa destinée pouvoit dépendre, il exposa sans ménagement, que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison ; qu'attachés à des préjugés, à des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut-être injustes, avec le dessein d'être équitables : enfin son caractere présomptueux & altier, son mépris pour le reste des hommes, parurent à découvert ; & quelques-uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence des discours qu'il osoit se permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla jusqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au seul homme qui restât de l'illustre Race des Giamites. A ce mot, les Vieillards firent un cri d'indignation : Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche ; c'est aux Giamites mêmes que vous parlez. C'étoit eux effectivement, que le

Roi, pour confondre le présomptueux par les motifs mêmes qui faisoient naître sa confiance, avoit évoqués avec le secours du talisman. Kosroun, alors dépouillé subitement de tout ce qui fondoit sa considération, ne fut plus apperçu que par ses défauts; il ne vit plus pour lui dans tous les yeux que le mépris, ou une sorte de pitié presqu'aussi humiliante. Apprenez, malheureux Kosroun, continua le Vieillard, que celui à qui les vertus de ses ancêtres n'inspirent qu'un sentiment d'orgueil qui le fait haïr, est desavoué d'eux, & que loin d'avoir part à leur gloire, il doit être condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes Concitoyens dont il dédaigne d'être aimé. Le Roi alors nomma Tharzis, & les Vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse sur l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres? Dans la crainte de les voir renaître tout-à-coup, on ne songea qu'à se rendre digne d'eux; mais malheureusement le secret de les évoquer s'est perdu, & voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme: Quand on marque aux Grands qui ne méritent rien par eux-mêmes, des déférences ou du respect, une voix qu'eux seuls n'entendent pas, leur crie: Ce n'est pas à vous, c'est à vos ayeux, que les égards dont vous jouissez, s'adressent.

ALIDOR
ET THERSANDRE,
CONTE.

ALIDOR & Thersandre étoient jumeaux, & d'une figure qui ne laissoit rien à desirer. C'étoit encore un autre prodige, que leur parfaite ressemblance: ils avoient avec beaucoup d'esprit l'un

l'un & l'autre, les mêmes traits, la même action, le même son de voix: il sembloit enfin que la nature aiant formé l'un des deux, avoit été si contente de l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaisir à l'imiter sans la moindre différence. Aiant été adoptés dès le berceau par un Enchanteur & par une Fée, ils ne manquoient pas d'usage du monde, quoiqu'ils n'euſſent jamais habité qu'une campagne. Par le secours de la féerie, les gens aimables de chaque Nation étoient transportés tour à tour dans cette habitation, sans qu'ils s'en aperçussent, sans que cela dérangeât rien à leur maniere de vivre, ni à leurs plaisirs. C'étoit pendant la nuit que le charme les attiroit: soit qu'ils dormissent ou qu'ils fussent à table, soit qu'un bal ou quelqu'autre fête les rassemblât, les personnes, le souper, le lieu, tout étoit enlevé, & devenoit le spectacle du Palais de la Fée & de l'Enchanteur. Ceux qui avoient été transportés pendant le sommeil, & qui s'étant réveillés dans le Palais en avoient vu les merveilles, s'imaginoient n'avoir fait que dormir & rêver. On a été bien longtemps qu'on prenoit ces sortes de voyages pour des songes.

Alidor & Thersandre passoient ainsi une vie agréable. L'Enchanteur étoit le meilleur homme du monde: il n'avoit qu'une chose de gênante; c'est que, comme il pensoit fort peu, il vouloit qu'on pensât pour lui, qu'il fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir. Ce n'étoit pas des raisonnemens ni des réflexions qu'il demandoit; il ne vouloit que de ces choses qu'on entend sans presque y donner attention: il exigeoit par exemple, que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée, & cent minuties pareilles qui ennuyent ordinairement tout autre que celui qui a la petitesse d'esprit de les raconter. La Fée au contraire avoit en antipathie quelqu'un qui parloit

loit de soi sans nécessité: elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire; mais ne voulant contraindre personne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'Enchanteur, & s'étoit réservé Therfandre, l'aiant accoutumé de bonne heure à ne point entretenir les autres de ses petites aventures, de ses goûts, de ses haines, ni enfin de tout ce qui n'intéressoit que lui.

Therfandre & son Frere étoient dans leur vingtieme année, lorsqu'ils entendirent un Héraut qui crioit à haute voix : *Qui ofera mériter l'honneur d'épouser la Fille du Roi, ou d'être Gouverneur de la moitié du Royaume? Il vient de naître un homme, ou plutôt un horrible Monstre à deux têtes, & qui porte écrit sur chaque front en caracteres de feu: Qu'on me donne la Princesse en mariage, ou je renverserai le Monde. Comme il est Fils d'un Enchanteur, il dissipe une Armée par le seul bruit de sa voix; mais il peut succomber, s'il n'est attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu, & apportera sa dépouille, recevra, au choix de la Princesse, l'une des récompenses promises.*

Le Héraut aiant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouverent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante, par la figure, l'esprit & le caractere; qu'ensuite on considere, on entende la Princesse, on dira: Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon Frere, dit Therfandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même sentiment. Ils s'armerent cha-

chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée; & aiant appris que le Géant qui parcouroit cent lieues de pays d'un soleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur château, ils allerent à sa rencontre. A peine furent-ils sur le bord d'un Bois assez proche de leur demeure, qu'ils apperçurent un Monstre haut de trente pieds, aiant deux têtes humaines, des ailes de cristal, & quatre bras armés de griffes fort longues & dentelées: il ne voloit pas; mais secouru de ces mêmes ailes, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant sur une énorme massue.

7 Malgré la supériorité que paroissoit avoir sur eux un Colosse si terrible, comme il avoit quelque chose d'humain, ils crurent que ce seroit une lâcheté de l'attaquer ensemble. Ils pensoient que le courage & l'adresse étoient un genre de force supérieur à tout autre; & aiant tiré au sort à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha aussi-tôt vers le Monstre, qui, s'étant armé de son arc, tira plusieurs fleches dont la pesanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita avec une adresse extrême, & lançant son dard il fit à l'une des têtes du Géant une légere blessure. Le Monstre alors faisant plusieurs mouvemens de son énorme massue, causa une si grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme si un ouragan l'eût renversé. Therſandre voyant son Frere hors de combat, courut pour le venger. Le Géant tenoit un bras levé pour accabler son ennemi vaincu, lorsqu'il apperçut le nouveau combattant, qui lui crioit de se défendre; & furieux de ce qu'un adversaire qu'il trouvoit méprisable, se flattoit de le mettre en péril, il résolut de lui faire souffrir une mort horrible. On vit alors jaillir de ces mêmes caracteres qu'il avoit imprimés sur chaque front, des serpentaux enflammés & des fleches brûlantes. Therſandre, loin d'en être

effrayé, se jette à travers ces dangers; il lança son dard avec tant de justesse, qu'il fit au Monstre une profonde blessure. Le Monstre alors leva sa massue; mais les forces lui manquerent, il tomba, & Thersandre lui trancha les deux formidables têtes qui avoient causé tant de frayeur au Roi & à la Princesse, lorsque le Monstre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor aiant repris ses esprits, Thersandre & lui allerent faire part de ce triomphe à l'Enchanteur & à la Fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande entreprise de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'Enchanteur, apprendre au Roi la mort du Monstre. Contez-lui bien en détail les circonstances de cette admirable nouvelle, & recevez les recompenses que vous avez méritées. La Fée parla différemment à Thersandre. Sans-doute, lui dit-elle en secret, vous voulez être l'Epoux de la Princesse? Il faut mériter qu'elle vous préfere: observez plus sévérement que jamais de ne point parler de vous, lors même que vous l'entretiendrez du service que vous venez de lui rendre. Thersandre remercia la Fée, rejoignit son Frere, & ils partirent.

Ils arriverent le lendemain à la Cour. Le Roi & la Princesse déjà informés de toutes les circonstances de leur victoire, voulurent pour les recevoir avec distinction, leur donner à chacun une audience particuliere. Alidor, comme l'aîné, parut le premier: sa figure si belle & si noble, une certaine grace qui paroissoit dans toutes ses actions, & l'une des têtes du Monstre qu'il portoit avec fierté au bout de son épée, tout cela formoit un contraste qu'on voyoit avec une sorte d'admiration. Le Roi & la Princesse en furent frappés. Alidor conta comment son Frere & lui, sur le récit du Héraut, avoient résolu de chercher le

Géant.

Géant. Il ne songea à parler du Portrait de la Princeſſe; mais il dépeignit la figure effrayante du Monſtre, & tout le péril de le combattre; la bleſſure qu'il lui avoit faite; & enfin l'effet de ce tourbillon dont il avoit été renverſé, comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit qu'Alidor orna de traits d'eſprit & d'éloquence, flatté de l'eſpoir d'obtenir la main de la Princeſſe, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle, que de l'éclat de ſa propre aventure. Le Roi après lui avoir donné toutes ſortes de témoignages d'eſtime: Allez, lui dit-il, vous apprendrez bientôt quelle ſera votre récompenſe. Alidor ſe retira, & Therſandre fut introduit.

Therſandre ne portoit point une des têtes du Monſtre, comme avoit fait Alidor; il l'avoit dépoſée dans la ſalle des Gardes, au pied du faiſceau d'armes. Il parut avec l'extérieur ſimple d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour: ce fut toute la différence que la Princeſſe apperçut entre ſon Frere & lui; étant d'ailleurs très-ſurpriſe de leur reſſemblance. Therſandre s'avança avec beaucoup de grace & de modeſtie; il reſta dans le ſilence, attendant que le Roi lui parlât, & regardant de temps en temps la Princeſſe. C'eſt donc vous, brave Therſandre, qui avez triomphé du Géant? lui dit le Roi. Mon Frere l'avoit bleſſé, répondit Therſandre, & depuis ſa bleſſure il avoit peine à ſe défendre. Vous rabaiſſez beaucoup la gloire de votre combat, continua le Monarque; mais je ſuis inſtruit des périls que vous avez bravés. Le Monſtre étoit facile à vaincre, reprit Therſandre, ſa vie troubloit le bonheur du Roi, & les beaux jours de la Princeſſe. C'eſt vous, qui me les rendez, ces beaux jours, dit la Princeſſe; & vous ne parlez point de la récompenſe! Vous venez de l'accorder, Princeſſe, répondit Therſandre; vous annoncez

que vous allez vivre heureuse. Cependant, ajouta le Roi, j'ai promis la moitié de mon Royaume. Il appartient tout entier à la Princesse, interrompit Thersandre; un don qui diminueroit de son bonheur, ou de sa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos Sujets? C'est assez, dit le Roi. Vous apprendrez comment je sais reconnoître un service de cette importance.

Quand Thersandre se fut retiré, le Roi qui n'aimoit pas moins que l'Enchanteur, à entendre raconter de belles histoires, dit à sa Fille: Me voilà bien embarassé: celui-ci ne veut pas de la moitié de mon Royaume, il mérite cependant aussi une grande récompense; mais, si tu te détermines à épouser l'un des deux, vraisemblablement tu ne prendras pas Thersandre? Il me paroît qu'il a bien moins d'esprit que son Frere, il n'a pas su nous conter son combat, comme avoit fait si agréablement Alidor. Mon Pere, répondit la Princesse, pardonnez, si mon sentiment n'est pas conforme au vôtre. Thersandre ne me paroît avoir d'avantage sur Alidor, que l'élevation d'ame qu'il montre, en n'étant point occupé de sa victoire. Eh! quelle différence cela met entre eux! Quiconque peut n'avoir point de vanité sur l'événement le plus brillant de sa vie, a sans-doute une force d'esprit, une raison supérieure, qui ne se démentiront jamais. J'avoue que Thersandre m'a prévenue en sa faveur, & que je l'épouserois sans répugnance. Il me semble que je ne trouverois dans Alidor, qu'un Libérateur qui se plairoit à me faire souvenir que je suis sa conquête; qui, dès que la moindre inquiétude viendroit le saisir, me présenteroit la tête du Géant, pour me faire souvenir de ce que je lui dois, & qui réduiroit ainsi ma tendresse à la reconnoissance. Dans Thersandre, je découvre à-la-fois un extrême desir de m'in-

m'intéresser en sa faveur, avec la crainte gênereuse de me rappeller qu'il m'a servie: il n'envisage dans ce qu'il a fait pour moi, il ne sent que la plaisir d'avoir contribué au bonheur de ma vie, & n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans-cesse d'avoir mérité ma main; l'autre en la méritant davantage, regardera comme une grace de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoute aux autres qualités qui rendent aimables! Me voilà détrompé, dit le Roi, Je vois qu'effectivement Thersandre te plaît plus que son Frere; demain nous leur apprendrons leur destinée. Envoyons inviter l'Enchanteur & la Fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de notre reconnoissance. Le lendemain l'Enchanteur & la Fée étant arrivés, le Roi déclara qu'Alidor auroit le Gouvernement de la moitié du Royaume: il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hymenée, ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa Fille, lui remit son sceptre, & lui présentant Thersandre: Vous êtes Reine, dit-il; & voilà-là votre Libérateur. La Princesse regarda Thersandre, lui donna le sceptre, & Thersandre tomba à ses pieds: devenu éperdûment amoureux d'elle, pour avancer d'un moment le bonheur de recevoir sa foi, il auroit combattu un nouveau Monstre. Enfin, ce moment desiré arriva. La Princesse ne s'étoit point trompée; Thersandre, Epoux & Roi, garda la douceur & la simplicité de son caractere. On parle encore de la félicité toujours égale dont la vie de ces deux Epoux a été remplie.

LES VOYAGEUSES,

CONTE.

UNE Fée avoit trois Nieces: l'ainée étoit belle, la seconde jolie, & la troisieme laide. La

belle étoit si contente, si glorieuse, de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, sa contenance sembloit vous dire: Voyez de quel air la beauté se promene? Devenoit-elle rêveuse, la voyoit-on s'endormir, s'éveiller? c'étoit en attitude de belle personne. Quand vous l'entreteniez des choses qui la regardoient le moins, elle vous répondoit comme si vous lui eussiez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan, ou l'entreprise des Argonautes, qu'elle auroit cru que c'étoit une allégorie sur ses charmes.

La jolie, vive naturellement, fort piquante, & supérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle, jusqu'aux femmes; car il falloit, pour être heureuse, se voir l'unique objet de leur jalousie, de leurs plaintes, de leur aigreur, comme celui de l'empressement, des soins, des inquiétudes, des préférences de tous les hommes. On ne cessoit presque pas de parler, afin que les autres femmes n'eussent pas le temps de montrer de l'esprit; & quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement qui donne si bien l'air de la premiere jeunesse, on y suppléoit en prenant l'air de l'étourderie. Il falloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusemens, afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions, on les auroit extrêmement vives: elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur; car elle en avoit: elle en montroit aussi sans en avoir, & alors elle devenoit moqueuse; ainsi c'étoit être toujours le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée. Enfin, pour achever le portrait, sensible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit point d'amitié, ni n'en vouloit rendre; aussi n'en avoit-elle jamais inspiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne ressembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors assez communément dans le monde: quand on regardoit ses traits en détail, il n'y en avoit pas un seul qui ne déplût; à les voir ensemble, c'étoit de moment en moment une physionomie nouvelle, toujours singuliere, toujours agréable: on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante. Elle l'étoit aussi. La gayeté, la douceur, la finesse, & sur tout cela ce naturel qui ne prétend à rien, & qui fait tout valoir, voilà à-la-fois son esprit & son visage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoutez qu'elle avoit les plus belles dents du monde, & que le reste de sa figure étoit fort bien. Voilà toute la personne. J'oublois ce qui peut servir le mieux à faire connoître son caractere; elle savoit qu'elle étoit laide, & ne se doutoit pas qu'elle eût de quoi le faire oublier.

Leur Tante, qui n'avoit employé son art qu'à se perfectionner la raison, qu'elle regardoit comme le premier des dons, auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses Nieces: elle quittoit souvent le pays des Fées pour venir vivre avec elles. Il est temps que vous choisissiez un état, leur dit-elle un jour: si vous étiez mes Filles, vous seriez Fées comme moi; mais à mes Nieces, je ne puis donner de ma Féerie que quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons d'abord quelle figure vous voulez avoir? car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette proposition avec un air de dédain; Ne perdez point à cela l'excellence de votre art, ma Tante; rien ne presse. Je me consulterai, dit la seconde avec un sourire d'orgueil, qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse & la mieux enracinée. Pour moi, dit la troisieme, je ne pour-

rois que gagner à un changement : tenez, ma Tante, que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la Fée de l'embrasser. Mademoiselle n'imagine donc point de modele sur lequel ma Tante pût la former? ajouta l'ainée comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma Tante, continua la seconde qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée, que son changement, quel qu'il soit, fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la Fée : si nous allions voyager dans quelques Royaumes étrangers, vous sauriez ce qu'on penseroit du mérite que vous avez actuellement : vous connoîtriez aussi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux, & vous vous décideriez ensuite. Le projet fut unanimement approuvé. La Fée trouva convenable que dans le voyage elles passassent pour Nieces de Fées; c'étoit le moyen d'être par-tout fort bien reçues. Il faudra aussi, ajouterent les deux ainées, afin que tout soit dans la bonne-foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'est-à-dire, la belle, la jolie, & la laide; vous savez qu'on nous appelle ainsi depuis le berceau. La Fée y consentit, & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, si elle s'annonçoit comme Fée, elle voulut ne paroître que la Gouvernante de ses Nieces.

On part; & pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande Ville, les deux ainées ne manquoient pas de répéter cent fois à propos de rien : Mais que fait la laide? Ecoutez, ma Tante, ce que dit la laide? On prétend même qu'elles portoient dans une petite cage de satin dont les barreaux étoient de pelluche, une petite Perruche à voix aigre & perçante, qui répétoit cent fois dans une heure: La laide! la laide! la laide! & c'étoient

toient-elles qui l'avoient instruite. Il est certain du-moins, que depuis qu'on avoit donné à leur Sœur, étant encore au berceau, le triste nom de laide, elles seules le lui avoient fidélement conservé; tous ceux qui l'environnoient, en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appelloit *Zimzime*; ce qui, en langage de Fée veut dire, *mieux que belle*: l'autre *Claride*, c'est-à-dire, *qui ne l'aimeroit*? & ainsi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été: il est vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ses Sœurs, de peur de les mettre en colere, & qu'elle-même ne voulut pas les entendre; mais l'appeller, comme par mépriſe, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une choſe obligeante, & on profitoit de toutes les occaſions de ſe méprendre; car, comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeſte, qu'elle ne ſe crût du genre de laideur que ſes Sœurs lui reprochoient ſi volontiers, on s'appliquoit à lui perſuader le contraire; & cela, parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier ſéjour fut à la Cour d'Aſſyrie, qui étoit brillante, nombreuſe, où les hommes étoient à-la-fois ſenſés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient enſemble ſans ſe haïr, parce qu'elles n'avoient que le cœur ſenſible, & que leur amour-propre ne ſe bleſſoit jamais mal-à-propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût auſſi des femmes vaines, aigres, mépriſantes; des hommes *confians*, frivoles, indiſcrets, mais c'étoit le petit nombre; & cela fait une Nation bien raiſonnable. La belle y fut d'abord admirée; la jolie y fut ſuivie; la laide (j'aime mieux dire la troiſieme) reſta d'abord aſſez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bientôt l'ainée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la Société, & regardant trop en pitié

tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'est-à-dire toute autre que la sienne. Bientôt la voilà négligée, abandonnée, & à quelques vieux Seigneurs près qui n'avoient conservé de leur jeune âge qu'une parfaite & ennuyeuse admiration pour les Belles, elle ne se trouva plus d'adorateurs; & comme elle avoit méprisé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formalisées, parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire, s'en trouverent encore plus qu'il n'en falloit, pour lui donner des ridicules. La seconde qui avoit d'abord attiré ce petit nombre d'hommes dont j'ai parlé, fut avertie par la Fée, qu'ils avoient l'air trop libre avec elle; qu'ils faisoient de mauvaises histoires sur son compte, que de certaines femmes prenoient grand soin d'accréditer, & que les gens sensés à qui elle ne s'étoit point souciée de plaire, se contentoient de ne point écouter, sans chercher à les détruire; & qu'enfin elle n'avoit nulle considération. Cela la toucha assez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'est qu'elle se vit bientôt négligée par les hommes les plus estimés & les plus aimables: la voir, la suivre, la trouver trop coquette, & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troisieme avoit enfin été remarquée. On avoit commencé par s'appercevoir qu'elle avoit beaucoup d'esprit. On se demanda bientôt, on examina si effectivement elle étoit laide; & la fin de ce doute fut de la trouver extrêmement aimable. Eh! comment ne pas convenir de son esprit? Elle en trouvoit si volontiers aux autres, & se plaisoit à démêler dans toutes les femmes ce qui étoit à leur avantage, comme un autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainsi on lui donnoit sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il fallut partir, ses deux Sœurs s'ennuyoient de cette Cour; elles vouloient

loient absolument aller dans quelque autre qui fût tout-à-fait différente. La Fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arriverent au milieu d'une grande Ville, où l'on ne voyoit que des Palais, & dont les habitans, d'une stature noble & élevée, étoient habillés de gazes, brodées de petits coquillages qui représentoient au naturel des fleurs, des arbustes, des oiseaux; &, ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'aventurine, avec des yeux d'un bleu de saphir & très-brillans, des levres extrêmement grosses, de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre les plus jolies du monde. Cette bizarrerie ne choqua point les deux ainées; elles penserent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses Sœurs furent bien trompées dans leurs espérances. Comme la beauté est une affaire d'opinion, on ne les regarda jamais qu'avec une surprise qui ne supposoit aucun plaisir à les voir: elles n'eurent point d'autres succès; & pour comble de dégoût, elles apprirent qu'on ne les appelloit que du nom qu'elles donnoient avec tant de plaisir à leur cadette. Mais voici bien pis encore: Etant toutes trois à une fête où les Filles du Roi formoient une danse plus singuliere que difficile, & que les deux ainées ne regarderent qu'avec dédain (car elles ne pouvoient pas souffrir de voir briller les autres,) la troisieme se mit au rang des danseuses qu'elle avoit beaucoup applaudies; & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir besoin, elle saisit si bien le caractere de leur danse, & on lui fut si bon gré de se prêter avec tant de graces à des amusemens étran-

étrangers pour elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le Roi, les Dames, les Courtisans, ne cessoient de dire: Quel dommage qu'elle n'ait pas un teint d'aventurine & de belles grosses levres bleues! Ses deux Sœurs entendirent sans-doute mot pour mot toutes les louanges qu'on lui donna; car le dépit dans les femmes est si pénétrant! Enfin elles penserent en mourir de jalousie; & le bal fini, ce fut une persécution pour partir, à laquelle il fallut que la Tante cédât: à peine eut-elle le temps de prendre congé du Roi, de la Reine & des Princesses, à qui elle donna cependant un secret pour se bouffir considérablement les levres aux jours de cérémonie. L'importance de ce présent la fit reconnoître pour Fée, & elle se vit investie par un concours prodigieux de peuple; mais elle étoit déjà dans son char, & elle disparut, au grand contentement des deux ainées, qui maudissoient un pays où l'on n'applaudissoit qu'à leur cadette.

Je ne sais pas comment j'ai oublié jusqu'ici d'expliquer pourquoi ces deux ainées étoient en si bonne intelligence. Il n'est pas facile de le deviner; cela va cependant paroître assez simple. La jolie disoit à tout moment à l'ainée, qu'elle étoit *prodigieusement* belle; la belle disoit à celle-ci, qu'elle étoit *excessivement* jolie; & chacune, parce qu'elle pensoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien, & se moquer de sa Sœur, à proportion du plaisir qu'elle lui causoit par cette louange chimérique.

Mais, comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes, puisque l'une & l'autre vouloit sans-doute être seule aimable? Cette objection est plus embarassante, mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que sa Sœur n'avoit de soupirans que ceux qui ne se sentant qu'un mérite commun, n'osoient

se

se flatter d'être écoutés d'une belle personne; & la seconde disoit : Ils seront bientôt excédés de la triste beauté de ma Sœur, ils me reviendront; ainsi c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre, qui entretenoit leur union. On ne sauroit croire combien un mépris réciproque est souvent, parmi quelques femmes, une raison de convenance, & même le nœud d'une sorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troisieme, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette aiant une ame douce, & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié, la répugnance que lui marquoient ses Sœurs, profitoit de toutes les occasions de faire leur éloge avec justice; mais étant raisonnable & sincere, elle ne pouvoit se déterminer à louer l'orgueil de l'une & la coquetterie de l'autre; & ne pas les applaudir à cet égard, c'étoit se montrer leur ennemie: ajoutez que, lorsque les deux ainées s'y attendoient le moins, elles virent cette Sœur condamnée dans leur esprit à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela: car, qu'on ait prévu le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé par avance toutes les manieres de l'envisager qui en diminueront le prix, on peut en être témoin sans se décontenancer; on le mépriſe peut-être au point qu'on le pardonne; mais, quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous mènerai-je? leur dit la Fée. Vous savez sans doute à quoi vous en tenir sur votre figure? Voyageons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie: je vais, pour commencer, vous faire toutes trois Reines. Alors elle remua une chaîne de diamans qui gouvernoit quatre

tre Phénix, qu'elle avoit attelés à son char; ils hâterent leur vol, & arriverent dans un Pays charmant. On entra dans une Ville superbe : tous les Grands de l'Empire s'y trouverent rassemblés, & les trois Nieces, placées sur un même Trône, furent toutes trois reconnues Souveraines.

L'aînée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de son mérite. Le lendemain de son couronnement, elle emprunta la baguette de sa Tante, pour un coup d'Etat, disoit-elle; & l'on ne devineroit pas quel usage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de sa Capitale une vaste plaine : elle s'y promena d'un soleil à l'autre; & pour donner à ses Sujets le plaisir de l'admirer, elles les transporta tout-à-coup dans cette plaine; & cet enlévement pensa les faire mourir tous de frayeur. L'un, occupé dans son cabinet, se sentoit emporté par la fenêtre sans savoir à quoi attribuer cette merveille: l'autre, au moment de prononcer le serment qui l'alloit unir à sa Maîtresse, quittoit malgré lui sa main, & s'échappoit avec rapidité du Temple au grand étonnement de l'Epouse & de l'Assemblée: celui-ci, dont la santé étoit languissante, transporté dans son fauteuil, se trouvoit dans les nues: on voyoit voler les bataillons tout armés, & les personnages les plus graves traverser les airs en habits de cérémonie. Enfin, cet événement causa un trouble, un désordre général, dans toute la Nation; & chaque jour de son regne amene quelqu'autre folie dont sa beauté étoit la cause.

On s'attend bien à voir la seconde, ne contrariant pas mieux son caractere; aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa Cour que de petits soins pour occupation, des fleurettes pour langage, & des lorgneries pour politesses. La Fée se trouva forcée d'apprendre à l'ai-

l'ainée l'effet de ſa ridicule préſomption; à la ſeconde, le peu d'eſtime & de reſpect qu'on avoit pour elle; & les avis ſages, quand ils viennent d'une Fée, ont cela de particulier, qu'ils perſuadent. Je ne veux pas dire cependant que les deux Nieces crurent avoir tort; elles ſentirent ſeulement la honte de leur ſituation, qu'elles trouverent injuſte, & elles conclurent que le Trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient penſé.

La troiſieme Reine parut effectivement l'être. Si le Trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne auſſi plus d'occaſions aux vertus de paroître. *Zimzime*, car la Fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide: *mieux que belle*, dis-je, eut donc lieu d'être contente de ſa nouvelle condition: elle avoit des mœurs & de la dignité; elle fut reſpectée. Elle ne ſongeoit qu'aux moyens de faire le bien & d'être aimée: on l'adora. Sa Cour devenoit tous les jours plus nombreuſe, & cela acheva de deſeſpérer ſes Sœurs.

Une nuit, tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allerent trouver la Fée, & la preſſerent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La Fée qui avoit ſes vues, répondit froidement: Il eſt encore bien matin; mais j'y conſens. Elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un ſeul coup de baguette, ſans que rien manquât à ſon ajuſtement, répandit dans la Ville quelques tréſors, & l'on remonta encore dans le char.

Hé bien, mes cheres Nieces, (cela s'adreſſoit aux deux ainées,) vous vous êtes ennuyées du Trône? Le rang qui en approche, vous expoſeroit à-peu-près aux mêmes inconvéniens; & dans les états ſucceſſivement inférieurs vous trouveriez de pareils ſujets de mécontentement. Paſſons, croyez-moi, à une extrémité dont vous n'avez qu'un

ne idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Asie, où sous un ciel doux des peuples simples & sociables vivent dans de belles campagnes; nulle ambition, peu de besoins, & un penchant inaltérable pour des plaisirs qui n'entraînent point de dégoûts, voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hameau, dit l'ainée. Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la seconde. A l'instant elles se trouverent toutes trois mises comme de simples Villageoises, c'est-à-dire avec une coëffure & des habits qui, pour toute magnificence, avoient une simplicité agréable, l'air frais, & d'une extrême propreté. L'ainée conçut que, sous des dehors si peu brillans, on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde ne douta pas que la singularité de cet ajustement ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zinzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les passions douces disposoient sans doute leur ame à l'amitié. Elles apperçurent alors cette campagne qu'elles desiroient. Elles arrivetent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre; le lieu, les habitans, tout rappelloit l'idée de l'âge d'or. La belle se voyant entourée d'une troupe considérable, leva avec un air de bonté présomptueuse, un voile qu'elle portoit en voyage. Ces gens simples la regarderent longtemps avec des yeux plus étonnés que satisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils desiroient qu'on le fût: elle ne parla à personne, dédaignant particuliérement les jeunes Villageoises qui s'approchoient d'elle: personne aussi ne lui parla; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda gueres à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien résolu de le paroître tout autant qu'elle le pourroit, elle y

fit

ſt de ſon mieux; mais ſes *agaceries* furent perdues. Ces gens ſimples la virent avec les mêmes yeux qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de ſa Sœur; ſes mines leur parurent des grimaces, & les petits propos qu'elle leur adreſſa, des moqueries. Elle ſe mit enfin à danſer avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves; mais elle y ajoutoit une légéreté forcée & des inflexions de corps affectées qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui ſortoit d'une certaine ſimplicité, n'alloit point juſqu'à leur eſprit: ils la regardoient fixement, & n'y trouvoient point de plaiſir; c'étoit-là tout ce qui ſe paſſoit en eux. Elle s'en apperçut, & dit à la Fée, que *cette eſpece-là étoit bien mauſſade, bien inſupportable.*

Et *Zimzime*? *Zimzime* qui avoit abordé pluſieurs de ces jeunes Villageoiſes, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient; elle ſe mêla dans leurs jeux, & y réuſſit à merveilles. Si on lui donnoit le prix, elle vouloit qu'il fût partagé à toutes celles qui l'avoient diſputé avec elle: ſes careſſes la faiſoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit; & ce ſuccès dura tout le temps qu'elle reſta dans cette campagne. Les jeunes habitans qui diſpoſoient encore de leur cœur, paſſoient les jours à s'occuper d'elle: l'un d'eux particuliérement qui de ſon côté ſe faiſoit diſtinguer de tous les autres, que la Fée embarraſſoit quand elle lui diſoit le mot de traveſtiſſement; celui-là *Zimzime* l'écoutoit avec plaiſir: elle trouvoit la vie paſtorale très-agréable, tandis que ſes Sœurs ne ceſſoient de répéter: *Je l'ai en horreur, elle m'eſt odieuſe.* Enfin, il fallut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la Fée les tranſporta. C'eſt une ſotte choſe que les Voyages, dit l'ainée: on y *périt* d'ennui, ajouta la ſeconde. Dites plutôt, répondit la Fée, que nous n'ai-

n'aimons que les lieux où nous plaisons, & que les gens qui paroissent charmés de nous voir. Vous l'éprouverez. Ne songer qu'à ce qui nous flatte, sans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, est un moyen sûr de s'ennuyer bientôt partout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures, j'ai espéré de vous corriger de vos défauts, en vous faisant essuyer les inconvéniens qu'ils entraînent; je vois que le mal est sans remede. Voici, dit-elle à l'ainée, l'état qui vous convient. A ces mots elle la laissa au milieu d'un Palais qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui représentoient son image. Elle avoit le plaisir de s'y voir sans cesse, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure: elle eut des rides, & ne put s'empêcher de les appercevoir. Ce fut-là sa punition, & l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour-propre.

La Fée mena la seconde dans un autre Palais. Vous vivrez ici, lui dit elle: vous y verrez sans-cesse une foule d'hommes de toutes les Nations, que vous pourrez attirer, mépriser, accueillir, gronder, appaiser; mais ils s'évanouiront comme des ombres, dès que vous trouverez quelque satisfaction à les voir, ou à les entendre. C'est à-peu-près ce que vous auriez éprouvé dans le monde; la plupart des succès qui naissent de la coquetterie, ne sont gueres plus réels. Je vous épargne les ridicules & les dégoûts véritables qui y sont attachés; car ces ombres que vous verrez s'évanouir, & renaître, ne prendront point un air de dissimulation; en se défendant d'avoir su vous plaire, & elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La Fée demanda ensuite à *Zimzime* quel rang & quelle figure elle desiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus de-

desirable : mais, puisque ce bonheur est réservé aux Fées, laissez-moi d'abord ma laideur : elle m'épargne la jalousie des autres femmes, & me rappelle la nécessité où je suis de songer à me rendre supportable, du moins par le caractere. A l'égard du rang dont je voudrois jouir, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune Pasteur que j'ai vu dans cette heureuse campagne où vous m'avez conduite : je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit ; mais ne fut-il qu'un simple habitant de ce même hameau, il me semble que je passerois avec lui une vie heureuse. A peine achevoit-elle, qu'un Prince charmant parut au milieu de sa Cour. *Zimzimé* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui se trouva Fils d'un Grand Roi. Ils s'épouserent, & ils s'aiment encore.

F I N.

PRE-

PRÉFACE.

TOUT mon objet, dans ce petit Poëme que je donne au Public, a été de rapprocher de la nature les préceptes de la Morale ; j'y démontre l'utilité de nos devoirs par les avantages que notre AMOUR-PROPRE trouve à les remplir ; & le fondement de tout mon ſyſtême eſt, que ce même Amour-propre, bien ou mal entendu chez nous, eſt la ſource de toutes nos vertus, ou celle de tous nos vices. C'eſt une vérité auſſi ancienne que le Monde ; tous les hommes l'ont connue ; mais les plus ſages ne nous ont appris juſqu'à préſent, qu'à nous défier de notre Amour-propre, & je n'ai point vu que perſonne encore nous ait montré, dans un Traité particulier, l'uſage que nous en devons faire : c'eſt ce que j'ai tâché de démontrer dans cet Ouvrage. Comme l'amour de la vérité & des bonnes mœurs me l'a ſuggéré, j'eſpere qu'en faveur de mon objet, on voudra bien me pardonner les fautes que l'on pourroit y trouver. Le ſtyle didactique que j'ai été obligé d'y prendre par-tout, & qui étoit indiſpenſable dans un ſyſtême dont il faut établir les principes, les répéter quelquefois, & raiſonner toujours conſéquemment à ces mêmes principes, rendoit mon ſujet beaucoup plus propre pour la Proſe que pour la Poëſie ; cependant je me ſuis déterminé à le traiter en Vers, & j'y ai été principalement porté par la raiſon que la préciſion du Vers aide la mémoire, ſoulage la pareſſe de

l'eſprit,

l'eſprit, qui s'endort ſouvent ſur des Diſſertations trop longues & trop détaillées. Au ſurplus, pourquoi la raiſon refuſeroit-elle à des idées morales les ornemens que la Poëſie peut leur ajouter? Héſiode & Virgile n'ont pas cru que les plus petits détails de l'Agriculture fuſſent indignes des Muſes: rien ne paroît d'abord moins propre à leur ſublime langage, que la deſcription des inſtrumens dont on ſe ſert pour le labourage, que la maniere de cultiver la terre, de ſemer, de planter, d'élever des abeilles & des troupeaux; & enfin tous les détails de la vie ruſtique. Ce ſont pourtant toutes ces choſes que Virgile a traitées avec ſuccès dans ſes Géorgiques. J'avoue qu'il a trouvé l'art de les orner de toutes les fleurs de la Poëſie; mais il faut auſſi convenir que ſon ſujet, tout ſtérile qu'il paroît d'abord pour le Poëte, lui offroit de grandes reſſources: le culte des Payens, les idées fabuleuſes de leurs Dieux, dont la plupart n'avoient mérité des Autels, que parce qu'on les croyoit inventeurs de l'Agriculture; les cérémonies ſingulieres & les ſacrifices champêtres que l'on offroit dans chaque ſaiſon aux Divinités tutélaires des champs, fourniſſoient à ce grand génie les moyens de varier ſon ſujet, & de l'orner par des deſcriptions poëtiques & des images riantes que la Religion autoriſoit, & dont elle avoit conſacré les objets.

Mon ſujet manque de tous ces avantages: il ne peut être ſuſceptible, ni de fictions, ni d'ornemens étrangers; car, comme la raiſon ſeule y doit dominer, l'imagination y perd tous ſes droits. Je ſais

que les fictions nobles & biens placées ſont de grands ornemens pour la Poëſie; mais, après tout, je ne crois pas qu'elles ſoient abſolument néceſſaires dans ce genre d'écrire, & je ne ſaurois me perſuader que les graces naturelles d'Anacréon, ni la beauté de l'imagination d'Ovide, aient fait nommer la Poëſie le langage des Dieux: je crois qu'elle a mérité ce titre par des beautés plus ſolides que celle qu'elle emprunte de la fiction, & par des objets plus nobles que ceux que préſentent les plaiſirs de l'amour, ou ceux de la table. Les Loix ont d'abord été écrites en Vers, & les Poëtes ont été les premiers Théologiens, & les premiers Légiſlateurs du Monde. Linus, Orphée, Homere & Pindare étoient ſublimes & ſententieux: ils ont chanté les Dieux & les Héros; & c'eſt à ces grands objets que la Poëſie a dû ſon premier luſtre. Or, ſi des Payens ont pu lui donner tant d'éclat, en ſe ſervant d'elle pour porter les hommes à la vertu, & pour leur apprendre à reſpecter les Dieux, & à ſe ſoumettre aux Loix, pourquoi nous à qui Dieu a bien voulu donner les vrais principes de la ſageſſe, & qui avons reçu de ſes bontés des lumieres toutes divines, n'employerions-nous pas les ornemens de la Poëſie pour des objets eſſentiels & utiles à la Société? Voilà le but que je me ſuis propoſé dans ce Poëme. Quoi qu'il en ſoit, j'abandonne de bon cœur le Poëte aux Critiques, & je ſerai trop content, ſi les honnêtes-gens trouvent que la lecture de cet Ouvrage puiſſe être de quelque utilité.

ESSAI

ESSAI

SUR

L'AMOUR-PROPRE,

POËME.

CHANT PREMIER.

POur s'aimer ſagement, l'homme a beſoin d'un maître,
Qui lui montre d'abord l'art de ſe bien connoître,
Qui mette dans leur jour ſes intérêts divers;
Et c'eſt ce qu'aujourd'hui je tente dans ces Vers.
Je vais de l'AMOUR-PROPRE expoſer le ſyſtême,
Prouver que l'homme en tout n'a d'objet que lui-même,
Montrer que ſous l'éclat des plus beaux ſentimens,
Toujours quelque intérêt regle ſes mouvemens,
Et que, ſoit qu'il pardonne à celui qui l'offenſe,
Ou que dans ſa fureur il en tire vengeance,
Dans ces divers objets ſon Amour-propre agit;
Mais dans l'un il le ſert, dans l'autre il le trahit.
Les efforts généreux d'un cœur né magnanime,
Les traits dont la grandeur exige notre eſtime,
Qui nous font regarder comme des demi-Dieux,

Ceux de qui la vertu les préſente à nos yeux,
Sont les fruits d'un eſprit que la raiſon éclaire;
Qui fait de ſes devoirs ſon objet néceſſaire,
Qui pour ſe plaire en tout ſait faire un choix heureux
Des biens où la vertu doit porter tous nos vœux;
Qui ſait les diſtinguer, par amour pour ſa gloire,
De ceux qui ſouilleroient ſes jours & ſa mémoire.
Sa raiſon, n'écoutant que la voix de l'honneur,
Le fixe aux ſeuls objets qui flattent un grand cœur,
Mais tout ce qui réſulte alors de ſa ſageſſe,
C'eſt qu'il s'aime avec choix, avec délicateſſe;
Et que celui qui ſuit un penchant vicieux,
Dégrade ſa raiſon, & s'aime en furieux (*a*).
Les mouvemens du cœur ſont toujours circulaires,
Ils retournent à nous par des loix néceſſaires:
Notre intérêt nous lie aux intérêts d'autrui:
Et l'homme n'aime enfin que par rapport à lui.
Cet invincible amour qui l'attache à lui-même,
Marque du Créateur la ſageſſe ſuprême.
Lorſqu'il ſemble par-là nous avoir ſéparés,
Nos intérêts communs ſont ſi bien meſurés,
Qu'il faut que l'équité, pour ménager les nôtres,
Par de ſages accords les lie à ceux des autres;
Sans quoi notre Amour-propre, aveugle en ſes eſſors,
Prend le mal pour le bien, & l'ombre pour le corps.
Ce mobile ſecret ſans ceſſe nous amorce,
Il ſe déguiſe en nous pour mieux montrer ſa force;

Et

(*a*) L'Amour-propre de Trajan n'étoit pas moins fou que celui de Domitien; mais Trajan s'aimoit en Grand-homme, & Domitien en furieux.

Et le cœur n'eſt jamais ſi ſoumis à ſes loix,
Que lorſqu'il croit agir ſans écouter ſa voix.
Comme de nos vertus chez nous c'eſt la reſſource,
Il eſt de nos erreurs la trop fatale ſource:
Pour nous en retirer il offre des attraits,
Et lui ſeul peut guérir les maux qu'il nous a faits (*a*);
Lorſque les paſſions chez nous ſont en ſilence,
Si nous le conſultons avec quelque prudence,
De nos devoirs en lui nous verrons tous les nœuds,
Et de nos intérêts les fondemens heureux;
Nous connoîtrons le fond de la ſource féconde
Des erreurs dont il eſt le pere dans ce Monde;
Comment il rompt les nœuds de la Société,
Et comment il les forme avec ſolidité;
En lui du cœur humain nous lirons le ſyſtême,
Pour l'entendre il ne faut que rentrer en ſoi-même;
On y verra comment, par des accords parfaits,
La juſtice entre nous unit nos intérêts;
Et connoiſſant alors ſans erreurs, ſans mépriſe,
Ce qui les réunit, & ce qui les diviſe,

Cha-

(*a*) La jeuneſſe de Titus fut très-licencieuſe; dans un âge plus mûr il fit un retour ſur lui-même, & ſon Amour-propre éclairé par la raiſon, rendit ſa fin auſſi glorieuſe, que ſes commencemens avoient été défectueux. Les trois premieres années du Regne de Néron pourroient ſervir de modele aux plus grands Rois; mais la férocité de ſon caractere s'étant développée, ſon Amour-propre perdit de vue les objets glorieux qui devoient le fixer: Maître de l'Univers, il mettoit toute ſa gloire à conduire un char, & à diſputer honteuſement ſur un théatre public les prix du Chant & de la Lyre. Ce ridicule Amour-propre le ſuivit juſqu'au tombeau; forcé de ſe donner la mort, il ne regreta point en lui l'Empereur, & ne plaignit qu'un ſi bon Joueur d'inſtrumens.

Chacun de sa conduite, avec ce seul secours,
Pourra se faire un plan pour diriger ses jours.
Mais ici quel cahos à mes yeux se présente!
Que de monstres affreux cet Amour-propre enfante!
La justice & l'honneur gémissent sous ses loix,
Et chez lui l'innocence a perdu tous ses droits:
L'homme n'écoute plus cette voix respectable
Qui lui dit qu'à lui-même il doit être estimable;
Qu'en vain par son orgueil il se laisse flatter,
Que s'il veut qu'on l'estime, il doit se respecter,
Se rendre un compte exact de la moindre foiblesse,
Et sur tous ses défauts s'étudier sans cesse.
Mais soumis en esclave au joug des passions,
Il se laisse éblouir de leurs illusions;
Sa raison n'obéit qu'à de honteux caprices,
Et du nom des vertus il décore ses vices;
L'injustice & l'orgueil réglent tous ses desirs,
Avide de grandeurs, de biens, & de plaisirs,
L'Amour-propre effréné le porte à la licence,
Et souvent deshonore une illustre naissance.
Dans le Peuple il est bas, superbe dans le Grand,
Son ridicule augmente à mesure du rang.
Ah! si pour s'égayer ma Muse osoit tout dire,
Mille sujets ici s'offrent pour la satyre.
Mais pourquoi retracer des portraits odieux,
Dont les originaux sont présens à nos yeux?
Dans l'abîme des maux où les hommes se plongent,
Dans les soins criminels qui sans cesse les rongent,
On ne voit que des cœurs au vice abandonnés,
Qui renoncent au bien pour lequel ils sont nés,

Qui

Qui mépriſant du Ciel les préceptes auguſtes,
Ne fixent leur eſprit qu'à des objets injuſtes.
Comme il faut pour leur plaire approuver leurs excès,
L'honneur & la vertu près d'eux n'ont plus d'accès,
Et nous voyons toujours qu'un ſolide mérite,
Loin d'en être eſtimé, dans autrui les irrite;
Que celui qui renonce aux loix de la raiſon,
D'un Grand-homme avec lui craint la comparaiſon(*a*).
Ainſi l'on ne peut plus aux intérêts des autres,
Par l'exacte équité, concilier les nôtres:
J'entens ceux qu'en nos cœurs grava la vérité,
Et qui de nos vrais biens ſont la ſolidité.
Tels que je les dépeins, ſont la plupart des hommes,
Et pour s'aſſurer d'eux dans le tems où nous ſommes,
Il faut s'aſſocier à toutes leurs erreurs,
Servir leur vanité, leurs plaiſirs, leurs fureurs;
Et dégradant en nous la nobleſſe de l'Etre,
Prendre l'erreur pour guide, & le vice pour maître.
Quel ſera donc enfin l'appui de la vertu?
Ce ſera l'Amour-propre étant bien entendu.
Pour le connoître à fond, & nous le rendre utile,
J'entreprens de donner une regle facile;
Par un ſi grand objet je me ſens enflammer;
Et je vais faire voir comment on doit s'aimer.

(*a*) Le vrai mérite & des talens ſupérieurs devroient être des protecteurs aſſurés dans le Monde. D'où vient donc que les qualités du cœur & de l'eſprit ſont ſouvent les plus grands obſtacles à la fortune?

CHANT II.

COmme on voit le matin la diligente abeille,
Quand par ſon doux éclat l'aurore la réveille
Pour compoſer ſon miel voler de fleurs en fleurs,
Et des dons du Printems recueillir les douceurs,
Faire un utile choix de ceux que la Nature
Entretient par les ſucs d'une ſubſtance pure,
Qu'on ne la voit jamais s'abuſer follement,
Et ſur les aconits voler imprudemment:
De même l'homme ſage, à la raiſon docile,
Doit connoître le bien ſolidement utile,
Fuir ſagement le faux, où l'appelle l'erreur,
Et des fleurs qu'il préſente éviter la vapeur.
Le premier de nos biens eſt de pouvoir connoître
Le Principe éternel à qui nous devons l'être.
Son exiſtence en tout ſe découvre à nos yeux,
L'ordre de l'Univers & la beauté des Cieux
Sont un tableau divin qui de ſa providence
Annonce la ſageſſe ainſi que la puiſſance.
En vain l'homme ſéduit par ſes raiſonnemens
Cherche un principe aveugle aux êtres clair-voyans;
Le principe de tout l'eſt de cette lumiere
Qui nous fait raiſonner, nous guide, nous éclaire,
Qui développe en nous les regles du devoir,
Qui fait que notre eſprit connoît & peut prévoir.
Or, ſi l'homme prévoit, s'il raiſonne, s'il penſe,
Comme de ſon principe il tient l'intelligence,
Ce Principe éternel doit néceſſairement

Se

Se ſentir, ſe connoître en tout infiniment:
Sans quoi de l'Univers un aveugle architecte
Produiroit la raiſon que chez nous on reſpecte,
Qui meſure les Cieux dans le tour d'un compas,
Et pourroit nous donner un bien qu'il n'auroit pas:
Il ſeroit, dans l'Athée, inventeur d'un ſiſtême
Qui le dégraderoit ſans qu'il le fût lui-même,
Et cet Etre infini ne penſant que chez nous,
Seroit aveuglément l'objet de ſon courroux,
Par parcelle obligé de ſouffrir, de s'inſtruire,
Il ſeroit occupé ſans ceſſe à ſe détruire,
Et de nos jours enfin allumant le flambeau,
Il s'en éclaireroit pour deſcendre au tombeau.
Par ce ſyſtême affreux, qu'avec horreur j'expoſe,
L'effet ſans contredit vaudroit mieux que ſa cauſe,
Et pour pouſſer encor le ridicule à bout,
La partie en ſeroit préférable à ſon tout (*a*).

(*a*) Les hommes ne pouvant concevoir, ni commencement, ni fin, ni bornes, à l'exiſtence en général, ont compris que l'Etre, ou le Principe de tous les êtres, étoit néceſſaire, éternel & infini: ils ont compris auſſi que ce Principe, entant qu'infini, étoit incompréhenſible pour tout être borné, par l'impoſſibilité qu'il y a qu'un être borné puiſſe s'appliquer à tout l'infini. Cependant ils n'ont pas laiſſé, chacun ſelon la portée de ſon imagination, de définir la nature & l'eſſence de ce même infini. Un des plus grands Métaphyſiciens que nous ayions eu (*), convient de l'incompréhenſibilité de l'Etre infini: il l'a démontrée, & les raiſons qu'il en donne, ſont invincibles; mais un moment après, cette incompréhenſibilité diſparoît devant ſa raiſon, l'infini ſe développe à lui, il le touche du bout du doigt; que dis-je? il le conçoit ſi diſtinctement qu'il ne voit rien de plus ſimple ni de plus facile à concevoir:

(*) *Le Pere Malebranche.*

Un Être existe donc, éternel, immuable,
Simple, & qui ne peut être en détail périssable,
Qui du vaste Univers jetta le fondement,
Et soutient d'un coup-d'œil tout son arrangement.
L'étendue & le tems sont dans leur cercle immense
L'ombre de sa durée & de son existence :
On ne peut approcher son Trône glorieux,
Que l'éternité voile & dérobe à nos yeux;
Mais la raison chez nous, cette sublime image,
Qui, de lui ressembler, nous donne l'avantage,
Suffit pour démontrer celle qui l'a produit,
Et tirer le rideau d'une éternelle nuit.
Ah! si l'homme fait voir un rayon de sagesse,
Si ce divin rayon fait toute sa noblesse,
Pourroit-il refuser à l'éternel Moteur
Une perfection dont il est créateur;
Ce seroit se noircir par une ingratitude,
Dont l'Enfer n'oseroit faire l'affreuse étude;
Et si dans quelque monstre il l'inspire aujourd'hui,
C'est qu'il veut voir des cœurs plus corrompus que lui.

Dieu,

voir: son esprit s'y abîme, la matiere s'éclipse devant lui, il doute s'il y a des corps, son ame n'apperçoit plus le sien, elle ne conçoit point comment elle peut l'habiter, & ne voit plus que de l'impossibilité dans les rapports qui forment leur commerce; en sorte que si elle ne le retrouvoit point en Dieu, elle en perdroit le souvenir, ou ne regarderoit plus que comme un rêve, l'idée qui lui en reste. Ces yvresses philosophiques doivent apprendre à notre Amour-propre à ne jamais approfondir les choses que notre raison ne peut pas connoître. Dieu existe, notre raison nous l'apprend, & cela doit nous suffire. Cette réflexion me rappelle celle d'un homme sage: Connoître Dieu, dit-il, c'est l'adorer; idée simple, & qui vaut mieux que toutes celles de Platon.

Dieu, dont l'infinité fait l'attribut ſuprême,
Pour trouver ſon bonheur ne ſort point de lui-même ;
Comme ſa gloire exiſte en ſes perfections,
Il ne la peut chercher dans ſes productions.
Il créa l'Univers ſans voir dans ſon ouvrage
Des beautés dont il pût tirer quelque avantage.
Sa main qui le forma ſans rien gagner pour lui,
Peut, ſans y perdre rien, le détruire aujourd'hui ;
De même, lorſqu'à l'homme il donne la ſageſſe,
Pour notre ſeul bonheur ſa bonté s'intéreſſe.
Ainſi notre raiſon eſt un don gratuit,
Et duquel pour nous ſeul il réſerve le fruit.
Il en faut donc uſer avec reconnoiſſance,
C'eſt ſur nos intérêts la premiere ſcience ;
Pour nous faire un deſtin heureux, tranquille & doux,
Pour lui ſeul ne faiſons rien d'indigne de nous ;
Reſpectant dans nos cœurs ſes ordres adorables,
En tous tems, en tous lieux, montrons-nous reſpectables.
Tout nous y doit porter, c'eſt le ſolide bien ;
L'homme eſt grand avec Dieu, ſans Dieu l'homme n'eſt rien.
Pour faire à nos vertus des fondemens ſolides,
Ce ſont nos intérêts qu'il nous donne pour guides,
Pour les ſuivre il ne faut que s'aimer dignement,
Voir ce qui nous convient, & choiſir ſagement (*a*).

Parmi

(*a*) La bonté de Dieu veut que nous ſoyons heureux, & ſa juſtice a fondé notre bonheur ſur la vertu, de laquelle nous ne pouvons nous écarter, ſans nous trahir nous-mêmes. Quel ordre ! Quelle ſageſſe ! C'eſt un coup d'œil éternel, & que notre Amour-propre ne doit jamais perdre de vue.

Parmi tant de faux biens que l'erreur multiplie ;
Trois ſortes d'intérêts ſont tous ceux de la vie :
Et ce ſont ceux du corps, de l'eſprit, & du cœur :
Pour objet général ils ont notre bonheur ;
Mais les injuſtes fins que l'homme s'y propoſe,
Souvent de tous ſes maux en ſont naître la cauſe.

Ceux du corps ſont bornés à ſes ſimples beſoins,
Pour ſon ſeul néceſſaire ils exigent des ſoins ;
Le ſuperflu lui nuit, & par la tempérance,
Il faut à tous égards régler ſa jouiſſance :
Dans le Peuple & les Rois ſes beſoins ſont égaux,
Et ſes plaiſirs ne ſont qu'un remede à ſes maux.

Les intérêts du cœur ont un double mobile,
Et l'équilibre entr'eux eſt bien plus difficile ;
Enfans du ſentiment ou de nos paſſions (*a*),
Ils en portent le fruit ou les illuſions.
Le ſentiment chez nous eſt la ſource féconde
De toutes les vertus que l'on voit dans ce Monde :
Il diſpoſe le cœur à la tendre amitié,
L'humaniſe & le rend ſenſible à la pitié ;
Il développe en nous ces mouvemens ſublimes
Qui portent aux vertus les ames magnanimes ;
Lorſqu'il excite l'homme & l'arrache au repos,
La gloire qui l'éveille, eſt celle des héros.
Mais de nos paſſions la pente vicieuſe
Nous préſente toujours quelque fin dangereuſe :
La honte ſuit l'orgueil qu'elles cauſent chez nous (*b*),
Leur

(*a*) J'entens par le ſentiment, l'impreſſion que la vertu fait chez nous, & ce mouvement réglé de l'ame qui nous porte naturellement au bien.

(*b*) Alexandre fut au-deſſus de tous les hommes, tant que

Leur poiſon ſe répand ſur nos biens les plus doux,
Fait un mauvais ſujet, un plus dangereux maître,
De Tibere un tyran, & de Séjan un traître (*a*).
Il n'eſt point de vertu ſans quelque ſentiment,
Et ſans les paſſions point de déréglement.
L'homme obéit toujours à ces puiſſans mobiles;
L'un l'induit à l'erreur, l'autre à des ſoins utiles
L'un produit le bonheur & l'éclat de ſes jours,
L'autre par mille excès en diffame le cours.
Dans ce double portrait que j'expoſe à la vue,
La vérité ſans fard ſe montre toute nue,
L'Amour-propre la peut contempler à loiſir,
Et ſur ſes intérêts décider & choiſir.

Sur les plaiſirs du cœur l'eſprit a l'avantage,
Qu'ils n'ont de prix en nous qu'autant qu'il les partage:
Il a dans la nature un droit ſupérieur;
Chez elle, à ſon égard, tout eſt inférieur.
Comme il reçoit du Ciel ſa force & ſa lumiere,

Il

que l'amour de la vertu dirigea ſon Amour-propre; mais, dès que ſon orgueil lui perſuada qu'il étoit au-deſſus de la condition mortelle, & qu'il vouiut qu'on le crût Fils de Jupiter, il ſe rendit indigne d'être celui de Philippe. C'eſt une tache qui deshonora ſa raiſon chez les Macédoniens, & qui flétrira ſa mémoire dans tous les ſiecles.

(*a*) Les méchans Princes craignent les hommes vertueux, & ne donnent leur confiance qu'à des Favoris auſſi méchans qu'ils le ſont eux-mêmes. Séjan s'acquit la faveur de Tibere, ſervant toutes ſes fureurs; mais, lorſqu'il inondoit Rome de ſon plus beau ſang, pour aſſouvir la cruauté de ce Prince, il ſe préparoit les moyens de l'immoler lui-même à ſon ambition. C'eſt-là le retour qu'un Tyran doit attendre des Miniſtres de ſes injuſtices. Tibere méritoit bien un tel Favori, & Séjan étoit digne d'un tel Maître.

Il impose des loix à toute la matiere:
Son vol n'est point borné, ses efforts lumineux
Mesurent d'un coup d'aile & la Terre, & les Cieux;
Et quoique de son corps il ressente les chaînes,
Il domine sur lui par des loix souveraines.
Cependant cet esprit, l'ame des sentimens,
Ce juge, ce moteur de tous nos mouvemens,
S'éblouit quelquefois, & sa lumiere pure
S'obscurcit des vapeurs qu'exhale la nature;
Le cœur a des détours que l'esprit ne voit pas,
Il a pour le tromper d'invisibles appas.
C'est par-là que souvent un Juge trop sévere
Se croit pour la justice un cœur ferme & sincere,
Lorsque s'abandonnant à sa férocité,
Il prend ses passions pour des loix d'équité;
Ou qu'un autre plus doux qui se laisse surprendre
Aux mouvemens d'un cœur humain, facile & tendre,
Autorise le vice, & trop compâtissant,
Sauve le criminel, & nuit à l'innocent.

La beauté de l'esprit, la force du génie,
Sont des présens du Ciel pour illustrer la vie,
Et tous nos intérêts dans ces biens précieux,
Sont d'en faire un usage utile & glorieux.
Quel opprobre pour nous quand ces dons respectables
Par nos égaremens nous rendent mépriſables?
Quand pour un bon sujet ils font un courtisan,
Lorsqu'au lieu d'un héros, ils forment un tyran,
Qui reposant au sein d'une injuste victoire,
Sur des forfaits heureux fonde toute sa gloire?
Et quelle honte, enfin, pour tous les Beaux-Esprits,

Lors-

Lorſqu'un cœur corrompu s'exhale en leurs écrits?
Qui, livrés aux tranſports d'une Muſe effrénée,
Dégradent les talens dont leur ame eſt ornée,
Et n'apperçoivent pas dans leur aveuglement,
Qu'ils n'ont que de l'eſprit & point de jugement?
Les penchans, quels qu'ils ſoient, qu'on tient de la naiſſance,
Sont tous ſurbordonnés à notre intelligence.
Le caractere en nous n'eſt jamais décidé,
Si l'eſprit avec lui ne s'eſt pas accordé:
C'eſt lui qui met le ſceau des vertus & des vices,
Sans lui nos mouvemens ne ſont que des caprices,
Des jeux de la nature où l'on peut entrevoir
Du penchant pour le vice ou pour notre devoir.
L'eſprit, dont la raiſon eſt le plus beau partage,
Doit reprimer les uns, des autres faire uſage;
Et comme ſur le cœur ſes droits ſont abſolus,
Il ne produit, ſans lui, ni vice ni vertus (*a*).
Si dans nos ſentimens lui ſeul caractériſe
Ce qu'on doit eſtimer & ce que l'on mépriſe,
De l'Amour-propre en nous dirigeant les projets,
Il

(*a*) Notre Amour-propre eſt ingénieux à nous déguiſer les défauts qu'il devroit reprimer en nous. J'ai des caprices, dit un Grand Seigneur, accoutumé à s'entendre flatter & à ſe flatter lui-même, je le ſais, ajoute-t-il, je me les reproche ſouvent; mais la choſe eſt plus forte que moi. Je ſuis vif, dit un autre, brutal & emporté, je m'en ſais mauvais gré; mais je ne ſuis pas le maître d'un premier mouvement. Ce ſont des défauts qu'ils ſe ſont connus toute leur vie, & ils meurent ſans s'en être corrigés. D'où vient cela? Eſt-ce que la raiſon leur eſt donnée inutilement? Non, ſans-doute; ils ne ſont incorrigibles, que parce qu'ils ſont plus d'uſage des foibleſſes de leur tempérament, que des lumieres de leur raiſon.

Il doit lui commander & fixer ſes objets.
Un Pilote ſur mer, au fort de la tempête,
Prévoit tous les périls qui menacent ſa tête,
Et pour les prévenir, le gouvernail en main,
Sur les flots irrités ſait s'ouvrir un chemin,
Employer de ſon art le ſecours ſalutaire,
Et ſouvent faire route avec un vent contraire.
Comme un frêle vaiſſeau par les vents agité,
Sur les flots de ce Monde un homme eſt emporté;
De même que la mer la vie a ſes orages,
Et pour y prévenir de funeſtes naufrages,
Il faut que la raiſon contre les coups du ſort
Nous ſerve de pilote, & nous conduiſe au port;
Qu'elle guide le cœur, ainſi que le génie,
Dans l'ordre où Dieu fonda les vrais biens de la vie.
Notre bonheur dépend de la Société;
La juſtice & l'honneur en ſont la ſureté;
Pour s'y faire eſtimer il faut être eſtimable,
Et l'on n'eſt point aimé ſi l'on n'eſt point aimable.
Ce ſont-là les ſecrets de nos biens les plus doux,
Les nœuds de l'union que Dieu met entre nous:
Il veut nous rapprocher par l'aimable & l'utile,
L'objet en eſt bien ſimple & la regle facile,
Quand l'Amour-propre en nous exempt d'illuſions,
Aux loix de nos devoirs ſoumet nos paſſions.
Les qualités du cœur, la grandeur du courage,
Et des dons de l'eſprit le brillant avantage,
Sont ſouvent dans nos cœurs des mobiles d'orgueil,
Qui pour notre raiſon préparent un écueil;
Et comme les talens que donne la nature,

Du vice & des vertus ſont en nous la meſure,
De ces précieux dons un eſprit décoré
En eſt plus dangereux, lorſqu'il s'eſt égaré.
De mille excès alors ils ſont en nous la ſource,
Et toutes nos erreurs y trouvent leur reſſource:
Ils forment les tyrans; les cœurs ambitieux,
Et tout ce que le Monde a de plus vicieux (*a*).
Dieu qui voit dans un ordre éternel, néceſſaire,
Que nous devons tous fuir ce qui nous eſt contraire,
Pour faire aimer les loix qu'il nous impoſe à tous,
N'exige rien pour lui que d'utile pour nous.
Nous devons nous régler ſur ce plan de Sageſſe,
Par tous nos intérêts la raiſon nous en preſſe;
Il faut par les conſeils modérer nos deſirs,
Et que la probité préſide à nos plaiſirs.
Mais, ſi c'eſt la raiſon qui diſtingue les hommes,
En voyons-nous beaucoup dans le ſiecle où nous ſommes,
Qui par elle en tous tems, en tous lieux, éclairés,
De leurs vrais intérêts ne ſoient point égarés?
Qui voudroit découvrir ce rare phénomene,
Il faudroit qu'en plein jour, ainſi que Diogene,
Pour trouver ce phénix que nous cherchons en vain,
Il

(*a*) Catilina étoit né avec tous les talens qui pouvoient former un Grand-homme. Quelles reſſources n'y trouva-t-il pas pour ſoutenir ſes crimes & ſa révolte. Une Armée de Vagabons, commandée par des Chefs perdus de débauche, combattit ſous ſes ordres avec autant de courage & de fidélité, que Camille & les ſiens en montrerent pour défendre leur Patrie. L'abus qu'il fit des dons qu'il avoit reçus de la Nature, cauſa ſa perte & celle de tous ceux qui le ſuivirent. Mais quel homme n'auroit-il pas fait de lui, s'il avoit fait l'uſage qu'il devoit faire de ſes talens?

Il courut l'Univers la lanterne à la main.
D'où peut donc procéder le funeste délire
Qui nous oppose au bien où notre cœur aspire,
Qui pervertit en nous la nature & ses loix,
Et de notre raison anéantit les droits?
D'où vient qu'à chaque pas l'homme broncbe & s'égare?
C'est que le bon esprit est une chose rare.
Guidé par la raison & par le sentiment,
Du commerce entre nous il fait tout l'ornement:
Il est doux, modéré, complaisant, sans foiblesse,
Enfin le bon esprit est l'esprit de sagesse;
Et l'homme n'est jamais l'artisan de ses maux,
Que par un esprit vain, irrégulier & faux.
C'est lui qui nous fixant à de tristes chimeres,
Nous rend amis pervers, fils ingrats, mauvais peres,
Qui nous éblouissant par ses illusions,
Fomente nos erreurs, nourrit nos passions;
C'est lui, qui dans le Monde éleve cette idole
Où la raison s'éclipse & la vertu s'immole,
Fausse Divinité qui traîne à ses autels,
Sous de vaines lueurs l'élite des mortels,
Qui marque par le sang ses plus brillantes traces,
La Fortune, en un mot, fantôme à plusieurs faces,
Qui décore le sot d'un dehors fastueux,
Et couvre de mépris l'indigent vertueux.
Sous ses loix, l'intérêt infectant la nature,
A fait taire sa voix simple, innocente & pure.
Mais l'éternel Moteur ne permet jamais rien
Dont, pour un homme sage, il ne résulte un bien.

Tout

Tout eſt bon lorſqu'on ſait en faire un bon uſage:
La fortune eſt alors un brillant avantage;
Mais, pour s'en faire honneur, il faut la mériter,
Et c'eſt ſur ce coup-d'œil qu'il faut bien méditer.

CHANT III.

DAns le tems que le Monde étoit dans ſon enfance,
Que les hommes vivoient encor dans l'innocence,
Du vice & des vertus ils ignoroient les noms,
Sans précepte ils étoient juſtes, ſages & bons.
Notre corruption ſeule a pu nous apprendre
Ce que, ſans ſon ſecours, on ne ſauroit comprendre:
On s'apperçut du vrai lorſqu'on ſentit l'erreur;
La honte nous apprit à connoître l'honneur;
Le vice, la vertu; l'orgueil, la modeſtie:
Et le déréglement, la regle de la vie.
Lorſque l'on fit des biens le partage fatal,
Aux noires paſſions on donna le ſignal:
L'avarice en ſortit, & fit bientôt éclore
Tous les maux qu'enfermoit la boëte de Pandore
Les hommes emportés par leur cupidité,
Ne donnoient plus de borne à leur avidité;
Le foible du plus fort en tous lieux la victime,
Apprit à ſes dépens à connoître le crime.
Pour ſoutenir alors l'innocence & ſes droits,
On ſe vit obligé de recourir aux loix:
Ainſi l'avidité, l'orgueil & la licence,
Chez nous, à la juſtice ont donné la naiſſance;
Et comme à notre égard tout eſt comparaiſon,

Celle

Celle du bien au mal forma notre raiſon.
On vit alors paroître une vertu plus pure,
Que cet ordre innocent qu'inſpiroit la nature;
Du cahos ténébreux où l'homme alors tomba,
La lumiere ſortit, & l'erreur l'éclaira.
Dieu le permit ainſi par d'éternelles vues
Propres à ſa ſageſſe & de lui ſeul connues;
Il voulut que du ſein de la corruption,
L'homme pût s'élever à la perfection (*a*).
L'innocence d'abord fut un commun partage,
On étoit bon ſans choix, & ſans lumiere ſage;
Mais l'erreur en contraſte avec la vérité,
Ouvrit le champ du choix à notre liberté (*b*).
Le Monde prit alors une face nouvelle,
Difforme d'un côté, mais de l'autre plus belle;
Le vice avec éclat fit briller la vertu;
A peine parut-il qu'il s'en vit confondu;
Dès qu'on put le connoître, on le vit mépriſable;
A ſes traits odieux il parut déteſtable,
Et n'oſant ſe montrer ſous ſes propres couleurs,
Sous celle des vertus il cacha ſes noirceurs.
C'eſt ainſi que l'orgueil prend de la modeſtie
Les dehors innocens, s'y voile & s'y replie;
Il affecte ſon ton, lorſque dans notre ſein

Il

(*a*) Nous devons à la chûte du premier homme le Rédempteur du Monde; & c'eſt pour cela que l'Egliſe s'écrie dans le plus auguſte de ſes Offices, le jour de Samedi-Saint, *O felix culpa!*

(*b*) Rien ne prouve plus la liberté de l'homme, que la connoiſſance qu'il a du bien & du mal: dès qu'il les connoît, il peut faire le bien & éviter le mal; car cette connoiſſance eſt une lumiere divine qui ne peut lui être donnée inutilement.

Il enfle un cœur ſuperbe; impérieux & vain;
La généroſité, la candeur, la juſtice,
Et toutes les vertus prêtent leurs noms au vice;
Il emprunte leurs traits; & pour nous décevoir,
Il ſe voile ſouvent de l'ombre du devoir.
Mais malgré les efforts qu'il fait pour nous ſéduire,
L'Amour-propre chez nous ſuffit pour le détruire;
La ſemence du bien reſte dans notre cœur,
Elle y produit encor le ſentiment d'honneur (*a*):
Ce noble ſentiment bien cultivé dans l'ame,
Y nourrit la vertu pour laquelle il l'enflame;
Et ſi l'on ne prend pas ſon fantôme pour lui,
D'une ſolide gloire il eſt en nous l'appui.
L'honneur eſt le reſſort d'un cœur né magnanime,
L'ame du ſentiment, la regle de l'eſtime;
Il eſt de tous les rangs & de tous les états,
Il fait les bons Bergers & les grands Potentats.
Lorſqu'il fixe le cœur & qu'il nous ſert de guide,
Il eſt la ſource en nous d'une vertu ſolide;
Il n'inſpire jamais que de nobles projets,
Sages à tous égards, juſtes dans les objets;
Sous ſon empire heureux tout marche avec décence,
Et l'on n'y trouve pas l'ombre de la licence.
Celui qui par ſes loix regle ſes ſentimens,

Suit

(*a*) Le ſentiment de l'honneur eſt le mouvement le plus naturel de l'Amour-propre: celui qui s'en écarte, n'a point de plus grand ennemi de ſa gloire que lui-même, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a rien de plus mépriſable dans le Monde qu'un homme ſans honneur, comme il n'y a rien de plus reſpectable dans la Société que celui qui fait de ſon honneur la regle de ſa conduite.

Celle du bien au mal forma notre raiſon.
On vit alors paroître une vertu plus pure,
Que cet ordre innocent qu'inſpiroit la nature;
Du cahos ténébreux où l'homme alors tomba,
La lumiere ſortit, & l'erreur l'éclaira.
Dieu le permit ainſi par d'éternelles vues
Propres à ſa ſageſſe & de lui ſeul connues;
Il voulut que du ſein de la corruption,
L'homme pût s'élever à la perfection (*a*).
L'innocence d'abord fut un commun partage,
On étoit bon ſans choix, & ſans lumiere ſage;
Mais l'erreur en contraſte avec la vérité,
Ouvrit le champ du choix à notre liberté (*b*).
Le Monde prit alors une face nouvelle,
Difforme d'un côté, mais de l'autre plus belle;
Le vice avec éclat fit briller la vertu;
A peine parut-il qu'il s'en vit confondu;
Dès qu'on put le connoître, on le vit mépriſable;
A ſes traits odieux il parut déteſtable,
Et n'oſant ſe montrer ſous ſes propres couleurs,
Sous celle des vertus il cacha ſes noirceurs.
C'eſt ainſi que l'orgueil prend de la modeſtie
Les dehors innocens, s'y voile & s'y replie;
Il affecte ſon ton, lorſque dans notre ſein

Il

(*a*) Nous devons à la chûte du premier homme le Rédempteur du Monde; & c'eſt pour cela que l'Egliſe s'écrie dans le plus auguſte de ſes Offices, le jour de Samedi-Saint, *O felix culpa!*

(*b*) Rien ne prouve plus la liberté de l'homme, que la connoiſſance qu'il a du bien & du mal: dès qu'il les connoît, il peut faire le bien & éviter le mal; car cette connoiſſance eſt une lumiere divine qui ne peut lui être donnée inutilement.

Il enfle un cœur ſuperbe; impérieux & vain;
La généroſité, la candeur, la juſtice,
Et toutes les vertus prêtent leurs noms au vice;
Il emprunte leurs traits; & pour nous décevoir,
Il ſe voile ſouvent de l'ombre du devoir.
Mais malgré les efforts qu'il fait pour nous ſéduire,
L'Amour-propre chez nous ſuffit pour le détruire;
La ſemence du bien reſte dans notre cœur,
Elle y produit encor le ſentiment d'honneur (*a*):
Ce noble ſentiment bien cultivé dans l'ame,
Y nourrit la vertu pour laquelle il l'enflame;
Et ſi l'on ne prend pas ſon fantôme pour lui,
D'une ſolide gloire il eſt en nous l'appui.
L'honneur eſt le reſſort d'un cœur né magnanime,
L'ame du ſentiment, la regle de l'eſtime;
Il eſt de tous les rangs & de tous les états,
Il fait les bons Bergers & les grands Potentats.
Lorſqu'il fixe le cœur & qu'il nous ſert de guide,
Il eſt la ſource en nous d'une vertu ſolide;
Il n'inſpire jamais que de nobles projets,
Sages à tous égards, juſtes dans les objets;
Sous ſon empire heureux tout marche avec décence,
Et l'on n'y trouve pas l'ombre de la licence.
Celui qui par ſes loix regle ſes ſentimens,

Suit

(*a*) Le ſentiment de l'honneur eſt le mouvement le plus naturel de l'Amour-propre: celui qui s'en écarte, n'a point de plus grand ennemi de ſa gloire que lui-même, puiſqu'il eſt certain qu'il n'y a rien de plus mépriſable dans le Monde qu'un homme ſans honneur, comme il n'y a rien de plus reſpectable dans la Société que celui qui fait de ſon honneur la regle de ſa conduite.

Suit toujours des vertus les plus purs mouvemens;
En tous tems, en tous lieux, il eſt ce qu'il doit être,
Et ne paroît jamais que ce qu'il doit paroître;
L'amour de ſes devoirs détermine ſon goût,
Il ſait tout mériter & ſe paſſer de tout;
Contre les coups du ſort il eſt inébranlable,
Dans la proſpérité doux, humain, tendre, aimable (*a*).
La fortune n'a rien qui puiſſe le charmer,
Il la fuit au moment qu'il ne peut l'eſtimer;
Sa généroſité marche avec la prudence,
L'une regle ſon cœur, & l'autre ſa dépenſe;
Et l'Amour-propre en lui, par l'honneur éclairé,
Sur l'exacte raiſon eſt toujours meſuré.
Lorſque par des bienfaits on le voit ſe répandre,
L'eſprit de vanité ne vient point le ſurprendre;
Chez lui le ſentiment ſait tout aſſaiſonner,
Et ſon cœur bien inſtruit du grand art de donner,
Jette ſur ce qu'il donne un charme inévitable,
Qui le rend précieux en le rendant aimable (*b*);
Généreux pour autrui, tendre, compâtiſſant,
Pour les bienfaits reçus il eſt reconnoiſſant,
Et de tous ces devoirs s'étant fait une étude,

Il

(*a*) Comme le ſentiment eſt le premier mobile de l'honnête-homme, perſonne n'eſt, ni plus fier, ni plus humble, que lui.

(*b*) Il y a peu d'hommes qui aiment à donner, & parmi ceux qui donnent, le nombre de ceux qui ſavent donner, eſt bien petit: tout dépend du cœur; la délicateſſe du ſentiment fait le mérite de celui qui donne, & le prix de la reconnoiſſance de celui qui reçoit.

Il ne déteſte rien comme l'ingratitude (*a*).
Si la voix de l'honneur l'appelle aux champs de Mars,
Elle lui fait braver la mort & les hazards,
Non pas en furieux prodigue de ſa vie,
Mais en Héros qui doit ſon bras à ſa Patrie,
Qui ſait également lui trouver du ſecours,
En s'expoſant pour elle, ou ménageant ſes jours.
Elle arrête un Monarque avide de ſa gloire,
Sur les pas ſéducteurs d'une injuſte victoire;
Sur le bien du Public meſurant ſes objets,
Elle en fait dans ſon cœur le plan de ſes projets,
Et fait taire chez lui l'ambitieux délire
Qui veut par l'injuſtice étendre ſon empire.
L'honneur bien entendu n'eſt point litigieux;
Tout ce qui trouble l'ordre eſt pour lui vicieux;
Juſte ſans nul égard, avec égard ſincere,
Il ſait être à la fois complaiſant & ſévere (*b*);

Il

(*a*) De tous les vices du cœur, l'ingratitude eſt le plus bas & le plus deshonorant pour notre Amour-propre.

(*b*) Lorſqu'il s'agit de la juſtice, il faut la rendre ſévérement & ſans acceptation des perſonnes. Licurgue en donna un grand exemple : il avoit établi une Loi par laquelle il étoit ordonné, pour certain crime, que la punition du criminel ſeroit de perdre les yeux. Son Fils tomba dans le cas de ſubir cette peine, tout le peuple demanda ſa grace; mais Licurgue, inexorable dans l'adminiſtration de la Juſtice, ne voulant, ni deſobliger le peuple qui prenoit la défenſe de ſon Fils, ni manquer à la Loi, partagea la peine avec le criminel, & perdit volontairement un œil pour en ſauver un à ſon Fils. Si la Juſtice exige cette ſévérité inexorable, l'amitié demande bien des égards de nous, envers nos amis, dans les conſeils ſinceres que nous leur donnons. Il faut bien des précautions pour ne révolter pas leur Amour-propre, on doit ſe

Il fait du ſentiment conſerver tous les droits,
Et le faire obéir à ſes ſuprêmes loix.
De la Société c'eſt l'appui le plus ferme,
Et le premier moteur des biens qu'elle renferme;
Sur la grande fortune il jette de l'éclat,
Son luſtre ſe répand ſur le plus bas état;
Sous ſes auguſtes loix tout eſt grand, reſpectable,
Et l'indigence même en devient honorable.
Par lui de Phocion (*a*) l'illuſtre pauvreté,
Répandit ſur ſes jours un éclat mérité;
Et celle d'Ariſtide (*b*), autrefois dans Athenes,
Effaça les lauriers des plus grands Capitaines,
Aux dépens du Public conduit au monument,
Son indigence y fut ſon plus grand ornement.
Enfin, l'honneur fait ſeul le luſtre de la vie;
Il annoblit l'eſprit, décore le génie;
Lorſque par ſes conſeils il dirige nos cœurs,
Il éleve notre ame au-deſſus des grandeurs;
Et comme la vertu fait ſon objet unique,
Il donne au ſentiment cette force héroïque
Qui forme le Héros qu'Horace eut pour objet,
Juſte dans ſes deſſeins, ferme dans ſon projet,
Qui mépriſe un Tyran, la Mer, & la Tempête,
Qui

ſe prêter à leurs caracteres, puiſque c'eſt le ſeul moyen de leur rendre nos conſeils utiles.

(*a*) Alexandre le Grand, touché de la vertu & de la pauvreté de Phocion, lui offrit cinq Villes dans l'Aſie, que cet illuſtre Athénien refuſa.

(*b*) Ariſtide, après avoir rendu de grands ſervices à ſa Patrie, mourut ſi pauvre, qu'il ne laiſſa pas de quoi ſe faire enterrer, enſorte que l'on fut obligé de faire ſes funerailles aux dépens du Public. En pouvoit-il avoir qui fuſſent plus glorieuſes à ſa mémoire?

Qui verroit l'Univers s'écrouler sur sa tête,
Attendroit ses débris, couvert de sa vertu,
Et sous eux sans frayeur se verroit abbattu.

Voilà du pur honneur une ébauche fidele
Dont tout homme devroit se montrer le modele;
Mais comme des vertus, pour séduire nos cœurs,
Le vice prend souvent les traits & les couleurs,
Un monstre de l'honneur, fantôme redoutable,
Regne dans l'Univers sous son nom respectable,
Fantôme à qui l'erreur a dressé des autels,
Qu'adorent follement les aveugles mortels,
Composé dangereux de grandeur, de bassesse,
Ridicule ambigu de force & de foiblesse,
Faux honneur qui ne fait que des ambitieux,
Qui montra du duel l'usage furieux,
Qui décore le vice, & fait tomber la honte
Sur un cœur innocent qu'un téméraire affronte;
Honneur qui met la gloire à se deshonorer,
Par des transports honteux que l'on doit abhorrer.
Avant le plus grand Roi que la France ait vu naître,
Par des meurtres publics on se faisoit connoître,
Et le brave, innocent du sang de ses amis,
Parmi les gens d'honneur ne pouvoit être admis:
Les cœurs abandonnés à de fougueux caprices,
En comptant leurs exploits, comptoient leurs injustices.
A de si noirs excès ce grand Roi mit un frein,
Sa justice arrêta cet usage inhumain;
Heureux! si ce Monarque, avec ce noir délire,
Avoit du faux honneur anéanti l'empire!

Ce Prothée odieux, de qui nos passions
Changent le nom, les traits & les séductions,
De toutes nos erreurs la source intarissable,
A pour nous décevoir un fonds inépuisable,
Toujours vain, toujours faux, & toujours vicieux;
Pour séduire le cœur il fascine les yeux.
C'est ainsi que souvent, enflé de sa naissance,
Un Jeune-homme rempli d'orgueil & d'ignorance,
Lorsque dans mille excès on le voit s'égarer,
Se flatte qu'en public on le doit admirer;
Ou qu'un riche, sorti d'une famille obscure,
Avec les Grands-Seigneurs sottement se mesure,
Et prenant leurs défauts pour de la dignité,
Les imite, & s'en croit un air de qualité;
Qui follement prodigue auprès d'une coquette,
Tandis que de bijoux il charge sa toilette,
Que d'un commerce indigne elle étale à nos yeux
Toute la turpitude & les fruits odieux,
Ne voit point qu'en public ses présens deshonorent,
Et la main qui les fait, & le front qu'ils décorent (a).
L'honneur mal entendu, dont la source est l'orgueil,
Est de notre raison presque toujours l'écueil.
Mon fils est déjà grand, dit l'homme de finance,
Il est né sans talens, mais son bien l'en dispense:
Je veux que dans le monde il soit avec éclat,
C'est un sot, il n'importe, il sera Magistrat.

Mais

(a) La générosité n'a, & ne doit avoir de prix, qu'autant que la vertu en est le mobile & l'objet. Les libéralités qu'on ne fait que pour satisfaire sa vanité & ses passions, marquent bien moins un esprit élevé, que la bassesse de l'ame & les égaremens de la raison.

Mais que montrera-t-il dans ce rang respectable ?
Un homme sans esprit, un Juge mépriſable,
De qui les vains talens s'étant mal mesurés,
Découvrent des défauts qu'on auroit ignorés (a).
Pour choisir sagement un état dans la vie,
Il faut sonder son cœur, connoître son génie ;
N'aller pas follement pour cueillir des lauriers,
S'exposer sans courage à des travaux guerriers ;
Sur-tout ne prendre pas pour chaleur militaire
D'un cœur timide & vain la fougue imaginaire,
De peur qu'au premier choc, la frayeur sur le front,
On n'aille se couvrir d'un éternel affront.

Les terres ne sont pas également fertiles,
Et le premier talent des laboureurs habiles
Est d'en sonder le sol, distinguer sagement
Si la vigne s'y plaît, le seigle, ou le froment,
Et sur ses qualités, avec art & prudence,
Régler de leurs labeurs & l'ordre & la dépense.
Ainsi tout homme doit connoître, sans erreur,
Quels sont en lui les fonds de l'esprit & du cœur :
Chacun a ses talens, & la main qui les donne,
Pour différens objets dans nos cœurs les ordonne.
Il faut donc se connoître, & perfectionner
Ceux que la Providence a voulu nous donner.
Mais pour s'y renfermer, il faut de la sageſſe,
Il faut un bon esprit qui pense avec justeſſe,

Un

(a) C'est souvent la faute des peres, si leurs enfans ne leur font pas honneur : la premiere attention d'un homme sage doit être d'étudier les dispositions de ses enfans, afin de ne les destiner qu'aux choses auxquelles ils sont propres.

Un cœur droit dégagé de vaine ambition,
Qui se juge sans grace & sans prévention.
Lorsque de ses talens on connoît l'étendue,
Jamais hors de leur cercle on ne porte sa vue:
Le soin de notre honneur doit nous y renfermer,
Et c'est le seul moyen de se faire estimer;
Mais un aveugle orgueil qui dans nos cœurs fermente,
A nos yeux éblouis les enfle & les augmente;
Et le plus bas esprit, multipliant son lot,
Se croit un fort Grand-homme, & n'est pourtant qu'un Sot.
Enfin, du faux honneur la sentine profonde
A produit tous les foux que l'on voit dans le monde:
Il fait allusion à tous nos sentimens,
Il a des coups-d'œil bas, d'ambitieux momens;
De la séduction tirant toute sa force,
Il flatte notre orgueil, & sans-cesse l'amorce;
Et sur tous les états mesurant ses erreurs,
Il s'éleve ou s'abaisse à mesure des cœurs.
Il décora Cromwel des palmes odieuses
Dont frémiront toujours les ames vertueuses:
Hypocrite masqué de la Religion,
Populaire affecté rempli d'ambition,
Qui du sang de son Roi faisant rougir la terre,
Vit trembler sous son joug la superbe Angleterre;
Joug sous lequel l'Anglois gémiroit aujourd'hui,
Si Cromwel eût laissé des fils dignes de lui (a).

Ce

(a) Lorsque je pense aux louanges que le parti de Cromwel

Ce fut ce faux honneur qui, pour la tyrannie,
Enflamma de Sylla l'ambitieux génie:
Ce fut par ſes conſeils que Rome vit Céſar
Triompher des Romains attachés à ſon char,
A ſa mort il ſouffla la vengeance & la guerre,
Du ſang de ſes Héros Rome inonda la terre;
Et pour venger le monde on vit ſes conquérans
Se détruire à l'envi *pour le choix des Tyrans*,
Tel eſt le faux honneur: les chaleurs qu'il inſpire,
Jettent notre raiſon dans un triſte délire:
Il porte ſes erreurs juſqu'aux pieds des Autels,
Où, ſous des noms ſacrés, il ſéduit les mortels;
Il fait l'Héréſiarque, & nourrit dans ſon ame
Les ſacrileges feux de l'orgueil qui l'enflame (*a*),
Et par ſes noirs conſeils infectant la raiſon,

Sur

wel lui donnoit, après qu'il eut fait mourir ſon Roi ſur un échafaud, je crois voir Néron entrer en triomphe dans Rome après avoir tué ſa Mere: le Peuple Romain offrit des ſacrifices aux Dieux pour les remercier d'un crime qui faiſoit frémir la nature; enfin je crois voir ce Sénat, arbitre de l'Univers, couronner tant d'impiétés, en ordonnant des prieres publiques pour le ſalut du Parricide, & mettant le jour de la naiſſance de ſa Mere entre les jours malheureux.

(*a*) Si l'on examine bien la vie des Héréſiarques, on verra que l'ambition & la vengeance ont été les premiers motifs qui les ont engagés à publier leurs Erreurs. Arius ne forma le ſchiſme qui a cauſé tant de maux à l'Egliſe, que pour ſe venger de ce qu'il n'avoit pu obtenir le Siege d'Alexandrie. Wiclef vouloit être Evêque de Lincoln, & il ne s'éleva contre Rome que pour ſe venger des obſtacles qu'elle avoit mis à ſon ambition; & ſi le Pape Léon X. n'avoit pas donné aux Jacobins le pouvoir de prêcher les Indulgences en Allemagne, au préjudice des Auguſtins qui avoient toujours été en poſſeſſion de les prêcher, Luther n'auroit jamais publié ſes Erreurs.

Sur tout ce qu'il inſpire, il répand ſon poiſon.
Enfin le faux honneur vers des erreurs nous guide,
Et le vrai nous conduit à la gloire ſolide:
Le faux eſt ridicule, ou noir dans ſes projets:
Le vrai dans ſa vertu puiſe tous ſes objets:
Tout ce qu'il nous inſpire, eſt reſpectable, utile;
Des biens qu'on doit chercher, il rend l'accès facile.
Avec peu de talens on eſt homme d'honneur:
Il faut beaucoup plus d'art pour être un impoſteur;
Et pour venir à bout d'une odieuſe trame,
Il faut maſquer ſon cœur, ſon eſprit & ſon ame,
Déguiſer ſon viſage & tous ſes ſentimens,
De la ſéduction ſaiſir tous les momens;
Et pour ne pas montrer des deſſeins qu'on doit craindre,
En impoſer par-tout, & toujours ſe contraindre.
Mais celui que l'honneur attache à ſon devoir,
Loin de ſe déguiſer gagne à ſe faire voir:
Juſte dans les deſſeins qu'il forme avec ſageſſe,
Il n'a jamais beſoin de détour, de fineſſe;
Et comme il eſt ſans fard, ſimple, droit, ingénu,
Son plus grand intérêt eſt d'être bien connu.

On voit avec plaiſir la brillante ſtructure
Des fleurs dont le Printems embellit la Nature;
Mais en vain le Soleil, au ſigne des poiſſons,
Feroit pouſſer les fleurs, & germer les moiſſons;
En vain le vent du Sud, pour arroſer la terre,
Aux brûlans aquilons déclareroit la guerre,
Si dans leur juſte eſpoir les laboureurs ſéduits
Voyoient l'Eté ſans gerbe, & l'Automne ſans fruits:

A l'exemple du Ciel, de qui la providence
Ne flatte point nos cœurs d'une vaine espérance
Que les fruits qu'il promet dans les jours du Printems,
Par le cours des saisons mûrissent dans leur tems,
L'homme doit allier l'agréable à l'utile,
Eviter sagement un commerce stérile,
Pour lui, pour ses amis, dans la Société
Les dégoûts, noirs enfans de l'inutilité.
L'intérêt n'est pour nous qu'un objet équivoque,
Lorsque dans le commerce il n'est pas réciproque.
L'homme qui l'entend bien, n'exige rien d'autrui
De ce qu'il ne veut pas qu'on exige de lui;
S'il fait valoir ses droits avec exactitude,
De ceux de son prochain il se fait une étude,
Sachant que leurs accords jettent le fondement
Où nos vrais intérêts posent solidement;
Que c'est l'ordre constant dans lequel la Nature
Pour un bien général les lie & les mesure,
De leurs enchaînemens les nœuds & les rapports,
Et du commerce enfin les plus parfaits accords.
Si quelquefois pourtant, par un effort sublime,
Sans objet d'intérêt, sans penchant, sans estime;
Je dis plus, si son cœur mu par la charité,
Pour un sujet haï fait briller sa bonté;
Ce trait ne montre rien de contraire au système,
Son Amour-propre alors n'a d'objet que lui-même:
Jamais dans notre vue il n'est mieux soutenu,

Que lorſque ſans paroître, il porte à la vertu (a).
Il faut que l'homme s'aime, & c'eſt Dieu qui l'ordonne (b);
Comme notre Amour-propre eſt la régle qu'il donne,
Où chacun, pour remplir ſon ordre ſouverain,
Doit meſurer l'amour qu'il doit à ſon prochain,
Nous devons nous aimer avant qu'aimer les autres,
Puiſque leurs intérêts ſont relatifs aux nôtres.
Mais il n'eſt pas aiſé de s'aimer ſagement,
De meſurer ſes pas & marcher dignement,
De ſavoir conſerver une ame forte, égale,
Qui ne s'enfle jamais, & que rien ne ravale,
Qui ſait ſe modérer au milieu des plaiſirs,
Et dans tous ſes devoirs renfermer ſes deſirs.
De la droite raiſon la régle eſt immuable;
Dès que l'on s'en écarte, on ſe rend mépriſable;
Par la loi réciproque où nous ſommes ſoumis,
Il faut ſavoir aimer pour avoir des amis.
En vain contre cet ordre un ſot orgueil murmure,
Dieu, d'un doigt éternel l'imprime à la nature,

Des

(a) Les mouvemens de l'Amour-propre ne ſont jamais ſi violens, que lorſqu'on ne les ſent pas; il agit alors par des impreſſions qui ſont ordinairement celles de la vertu, ou celles de quelque violente paſſion. De-là naiſſent ces grands ſacrifices qui ſemblent au-deſſus de l'humanité; mais ils ne paroiſſent déſintéreſſés qu'à ceux qui ne connoiſſent pas le cœur de l'homme. Tout dépend de la maniere dont il eſt affecté; & de quelque façon qu'il puiſſe l'être, il n'agit jamais que par la complaiſance qu'il a pour ſes propres ſentimens.

(b) Lorſque Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, il nous fait un commandement tacite de nous aimer nous-mêmes.

Des devoirs mutuels renferment tous nos biens,
Et pour nous rendre heureux ils sont les seuls moyens.
Pour savoir se placer à ce point de sagesse
Où l'Amour-propre en nous, sans erreur, sans foiblesse,
De ses vrais intérêts fait toujours faire choix,
Il faut bien consulter la nature & ses loix.
Des vices opposés la distance fatale
Met dans nos intérêts une distance égale;
Et l'injustice alors peut seule parvenir.
Au point de les lier & de les réunir.
De leur contraste affreux l'union criminelle
Ne prépare jamais qu'une fin digne d'elle.
C'est ainsi qu'au prodigue un perfide usurier,
Mu d'un sordide gain, consent de se lier;
Pour remplir de son cœur les objets mercénaires,
Il l'opprime bientôt par des prêts usuraires;
Et le prodigue alors, sous leur poids abbattu,
Apprend à ses dépens le prix de la vertu.
Dans tous les intérêts que fait naître le vice,
C'est le même contraste & la même injustice;
Et sans les diviser en différens portraits,
Celui-ci seul suffit, & porte tous leurs traits.
Notre cupidité, source de tous les crimes,
En flattant nos erreurs nous en rend les victimes;
Celui qui s'aime trop se fait haïr de tous,
Et rompt tous les accords que Dieu veut entre nous.
Telles sont les erreurs où les hommes s'égarent,
Lorsque les passions de leur esprit s'emparent;

S'ils veulent s'élever au Temple de mémoire,
Y consacrer les traits d'une immortelle gloire,
Il faut que leur raison, dans le sein des grandeurs,
Se montre inaccessible à la voix des flatteurs;
Et que la vérité que l'on cache à leur vue,
Sans crainte ose à leurs yeux se montrer toute nue,
Que de leur Amour-propre elle soit le miroir,
Qui de tous leurs défauts les fasse appercevoir.
Le Prince a ses trésors, sa force & sa puissance,
Dans l'amour de son peuple & dans son opulence.
Ainsi, comme l'on voit un sage laboureur,
Mû de l'espoir des fruits qu'il cherche en son labeur,
Par des soins assidus & des travaux utiles
Cultiver ses guérets & les rendre fertiles;
De même, un Prince sage & digne de régner,
Pour enrichir l'état ne doit rien épargner.
Dans ce fertile champ de toutes ses ressources,
L'ordre ouvre à ses Sujets les abondantes sources,
D'où découlent sans cesse, & par divers canaux,
Le lustre, l'opulence, & des secours nouveaux (a).
L'Arbitre souverain, lorsqu'il créa le Monde,
En fit de tous les biens une source féconde;
Et lorsque de l'utile il mit les fondemens,

que le Roi, au milieu de ses victoires, a fait avec ses Ennemis, fait plus d'honneur à sa justice & à sa modération, que le gain de vingt batailles n'en auroit fait à son ambition.

(a) Un grand Prince doit employer tous ses momens pour procurer le bonheur de ses Sujets, & ce n'est que par-là qu'il les peut tous donner à sa gloire. Il faut qu'un Empereur meure debout, disoit Vespasien, voulant faire entendre par-là, combien la vie des Rois doit être laborieuse.

sup

Il voulut que le Monde eût tous ſes ornemens:
Il inſpira chez nous cet eſprit d'induſtrie
Qui cherche dans les arts les concerts de la vie,
Et qui par le commerce ajoute aux autres biens
Ceux dont il enrichit les ſages citoyens.
Les arts ont dans le Monde introduit la fortune;
Ils ont ouvert le ſein de l'orageux Neptune;
C'eſt par eux que les vents ſoumis aux matelots,
Conduiſent les vaiſſeaux ſur la fureur des flots,
Et qui, des bords du Tage aux rivages du Gange,
Multipliant nos biens par un heureux échange,
Rapprochent les mortels pour leur utilité,
Et font de l'Univers une Société.
Ce que Dieu connut bon par des loix néceſſaires,
Ne peut être changé ſur des objets contraires;
Et ce qu'il vit utile au bonheur de nos jours,
L'eſt néceſſairement, & le ſera toujours.
Des talens qu'il nous donne, il faut donc faire uſage;
Et le premier objet d'un Prince grand & ſage,
Pour le bien du Public & pour ſon propre éclat,
Eſt d'en tirer des fruits utiles à l'Etat,
D'exciter les beaux Arts par ſa magnificence,
Joindre par leur ſecours le luſtre à l'opulence,
Et marquant tous ſes pas par leur utilité,
Soutenir ce qu'en nous fait la Divinité (*a*).

Un

(*a*) Le regne de Louis le Grand a été célebre par les Grands hommes qu'il a produit dans tous les Arts & dans toutes les Sciences; & ſi la gloire des Condés & des Turennes eſt immortelle, on peut dire auſſi que celle de tant de beaux Génies dont ſes libéralités excitoient l'émulation, tiendra ſa place dans le Temple de mémoire: c'eſt à la ſolide beauté de leurs ouvrages, comme aux exploits de nos

Ca-

Un grand Roi doit savoir que, sous le diadême,
Il est Roi pour son Peuple, & non pas pour lui-même;
Que d'un Etre éternel il reçoit son pouvoir,
Et que ses intérêts sont tous dans son devoir.
En vain Machiavel, par d'affreuses maximes,
Fait de la Politique un système de crimes.
Vainement de Tacite un noir Commentateur
Empoisonne le sel de ce sublime Auteur,
Et d'un Homme d'Etat formant le caractere,
Emprunte tous ses traits de celui de Tibere.
Ce Prince ténébreux, l'opprobre de son tems,
Fut mauvais Politique avec de grands talens.
Dans les plus grands emplois sa longue expérience
Sembloit d'un regne heureux assurer l'espérance.
Rome eût pu se flatter qu'il sauroit soutenir
Le rang où les destins l'avoient fait parvenir;
Tout concouroit pour lui, s'il eût été plus juste:
Il avoit sous les yeux le beau regne d'Auguste,
Qui malgré les horreurs de son Triumvirat,
Sût gouverner le Monde, & Rome, avec éclat.
Tibere au premier pas se fit voir implacable;
Ce fut-là tout le fruit de ce jeu mépriſable
Qui lui fit pour l'Empire affecter des refus,
Lorsqu'il donnoit par-tout des ordres absolus.
Quels fruits retiroit-il de ce profond mystere?
Il découvroit un cœur noir, ulcéré, sévere,
Un monstre dont chacun craignoit également
L'amitié, les soupçons & le ressentiment;

Sous

Capitaines, que ce grand Prince a dû le parallele que l'on a fait de son regne avec celui d'Auguste.

Sous les honteux détours d'un lâche ſtratagême,
Au Sénat qu'il ſondoit, il ſe montroit lui-même;
Et ſon ame inflexible alloit au fond des cœurs
Annoncer ce qu'on vit naître de ſes fureurs (*a*).

César étoit plus ſage & plus grand Politique:
Lorſqu'il eut à Munda (*b*) détruit la République,
Et que de Scipion la caſſette en ſes mains
Pouvoit lui dévoiler les ſecrets des Romains,
De tous ſes ennemis lui découvrir les trâmes,
Et montrer à ſes yeux juſqu'au fond de leurs ames,

Loin

(*a*) Telles ſont les impreſſions que fait la diſſimulation des Tyrans; elles font toujours naître la haine & la défiance. Une Lettre de Pline le jeune à l'Empereur Trajan achévera le Commentaire.

Queri libet quod in ſecreta noſtra non inquirant Principes, niſi quos odimus; nam ſi eadem cura bonis quæ malis eſſet, quam ubique admirationem tui, quod gaudium exultationemque deprehenderes, quas vanitates cum conjugibus ac liberis, quos domeſticis, aris, ſaciſque ſermones! & aliud qui cum ſint odium amorque contraria, hoc perquam ſimile habent, quod ibi intemperantius amamus bonos Principes, ubi liberius malos odimus.

Paneg.

Nous avons lieu de nous plaindre (dit-il) de ce que nos entretiens ſecrets ne ſont épiés & obſervés que par les mauvais Princes que nous haiſſons; car ſi les bons Princes avoient autant de curioſité que les mauvais, quel plaiſir n'aurois-tu pas d'entendre ce que nous diſons de toi à nos femmes, à nos enfans & à nos ſerviteurs! Tu connoîtrois juſqu'à quel point nous t'aimons & nous t'admirons, & combien de vœux nous faiſons pour toi tous les jours pour la durée de ton regne; & quoique l'amour & la haine ſoient contraires, tu apprendrois que ces deux paſſions ont cela de ſemblable chez nous, que nous y aimons les bons Princes avec autant de véhémence & d'excès, que nous déteſtons les mauvais.

(*b*) La Bataille de *Munda* donnée en Eſpagne fut la derniere que Céſar gagna ſur les Fils de Pompée; elle décida du ſort de la République.

Loin d'y chercher matiere à ſon reſſentiment,
Sans l'ouvrir il la fit brûler publiquement;
Montrant à ſes rivaux, par ce trait de clémence,
La porte du retour & de la confiance.
On peut calmer d'un cœur la haine ou le courroux,
Sur les ſujets qu'il a de ſe plaindre de nous.
Mais, de nos ennemis les plus irrémiſſibles,
Sont ceux qui nous ont fait des outrages ſenſibles;
La crainte dans leur ame en conſerve le trait,
Et meſure leur haine au mal qu'ils nous ont fait.
Céſar dans ce moment fit ce qu'il devoit faire.
Tibere fut toujours à lui-même contraire;
Faux Politique enfin, puiſque ſa cruauté
Deshonora ſes jours, ſon nom, ſa dignité.
Du grand art de régner on ſe croit la ſcience,
Lorſqu'on ſait qu'ici-bas la crainte & l'eſpérance
Sont les reſſorts qui font mouvoir le cœur humain,
Et les grands arcboutans du pouvoir ſouverain.
Je ſai que ſur le Trône il en faut faire uſage;
Mais, pour les employer, il faut bien être ſage:
On doit par l'eſpérance exciter les vertus,
Sous la crainte montrer les vices abbattus,
Récompenſer les bons, & ſans aucune grace,
Du vice, ſi l'on peut, anéantir la trace.
Pour remplir ces objets, il faut que la bonté
Prenne ſouvent le ton de la ſévérité:
Les hommes ſont pervers, & penchés vers le vice,
Intéreſſés, ingrats, mus par leur injuſtice;
De tous les animaux ſeuls doués de raiſon,
Seuls pour ſe rendre heureux ont beſoin de leçon.

De

De l'homme, en général, tel eſt le caractere,
Que pour ſon intérêt, il faut être ſévere,
Sévere d'un eſprit d'équité, de candeur,
Et que la charité dirige au fond du cœur.
Je vais, ſur ce principe, offrir un beau ſyſtême,
Bien ſage, puiſque Dieu l'a choiſi pour lui-même,
Foible & timide écho d'une éternelle voix,
J'oſe montrer comment le Roi de tous les Rois,
Cet Arbitre abſolu de tout ce qui reſpire,
Nous impoſe les Loix de ſon ſuprême Empire:
A ſon Char éternel nous ſommes enchaînés,
Nous n'avons point de biens que ceux qu'il a donnés;
Et pour le vicieux, comme pour l'homme ſage,
La vie offre toujours un peſant eſclavage.
Pour nous la conſerver, il faut des alimens,
Il nous faut le ſecours de tous les élémens:
En vain de ſes vapeurs notre orgueil nous enyvre;
Sans le ſecours de l'air l'homme ne ſauroit vivre.
Tel eſt le poids du joug qu'un décret éternel,
Par une loi commune, impoſe à tout mortel:
Beſoins continuels, ſoins pour les ſatisfaire,
De ces néceſſités eſclave néceſſaire;
Preſſé de maux réels, ébloui d'un faux bien,
L'homme a beſoin de tout, & ne poſſede rien.
Que ſi, dans ſon néant, ſon orgueil ſe propoſe
De pouvoir ici-bas poſſéder quelque choſe;
Les biens qu'il croit avoir, lui font illuſion,
Et redoublent ſes fers par leur poſſeſſion:
Le prodigue bien-tôt pleure ſur ſes largeſſes;
L'avare eſt indigent auprès de ſes richeſſes;

Et

Et le voluptueux dans ses bouillans desirs,
Avant le tems marqué, s'éteint par les plaisirs;
Par la cupidité qui dans nos cœurs fermente,
L'avidité de l'or par les trésors s'augmente;
Et le Berger qui suit la Nature & ses loix,
Est, près de son troupeau, plus libre que les Rois.
Nos peines, nos plaisirs, masquent la dépendance,
Où nous a tous soumis la suprême Puissance.
Mais voyons à présent l'usage qu'elle en fait,
Et si son despotisme offre un ordre parfait.
De l'Etre Souverain la sagesse infinie
Fait naître les douceurs des besoins de la vie;
Sous l'ombre des plaisirs, il cache nos liens,
Et du joug qu'il impose, il tire tous nos biens.
La soif qui nous conduit auprès d'une onde pure,
S'éteint par un plaisir sensible à la Nature;
Et la faim qui nous porte à ce qui nous nourrit,
Est un mal que chez nous la volupté guérit (a).
L'homme en voyant le jour reconnoît son indigence:
Il lui faut du secours pour nourrir son enfance;
Sans des soins assidus on mourroit sur berceau,
Dans le moment qu'il naît, devenir son tombeau.
Mais, lorsque ses parens élevant sa jeunesse,
Le tems vole, & bien-tôt la pesante vieillesse

Ac-

(a) La faim & la soif sont des nécessités qu'il faut satisfaire sous peine de la vie; & l'appétit, cet attrait qui nous appelle à la table avec tant de plaisir, deviendroit bientôt une maladie mortelle, si l'on se refusoit ce qu'il nous demande. Mais Dieu a si bien disposé ces choses, que ces mêmes nécessités nous rendent la vie aimable: elle seroit ennuyeuse, & peut-être même insupportable, si nous n'étions pas assujettis à ses besoins.

Accablant de son poids les auteurs de ses jours,
De sa reconnoissance exige du secours.
Dieu, juste dans ses loix, éternellement sage,
Unit nos intérêts à ceux de son ouvrage:
Pour le perpétuer, il allume les feux
Qui de l'hymen chez nous forment les tendres nœuds
Par les chastes plaisirs d'une innocente flame,
Il ne soumet au corps les facultés de l'ame,
Que pour nous préparer, vers la fin de nos ans,
L'appui que nous devons trouver dans nos enfans.

C'est ainsi que celui qui lance le tonnerre,
Qui peut réduire en poudre, & le Ciel, & la Terre,
Use de sa puissance & de ses droits sur nous:
Il nous rend son Empire, aimable, utile & doux;
Il fait mûrir les fruits, il rend les champs fertiles;
A sa voix immortelle on voit les eaux dociles,
Du sein de l'Océan s'élever dans les airs,
Pour aller arroser mille climats divers;
Par des soins infinis, sa suprême Puissance
Dans nos moindres besoins montre sa Providence.
Sur ce plan éternel la sagesse des Rois
Doit régler leur conduite & diriger leurs loix.

Après ce grand coup-d'œil, je n'ai plus rien à dire,
Et ceux dont la raison n'est pas dans le délire,
Dans ce divin Tableau peuvent aisément voir
L'ordre & les intérêts du souverain pouvoir.

Titus, dont le seul nom inspire la tendresse,
Marcha dans ce sentier que montre la sagesse;
Au bonheur des mortels il dévoua ses jours:
Se souvenant qu'un seul avoit fini son cours

Sans

Sans qu'il eût de bienfaits orné ſa deſtinée :
Mes amis (diſoit-il), *j'ai perdu la journée,*
Le Soleil chez Thétis vient de cacher ſes feux,
Et ma main n'a pu rendre aucun mortel heureux !
Sentiment héroïque & digne d'un Monarque,
Que l'on reproche encore aux ciſeaux de la Parque!
Il fut cher à ſon ſiecle, aimé, chéri de tous,
Et tant que le Soleil éclairera pour nous,
Que les mortels verront ſa lumiere féconde,
Titus ſera toujours les délices du Monde.
De ce trait éternel, quelle eſt donc la raiſon?
Maître de l'Univers, Titus fut juſte & bon.
Or, ſi de la Raiſon la ſolide Lumiere
Put éclairer ce Prince en ſa belle carriere,
Et de tant de vertus illuſtrer un Payen,
Que n'attendrons-nous pas d'un Monarque Chrétien?

FIN.

HEROÏDES
NOUVELLES, PRÉCÉDÉES
D'UN ESSAI
SUR
L'HÉROÏDE
EN GÉNÉRAL.

L'HEROÏDE n'eſt autre choſe qu'une Epître Héroïque, comme le terme lui-même le déſigne. Suivant cette définition, elle eſt ſuſceptible de tous les ſentimens qui animent la Tragédie. L'amour & la haine, la généroſité, la fureur, la fermeté, le déſeſpoir, peuvent s'y peindre tour à tour; & après le Genre Dramatique, je n'en connais point qui prête davantage au développement des paſſions, premier reſſort du grand art des vers, qui n'eſt que l'art d'émouvoir.

Ovide fut l'inventeur de ce genre de Poëſie, qui nous met ſous les yeux les ſituations les plus touchantes, avec toute la chaleur qu'elles peuvent avoir dans la bouche des perſonnages intéreſſés. On trouve dans les Héroïdes de ce Poëte beaucoup d'intérêt, un ſtyle en général vif & naturel; mais des redites, des longueurs, quelquefois trop d'eſprit, défaut ordinaire d'Ovide dans tout ce qu'il nous a laiſſé. Ajoutez à cela la monotonie continuelle des ſujets. Ce ſont preſque toujours des Amantes malheureuſes & abandonnées. C'eſt Phillis à Démophoon, Didon à Enée, Hypſipile à Jaſon, Déjanire

à Hercule, Oenone à Paris, Sapho à Phaon, &c. On sent le dégoût que peut inspirer cette suite de plaintes, de reproches, de regrets, qu'on revoit sans cesse; il est difficile de lire plusieurs de ces pieces avec un plaisir continu; & je doute qu'un livre d'Héroïdes Françaises dans ce goût, pût jamais réussir, fût-il écrit comme Zaïre & Bérénice.

Il faut convenir cependant qu'Ovide employe toute la fécondité de son génie, à varier les détails dans un fond aussi uniforme. Il y répand cette éloquence du cœur, où le génie seul peut atteindre, & qui n'est bien sentie que par le génie. J'en citerai quelques endroits que j'ai hasardé de traduire, pour donner une idée de son style en ce genre. Dans la seconde qui m'a paru une des mieux faites, Phillis, fille d'Acaste, abandonnée par Démophoon, fils de Thésée, lui rappelle tous les artifices dont il s'est servi pour la rendre sensible.

Credidimus blandis, quorum tibi copia, verbis.
Credidimus generi nominibusque tuis:
Credidimus lacrimis. An & hæ simulare docentur?
Hæ quoque habent artes, quâque jubentur eunt!

. . . . . .

. . . . . .

Fallere credentem non est operosa puellam
Gloria. Simplicitas digna favore fuit.
Sum decepta tuis, & amans & fœmina, verbis.
Dii faciant, laudis summa sit ista tuæ:
Inter & Ægidas mediâ statuaris in urbe:
Magnificus titulis stet pater ante suis.
Cum fuerit Sciron lectus, torvusque Procustes,
Et finis, & tauri mixtaque forma viri;
Et domitæ bello Thebæ, fusique bimembres,
Et pulsata nigri regia cæca Dei:

Hæ

Hoc tua poſt illum titulo ſignetur imago:
Hic eſt cujus amans hoſpita capta dolo eſt.

J'en ai cru tes diſcours, & tes trompeurs ſermens,
Et ton ſang & ton nom trop fragiles garans,
Et tes larmes enfin... Ah! devais-je les craindre?
Quoi! tout, juſques aux pleurs, a-t-il appris à feindre?
Eſt-ce un art de pleurer....
Tu me trahis, ingrat, tu me laiſſes mourante!
Ah! l'effort n'eſt pas grand de ſéduire une Amante!
J'étais femme & ſenſible: il t'en a peu coûté.
Une autre aurait rougi de ma crédulité.
Mais puiſſe être du moins cette indigne victoire,
Le titre le plus beau dont s'illuſtre ta gloire.
Que dans les murs d'Athene & parmi ces Héros,
Dont le marbre & l'airain conſacrent les travaux,
Démophoon s'éleve auprès du grand Théſée.
On verra d'un côté, dans Thebes embraſée,
Aux pieds de ſon vainqueur, tout un peuple à genoux,
* Les fils affreux du Ciel, expirans ſous ſes coups,
** Ce Monſtre, enfant du crime, & nourri de carnage,
Oppoſant à ſes traits une impuiſſante rage,
Son bras victorieux, raſſurant l'Univers;
Et la terreur portée au trône des Enfers.
Et d'un autre côté, tes exploits & ton ame,
Se liront dans ces mots: au vainqueur d'une femme.

Le commencement de la onzieme, eſt d'une rapidi-

* Les Centaures, enfans des Nuées.
** Le Minotaure.

pidité ſublime. C'eſt Déjanire qui reproche à Hercule ſa foibleſſe pour Iolès.

Gratulor Hæcaliam titulis accedere noſtris:
Victorem victæ ſuccubuiſſe queror,
Fama pelagiadas ſubitò pervenit ad urbes,
Decolor, & factis inficianda tuis;
Quem nunquam Juno ſeriesque immenſa laborum
Fregerit huic Iolen impoſuiſſe jugum,
Hoc velit Euriſteus, velit hoc germana Tonantis,
Lætaque ſit vitæ labe noverca tuæ,
At non ille velit &c.

Tu triomphes enfin, je prens part à ta gloire,
Mais mon époux, dit-on, a ſouillé ſa victoire,
Aux loix d'une captive un Héros obéit:
Je l'ai ſçu, je m'en plains, & la Grece en gémit.
Une femme a dompté ce courage invincible.
Sans doute ta marâtre, & ton frere inflexible,
S'empreſſent d'applaudir à ces honteux récits:
Mais le Maître des Dieux va rougir de ſon fils.

Dans la treizieme, Laodamie, écrivant à Protéſilas, ſon amant, parti pour la guerre de Troye, lui fait une peinture très-vive de ſes regrets & de ſes allarmes. Elle aime, elle craint pour lui; elle s'exprime ainſi dans ces Vers ſi naturels.

Hectora neſcio quem timeo. Paris Hectora dixit,
Ferrea ſanguineâ bella movere manu.
Hectora, quiſquis is eſt, ſi ſum tibi cara, caveto,
Signatum memori pectori nomen habe.
Hunc ubi vitaris, alios vitare memento,

Et multos illic Hectoras esse puta;
Et facito dicas, quoties pugnare parabis:
Parcere me jussit Laodamia sibi.

Ah! peins-toi mes frayeurs, tout m'allarme & m'accable.
Je tremble... on m'a parlé d'un Hector redoutable...
Crains Hector, quel qu'il soit, crains les autres encor,
Que tout guerrier enfin pour toi soit un Hector.
Je ne sçais; mais ce nom me glace d'épouvante.
Un glaive inévitable arme sa main sanglante...
Songe à ce nom fatal, songe à mon juste effroi,
Et souviens-toi toujours & d'Hector & de moi.

Mr. de Fontenelle, estimable sans doute à bien des égards, a tenté presque tous les genres de Poësie, parce qu'il n'était né pour aucun. Il nous a laissé quelques Héroïdes. Elles sont ignorées & méritent de l'être. C'est je ne sçai quelle Dibutadis, qui dit à Polémon.

Une nouvelle *joie*, & que je veux t'*écrire*,
Tient mon esprit *tout occupé*.

C'est Arisbe qui dit au jeune Marius:

Combien avant votre sortie,
Un demi-jour m'eût il duré sans vous parler!
Et maintenant les mois, & les ans & ma vie,
Tout sans vous, *tout* va s'écouler.

C'est Cléopatre qui dit à Auguste en parlant de Marc-Antoine:

Combien me jura-t-il qu'il changerait sans peine
Tant d'honneurs, de respects & d'applaudissemens,
Contre un des tendres soins dont j'étais toujours
pleine,
Contre *mes doux* empressemens.

. . . . . .

Ses *manieres*, son air, tout était d'un grand homme,
L'ame encor plus, & je l'aimai.

Tout le reste est à peu près dans ce style. On doit cependant connaître assez Mr. de Fontenelle, pour croire qu'il y a répandu beaucoup d'esprit: mais l'esprit ne fait point les bons Vers.

On doit sçavoir gré à l'Auteur d'Héloïse, d'avoir réssuscité un genre oublié parmi nous. Il a ouvert la carriere, & a fait les premiers pas avec honneur. Ses essais ont engagé à relire Ovide. Cette lecture a fait naître une réflexion; la réflexion seule hâte le progrès des Arts. Il semble qu'on ait consacré l'Héroïde uniquement à l'Amour. C'est resserrer dans des limites trop étroites, un genre qui peut s'étendre bien plus loin. C'est se défendre la peinture de ces momens terribles, de ces passions fougueuses, de ces fermetés désespérées, que la Poësie pourrait dérober à l'Histoire. Tantôt ce serait une intrépidité tranquille; & Charles I. adressant ses dernieres paroles à son fils, pardonnerait à son peuple, & dévouerait Cromwel à la vengeance des Rois & du Ciel: tantôt ce serait un courageux désespoir, & Caton écrivant à César, avant de se donner la mort, déploierait cette ame indomptable, élevée au-dessus des revers, au-dessus du monde & de César: tantôt ce serait l'inflexibilité d'une haine nationale; & Annibal, reprochant à Flaminius sa lâche persécution, mourrait plein d'horreur pour les Romains, & fier de la haine qu'il leur avait inspirée. Enfin il me semble qu'un livre d'Héroïdes

de

de ce genre, formerait une galerie brillante, où l'esprit se promènerait avec plaisir, & verrait tour à tour les mœurs des Nations, le caractere des grands hommes, & les mouvemens de tant de passions différentes, revêtus des couleurs de la Poësie. Si ce plan, dont les deux Héroïdes suivantes vont donner une esquisse, paraît capable de réussir, l'Auteur fera tous ses efforts pour approcher au moins de l'idée qu'il s'en est formée.

Je ne m'étendrai point sur les pieces qui suivent. Les personnages en sont connus, on sçait que Montézume, forcé de plier sous la Puissance Espagnole, dissimula sa haine contre ses Tyrans. Cortès, pressé par les Mexiquains, obligea l'Empereur à paroître sur les murs de son palais; pour appaiser leur furie. Ce Prince infortuné fut blessé d'un coup de pierre par un de ses Sujets; il mourut trois jours après en *implorant*, dit Mr. de Voltaire, *la vengeance du Ciel contre les usurpateurs*, sans vouloir entendre aux propositions qu'on lui fit de recevoir le Baptême. C'est dans cet instant qu'il est supposé écrire à Cortès. Le moment, le sujet, le personnage sont intéressans. On jugera de l'exécution.

L'éloquent Abbé de St. Réal a rendu célebres les amours & les malheurs de Dom Carlos, Infant d'Espagne. Il devait épouser Elisabeth de France. Les choses changerent, & Philippe II. son pere épousa lui-même cette Princesse, que l'Infant fut chargé d'aller recevoir. Un an après ce mariage, Dom-Carlos pensa périr à Alcala d'une chûte de cheval; il fit porter ses derniers adieux à la Reine, qui n'étant plus maîtresse d'elle-même, écrivit une lettre où respirait tout l'amour qu'elle avait caché jusqu'alors au Prince qui l'adorait, & à qui elle croyait parler pour la derniere fois. L'Infant guérit; & cette lettre fatale, trouvée dans ses papiers, fut dans la suite une des principales causes de sa mort.

MONTEZUME
EMPEREUR
DU
MEXIQUE
A
CORTÈS,
GÉNÉRAL ESPAGNOL.
HÉROÏDE.

ENFIN de tes forfaits tu recueilles le fruit,
Tu regnes, je succombe, & Mexique eſt détruit.
Ah ! je l'ai mérité : ma faibleſſe eſt mon crime.
J'ai ſouffert tes fureurs, & j'en ſuis la victime.
J'expire dans le piege, où tu m'as ſçu plonger,
Frappé par mes Sujets, que j'aurais dû venger.
Toi ſeul armas leur main... ma rage ſe rallume ;
A ſes derniers momens reconnais Montézume,
Reconnais-moi terrible, implacable, indigné,
Redemandant le ſang, où ton bras s'eſt baigné.
Redoute cet inſtant où mon malheur m'inſpire.
Tout s'affaiblit en moi, mais ma haine reſpire.
Ma haine me ſuffit : Tyran, frémis d'horreur.

Le

Le Mexiquain mourant fait trembler ſon vainqueur.
Son vainqueur! toi! Cortès! ô comble d'infamie!
Ah! Peuple trop cruel, qui m'arraches la vie,
J'ai vu ton repentir: partage mes tranſports,
* Ton Prince à tes fureurs connaîtra tes remords.
Va; vole vers Cortès, & parmi le carnage,
Réunis ſur lui ſeul tout l'effort de ta rage.
Ne cherche que Cortès, d'un bras déſeſpéré,
Plonge cent fois le fer dans ſon cœur abhorré.
Qu'il ſoit traîné vers moi, que ma vue expirante,
Se ranime à l'aſpect de ſa tête ſanglante....
Mais, que dis-je? arrêtez, Mexiquains malheureux!
Hélas! aſſez de ſang a coulé dans ces lieux.
Faut-il donc que toujours la foudre ſe rallume?
Laiſſez-moi des Sujets, qui pleurent Montézume,
Et n'allez plus chercher dans ces affreux combats,
Le funeſte plaiſir de courir au trépas.
Déjà le mien s'approche, & je le vois ſans crainte.
Je meurs frappé par vous d'une fatale atteinte.
Je vous pardonne hélas! & je pleure ſur vous:
Je ne vois que vos maux, en tombant ſous vos coups.
Quel ſpectacle effrayant vient s'offrir à ma vue!
Sur mes derniers inſtans, quelle horreur répandue!

Pa-

* Ce Vers ſera, ſi l'on veut, une réminiſcence de celui-ci de Phedre:

Théſée à tes fureurs connaîtra tes bontés.

Il m'était facile d'en ſubſtituer un autre; mais je doute qu'on me ſçache mauvais gré de ne l'avoir pas fait.

Palais de mes Ayeux, séjour ensanglanté,
Trône de la grandeur, si long-tems respecté,
Lieux, où je vois régner un ennemi barbare,
Où triomphe Cortès, où ma mort se prépare,
Murs, qui ne m'offrez plus que mes Sujets mourans,
En tombant sur ma tête, écrasez nos Tyrans.
O gloire du Mexique! ô Puissance abaissée!
Splendeur de cet Empire, en un jour éclipsée!
Malheureux Mexiquains! je vous laisse des fers,
Et le deuil de la mort couvre cet Univers.
Il vous faut donc choisir la honte ou les supplices!
Vous servez du vainqueur les orgueilleux caprices:
Vos jours sont dans ses mains, vos périls, vos travaux
Enrichissent un peuple, artisan de vos maux.
Tyrans! quel est leur crime, & quel droit est le vôtre?
Ce monde est-il l'opprobre & l'esclave de l'autre?
Non, vous n'eûtes jamais, barbares destructeurs,
Que les droits des brigans, le fer & vos fureurs;
Et vous n'avez sur nous, que le triste avantage,
D'avoir approfondi l'art affreux du carnage.
Et vous osez encor nous vanter votre Dieu!
Et quel est-il, ô Ciel! en quel sauvage lieu,
Ce génie annoncé par de sanglans ravages,
Ce Dieu des Espagnols, trouve-t-il des hommages?
Ou vous n'en avez point, ou votre Dieu, cruels,
C'est l'or de ces climats, teint du sang des mortels.
Que parlez-vous d'Enfer, de Ciel & de Justice?
L'Enfer est dans ces feux, qu'un fatal artifice
Sçait créer pour vous seuls, & faire tomber sur nous.

Et

* Et le Ciel est par-tout où l'on est loin de vous.
Va, laisse-moi, Cortés, cesse de te promettre,
Qu'à ta religion je puisse me soumettre.
Autant que tes fureurs, je déteste ta loi,
Et le Dieu des Tyrans est un monstre pour moi.
Ah! j'ivoque aujourd'hui non cette Idole vile,
** A qui ce peuple rend un hommage imbécile,
Ce phantôme adoré par d'aveugles mortels,
Et qui laisse écraser ce monde & ses autels:
Non, ce Dieu du carnage & de la tyrannie,
Qui te prêta sa foudre, & servit ta furie,
Mais cet Etre puissant, ce Dieu de l'avenir,
Ce Dieu que je conçois, sans l'oser définir,
Lui, dont le malheureux, au sein de l'innocence,
Embrasse avec plaisir, & chérit l'existence,
Juge, que tout forfait doit sans doute outrager:
Cet Etre, quel qu'il soit, est fait pour me venger.

Toi donc, ô Dieu des Cieux! dont la main souveraine
Des destins & des tems conduit l'immense chaîne,
Toi qui vois d'un même œil tous ces être divers,
Dispersés aux deux bouts de ce vaste Univers:
N'as-tu près de ce monde, où je régnais sans crainte,
Creusé de tant de mers l'impénétrable enceinte,
Qu'afin que ces brigans, de rapine altérés,
Forçassent ces remparts, par tes mains préparés.

Du

* *C'est la pensée de Guatimozin, qui ne vouloit pas aller dans le Ciel, parce que les Espagnols y alloient.*
** *L'Idole de Vitzlipustli.*

Peut sentir tant d'amour & le dissimuler!
Hélas! l'espoir flatteur d'un heureux himénée,
Nourrissait dans mon sein ma flamme infortunée,
Et le Ciel à tes vœux m'arrachant sans retour,
Pour comble de rigueur, m'a laissé mon amour.
Qui peut nous l'envier ce penchant déplorable?
Seul il fait tous les maux, dont l'excès nous accable.
S'il regne dans mon cœur, c'est pour le déchirer.
Et dans quel tems encor l'osai-je déclarer?
Ah! lorsque le trépas par degrés te consume,
Je vais dans tes regrets mêler plus d'amertume.
Je crois te voir ouvrir d'une tremblante main
Cet écrit, confident de mon triste destin,
Lever avec effort, à cette douce image,
Tes yeux enveloppés d'un funebre nuage,
Et parcourant ces traits, garans de mon ardeur,
Revivre quelque tems, pour sentir ton bonheur,
Baiser avec transport cette lettre chérie,
Jetter en soupirant un regard vers la vie.
Hélas! ton œil mourant, fermé par la douleur,
Sur un affreux tombeau, retombe avec horreur.
Non, Carlos, & le Ciel, & mon amour peut-être
Vont dompter le trépas, & ranimer ton être.
Le germe de la vie en ton sein renaissant,
Au plaisir d'être aimé, va rendre mon amant.
Que dis-je? quand le Ciel attendri par ma plainte,
Loin de toi de la mort écarterait l'atteinte,
L'inflexible vertu, mon hymen, mon devoir,
Ce cœur connu de toi, te défendent l'espoir..
Oui, n'attends de ce cœur, tyrannisé sans cesse,

Qu'un

ELISABETH
DE FRANCE,
A
DOM-CARLOS,
INFANT D'ESPAGNE.
HÉROÏDE.

C'En eſt donc fait, ô Ciel! ... rien ne peut t'attendrir!
Eſt-il vrai! ... l'heure approche & Carlos va périr!
Carlos n'eſt plus peut-être, ou du moins il expire.
Carlos! ah! cher Amant! toi pour qui je reſpire,
O toi que j'adorais! ... où ſuis-je? qu'ai-je dit?
Quoi! tandis qu'à ſon pere un nœud ſacré m'unit,
Pour la premiere fois cet aveu ſi coupable....
Le ſeroit-il, ô Ciel! & ſuis-je inexcuſable?
La gloire eſt de ſe vaincre, & non de ſe tromper.
Eh! pouvoit-il, hélas! ne me pas échapper,
Cet aveu d'un amour ſi fatal & ſi tendre?
Pleine de ton trépas, ne pouvant rien entendre,
Ma douleur éclatait: elle eût briſé mon cœur;
Sçais-je à qui je parlais dans ces momens d'horreur?
Je m'adreſſais au Ciel, à la Terre, à moi-même.
Malheur à la beauté, qui trompant ce qu'elle aime.
Indigne de ces feux dont je me ſens brûler,

Peut

Peut sentir tant d'amour & le dissimuler!
Hélas! l'espoir flatteur d'un heureux himénée,
Nourrissait dans mon sein ma flamme infortunée,
Et le Ciel à tes vœux m'arrachant sans retour,
Pour comble de rigueur, m'a laissé mon amour.
Qui peut nous l'envier ce penchant déplorable?
Seul il fait tous les maux, dont l'excès nous accable.
S'il regne dans mon cœur, c'est pour le déchirer.
Et dans quel tems encor l'osai-je déclarer?
Ah! lorsque le trépas par degrés te consume,
Je vais dans tes regrets mêler plus d'amertume.
Je crois te voir ouvrir d'une tremblante main
Cet écrit, confident de mon triste destin,
Lever avec effort, à cette douce image,
Tes yeux enveloppés d'un funèbre nuage,
Et parcourant ces traits, garans de mon ardeur,
Revivre quelque tems, pour sentir ton bonheur,
Baiser avec transport cette lettre chérie,
Jetter en soupirant un regard vers la vie.
Hélas! ton œil mourant, fermé par la douleur,
Sur un affreux tombeau, retombe avec horreur.
Non, Carlos, & le Ciel, & mon amour peut-être
Vont dompter le trépas, & ranimer ton être.
Le germe de la vie en ton sein renaissant,
Au plaisir d'être aimé, va rendre mon amant.
Que dis-je? quand le Ciel attendri par ma plainte,
Loin de toi de la mort écarterait l'atteinte,
L'inflexible vertu, mon hymen, mon devoir,
Ce cœur connu de toi, te défendent l'espoir..
Oui, n'attends de ce cœur, tyrannisé sans cesse,

Qu'un

Qu'un amour éternel, & jamais de foibleſſe.
Tel doit être toujours notre ſort rigoureux,
D'aimer, de nous contraindre & de gémir tous deux.
Hélas! contre elle-même aſſez long-tems armée,
Notre ame à ces combats doit être accoutumée.
Tu n'as pas oublié ce jour, ce jour fatal,
Où ce Roi redouté, ton pere & ton rival,
Dût recevoir l'épouſe à ſes vœux deſtinée.
Tu parus à mes yeux: incertaine, étonnée,
Je laiſſai voir mon trouble, & j'apperçus le tien.
Tu vis trop mes tourmens, pour me reprocher rien.
Que l'amour eſt affreux aux cœurs ſans eſpérance!
L'un de l'autre accablés, dans un morne ſilence,
Pâles & pénétrés d'un déſeſpoir mortel,
Comme on marche au trépas, nous marchions à l'autel.
Toute entiere attachée à cet objet horrible,
Tranquille en ma douleur, j'y ſemblais inſenſible.
Egaré dans le ſein d'un ténébreux repos,
Mon cœur anéanti ne ſentait plus ſes maux.
Le Roi vint. Quel abord! & qu'il dût le ſurprendre!
Je lui donnai la main, ſans le voir, ſans l'entendre.
Pour moi dans ce moment tout s'était éclipſé.
Sur toi portant un œil diſtrait, embarraſſé,
Je ſurpris un regard: quel regard! ah! ma vûe
De l'abîme où j'entrais, parcourut l'étendue.
Mes pertes, tes regrets, mon joug & ton malheur;
Un coup d'œil me dit tout, & j'en frémis d'horreur.
Que j'ai langui depuis dans un dur eſclavage!
Quels efforts, quels combats ont laſſé mon courage!
Qu'il en coûtait au tien! d'un amour malheureux,

Le

Le fardeau partagé nous accablait tous deux. (ce,
Grand Dieu! qui dans nos cœurs, formés par ta puissan-
Gravas ce sentiment, ame de l'existence,
Ce mouvement si vif, enfant de nos desirs,
Lien de la nature; & ressort des plaisirs:
As-tu permis, hélas! que ce penchant aimable,
Devînt pour les mortels un joug insupportable?
Se peut-il que l'amour, que ce feu bienfaisant,
Dans les cœurs embrasés, soit un feu dévorant,
Et qu'un présent si beau de ta main fortunée,
Soit de tant de malheurs la source empoisonnée?
Fait pour te voir aimé, cher Prince, devais-tu
Languir dans tes liens tristement abbatu?
Tu pouvais, je le sçais, sans danger & sans peine,
Former en cette Cour une plus belle chaîne.
Je voyais cent Beautés brûlant de t'asservir,
Se flatter que Carlos daignerait les choisir.
La superbe Eboli, qui par-tout adorée,
Etait lasse de vœux & d'encens enyvrée;
D'un vainqueur tel que toi, prête à s'enorgueillir,
Au-devant de ton cœur s'empressait de courir.
Te l'avourai-je, hélas! je redoutais ses charmes.
Juge de mon amour par ces tendres allarmes;
Conçois, ah! garde-toi d'oser en triompher...
Jusqu'où va cette ardeur qu'il me faut étouffer.
Malheureuse! quelle est cette crainte importune,
Quand ta mort va bientôt combler mon infortune?
Dois-je donc aujourd'hui redouter ton amour?
Laissez-moi mes tourmens, & sauvez-lui le jour,
O Dieu, qui m'entendez, qui lisez dans mon ame,
Dieu,

Dieu, qui nous embraſez d'une funeſte flamme.
Ciel, rends-moi mon Amant, & vois mon déſeſpoir!
Le cri de l'innocence a droit de t'émouvoir.
Qu'il vive, à ma miſere, à l'amertume en proye;
Je chérirai mes maux, pourvu que je le voye.
Et que t'importe, hélas! qu'en ce ſéjour de pleurs,
Deux malheureux de plus confondent leurs douleurs?
Vains regrets! ah! Carlos, tandis que ton Amante
Eleve vers le Ciel une voix gémiſſante,
Tes cruels ennemis, des Prêtres impoſteurs, *
Du poiſon de la haine infectent tous les cœurs;
Et le peuple aveuglé par d'indignes miniſtres,
Contre tes faibles jours forme des vœux ſiniſtres.
Il te croit un objet des vengeances des Cieux.
Non, ils n'entendront point ces cris injurieux;
Ils aiment ta vertu, la haine les outrage.
Ah! ſans doute le Ciel confondra tant de rage,
Il n'a point inſpiré ce Sénat d'aſſaſſins,
Horreur de la Raiſon, du Ciel & des Humains.
Sa voix n'a point dicté leurs arrêts déteſtables,
Et d'un œil de courroux, il voit ces cœurs coupables,
Exerçant en ces lieux un pouvoir deſtructeur,
A ſa bonté ſuprême imputer leur fureur.
Loin de moi cependant, ſans entendre mes plaintes,
Mon Amant du trépas ſent déjà les atteintes;
Je vais perdre Carlos! . . . tout va finir pour moi.
Tu meurs hélas! tu meurs! & je vivrai ſans toi!
Et le Ciel prolongeant ma triſte deſtinée,

Va

* Les Inquiſiteurs étoient ennemis de Dom-Carlos.

Va m'attacher au jour, captive infortunée.
Je reverrai ces lieux, ces jardins, où tes soins
Trouvaient toujours l'instant de me voir sans témoins.
J'irai revoir encor cet asyle, où ton ame,
Pour la premiere fois fit éclatter sa flamme.
Que la mienne en mon sein excitait de combats!
Et qu'il te fut aisé de ne m'obéir pas,
Quand ma voix foiblement t'ordonnait le silence!
Avec quel intérêt & quelle complaisance,
Je t'appris sur l'hymen, qui t'enlevait ma foi,
Tout, excepté l'amour dont je brûlais pour toi.
C'est d'un tel souvenir que sans cesse remplie,
Je vais traîner le joug d'une pénible vie,
Redoutant mon époux, lui dérobant mes pleurs,
Et lasse de l'hymen, du jour & des grandeurs.
Mais pourquoi t'occuper de ces plaintes ameres?
Non, ne les entends point... Carlos! que mes miseres,
En ce moment fatal, n'accablent point ton cœur.
Ah! de l'amour heureux sens plutôt la douceur.
Tous tes vœux sont comblés, Elisabeth t'adore,
Je t'aime, je l'ai dit, & je le dis encore.
Je vais de mon Amant m'entretenir toujours,
Ton souvenir me reste, il soutiendra mes jours.
Ton souvenir! ... tu meurs. . . dans d'épaisses ténebres
J'entrevois se former des images funebres.
Qui peut m'environner de ces objets d'horreur?
Tout se couvre à mes yeux des voiles du malheur.
Quels sont donc ces momens, où privés d'espérance,
Nous portons tristement le poids de l'existence?

Que

Que la mienne me pese ! ah qu'apperçois-je... hélas !
C'eſt Carlos étendu ſur le lit du trépas !
Carlos ! ... le jour renaît dans mon ame égarée !
Vois les tourmens affreux dont je ſuis déchirée,
Carlos, mon cher Carlos ! mes cris ſont ſuperflus.
J'ai perdu tout eſpoir, je ne te verrai plus.
C'en eſt fait. .. ah ! du moins ſi je pouvais encore,
Pour la derniere fois, voir l'objet que j'adore,
Juſques dans Alcala, ſi je pouvais voler,
Te baigner de mes pleurs, t'entendre, te parler,
Te ſerrer dans mes bras ! ... ta malheureuſe Amante,
Ne redouterait point la pâleur effrayante,
Empreinte par la mort ſur ton front expirant :
Ces traits défigurés ſont ceux de mon Amant.
Le Ciel m'a refuſé ce plaiſir ſi funeſte.
Le malheur & l'Amour, c'eſt tout ce qui me reſte !
Adieu, cher Prince, adieu. Du moins puiſſe le ſort
S'attendrir ſur mes maux & m'accorder la mort.
Que bientôt à côté de l'Amant le plus tendre,
Dans un même tombeau, l'on renferme ma cendre ;
Ce n'était pas ainſi qu'on devait nous unir.
Oui, je te rejoindrai. .. je me ſens affaiblir.
Le Ciel m'entend, Carlos, & tant d'amour le touche.
Je ſuccombe, & ton nom eſt encor dans ma bouche.

FIN.

AVER-

AVERTISSEMENT.

JULIE est une de ces femmes que leur galanterie a rendu célebres. On compte Ovide parmi ses Amans. Presque tous ceux qui ont parlé de ce Poëte, soupçonnent même que cet amour a été une des causes de son exil. C'est sur cette conjecture que j'ai travaillé : d'ailleurs, quand elle seroit fausse, ce n'est point la premiere fois que la Poësie a secoué le joug de l'Histoire, pour ne s'attacher qu'à la vraisemblance.

L'Histoire nous dépeint JULIE avec les traits les plus odieux : j'ai été obligé de les adoucir; j'en ai fait, il est vrai, une Amante passionnée, qui sacrifie tout à son amour; mais elle n'a pas encore d'Epoux, & sa foiblesse pour un Romain du mérite d'Ovide, ne peut qu'intéresser : au moins telle a été mon idée en traitant ce sujet; je l'ai cru susceptible des détails les plus piquans. Heureux si j'ai eu l'art de les saisir, & de les présenter dans un jour favorable!

EPI-

EPITRE

A MADAME ....

DU nom d'Auteur, qu'avois-je affaire,
Puiſque je te plaiſois ſans lui!
Je ſçais que ce titre vulgaire
Traîne après ſoi beaucoup d'ennui,
Et que l'art d'écrire aujourd'hui
Eſt ſouvent loin de l'art de plaire:
Mais cet Ouvrage, en vérité,
Né dans le ſein de la molleſſe,
Doit peu flatter ma vanité.
Sur les bords fleuris du Permeſſe
Je vole avec rapidité.
Au Dieu du Pinde, à ſon ivreſſe
Je préfere la volupté;
Et dans les bras de ma Maîtreſſe,
Je brave avec impunité
L'envie & ſa malignité,
La gloire, aimable enchantereſſe,
Mon ſiecle & la poſtérité.
Puiſſe l'amoureuſe JULIE
T'intéreſſer à ſes douleurs!
Par ſon infortune attendrie,
Puiſſes-tu lui donner des pleurs,
Partager ſes vives allarmes,
Plaindre ſon Amant malheureux;
Et dans le déſordre des larmes,
Conſentir à me rendre heureux!

JULIE.

A OVIDE.

AH! Je ſuis libre enfin, & d'une main tremblante,
J'oſe tracer ces traits... Ils ſont de ton Amante.
Mon trouble, ma douleur s'y font connoître aſſez,
Et mes pleurs, tu le vois, les ont preſqu'effacés.
Ovide, que fais-tu, quelle eſt ta deſtinée?
Ecris-moi, répons-moi... Que dis-je, infortunée!
Et quel eſt mon eſpoir? Peut-être en ces momens
Le vaiſſeau qui te porte eſt briſé par les vents.
Peut-être mon Amant, ſur un lointain rivage,
Défiguré, ſanglant, eſt jetté par l'orage.
Mais ſi tu vois ces bords, ces climats déteſtés,
Effroyables déſerts, par le Grec habités;
Dis, en liſant ces traits, dictés par l'Amour même:
Dans l'Univers encore il eſt un cœur qui m'aime.
Oui, je brûle pour toi: ton exil rigoureux,
Ton abſence, tes maux ont redoublé mes feux.
Je t'aimerai toujours, tout mon cœur te le jure:
Tu ſçais, juſqu'à préſent, s'il connut l'impoſture.
Je t'aimerai toujours.... Et ne te verrai plus!
Auguſte ainſi l'ordonne... Ah! regrets ſuperflus!
Quel exil! quel départ! j'en frémis... Nuit affreuſe!
O nuit pour une Amante à jamais douloureuſe!

Accusant & mon Pere & le Sort & les Dieux,
A peine il me fallut recevoir tes adieux;
Je te sentis à peine, ô moment que j'abhorre!
T'arracher de mes bras, qui te pressoient encore;
Du trépas à l'instant la funeste langueur
Enchaîne tous mes sens, & passa dans mon cœur.
Je ne voyois plus rien: mourante, évanouie,
En perdant mon Amant, j'avois perdu la vie.
Mais je renais, hélas! c'est toi, cruel amour,
Qui pour mieux m'accabler voulut me rendre au jour.
Ciel! que devins-je alors? Muette, confondue,
J'interroge des yeux une foule éperdue,
Je te demande encore, & les vents furieux,
Sans espoir de retour t'éloignent de ces lieux....
Rien ne me retient plus à cette horrible image:
Je m'échappe, je vole & j'atteins le rivage.
Je le fais retentir de mes tristes sanglots;
Mes yeux, baignés de pleurs, attachés sur les flots,
Et cherchant ton vaisseau sur cet immense espace,
Croyoient dans le lointain en découvrir la trace;
Je croyois voir tes pas sur le sable imprimés,
De ton fatal départ témoins inanimés;
Et je voulois, en proie à ma douleur profonde,
Tromper mes souvenirs, & me élancer dans l'onde.
Puissent les mers, disois-je, au gré de mes transports,
Me porter, cher Amant, sur tes sauvages bords;
Puisse-tu, parcourant cette rive effrayante,
Y retrouver encor ta malheureuse Amante!
Et, cherissant en moi jusqu'aux traits du trépas,
Pour la dernière fois me serrer dans tes bras!

On me ramene enfin ; pour comble de misere !
J'entre dans le Palais, & j'y trouve mon pere,
Ou plutôt mon tyran & mon persécuteur,
De tes malheurs, des miens impitoyable auteur,
Qui brave mes soupirs, qui mépriſe mes larmes,
Et dans mon déſeſpoir ſemble trouver des charmes,
De quel droit oſe-t-il, forçant mes ſentimens,
Ainſi que ſes Romains, maîtriſer mes penchans?
Ah! qu'il regne, qu'il faſſe ou la paix ou la guerre;
Qu'il décide à ſon gré des deſtins de la Terre:
Je ne voulois qu'un cœur, je régnois ſur le tien:
Qu'il garde ſon empire, & me laiſſe le mien.
Les Romains déſormais, vils eſclaves du Trône,
Ne pourront-ils aimer, ſans qu'un maître l'ordonne?
Pourquoi t'exile-t-on? O dépit! ô fureurs!
Frémi, pere cruel, frémi de mes douleurs.
Ne viens pas d'un Amant m'oppoſer la naiſſance,
Entre des Citoyens il n'eſt point de diſtance.
Je l'adore, il ſuffit, il eſt digne de moi.
Eſt-ce un crime ſi grand d'être haï de toi?
Mais dans un rang obſcur le Ciel l'eût-il fait naître,
Sa gloire, ſes talens l'approchent de ſon maître.
Les favoris des Arts, dignes enfans des Dieux,
Ont-ils beſoin d'un nom, tranſmis par des ayeux?
Qui, quel que ſoit ton rang, & ton pouvoir ſuprême,
Le génie ennoblit autant qu'un Diadême:
Toi-même tu le ſçais, tu ſçais qu'un feu ſi beau
Peut ſeul te dérober à la nuit du tombeau:
Homere, plus qu'Hector, immortaliſe Achille,
Et que ne dois-tu pas au pinceau de Virgile?

TO Ovide,

Ovide, c'eſt ainſi que, fier de t'adorer,
Mon cœur à l'Univers aime à te préférer.
De tes rivaux ailleurs la foule en vain s'empreſſe
A demander ce cœur, à briguer ma tendreſſe:
Va, la triſte JULIE eſt loin d'y conſentir:
Je t'aime trop; hélas! pour ne les point haïr....

Je cours, je vais, je viens incertaine, égarée;
Rien ne peut conſoler ton Amante éplorée.
Le jour à peine luit, j'en ſouhaite la fin;
Sans ordre mes cheveux ſont épars ſur mon ſein.
Tout ornement me peſe; & dans mon infortune,
Je déteſte l'éclat d'une pompe importune.
Je te dirai bien plus: mes yeux ſont ſatisfaits,
Quand les larmes enfin ont obſcurci mes traits.
Quelle parure, hélas! m'eſt encor néceſſaire:
Je ne vois plus l'Amant à qui je voulois plaire;
Je cherche les rochers & les autres déſerts,
Aziles ténébreux, à ma douleur offerts;
Là, de tes traits, de toi profondément remplie,
Dans un ſombre plaiſir je reſte enſévelie.
J'entends avec tranſport les Aquilons fougueux,
Frémir, ſe déchaîner ſous un ciel orageux;
Je crois que tout prend part aux tourmens que j'endure,
Et que mon deuil s'étend ſur toute la Nature.

Cette image me flatte, & plaît à mes ennuis;
Je lis dans ces momens, ſans ceſſe je relis
Ces vers voluptueux, enfans de la tendreſſe,

Gages de ton bonheur, & nés de notre ivresse;
* Cet art que je t'appris, cet écrit enflammé,
Dont j'offrois le modele à ton esprit charmé.
Des pleurs, en le lisant inondent mon visage,
Ne pouvant rien de plus, j'embrasse ton Ouvrage;
Cet Ouvrage immortel, où, guidant tes pinceaux,
Vénus se reconnoît au feu de tes tableaux.
O vous, qui le lirez, ô vous, races futures!
De ce Livre enchanteur dévorez les peintures;
Non, d'un génie oisif ce ne sont point les jeux;
C'est le fruit de l'amour, & de l'amour heureux.
Amans, c'est un Amant qui cherche à vous instruire,
Il vous dicte les loix de celle qui l'inspire:
Seule je l'inspirai, je ne m'en défends pas;
Les leçons qu'il vous donne, il les prit dans mes bras.

Pardonne cet orgueil, cet aveu qui te flatte;
Il faut avec le tien que mon triomphe éclatte.
Si quelquefois l'amour de fleurs t'a couronné,
De myrte par mes mains fi ton front fut orné;
Laisse, laisse, ta gloire en sera plus brillante,
Tomber quelques lauriers sur le front d'une Amante;
J'exige cet hommage, & je l'ai mérité;
Ta Maîtresse a des droits à l'immortalité.
Ne te souviens-tu pas que la tendre JULIE,
S'enflammant elle-même au feu de ton génie,
Par ses Vers amoureux t'exprimoit ses desirs,
Se joignoit à ta voix, & chantoit ses plaisirs;

Dans

* L'Art d'aimer.

Dans ces riants jardins, où bien souvent l'Aurore,
En ramenant le jour nous retrouvoit encore. . . .
Ah! je les ai revu ces jardins, ces beaux lieux,
Asiles fortunés, confidens de nos feux.
Quel changement, ô Ciel! & quelle différence!
Ce n'est plus ce séjour qu'animoit ta présence;
Déjà l'on n'y voit plus tes jeunes arbrisseaux
Unir, entrelacer leurs dociles rameaux;
On n'y voit plus des fleurs la tige renaissante
Se disputer l'honneur d'embellir ton Amante.
Les oiseaux n'y font plus entendre leurs concerts;
Et Philomele seule y trouble encor les airs.

Que dis-je? O souvenir . . . O mortelles allarmes!
Je ne puis retenir mes soupirs & mes larmes.
Un songe en ce lieu même, un songe plein d'horreur,
Dans mes sens éperdus a jetté la terreur.

Je crus qu'on me portoit dans une isle écartée,
Qui par un Dieu vengeur me parut habitée;
Le jour n'y répandoit que des rayons mourans,
Et ne me découvroit que des monstres errans.
J'entends autour de moi des cris, des voix plaintives;
Les flots en gémissant se brisent sur les rives;
La terre au loin mugit, je frissonne, & je croi
Que tout va dans l'instant s'engloutir avec moi.
Je succombe, je meurs . . . Tout change, l'horreur cesse;
Le jour luit, je n'entens que des chants d'allégresse;

J'apperçois des bosquets, de roses couronnés,
Des gazons, des berceaux à l'amour destinés;
Et la mer à mes yeux semble un canal tranquile,
Qui promene ses eaux dans un riant asile.
J'admire, je renais, je sens en ce moment
S'élever dans mon cœur un doux frémissement.
Alors je vois de loin un mortel qui s'avance;
Une jeune Beauté l'accompagne en silence . . . .
Dieu! quel maintien! quels traits! je m'approche sans bruit . . . .
Ce mortel, c'étoit toi . . . Ton Amante te suit,
Au fond d'un Bois épais je te vois la conduire,
Je te vois lui parler, l'embrasser, lui sourire;
Je te vois . . . . & les yeux de rage étincelans,
Je cours me présenter à tes regards tremblans.
Tu fuis, je te retiens; tu rougis, je soupire:
Mais la vengeance enfin reprenant son empire,
Je saisis ma rivale, & déjà sur son sein
Je leve avec fureur une sanglante main . . . .
Je m'éveille à l'instant; ah! rassure ma flamme,
Et détruis ce soupçon qui déchire mon ame.

Ovide est-il bien vrai que ton cœur me trahit?
Dois-je en croire, grands Dieux! ce qu'un songe me dit!
Non, l'Amant que j'adore est sensible à mes peines;
A-t-il pu m'oublier, & former d'autres chaînes?
Est-il quelques Beautés dans ton exil affreux,
Dignes de m'allarmer, & de plaire à tes yeux,
Il me semble les voir, ces fauvages mortelles,

Qui reſſentent l'amour ſans en être plus belles?
Dans leurs cœurs cet attrait, cet aimable penchant,
Eſt un farouche inſtinct, plutôt qu'un ſentiment.
Sans décence, ſans frein, leur groſſiere impoſture,
Même en ſuivant ſes loix, avilit la Nature . . . .
Que j'aime à m'abuſer! foibles raiſons! hélas!
Tu peux en lieux charmans transformer ces climats.
A ces triſtes Beautés, qui te plairont peut-être,
Tu peux, ſi tu le veux, donner un nouvel être.
Chaque jour tu verras, ſans t'occuper de moi,
Leurs appas ſe former & s'embellir pour toi,
Et, fier de leurs progrès, jaloux de leur hommage,
Tu finiras, cruel, par chérir ton Ouvrage.

Ah! ſi je le croyois, je franchirois les mers;
J'irois, n'en doute pas, au fond de tes déſerts;
Furieuſe, prenant la vengeance pour guide,
Un poignard à la main, immoler un perfide . . . .
Pardonne, tu connois mes tranſports violens,
Tu connois mon amour, mes malheurs, mes tourmens.
Je t'aime avec fureur, &, ſi j'étois trahie,
Oui, je voudrois troubler le bonheur de ta vie.

Vois ta JULIE en proie aux regards d'une Cour,
Qui pour flatter Auguſte, inſulte à mon amour.
Vois-moi, toujours ſenſible en cet état funeſte,
Et, ſi tu me trahis, vois quel eſpoir me reſte.
Je n'ai d'autre ſoutien qu'un Pere rigoureux,
Auteur de ton exil, contraire à tous mes vœux,

Qui voudroit, sous le joug d'un fatal himénée,
Enchaîner à jamais ma triste destinée;
Et qui de sa grandeur follement enivré,
Croit toujours, qu'en t'aimant je l'ai deshonoré.

Puisse un jour mon exil à ses yeux me soustraire?*
Puisse être mon bonheur un don de sa colere!
C'est alors que brisant de si cruels liens,
A l'abri de mes maux, j'irai finir les tiens.
Sur ces horribles bords qu'embellit ta présence,
J'irai te consoler d'une si longue absence.

Là, séparés des Cours, & loin d'un joug pompeux,
Nous vivrons pour nous seuls, & nous vivrons heureux.
D'un tyran absolu, l'orgueilleuse tendresse
Ne me troublera plus au sein de mon ivresse;
Je ne verrai que toi; contente de mes fers,
J'oublirai dans tes bras & Rome & l'Univers.

* Julie fut effectivement exilée par son pere.

FIN.

AVERTISSEMENT.

SAPHO de Lesbos étoit aussi célebre par la délicatesse de ses vers, que par la passion violente qu'elle ressentit pour Phaon. Ce jeune homme, qui, selon quelques Auteurs, étoit de Sicile, vint à Lesbos, se fit aimer de Sapho, répondit même à son amour; mais bientôt il l'abandonna pour s'en retourner en sa patrie. Sapho lui écrivit un grand nombre de lettres, qui ne nous sont point parvenues, & auxquelles il ne daigna pas répondre. Désespérée de cette indifférence, elle se détermina à passer en Sicile, où elle fit tout ce qu'elle put pour le faire revenir; mais voyant que ses efforts étoient inutiles, elle se précipita dans la mer. C'est sur le point de partir que nous supposons que Sapho écrivit cette Lettre à Phaon.

Ce n'est point ici une traduction, mais une imitation très-libre de l'Héroïde qu'Ovide nous a laissée sur le même sujet. Cette lettre, quant au fond, n'a rien d'extraordinaire; c'est une Amante abandonnée, qui se livre tantôt aux transports de l'amour, & tantôt à ceux de la fureur. Quoi qu'il en soit, l'Auteur a cru que le nom de Sapho, à la tête d'un Ouvrage en vers, suffiroit seul pour le rendre intéressant.

SAPHO
A
PHAON,
HÉROÏDE.

Où Phaon ne vient point... & par un long silence
Il peut aigrir les maux causés par son absence...

Grands Dieux! le reverrai-je?... Hélas! malgré toi
Un obstacle puissant te retient loin de moi,
Que ta main, cher Phaon, daigne du moins m'apprendre
Si l'Amant le plus cher est encor le plus tendre.
Dois-tu de ton aspect long tems priver mes yeux?
Vingt-fois l'Astre Divin qui brille dans les cieux
A fur les Lesbiens répandu sa lumiere;
Vingt fois il a, dans l'onde, achevé sa carriere,
Depuis l'instant fatal, signalé par mes pleurs,
Où mon cœur fut percé des plus vives douleurs;
Cet instant où je vis tes voiles fugitives,
Peut-être pour jamais, s'éloigner de ces rives.

Helas! avant ce jour, où, d'un œil enchanteur,
Tu troublas, cher Phaon, le calme de mon cœur,
Où je flattai le tien d'une douce espérance,
Mes jours paisiblement couloient dans l'innocence:
Mes yeux, pendant la nuit, fermés par le sommeil,
Ne s'ouvroient point alors pour pleurer au réveil.

Et par ſes ſons brillans ma lyre enchantereſſe
Entraînoit ſur mes pas les Peuples de la Grece.
Tu parus ... à l'inſtant je ſentis, malgré moi,
Mon ame s'émouvoir, & s'enchaîner à toi.
Sur mes ſens agités je n'avois plus d'empire:
Je ſoupirois ... ma main s'arrêtoit ſur ma lyre;
Mon eſprit s'égaroit dans des diſcours confus,
Et mon cœur enflamé ne ſe connoiſſoit plus.
Dans ce cruel état que j'éprouvai d'allarmes!
Trois fois, ſans ſe fermer, mes yeux noyés de larmes
Ont revu du Soleil la fuite & le retour.
Je reconnois alors l'impitoyable Amour.
Je veux lui réſiſter ... mais eſpérance vaine!
Tous mes efforts ne ſont que reſſerrer ma chaîne;
Le feu le plus ardent s'allume dans mon cœur,
S'irrite par degrés, & ſe change en fureur.
Fuis de ces lieux charmans, de ces bords où la vûe
Admire, en s'égarant, une immenſe étendue,
Où la plaine des mers, & la voûte des cieux
Semblent dans le lointain ſe confondre à nos yeux.
Non loin de cette rive eſt un lit de verdure,
Qu'ombrage un orme épais, qu'arroſe une onde pure.
Ce fut-là que ton cœur, embraſé par l'Amour,
A Sapho qui l'aimoit demanda du retour.
Ce fut-là, cher Phaon, qu'au gré de ta tendreſſe,
Je fis, en rougiſſant, l'aveu de ma foibleſſe.
Comment aurois-je pu réſiſter à tes feux?
Tout ce que tu diſois étoit peint dans tes yeux.
Je voyois ſur ton front la candeur ingénue;
Tes regards s'enflammoient ... ton ame étoit émue.

Hé-

Hélas! j'aurois voulu, dans des instans si chers,
Te cacher dans mon sein aux yeux de l'Univers.
Un jour, en soupirant, je m'en souviens encore,
„ Je te dis, cher Amant, tu m'aimes; je t'adore!
„ Mais hélas! un soupçon vient troubler mon plaisir...
„ Quelle crainte, dis-tu, Sapho, vient te saisir?
„ Quand mon cœur sent pour toi la flamme la plus pure,
„ Pourroit-tu soupçonner ma bouche d'imposture?
„ Ah! Sapho, ne crains rien: tu verras chaque jour,
„ Par le feu des plaisirs s'accroître mon amour.
„ Oui, qu'à ce même instant la mort la plus cruelle
„ Couvre plutôt mes yeux d'une nuit éternelle,
„ Si de notre union brisant les nœuds charmans,
„ Je dois un jour changer & rompre mes sermens.
Qu'aisément, quand on aime, on croit ce qu'on désire!
L'Amour seul, ai-je dit, est le Dieu qui l'inspire.
Le soupçon s'envola de mon cœur amoureux:
Je n'opposai plus rien, & Phaon fut heureux.
Rappelle-toi ce jour, si cher à ma tendresse,
Ces momens, où plongée dans la plus douce ivresse,
Nous étions tous les deux au comble du bonheur;
Où ferré dans mes bras tu mourois sur mon cœur.
Ma bouche, cher Amant, respiroit sur la tienne;
Ton ame avec transport s'élançoit dans la mienne,
Et nos feux embrasés sans cesse renaissans
Sembloient, par les plaisirs, multiplier nos sens.
O rapides instans! O jours remplis de charmes!
Deviez-vous être, hélas! suivis de tant d'allarmes?
O Ciel! tout est changé... Funeste souvenir,

Pour

Pour jamais de mon cœur ne puis-je te bannir?
La fidelle Cidno, par l'amitié conduite,
D'un air pâle & défait vient m'annoncer ta fuite.
Je doute quelque tems de mon triste destin:
Je crains de m'éclaircir; & d'un pas incertain
Sur la rive, en tremblant, je me traîne éperdue.
Quel spectacle, grands Dieux! s'y présente à ma vue!
Ton vaisseau sur les mers s'enfuit au gré des vents.
Le souffle de la mort glace aussitôt mes sens;
Je tombe; & sur ces bords je demeure expirante...
Je rouvre à peine au jour ma paupière mourante,
Arrête, m'écriai-je, arrête.... mais en vain:
Ton vaisseau fuit toujours, & disparoît soudain.
De mes cris effrayans je remplis le rivage:
Je ne me connois plus dans l'excès de ma rage;
Je déchire mon sein; j'arrache mes cheveux.
J'appelle enfin la mort: mais repoussant mes vœux,
Vingt fois au même instant la Déesse barbare
Ouvre & ferme à mes yeux les portes du Ténare.
Depuis ce jour fatal, ce funeste moment,
Que le tems, à mon gré, s'écoule lentement!
Que, sans toi, ces beaux lieux ont pour moi peu de charmes!
Je ne me plais, hélas! qu'à répandre des larmes.
Sur les ailes des vents, quand tout fuit avec toi,
Quel plaisir, cher Amant, peut-être encor pour moi!
Pour orner les présens que m'a faits la Nature,
Ma main n'emprunte plus l'éclat de la parure.
Moi, me parer! Pour qui? Si tes feux sont éteints,
Eh! que m'importe à moi le reste des humains!

TAN-

Tandis qu'aux noirs chagrins ton Amante est en proye,
Que tu dois essuyer les pleurs où je me noye,
Phaon, tu vis content, & tu braves mes maux.
Quel droit ai-je en effet de troubler ton repos?
Dois-tu, brûlant toujours pour une infortunée,
A ses tristes destins voir ton ame enchaînée
S'enflamer, se quitter, se tromper tour à tour?
Ce n'est qu'un jeu frivole, applaudi par l'Amour.
Les fermens ne sont plus qu'une fragile chaîne,
Qu'on forme sans dessein, & qu'on brise sans peine.
Quoi! tu brûles pour moi, tu m'inspires ton feu,
Tu me quittes? je meurs; & ce n'est-là qu'un jeu?
Ah! Phaon, à ton cœur je rends plus de justice:
Ton amour pourroit-il n'être qu'un vain caprice?
Hélas! Combien de fois m'as-tu dit dans ces lieux,
Qu'un Amant infidèle étoit un monstre affreux?
Du plus tendre des Dieux, mere plus tendre encore,
Déesse des plaisirs, ô Vénus! je t'implore,
Toi qui, propice aux vœux d'un mortel enflamé *,
Donnas un cœur sensible au marbre inanimé,
A mes cris pourrois-tu n'être pas favorable?
Il ne faut point toucher une ame inexorable.
Je te demande, hélas! qu'en ces lieux rappellé,
Phaon brûle des feux dont son cœur a brûlé.
Dès l'instant que pour toi je conçus cette flame,
L'Amour, en traits de feu, t'a gravé dans mon ame.

* Pygmalion.

Je ne vis que pour toi : je t'aime avec fureur ;
Et rien ne peut jamais t'arracher de mon cœur.
Quand par l'éclat du jour la nuit eſt effacée,
Ton image, Phaon, vit ſeule en ma penſée,
Et par le doux ſommeil quand mes maux ſont calmés,
Un ſonge vient t'offrir à mes regards charmés.
Je te vois t'avancer à ma voix qui t'appelle ;
Tu ſouris ; dans tes yeux le plaiſir étincelle.
Je renais à l'inſtant ... tous mes ſens ſont émus ;
Je vole t'embraſſer ... & ne te trouve plus.
Juſte Ciel ! quel réveil à mon repos funeſte !
Je n'ai plus mon Amant, & mon amour me reſte.

O nuit ! charmante nuit, favorable à l'amour,
Nuit cent fois, à mon gré, plus belle que le jour,
Par tes illuſions reviens tromper mon ame ;
Reviens mettre en mes bras cet objet qui m'enflame ;
Et par le faux plaiſir d'un menſonge charmant,
Viens de la vérité m'épargner le tourment.

Est-il vrai, cher Phaon, que ta main infidelle
Ait rompu pour jamais une chaîne auſſi belle ?
De quoi peux-tu te plaindre ? Ai-je trahi ta foi ?
Quelqu'un de tes rivaux l'emporte-t-il ſur toi ?
Ai-je franchi des mers cet immenſe intervale,
Pour troubler ton repos, & braver ma rivale ?
Tu ne te plains de rien, barbare ... & tu me fuis ;
Tu me laiſſes en proye aux plus triſtes ennuis :
Eh quoi ! de te revoir ai-je plus d'eſpérance ?
Sapho, plus que la mort, craint ton indifférence.
Tu me fuis ... Ah ! cruel, que ne puis-je, à mon tour,
Etouffer dans mon cœur les flames de l'amour ;

Mais

Mais ce feu dévorant qui brûle dans mes veines,
Accru par mes plaisirs, croît encor par mes peines.
Il est vrai ... la Nature avare en ses bienfaits,
Ne m'a point prodigué les plus brillans attraits:
Cependant l'autre jour rêvant sur le rivage,
Dans le miroir des eaux j'apperçus mon image.
Si cette onde est fidelle, & ne me trompe pas,
L'on pourroit à Sapho trouver quelques appas.
Eh! d'ailleurs ce talent que vante en moi la Grece,
Qui me fait mettre au rang des Nimphes du Permesse *,
Cet esprit que jadis tu trouvois si charmant,
Ne peut-il remplacer un fragile agrément?
Va, crois-moi, la beauté dont ton orgueil se vante
Est semblable à la fleur, à la rose éclatante
Qui naît avec l'aurore, & meurt avec le jour.

Quand ton cœur autrefois sensible à mon amour,
Craignoit qu'un jour le mien ne devînt infidelle.
Je te plaisois alors: Vénus étoit moins belle.
Tu voulois, disois-tu, m'aimer jusqu'au trépas;
Et maintenant tu fuis,.. Non, tu ne m'aimois pas.
Ton hypocrite cœur ne sçut jamais que feindre;
Et ce cœur inconstant est las de se contraindre.
Si par de vains transports tu flattois mon tourment,
Je les dus au caprice, & non au sentiment.

Mes yeux s'ouvrent enfin. Brûlant pour d'autres charmes,
Phaon glacé pour moi triomphe de mes larmes.
Quoi!

* Sapho fut surnommée la dixième Muse.

Quoi! je ſçaurois qu'un autre auroit pu t'enflamer,
Et je vivrois encore, & vivrois pour t'aimer!
Qui, moi, t'aimer, cruel! moi chérir un perfide,
Qui brave ſes ſermens, que l'inconſtance guide,
Et qui, tout orgueilleux de ſes foibles attraits,
Inſpire de l'amour, & n'en reſſent jamais.
Va, ne te flatte pas que ta beauté funeſte
Nourriſſe dans mon cœur des feux que je déteſte.
Quand l'Amour à mes pieds t'enchaînoit ſous ma loi,
Phaon tendre & fidele étoit un Dieu pour moi:
Mais Phaon inconſtant, & ſur-tout inflexible,
A mes yeux indignés n'eſt plus qu'un monſtre horrible.
Et vous, terribles Dieux, implacables vengeurs,
Dieux juſtes, qui liſez dans l'abîme des cœurs,
Vous donc l'œil eſt ouvert ſur toute la Nature,
Vous ſçaviez que Phaon étoit traître & parjure,
Et vous ne pouviez pas, propices à mes vœux,
Soulever contre lui les vents impétueux!
Quoi! ces mers! quoi! ce ciel, ſi fameux par l'orage,
Ont, par un calme heureux, ſecondé ſon paſſage!
Grands Dieux, pour qui la foudre eſt-elle dans vos mains?
Vous favoriſez donc les crimes des humains.
Oui, cruel, je te livre à leur juſte vengeance.
Que ce terrible Mont *, témoin de ta naiſſance,
Barbare, ſoit auſſi témoin de ſon trépas:
Que ſes gouffres brûlans s'entr'ouvrent ſous tes pas;
Ou que du haut des airs la foudre étincelante
Sur toi tombe en éclats, & venge ton Amante.

MARS

* L'Etna, Montagne de Sicile.

Mais hélas! où m'égare un vain emportement?
Ma bouche te menace, & mon cœur la dément.
Dieux! ne m'exaucez point; épargnez ce que j'aime.
Ah! frapper mon Amant, c'eſt me frapper moi même.
Et toi, mon cher Phaon, pardonne à mon courroux:
Peut-on ſentir l'amour, & n'être pas jaloux?
Viens ... que je puiſſe, au gré de ma brûlante flame,
Me livrer toute entiere aux tranſports de mon ame;
Qu'oubliant l'Univers, que ſure de ta foi,
Je puiſſe à jamais vivre & mourir avec toi, (charmes?
Tu ne viens point ... mes maux ont-ils pour toi des
Et ſans être attendri, vois-tu couler mes larmes?
Non, ton cœur n'eſt point fait pour tant de cruauté.
Senſible à mes douleurs, & d'amour tranſporté,
Tu reviens ... Dieu des vents, enchaîne les orages:
Défends aux Aquilons de troubler ces rivages.
Vous, Zéphirs, déployez vos ailes dans les airs;
Soufflez ſeuls en ces lieux, & régnez ſur les mers.
O toi qui fus propice à ſa fuite coupable,
Neptune, à ſon retour ſois auſſi favorable;
Et toi, Fils de Vénus, tendre Dieu des Amours,
Conduis Phaon au port, & veille ſur ſes jours.
Tu reviens, cher Amant; ô Ciel! eſt-il poſſible?
Quoi! je vais te revoir, & te revoir ſenſible!...
Mais pourquoi m'abuſer par une vaine erreur!
Phaon, n'en doutons plus, eſt ingrat & trompeur.
Eh bien, tremble, cruel, frémis, & crains ma rage:
Je vole dans ces lieux où ta froideur m'outrage.
Oui, barbare, j'y vais m'aſſurer de tes feux,
Te voir, t'aimer, te plaire, ou mourir à tes yeux.

Fin du Tome VIII.